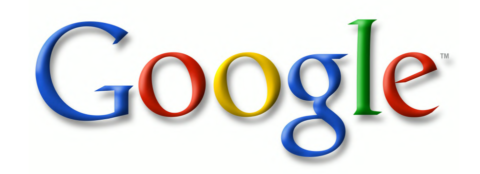


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

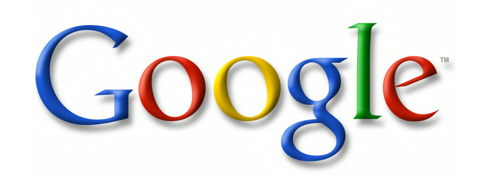
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

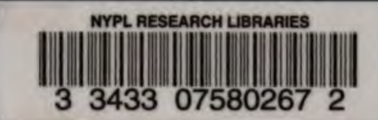
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

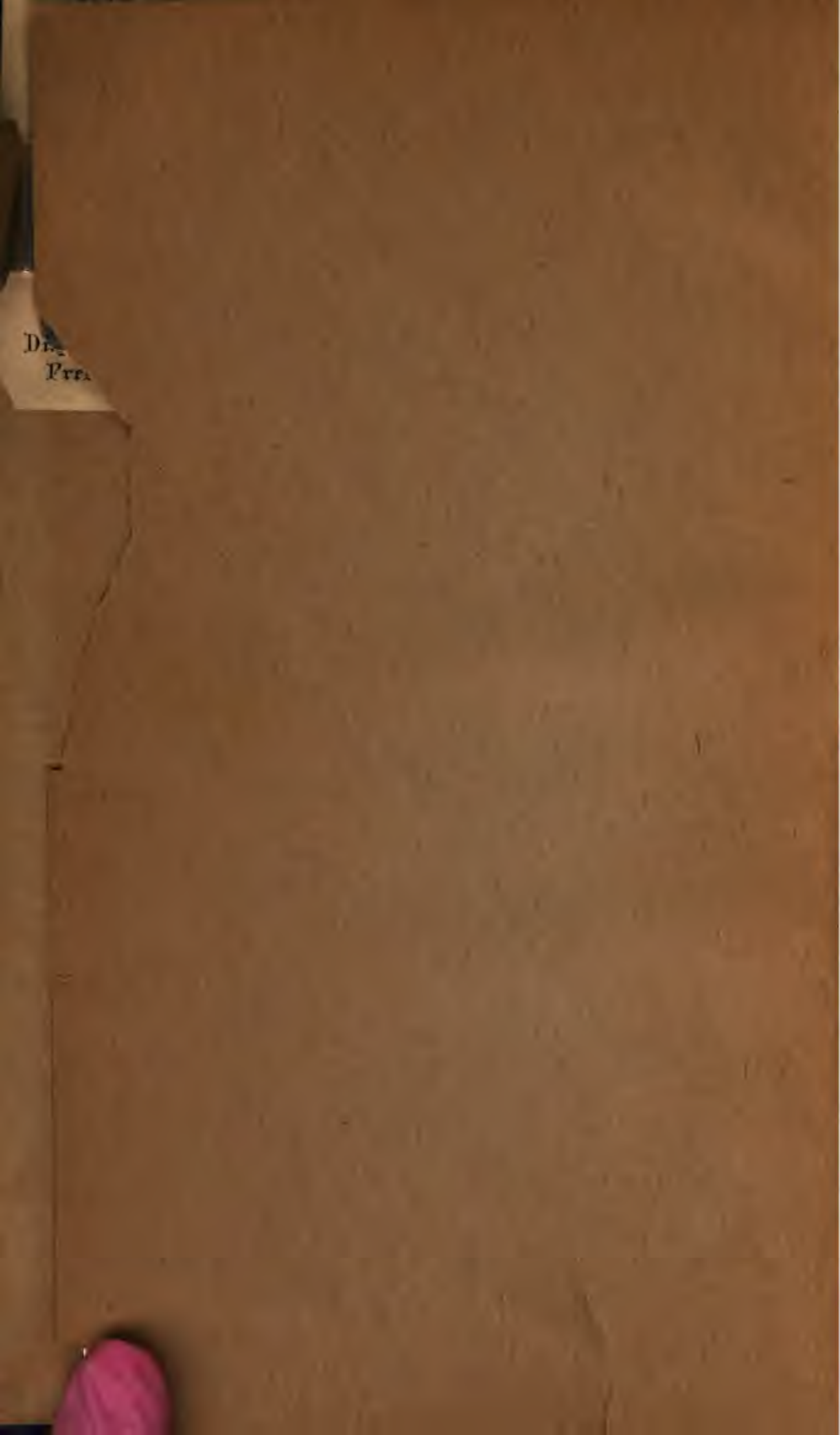
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580267 2


LENOX LIBRARY
FACIT
[redacted] Collection.
Presented in 1878.





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CLÉMENT MAROT.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

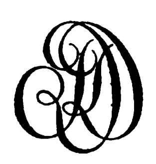
CLÉMENT MAROT,

NOUVELLE ÉDITION,

ORNÉE D'UN BEAU PORTRAIT, ET AUGMENTÉE D'UN ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE CL. MAROT, DE NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES, ET D'UN GLOSSAIRE.

Et tant qu'ouy et nenny se dira,
Par l'univers le monde me lira.
MAROT, *Espistre à un sien amy*.

TOME III.



PARIS,

RAPILLY, Libraire-Éditeur, boulevard Montmartre, N° 23, près le passage des Panoramas.

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib., rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, et rue de Richelieu, N° 67, vis-à-vis la Bibliothèque.

M. DCCC XXIV.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

TRADUCTIONS.

La mort n'y mord.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

PREMIÈRE ÉGLOGUE

DES

BUCOLIQUES DE VIRGILE.

1512.

MELIBEE, TITYRE.

MELIBEE.

TOY, Tityrus, gisant dessoubz l'ormeau
Large et espez, d'un petit chalumeau
Chantes chansons rustiques en beaulx chantz:
Et nous laissons (maulgré nous) les doulx champs
Et nos pays. Toy, oysif en l'umbrage,
Fais resonner les forestz qui font rage
De rechanter apres ta challemelle
La tienne amye, Amaryllis la belle.

TITYRE.

O Melibee, amy cher et parfaict,
Un Dieu fort grand ce bien icy m'a faict:
Lequel aussi tousjours mon Dieu sera,
Et bien souvent son riche autel aura
Pour sacrifice, un aigneau le plus tendre
Qu'en mon trouppeau pourray choisir et prendre:
Car il permet mes brebis venir paistre

Comme tu veois en ce beau lieu champestre :
Et que je chante en mode pastorale
Ce que vouldray de ma fluste rurale.

MELIBEE.

Je te prometz que ta bonne fortune
Dedans mon cueur ne met envie aucune :
Mais m'esbahy comme en toutes saisons
Malheur nous suyt en noz champs et maisons.
Ne veois tu point, gentil berger, helas,
Je tout malade, et privé de soulas,
D'un lieu loingtain meine cy mes chevrettes
Accompaignees d'aigneaulx et brebiettes.
Et (qui pis est) à grand labeur je meine
Celle que veois tant maigre en ceste plaine,
Laquelle estoit la totalle espérance
De mon trouppeau : or n'y ay je asseurance,
Car maintenant (je te prometz) elle a
Faict en passant pres de ces couldres là,
Qui sont espez, deux gemeaux aigneletz,
Qu'elle a laissez (moy contrainct) tous seuletz,
Non dessus l'herbe, ou aucune verdure,
Mais tout tremblans dessus la pierre dure.

Ha, Tityrus (si j'eusse esté bien sage),
Il me souvient que, souvent par presage,
Chesnes frappez de la fouldre des cieulx
Me predisoient ce mal pernicieux :

Semblablement la sinistre corneille
Me disoit bien la fortune pareille.
Mais je te pry (Tityre) compte moy
Qui est ce Dieu qui t'a mis hors d'esmoy?

TITYRE.

Je sot cuydois que ce que l'on dit Romme
Fust une ville ainsi petite comme
Celle de nous, là ou maint aignelet
Nous retirons, et les bestes de laict.
Mais je ferois semblables à leurs peres
Les petis chiens, et aigneaulx à leurs meres,
Accomparant (d'imprudence surpris)
Chose petite à celle de grand prix :
Car pour certain Romme, noble et civile,
Leve son chef par sus toute autre ville,
Ainsi que font les grans et haultz cypres
Sur ces buyssons que tu veois icy pres.

MELIBEE.

Et quel motif si expres t'a esté
D'aller veoir Romme?

TITYRE.

Amour de liberté,
Laquelle tard toutesfoys me vint veoir,
Car ains que vint, barbe pouvois avoir :
Si me veit elle en pitié bien expres,
Et puis je l'euz assez long temps apres,

C'est asçavoir si tost qu'euz accointee
Amaryllis, et laissé Galathee.

Certainement je confesse ce poinct,
Que quand j'estois à Galathee joinct
Aucun espoir de liberté n'avoye,
Et en soucy de bestail ne vivoye :
Voyre et combien, que maintesfoys je feisse
De mes trouppeaulx à noz Dieux sacrifice.
Et nonobstant, que force gras fourmage
Se feit tousjours en nostre gras village :
Pour tout cela, jamais jour de sepmaine
Ma main chez nous ne s'en retournoit pleine.

MELIBEE.

O Amaril', moult je m'esmerveillois,
Parquoy les Dieux d'un cueur triste appellois,
Et m'estonnois pour qui d'entre nous hommes
Tu reservois en l'arbre tant de pommes.
Tityre lors n'y estoit (à vray dire),
Mais toutesfoys, ò bien heureux Tityre,
Les pins treshaultz, les ruisseaux qui couloient,
Et les buyssons adoncques t'appelloient.

TITYRE.

Qu'eusse je faict sans de chez nous partir?
Je n'eusse peu de service sortir,
N'ailleurs que là n'eusse trouvé des Dieux
Si à propos, ne qui me duyssent mieulx.

Là (pour certain) en estat triumphant
(O Melibee) je vey ce jeune enfant :
Au los de qui nostre autel par coustume
Douze foys l'an en sacrifice fume.

Certes c'est luy qui premier respondit
A ma requeste, et en ce poinct me dit :
Allez, enfans, menez paistre voz beufz,
Comme devant, je l'entends et le veulx :
Et faictes joindre aux vaches voz taureaux.

MELIBEE.

Heureux vieillard sur tous les pastoureaux,
Doncques tes champs par ta bonne adventure
Te demourront, et assez de pasture.
Quoy que le roch d'herbe soit despouillé,
Et que le lac de bourbe tout souillé,
Du jonc lymeux couvre le bon herbage,
Ce neantmoins le maulvais pasturage
Ne nourrira jamais tes brebis pleines :
Et les trouppeaulx de ces prochaines plaines
Desormais plus ne te les gasteront,
Quand quelque mal contagieux auront.

Heureux vieillard, desormais en ces prees
Entre ruisseaux, et fontaines sacrees,
A ton plaisir tu te rafreschiras :
Car d'un costé, joignant de toy auras
La grand' closture à la saulsaye espesse,

Là ou viendront manger la fleur sans cesse
Mousches à miel, qui de leur bruict tant doulx
T'inciteront à sommeil tous les coups.
De l'autre part sus un hault roch sera
Le rossignol qui en l'air chantera.
Mais ce pendant la palumbe enrouee,
La tourte aussi de chasteté louee,
Ne laisseront à gemir sans se taire
Sus un grand orme : et tout pour te complaire.

TITYRE.

Doncques plustost cerfz legers et cornuz
Vivropt en l'air : et les poissons tous nudz
Seront laissez de leurs fleuves taris :
Plustost beuront les Parthes Araris
Le fleuve grand, et Tigris Germanie :
Plustost sera ma personne bannie
En ces deux lieux : et leurs fins et limites
Circuiray, à journees petites,
Ains que celluy que je t'ay racompté
Du souvenir de mon cueur soit osté.

MELIBEE.

Helas, et nous irons sans demouree
Vers le pays d'Afrique l'alteree :
La plus grand'part en la froide Scythie
Habiterons, ou irons en Parthie,
Puis qu'en ce poinct fortune le decrete,

Au fleuve Oaxe impetueux de Crete :
Finablement viendrons tous esgarez
Vers les Angloys du monde separez.

Long temps apres ou avant que je meure,
Verray je point mon pays et demeure?
Ma povre loge aussi faicte de chaume?
Las s'il advient, qu'en mon petit royaume
Revienne encor, je le regarderay,
Et des ruines fort je m'estonneray:
Las fauldra il qu'un gendarme impiteux
Tienne ce champ tant culte et fructueux?
Las fauldra il qu'un barbare estranger
Cueille ces bledz? Ou en quel grand danger
Discorde a meu et pasteurs et marchans?
Las, et pour qui avons semé noz champs?
O Melibee, plante arbres à la ligne,
Entre poyriers, metz en ordre la vigne:
Helas pour qui? allez, jadis heureuses,
Allez, brebis, maintenant malheureuses.

Apres cecy, de ce grand creux tout vert,
Là ou souvent me couchois à couvert,
Ne vous verray jamais plus de loing paistre
Vers la montaigne espineuse et champestre:
Plus ne diray chansons recreatives :
Ny dessoubz moy, povres chievres chetives,
Plus ne paistrez le treffle fleurissant,
Ne l'aigre fueille au saule verdissant.

TITYRE.

Tu pourras bien (et te pry que le vueilles)
Prendre repos dessus les vertes fueilles
Avecques moy ceste nuict seulement.
J'ay à soupper assez passablement
Pommes, pruneaux, tout plein de bon fruictage
Chastaignes, aulx, avec force laictage.
Puis des citez les cheminees fument,
Desja le feu pour le soupper allument:
Il s'en va nuict, et des haultz montz descendent
Les umbres grans, qui parmy l'air s'espandent.



JUGEMENT DE MINOS

SUR LA PRÉFÉRENCE

D'ALEXANDRE-LE-GRAND, ANNIBAL DE CARTHAGE ET SCIPION LE ROMAIN, DIT L'AFRICAIN, PRIS DE LUCIEN, ENTRE LES DIALOGUES DES MORTS.

1514.

ALEXANDRE.

O Annibal, mon hault cueur magnanime
Ne peult souffrir que par gloire sublime
Vueilles marcher par devant mes charroys,
Quand à honneur, et triumphans arroys :
Car seulement aucun ne doibt en riens
Accomparer ses faictz d'armes aux miens :
Ains (comme nulz) est decent de les taire,
Entre les preux.

ANNIBAL.

Je soutien le contraire,
Et m'en rapporte à Minos, l'un des Dieux,
Juge infernal commis en ces bas lieux
A soustenir le glaive de justice,
Dont fault que droict avec raison juste ysse
Pour un chascun.

MINOS.

Or me dictes, seigneurs :

Qui estes vous, qui touchant haultz honneurs
Querez avoir l'un sur l'autre advantage?

ALEXANDRE.

Cy est le duc Annibal de Carthage,
Et je le grand empereur Alexandre,
Qui feiz mon nom par tous climatz espandre
En subjugant chascune nation.

MINOS.

Certes voz noms sont en perfection
Dignes de los et des gloires supresmes,
Dont decorez sont voz clairs diadesmes.
Si m'esbahy, qui vous a meuz ensemble
Avoir desbat.

ALEXANDRE.

Minos, (comme il me semble)
Tu dois sçavoir, et n'es pas ignorant,
Qu'onc ne souffris homme de moy plus grant,
Ne qui à moy fust pareil ou egal:
Mais tout ainsi comme l'aigle royal
Estend son vol plus pres des airs celestes
Que nul oyseau, par belliqueuses gestes
J'ay surmonté tous humains aux harnoys:
Parquoy ne veulx que ce Carthaginoys
Ait bruict sur moy, ne costoye ma chaise.

MINOS.

Or convient donc que l'un de vous se taise,

Affin que l'autre ait loysir et saison
Pour racompter devant moy sa raison.

ANNIBAL.

Certes, Minos, ceulx je repute dignes
D'estre eslevez jusques aux courts divines
Par bon renom, qui de basse puissance
Sont parvenuz à haultaine accroissance
D'honneur et biens, et qui nom glorieux
Ont conquesté par faict laborieux:
Ainsi que moy, qui à peu de cohorte
Me departy de Carthage la forte,
Et en Sicile, ou marcher desiroye,
Prins et ravy pour ma premiere proye,
Une cité, Sarragosse nommee,
Des fiers Rommains tresgrandement aymee,
Que maulgré eux, et leur force superbe,
Je pestillay aux piedz ainsi que l'herbe,
Par mes haultz faictz, et furieux combats.

On sçait aussi, comme je mis au bas,
Et dissipay (dont gloire j'en merite)
Des Galliquans le puissant exercite:
Et par quel art, moyens et façons caultes
Taillay des montz, et les Alpes treshaultes
Minay, et mis les rochers en rompture,
Qui sont haultz murs, massonnez par nature,
Et le renfort de toutes les Itales:
Auquel pays (quand mes armes ducales

Y flamboyoient) maint ruisseau tout ordy
Du sang rommain, que lors j'y espandy :
Ce sont tesmoings, et certaines espreuves
Si est le Pau, Tibre et maintz autres fleuves,
Desquelz souvent la trespure et claire unde
J'ay faict muer en couleur rubicunde.

Pareillement les chasteaulx triumphans,
Par sus lesquelz mes puissans elephans
Je feiz marcher, jusques aux murs de Romme
Et n'est decent que je racompte ou nomme
Mes durs combatz, rencontres martiennes,
Et grans efforts par moy faictz devant Cannes.

Grand' quantité de noblesse rommaine
Ruerent jus par puissance inhumaine
Lors mes deux bras, quand en signe notoire
De souverain triumphe meritoire,
Trois muys d'aneaux à Carthage transmis,
De tresfin or, lesquelz furent desmis
Des doigts des mortz sur les terres humides
Tous estenduz : car des charongnes vuydes
De leurs espritz, gisantes à l'envers
Par mes conflictz furent les champs couvertz :
De tel' façon qu'on en feit en maintz lieux
Pont à passer fleuves espacieux.

Par maintesfoys, et semblables conquestes
Plus que canons, ou fouldroyans tempestes,

Feiz estonner du monde la monarche,
Tousjours content, quelque part ou je marche,
Le tiltre seul de vray honneur avoir
Sans vaine gloire en mon cueur concevoir.
Comme cestuy qui pour occasion
D'une incredible et vaine vision,
La nuict dormant, apparue à sa mere,
Se disoit filz de Juppiter le pere,
De tous humains aux astres honnoré,
Et comme Dieu voulut estre adoré.

Ainçoys, Minos, tousjours et ainsi comme
Petit souldart me suis reputé homme
Carthaginoys, qui pour l'heur ou malheur,
Ne fuz attainct de liesse ou douleur.
Puis on congnoist, comme au pays d'Afrique,
Durant mes jours, à la chose publique
Me suis voulu vray obeissant joindre:
Et qu'ainsi soit, ainsi comme le moindre
De tout mon ost, au simple mandement
De mes consors, concluz soudainement
De m'en partir, et adressay ma voye
Vers Italie, ou grand desir avoye.
Que diray plus? par ma grande prouesse,
Et par vertu de sens et hardiesse,
J'ay achevé maintz autres durs efforts,
Contre et envers les plus puissans et forts,
Mes estendars et guidons martiens

Onc ne dressay vers les Armeniens,
Ou les Medoys, qui se rendent vaincuz,
Ains qu'employer leurs lances et escuz :
Mais feiz trembler de main victorieuse
Les plus haultains : c'est Romme l'orgueilleuse,
Et ses souldars, que lors je combatis
Par maintesfoys, et non point des craintifz,
Mais des plus fiers feiz un mortel deluge.

Et d'autre part, Minos (comme bon juge),
Tu dois prevoir les aises d'Alexandre :
Car des que mort son pere voulut prendre,
A luy, par droict, le royaume survint,
Et fut receu, des que sur terre vint,
Entre les mains d'amyable Fortune,
Qui ne fut onc en ses faictz importune :
Et s'il veult dire avoir vaincu les roys
Dare et Pyrrhus, par militans arroys,
Aussi fut il vaincu en ses delices
D'immoderez et desordonnez vices :
Car si son pere ayma bien en son cueur
Du dieu Bacchus la vineuse liqueur,
Aussi feit il, et si bien s'en troubloit,
Que non pas homme, ains beste ressembloit.

N'occist il pas (estant yvre à sa table)
Callisthenes, philosophe notable,
Qui reprenoit par discretes parolles,

Les siennes mœurs vicieuses et folles?
Certainement vice si detestable
En moy (peult estre) eust esté excusable,
Ou quelqu'un autre, en mœurs et discipline
Peu introduict : mais les sainctes doctrines
Leues avoit d'Aristote son maistre,
Qui pour l'instruire, et en vertuz accroistre,
Par grand desir nuict et jour travailloit,
Et apres luy trop plus qu'autre veilloit.

Et si plus hault esleve sa personne,
Dont en son chef il a porté couronne,
Pourtant ne doibt homme duc despriser,
Qui a voulu entre vivans user
De sens exquis, et prouesse louable,
Plus que du bien de fortune amyable.

MINOS.

Certes tes faictz de tresclaire vertu
Sont decorez. En apres, que dis tu,
Roy Alexandre?

ALEXANDRE.

A homme plein d'outrage
N'est de besoing tenir aucun langage:
Et mesmement la riche renommee
De mes haultz faictz aux astres sublimee,
Assez et trop te peuvent informer,
Que par sus moy ne se doibt renommer :

Aussi tous ceulx de la vie mortelle,
Sont congnoissans la raison estre telle.
Mais neantmoins pource qu'à maintenir
Los et honneur je veulx la main tenir,
Scache, Minos, juge plein de prudence,
Qu'à la verdeur de mon adolescence,
Portant en chef ma couronne invincible,
Au glaive aigu prins vengeance terrible
(Comme vray filz) de ceulx qui la main meirent
Dessus mon pere, et à mort le submirent:
Et, non content du royaume qu'avoye,
Cherchant honneur, mis et jectay en voye
Mes estandards, et à flotte petite
De combatans, par moy fut desconfite
Et mis au bas, en mes premiers assaulx,
Thebes, cité antique, et ses vassaulx:
Puis subjuguay, par puissance royale,
Toutes citez d'Achaye et Thessale,
Et decoupay à foyson par les champs
Illyriens, de mes glaives trenchans:
Dont je rendy toute Grece esbahie
Par mon pouvoir fut Asie envahie:
Libye prins, le Phase surmontay:
Bref, tous les lieux ou passay et plantay
Mes estandards, redoubtans ma puissance
Furent submis à mon obeissance.

Le puissant roy Dare congneut à Tharse,

Par quel'vigueur fut ma puissance esparse
Encontre luy, quand soubz luy chevaulcherent:
Cent mil Persoys, et fierement marcherent,
Vers moy de front dessoubz ses estandards
Bien trois cent mil pietons hardys souldards :
Que diray plus ? quand vint à l'eschauffer,
Le vieil Charon, grand nautonnier d'enfer,
Bien eust à faire à gouverner sa peaultre
Pour celluy jour passer de rive en autre.
Tous les espritz, qu'à bas je luy transmis,
Des corps humains qu'à l'espee je mis.

A celluy jour, en la mortelle estorce,
Pas n'espargnay ma corporelle force,
Car aux enfers quatre vingtz mil esprits
J'envoyay lors : et si hault cueur je pris,
Que me lançay par les flottes mortelles :
De ce font foy mes playes corporelles.

Et ja ne fault laisser aneantir
Mes grans combatz executez en Thyr.
Et ne convient que le los on me rase,
D'avoir passé le hault mont de Caucase.
Un chascun sçait, qu'y fuz tant employé,
Que tout soubz moy fut rasé et ployé.

En Inde feiz aborder mon charroy
Triumphamment ou Pyrrhus le fier roy,
A son meschef, de mes bras esprouva

La pesanteur, quand de moy se trouva
Prins et vaincu. Qui plus est, je marchay
En tant de lieux, qu'à la fin detrenchay
Le dur rocher ou Hercules le fort,
Pour le passer, en vain meit son effort.
Bref, tout batty, et vainquis sans repos,
Jusques à tant que la fiere Atropos,
Seule cruelle ennemye aux humains,
Mon pouvoir large osta hors de mes mains.

Et s'ainsi est, que jadis en maint lieu
Fusse tenu des mondains pour un Dieu,
Et du party des Dieux immortelz né,
De tel erreur pardon leur soit donné:
Car la haulteur de mes faictz, et la gloire
Qu'euz en mon temps, les mouvoit à ce croire.

Encores plus tant fuz fier belliqueur,
Que j'entreprins, et euz vouloir en cueur,
De tout le monde embrasser et saisir,
Si fiere mort m'eust presté le loysir.

Or ça, Minos, je te supply, demande
A Annibal (puis qu'il me vilipende
De doulx plaisir) si plus il est recors
De ses delictz de Capue, oú son corps
Plus debrisa aux amoureux alarmes
Qu'à soustenir gros boys, haches et armes:
Ne fut sa mort meschante et furibonde,

Quand par despit de vivre au mortel monde
Fut homicide, et bourreau de soymesmes,
En avallant les ordz venins extresmes?
Et pour monstrer sa meschance infinie,
Soit demandé au roy de Bithynie,
Dict Prusias, vers lequel s'enfuyt,
S'il fut jamais digne de los et bruict.
Un chascun scait qu'il fut le plus pollu
De tous plaisirs, et le plus dissolu,
Et que par fraude, et ses trahysons fainctes,
Il est venu de son nom aux attainctes.
Plusieurs grans faictz il feit en maintes terres :
Mais qu'est ce au prix de mes bruictz et tonnerres?
A tous mortelz le cas est evident
Que si jugé n'eusse tout Occident
Estre petit, ainsi que Thessalie,
J'eusse pour vray (en vainquant l'Italie)
Tout conquesté sans occision nulle,
Jusques au lieu des columnes d'Hercule.
Mais (pour certain) je n'y daignay descendre :
Car seulement ce hault nom Alexandre
Les feit mes serfz redoubtans mes merveilles.
Parquoy. Minos, garde que tu ne vueilles
Devant le mien son honneur preferer.

SCIPION.

Entens ainçoys ce que veulx proferer,
Juge Minos.

MINOS.

Comment es tu nommé?

SCIPION.

Scipion suis, l'Africain surnommé
Homme rommain, de noble experience.

MINOS.

Or parle donc, je te donne audience.

SCIPION.

Certes mon cueur ne veult dire ou penser,
Chose pourquoy je desire exaucer
La grand'haulteur de mes faictz singuliers,
Par sus ces deux belliqueux chevaliers:
Car je n'euz onc de vaine gloire envie:
Mais s'il te plaist, Minos, entens ma vie.

Tu sçais assez que de mes jeunes ans
Faictz vicieux me furent desplaisans:
Et que vertu je vouluz tant cherir,
Que tout mon cueur se meit à l'acquerir,
Jugeant en moy science peu valoir,
Si d'un hault vueil, et par ardant vouloir
D'acquerir bruict et renom vertueux,
N'est employee en œuvres fructueux.
Bref, tant aymay vertu, que dès enfance
Je fuz nommé des Rommains l'esperance.

Car quand plusieurs du senat, esbahiz
De craincte, et paour à rendre le pays
Par maintes foys furent condescendans,
Je de hault cueur, et assez jeune d'ans
Sailly en place, ayant le glaive au poing,
Leur remonstrant que pas n'estoit besoing
Que le clair nom que par peine et vertu
Avions acquis fust par honte abbatu :
Et que celluy mon ennemy seroit,
Qui la sentence ainsi prononceroit.
Lors estimans cela estre un presage,[1]
Et que les Dieux pour le grand advantage
Du bien public, m'avoit donné hault cueur
En aage bas, comme un fort belliqueur,
Fuz esleu chef de l'armee rommaine:
Dont sur le champ de bataille inhumaine
Je feiz jecter mes bannieres au vent,
Et Annibal pressay tant, et souvent,
Qu'avec bon cueur, et bien peu de conduicte
Le feiz tourner en trop honteuse fuyte,
Tant qu'en la main de Romme l'excellente
Serve rendy Carthage l'opulente :
Et toutesfoys les rommains consistoires,
Apres mes grans et louables victoires,

[1] Variante. *Édition de Bonnemère.*

Lors congnoissant que les divins augures
Pour subvenir à leurs choses futures,
M'avoient donné hardiesse de cueur
En jeunes ans, comme un fort belliqueur.....

Aussi humain et courtoys m'ont trouvé,
Qu'avant que fusse aux armes esprouvé:
Tous biens mondains prisay moins que petit,
L'amour du peuple estoit mon appetit,
Et d'acquerir maintz vertueux offices
A jeune prince honnestes et propices.
Et d'autre part, de Carthage amenay
Maintz prisonniers, lors que j'en retournay
Victorieux : desquelz en la presence
Par moy fut pris le poete Terence :
Dont aux Rommains mon faict tant agrea
Qu'en plein senat censeur on me crea.

Ce faict, Asie et Libye couruz :
D'Egypte et Grece à force l'amour euz :
Et qu'ainsi soit, soubz querelle tresjuste
Par plusieurs foys ma puissance robuste
Ont esprouvé. Puis le consul voyant
Le nom rommain jadis resflamboyant,
Lors chanceller, soy ternir et abbatre,
Pour l'eslever fuz conquerir et batre
Une cité de force et bien nantie,
Dicte Numance, es Espaignes bastie.

Trop long seroit (Minos) l'entier deduyre
De mes haultz faictz, qu'on verra tousjours luyre
Et d'autre part, simple vergongne honneste
D'en dire plus, en rien ne m'admonneste.

Parquoy à toy en laisse l'achoison,
Qui sçais ou sont les termes de raison.

Si t'adverty qu'oncques malheur en riens
Ne me troubla : ne pour comble de biens,
Que me donnast la deesse Fatale,
Close ne fut ma main tresliberale.
Bien l'ont congneu, et assez le prouverent
Apres ma mort ceulx qui rien ne trouverent
En mes tresors des biens mondains delivres,
Fors seulement d'argent quatre vingtz livres.
Des Dieux aussi la bonté immortelle
M'a bien voulu douer de grace telle,
Que cruauté et injustice au bas
Je dejectay, et ne mis mes esbatz
Aux vanitez et doulx plaisirs menus
De Cupido, le mol filz de Venus :
Dont les deduyctz et mondaines enquestes,
Nuysantes sont à louables conquestes.
Tous lesquelz motz je ne dy pour tascher
A leur honneur confondre ou surmacher :
Ainçoys le dy, pour tousjours en prouesse
Du nom rommain soustenir la haultesse :
Dont tu en as plus ouy referer
Que n'en pourroit ma langue proferer.

SENTENCE DE MINOS.

Certainement vos martiaulx ouvrages

Sont achevez de tresardans courages :
Mais s'ainsi est, que par vertu doibve estre
Honneur acquis, raison donne à congnoistre
Que Scipion jadis fuyant delices,
Et non saillant de vertu hors des lices
D'honneur dessert le tiltre precieux
Devant vous deux, qui fustes vitieux.

Parquoy jugeons Scipion preceder,
Et Alexandre Annibal exceder,
Et si de nous la sentence importune
Est à vous deux, demandez à Fortune,
S'elle n'a pas tousjours favorisé
A vostre part. Apres soit advisé
Au trop ardant et oultrageux desir
Qu'eustes jadis de prendre tout plaisir
A (sans cesser) espandre sang humain,
Et ruyner de fouldroyante main,
Sans nul propos, la fabrique du monde :
Ou raison fault, vertu plus n'y abonde.



MAROT
AU ROY,
TOUCHANT LA METAMORPHOSE.

LONG temps avant que vostre liberalité royale m'eust faict successeur de l'estat de mon pere, le mien plus affectionné (et non petit) desir avoit tousjours esté, Sire, de pouvoir faire œuvre en mon labeur poetique, qui tant vous aggreast, que par là je peusse devenir (au fort) le moindre de voz domestiques. Et pour ce faire, mis en avant comme pour mon roy, tout ce que je peuz : et tant importunay les Muses, qu'elles en fin offrirent à ma plume inventions nouvelles et antiques, luy donnant le choix ou de tourner en nostre langue aucune chose de la latine, ou d'escrire œuvre nouvelle, par cy devant non jamais veue. Lors je consideray qu'à prince de hault esprit haultes choses lui affierent, et tant ne me fiay en mes propres inventions, que pour vous trop basses ne les sentisse. Parquoy les laissant reposer, jectay l'œil sur les livres latins, dont la gravité des sentences, et le plaisir de la lecture (si peu que j'y comprins) m'ont espris mes espritz, mené ma main, et amusé ma Muse. Que dy je, amusee? mais incitee à renouveller, pour vous en faire offre, l'une des plus latines antiquitez, et des plus antiques latinitez. Entres lesquelles celle de la Metamorphose d'Ovide me sembla la plus belle : tant pour la grande doulceur du style, que pour le grand nombre des propos tombans de l'un en l'autre par liaisons si artificielles, qu'il semble que tout ne soit qu'un. Et toutesfoys aisement (et peult estre point) ne se trouvera livre, qui tant de diversitez de choses racompte. Parquoy, Sire, si la nature en la diversité se resjouyt, là ne se debvra elle melancolier.

Pour ces raisons, et autres maintes, deliberay mettre

la main à la besongne, et de tout mon pouvoir suyvre et contrefaire la veine du noble poete Ovide, pour mieulx faire entendre et sçavoir à ceulx qui n'ont la langue latine, de quelle sorte il escrivoit, et quelle difference peult estre entre les anciens et les modernes. Oultre plus, tel lit en maint passage les noms d'Apollo, Daphné, Pyramus et Tisbee, qui a l'histoire aussi loing de l'esprit que les noms pres de la bouche : ce que pas ainsi n'iroit, si en facile vulgaire estoit mise ceste belle Metamorphose, laquelle aux poetes vulgaires et aux painctres seroit tresproufitable, et aussi decoration grande en nostre langue : veu mesmement que l'arrogance grecque l'a bien voulu mettre en la sienne.[1] Or est ainsi, que metamorphose est une diction grecque vulgairement signifiant transformation, et a voulu Ovide ainsi intituler son livre contenant quinze volumes, pource qu'en iceluy il transforme les uns en arbres, les autres en pierres, les autres en bestes, les autres en autres formes. Et pour ceste mesme cause, je me suis pensé trop entreprendre de vouloir transmuer celluy qui les autres transmue : et apres, j'ay contrepensé que double louenge peult venir de transmuer un transmueur, comme d'assaillir un assailleur, de tromper un trompeur, et mocquer un mocqueur. Mais pour rendre l'œuvre presentable à si grande majesté, fauldroit premierement que vostre plus qu'humaine puissance transmuast la Muse de Marot en celle de Maro. Toutesfoys telle qu'elle est, soubz la confiance de vostre accoustumé bon recueil, elle a (par maniere d'essay) traduict, et parachevé de ces quinze livres le premier, dont au chasteau d'Amboyse vous en pleut ouyr quelque commencement. Si l'eschantillon vous plaist, par temps aurez la piece entiere : car la plume du petit ouvrier ne desire voler sinon là ou le vent de vostre royale bouche la vouldra poulser. Et à tant me tairay, Ovide veult parler.

[1] Marot parle ici de la traduction des Métamorphoses d'Ovide en grec, par Planude. Cet ouvrage curieux, dont on ne soupçonnait pas l'existence, a été retrouvé par M. Lemaire, qui l'a joint à sa magnifique collection des *Classiques Latins*.

LIVRE PREMIER

DE

LA MÉTAMORPHOSE D'OVIDE.

1530.

ARDANT desir d'escrire un hault ouvrage
M'a vivement incité le courage
A reciter maintes choses formees,
En autres corps tous nouveaulx transformees :
Dieux souverains qui tout faire sçavez,
Puis qu'en ce poinct changees les avez,
Donnez faveur à mon commencement,
Et deduysez mes propos doulcement,
A commencer depuis le premier naistre
Du monde rond, jusqu'au temps de mon estre.

Avant la mer, la terre et le grand œuvre
Du ciel treshault qui toutes choses cœuvre,
Il y avoit en tout ce monde enorme,
Tant seulement de Nature une forme,
Dicte Chaos, un monceau amassé,
Gros, grand et lourd, nullement compassé,

Bref, ce n'estoit qu'une pesanteur vile
Sans aucun art, une masse immobile,
Là ou gisoient les semences encloses,
Desquelles sont produictes toutes choses,
Qui lors estoient ensemble mal couplees,
Et l'une en l'autre en grand discord troublees.

Aucun soleil encores au bas monde
N'eslargissoit lumiere claire et munde:
La lune aussi ne se renouvelloit,
Et ramener ses cornes ne souloit
Par chascun moys. La terre compassee
En l'air espars ne pendoit balancee
Soubz son droict poix. La grand'fille immortelle
De l'Ocean, Amphitrite la belle
N'estendoit pas ses bras marins encores
Aux longues fins de la terre, ainsi qu'ores.
Et quelque part ou fut la terre, illec
Estoit le feu, l'air et la mer avec.

Ainsi pour lors estoit la terre instable,
L'air sans clarté, la mer non navigable:
Rien n'avoit forme, office ne puissance,
Ainçoys faisoit l'un aux autres nuysance:
Car froid ou chauld menoit guerre et discords,
Sec à l'humide, et le tout en un corps,
Avec le dur le mol se combatoit,
Et le pesant au leger debatoit.

Mais Dieu, qui est la Nature excellente,
Appaisa bien leur noise violente:
Car terre adonc du ciel desempara,
De terre aussi les eaux il separa,
Et meit à part pour mieulx faire leur paix,
Le ciel tout pur d'avecques l'air espais,
Puis quand il eust demeslez, et hors mis
De l'ordre masse, iceulx quatre ennemys,
Il va lier en concorde paisible
Chascun à part, en sa place duysible.

Le feu sans poix du ciel courbe et tout rond,
Fut à monter naturellement prompt,
Et occupa le degré plus haultain.
L'air le suyvit qui n'en est pas loingtain,
Ains du clair feu approche grandement
D'agilité, de lieu semblablement.

En espesseur la terre les surpasse,
Et emporta la matiere plus crasse
Du lourd monceau, dont en bas s'avalla
Par pesanteur, puis la mer s'en alla
Aux derniers lieux sa demourance querre,
Environnant de tous costez la terre.

En tel' façon (quiconques ait esté
Celluy des Dieux) quand il eust projecté
Ce grand ouvrage, et en membres dressee

La grosse masse en ce poinct despecee,
Il arrondit et feit la terre au moule,
Forme et façon d'une bien grande boule,
A celle fin qu'en son poix juste et droict
Egale fust par un chascun endroict,
Puis çà et là les grands mers espandit,
Et par grandz ventz enflees les rendit,
Leur commandant faire flotter leur unde
Tout à l'entour des fins de terre ronde :
Parmy laquelle adjousta grans estangs,
Lacz et marestz, et fontaines sortans :
Et puis de bords et rives tournoyantes
Ceintures feit, aux rivieres courantes,
Qui d'une part en la terre se boivent:
Autres plusieurs en la mer se reçoivent:
Et là, au lieu de rives et de bords,
Ne battent plus que grans havres et ports.

Aux champs apres commande de s'estendre,
Et aux forestz rameaux et fueilles prendre:
Un chascun val en pendant feit baisser,
Et contre hault les montaignes dresser.

Et tout ainsi que l'ouvrier advisé
Feit le hault ciel par cercles devisé,
Deux à la dextre, et sur senestre deux,
Dont le cinquiesme est le plus ardant d'eux,
Par tel'façon, et en semblable numbre,

Il divisa terre pesante et sombre :
Et en cela le hault ciel ne l'excede :
Car comme luy cinq regions possede,
Dont la moyenne habiter on ne peult,
Par le grand chauld qui en elle se meult :
Puis elle en a deux couvertes de neige,
Et au milieu de ces deux est le siege
De deux encor, que Dieu, qui tout ouvroit,
Amodera par chauld meslé de froid.

Sur tout cela l'air il voulut renger :
Lequel, d'autant comme il est plus leger
Que terre et l'eau, d'autant est il pesant
Plus que le feu tant subtil et luysant.
En celluy air les nues et nuees,
Commanda estre ensemble situees,
Et le tonnerre et tempestes soudaines,
Espouventans les pensees humaines,
Semblablement avec la fouldre ardante,
Les ventz causans froidure morfondante.

A iceulx ventz Dieu n'a permis d'aller
Confusement par la voye de l'air :
Et nonobstant que chascun d'eulx exerce
Ses soufflementz en region diverse,
Encore à peine on peult (quand s'esvertuent)
Y resister, qu'ilz ne rompent et ruent
Le monde jus par bouffemens austeres :
Tant terrible est la discorde des freres.

Le vent Eurus tout premier s'envolla
Vers Orient, et occuper alla
Nabathe et Perse, et les monts qui s'eslevent
Soubz les rayons qui au matin se levent :
Zephyrus fut soubz Vesper resident,
Pres des ruisseaux tiediz de l'Occident.

Boreas froid envahit la partie
Septentrionne, avecques la Scythie.

Et vers midy, qui est tout au contraire,
Auster moyteux jecta pluye ordinaire.

Sur tout cela que j'ay cy declaré,
Le grand Ouvrier meit le ciel etheré
Clair, pur, sans poix, et qui ne tient en rien
De l'espesseur et brouas terrien.

A peine avoit tous ses œuvres haultains
Ainsi assis, en lieu seurs et certains,
Que tout autour du ciel claires et nettes
Vont commencer à luyre les planettes,
Qui de tout temps pressees et tachees
Soubz cette masse avoient esté cachees.

Aussi affin que region aucune
Vuyde ne fust d'animaulx à chascune
Propres et duytz, les estoilles et signes,
Et des haultz Dieux les formes tresinsignes

Tindrent le ciel. Les poissons netz et beaulx
Eurent en part (pour leur manoir) les eaux.
La terre apres print les bestes sauvages,
Et l'air subtil oyseaulx de tous plumages.

La trop plus saincte et noble creature,
Capable plus de hault sens par nature,
Et qui sur tout pouvoit avoir puissance,
Restoit encor. Or print l'homme naissance,
Ou l'Ouvrier grand de tous biens origine
Le composa de semence divine,
Ou terre adonc (qui estoit separee
Tous freschement de la part etheree)
Retint en soy semence supernelle
Du ciel, qui print sa facture avec elle:
Laquelle apres Prometheus mesla
En eau de fleuve, et puis formee l'a
Au propre image et semblable effigie
Des Dieux par qui toute chose est regie.

Et neantmoins que tout autre animal
Jecte tousjours son regard principal
Encontre bas, Dieu à l'homme a donné
La face haulte, et luy a ordonné
De regarder l'excellence des cieulx,
Et d'eslever aux estoilles ses yeulx.

La terre donc, nagueres desnuee
D'art et d'image, ainsi fut transmuee,

Et se couvrit d'hommes d'elle venuz,
Qui luy estoient nouveaulx et incongneuz.

L'aage doré sur tout resplendissant,
Fut le premier au monde fleurissant,
Auquel chascun, sans correcteur et loy,
De son bon gré gardoit justice et foy.
En peine et paour aucun ne souloit vivre :
Loix menaçans ne se gravoient en cuyvre
Fisché en murs : povres gens sans refuge
Ne redoubtoient la face de leur juge :
Mais en seurté se sçavoient accointer,
Sans qu'il fallust juge à les appoincter.

L'arbre du pin, charpenté et fendu,
N'estoit encor des haultz montz descendu
Sur les grans eaux, pour flotter et nager,
Et en pays estrange voyager.

Hommes mortelz ne congnoissoient à l'heure
Fors seulement le lieu de leur demeure.
Fossez profonds, et murs de grans efforts
N'environnoient encor villes ne forts :
Trompes, clairons d'arain droict ou tortu,
L'armet, la lance et le glaive poinctu
N'estoient encor. Sans usage et alarmes
De chevaliers, de pietons et gensdarmes,
Les gens alors seurement en tous cas
Accomplissoient leurs plaisirs delicats.

La terre aussi non froissee et ferue,
Par homme aucun, du soc de la charue,
Donnoit de soy tous biens à grand'planté,
Sans qu'on y eust ne semé, ne planté:
Et les vivans, contens de la pasture
Produicte alors sans labeur ne culture,
Cueilloient le fruict des sauvages pommiers,
Fraises aux montz, les cormes aux cormiers:
Pareillement les mures qui sont joinctes
Contre buyssons pleins d'espineuses poinctes,
Avec le gland qui leur tomboit à gré
Du large chesne à Juppiter sacré.

Printemps le verd regnoit incessamment,
Et Zephirus souspirant doulcement,
Soefves rendoit, par tiedes alenees,
Les belles fleurs sans semence bien nees:
Terre portoit les fruictz tost et à poinct,
Sans cultiver. Le champ sans estre point
Renouvellé, par tout devenoit blanc,
Par force espiz pleins de grain bel et franc,
Prestz à cueillir: fleuves de laict couloient,
Fleuves de vin aussi couler souloient,
Et le doulx miel dont lors chascun goustoit,
Des arbres vertz tout jaulne degouttoit.

Puis quand Saturne, hors du beau regne mis,
Fut au profond des tenebres transmis,
Soubz Juppiter estoit l'humaine gent:

Et en ce temps survint l'aage d'argent,
Qui est plus bas que l'or tressouverain,
Aussi plus hault et riche que l'arain.

Ce Juppiter abaissa la vertu
Du beau printemps, qui tousjours avoit eu
Son cours entier, et soubz luy fut l'annee
En quatre parts reduicte et ordonnee:
En froid yver, et en esté qui tonne,
En court printemps, variable autonne:
Lors commença blanche et vive splendeur
Reluyre en l'air espris de seche ardeur.
D'autre costé survint la glace froide,
Par vents d'yver pendue estraincte et roide.
Lors on se print à musser soubz maisons :
Maisons estoient cavernes et cloisons,
Arbres espez, fresche ramee à force,
Et vertz osiers joinctz avecques escorce.
Lors de Ceres les bons grains secourables
Soubz longs seillons de terres labourables
Sont enterrez : et furent beufz puissans,
Pressez du joug, au labeur mugissans.

Apres cestuy troisiesme succeda
L'aage d'arain, qui les deux exceda
D'engin maulvais : et plus audacieux
Aux armes fut, non pourtant vicieux.

Le dernier est de fer dur et rouillé,

Ou tout soudain chascun vice brouillé
Se vint fourrer, comme en l'aage total
Accomparé au plus meschant metal.

Honneste Honte et Verité certaine,
Avecques Foy, prindrent fuyte loingtaine:
Au lieu desquelz entrerent Flaterie,
Deception, Trahyson, Menterie,
Et folle Amour, Desir et Violence
D'acquerir gloire et mondaine opulence.

Telle avarice adonc le plus souvent
Pour practiquer mettoit voilles au vent,
Lors mal congneu du nautonnier et maistre,
Et mainte nef dont le boys souloit estre
Planté debout sur montaignes cornues,
Nageoit, saultoit par vagues incongnues.

Mesmes la terre (avant aussi commune
Que la clarté du soleil, air et lune)
Fut devisee en bornes et partiz
Par mesureurs fins, caultz et deceptifz.

Ne seulement humaines creatures
Chercherent bledz et autres nourritures,
Mais jusque au fond des entrailles allerent
De terre basse, ou prindent et souillerent
Les grans tresors et les richesses vaines
Qu'elle cachoit en ses profondes veines:

Comme metaulx et pierres de valeurs,
Incitemens à tous maulx et malheurs.

Ja hors de terre estoit le fer nuysant,
Avecques l'or, trop plus que fer cuysant:
Lors guerre sort, qui, par ces deux metaulx,
Faict des combatz inhumains et brutaulx,
Et casse et rompt de main sanguinolente
Armes cliquans soubz force violente.

On vit desja de ce qu'on emble et oste:
Chez l'hostelier n'est point asseuré l'hoste,
Ne le beau pere avecques le sien gendre:
Petite amour entre freres s'engendre:
Le mary s'offre à la mort de sa femme:
Femme au mary faict semblable diffame:
Par maltalent les marastres terribles
Meslent souvent venins froidz et horribles:
Le filz affin qu'en biens mondains prospere,
Souhaite mort (avant ses jours) son pere.

Dame Pitié gist vaincue et oultree,
Justice aussi, la noble vierge Astree,
Seule et derniere apres tous Dieux sublimes,
Terre laissa taincte de sang et crimes.

Aussi affin que le ciel etheré
Ne fust de soy plus que terre asseuré,
Les fiers Geantz (comme on dit) affecterent

Regner aux cieulx, et contre mont dresserent,
Pour y monter, mainte montaigne mise
L'une sur l'autre. Adoncques par transmise
Fouldre du ciel, l'omnipotent Facteur
Du mont Olympe abbatit la haulteur,
Et desbrisa en ruyne fort grosse
Pelion, mont assis sur celluy d'Osse.
Quand par son poix ces corps faulx et cruelz
Furent gisans desrompuz et tuez,
La terre fut mouillee en façon telle,
De moult de sang des Geantz enfans d'elle,
Que (comme on dit) trempee s'enyvra,
Puis en ce sang tout chauld ame livra,
Et pour garder enseigne de la race,
En feit des corps portans humaine face :
Mais ceste gent fut aspre et despiteuse,
Blasmant les Dieux, de meurdres convoiteuse :
Si qu'à la veoir, bien l'eussiez devinee
Du cruel sang des Geantz estre nee.

Cecy voyant des haultz cieulx Juppiter,
Crie, gemit, se prend à despiter,
Et sur le champ par luy fut allegué
Un autre faict, non encore divulgué,
Des banquetz pleins d'horreur espoventable,
Que Lycaon preparoit à sa table:
Dont en son cueur ire va concevoir
Telle qu'un roy, comme luy, peult avoir:

Et son conseil appella haultement,
Dont les mandez vindrent subitement.

Or d'icy bas là sus au lieu celeste
Est une voye aux humains manifeste,
Semblable à laict, dont laictee on l'appelle,
Aisee à veoir, pour sa blancheur tant belle :
Et par icelle est le chemin des Dieux,
Pour droict aller au throsne radieux
Du grand Tonnant, et sa maison royalle.
En ce lieu blanc, des nobles Dieux la salle
Fut frequentee alors par tout son estre,
A huys ouverts, sur dextre et à senestre.
Les moindres Dieux en divers lieux s'assirent,
Et les puissans leurs riches sieges meirent
Vers le hault bout : bref, telle est ceste place,
Que, se j'avois de tout dire l'audace,
Je ne craindrois dire que c'est la mesme
Qu'est du hault ciel le grand palais supresme.

Donc, quand les Dieux furent en ordre assis
Aux sieges bas, faictz de marbres massifz,
Juppiter mis au plus hault lieu de gloire,
Et appuyé sur son sceptre d'yvoire,
Comme indigné, par trois foys, voyre quatre,
De son grand chef feit bransler et debatre
L'horrible poil, duquel, par son pouvoir,
Feit terre et mer, et estoilles mouvoir :

Puis tout despit devant tous il debouche
En tel' façon son indignee bouche.

Je ne fuz onc pour le regne mondain
Plus triste en cueur, de l'orage soudain
Auquel Geantz qui ont serpentins piedz,
Furent tous prestz, quand fusmes espiez,
De tendre et mettre au ciel recreatif
Chascun cent bras pour le rendre captif.

Car neantmoins que l'ennemy fust tant
Cruel et fier, celle guerre pourtant
Ne dependoit que d'une seule suyte,
Et d'une ligne en fin par moy destruicte :
Mais maintenant en toute voye et trace,
Par ou la mer le monde entier embrasse,
Perdre et tuer me fault pour son injure
Le mortel genre : et qu'ainsi soit, j'en jure
Des bas enfers les eaux noires et creuses,
Coulans soubz terre aux forestz tenebreuses :
Quoy que devant fault toute chose vraye
Bien esprouver : mais l'incurable playe
Par glaive fault tousjours couper à haste,
Que la part saine elle n'infecte et gaste.

J'ay en forestz, et sur fleuves antiques
Mes demidieux et mes Faunes rustiques :
Satyres gays, Nymphes nobles compaignes,
Et mes Sylvains residens aux montaignes :

Lesquelz d'autant que ne les sentons dignes
D'avoir encor des gloires celestines,
Souffrons, au moins, que seurement et bien
Ilz puissent vivre en terre, que du mien
Leur ay donnee. O Dieux intercesseurs,
Les pensez vous en bas estre assez seurs,
Quand Lycaon, noté de felonnie,
A conspiré mortelle vilenie,
Encontre moy, qui par puissance eterne,
La fouldre et vous ça hault tiens et gouverne?

Lors tous ensemble en fremissant murmurent,
Et Juppiter (d'ardant desir qu'ilz eurent)
Vont suppliant qu'en leurs mains vueille mettre
Cil qui osa telle chose commettre.

Ainsi au temps que la cruelle main
D'aucuns voulut tenir le nom Rommain,
Tendant au sang Cesarien espandre,
Pour la terreur d'un tant subit esclandre,
Fut l'humain genre asprement estonné,
Et tout le monde à horreur adonné.

Et la pitié des tiens, o preux Auguste,
Ne te fut pas moins agreable et juste
Que ceste cy à Juppiter insigne:
Lequel, apres avoir par voix et signe
Reffraint leur bruict, chascun d'eulx faict silence.

Le bruict cessé, par la grace excellence
Du hault regent, de rechef tout despit,
D'un tel propos le silence rompit.

Les peines a (ne vous chaille) souffertes :
Mais quoy qu'il ait receu telles dessertes,
Si vous diray je en resolution,
Quel est le crime et la punition.

De ce dur temps l'infamie à merveilles
Venoit souvent jusques à noz oreilles,
Lequel rapport desirant estre faulx,
Subit descens des cieulx luysans et haultz,
Et circuy le terrestre domaine,
Estant vray Dieu dessoubz figure humaine.

Fort long seroit vous dire (o Dieux sublimes)
Combien par tout il fut trouvé de crimes :
Car l'infamie, et le bruict plein d'opprobre,
Bien moindre fut que la verité propre.
De Menalus traversay les passages,
Craincttz pour les trouz des grans bestes sauvages,
Et les haultz pins du froid mont Lyceus,
Et Cyllené. Quand cela passé eus,
Du roy d'Archades es lieux me vint renger,
Et en sa court dangereuse à loger,
Entre tout droict, au poinct que la seree
Tire la nuict d'un peu de jour paree.

Par signes lors monstray que j'estois Dieu
Venu en terre, et le peuple du lieu
A m'adorer ja commence et m'invocque,
Mais Lycaon (d'entree) raille et mocque
Leurs doulx priers, en disant : Par un grief
Et clair peril, j'esprouveray de bref
Si mortel est ce Dieu cy qu'on redoubte,
Et n'en sera la verité en doubte.

Puis quand serois la nuict en pesant somme,
A me tuer s'appreste ce faulx homme
De mort subite : icelle experience
De verité luy plaist (d'impatience).

Et non content est de si griefve coulpe,
Mais d'un poignard la gorge il ouvre et coupe
A un, qui là fut en hostage mis,
De par les gens de Molosse transmis :
Et l'une part des membres de ce corps
Va faire cuyre ainsi à demy morts
En eau bouillant, rendant l'autre partie
Sus ardant feu, de gros charbon rostie :
Lesquelz sur table ensemble met et pose,
Dont par grand feu qui vengea telle chose,
Sur le seigneur tombe la maculee
Orde maison digne d'estre bruslee.

Adonc s'enfuyt troublé de paour terrible :

Et aussi tost qu'il sentit l'air paisible
Des champs et boys, de hurler luy fut force.

Car pour neant à parler il s'efforce,
Son museau prend la fureur du premier,
Et du desir de meurdre coustumier
Sur les aigneaulx or en use et jouyt,
Et de veoir sang encores s'esjouyt.
Ses vestemens poil de beste devindrent,
Et ses deux bras façon de cuisses prindrent:
Il fut faict loup, et la marque conforme
Retient encor de sa premiere forme.
Tel poil vieillard, et tel frayeur de vis
Encores a : semblables yeulx tous vifz
Ardent en luy. Bref, tel' figure porte
De cruauté, comme en premiere sorte.

Or est tombé un manoir en ruine,
Mais un manoir tout seul n'a esté digne
D'estre pery : par tout ou paroist terre
Regne Erinnys, aymant peché et guerre :
Et si diriez que tous ilz ont juré
De maintenir vice desmesuré.
Tous doncques soient par peine meritee
Puniz acoup : c'est sentence arrestee.

Alors de bouche aucuns des Dieux approuvent
L'arrest donné par Juppiter, et mouvent
Plus son courroux : les autres rien ne dirent,

Mais (sans parler) par signe y consentirent.
Ce neantmoins du genre humain la perte
A tous ensemble est douleur tresaperte:
Et demander vont à Juppiter quelle
Forme adviendra sur la terre, apres qu'elle
Sera privee ainsi d'hommes mortelz.
Qui portera l'encens sur les autelz:
Et si la terre aux bestes veult bailler,
Pour la destruyre et du tout despouiller.

Alors deffend Juppiter, et commande
A un chascun qui tel' chose demande
De n'avoir paour, disant qu'à ce besoing
De toute chose il a la cure èt soing,
Et leur promet lignee non semblable
Au premier peuple, en naissance admirable.
Soudain debvoit, pour mettre humains en pouldre,
Par toute terre espandre ardante fouldre:
Mais il craignit que du ciel la facture,
Par tant de feux ne conceust d'advanture
Quelque grand'flamme, et que soudainement
Bruslé ne fust tout le hault firmament.
Puis luy souvint qu'il est predestiné,
Qu'advenir doibt un temps determiné,
Que mer, que terre, et la maison prisee
Du ciel luysant, ardra toute embrasee,
Et qu'on doibt veoir le tresgrand edifice
Du monde rond, en labeur et supplice.

Lors on cacha les dardz de feu chargez,
Des propres mains des Cyclopes forgez:
Et d'une peine au feu toute contraire
Luy plaist user : car soubz eaux veult deffaire
Le mortel genre, et sur les terres toutes,
De tout le ciel jecter pluyes et gouttes.

Incontinent aux cavernes d'Eole
Enclost le vent Aquilon qui tost vole :
Semblablement en ses fosses estuye
Tous ventz chassans la nue apportant pluye:
Et seulement meit Notus hors d'icelles:
Lors Notus vole avec ses moytes aesles :
Son vis terrible est couvert ceste foys
D'obscurité noire comme la poix :
Par force d'eau sa barbe poyse toute,
De ses cheveulx tous chenuz eau degoutte :
Dessus son front moyteurs coulent et filent:
Son sein par tout et ses plumes distilent.

Puis quand il eust çà et là nues maintes
Pendant en l'air dedans sa main estrainctes,
Gros bruict se faict, esclairs en terre abondent,
Et du hault ciel pluyes espesses fondent.

Iris aussi, de Juno messagere,
Vestant couleurs de façon estrangere,
Tire et conçoit grandes eaux et menues,
En apportant nourrissement aux nues :

Dont renversez sont les bledz à oultrance,
Mortz sont et vains les vœux, et l'esperance
Des laboureurs, et fut perdu adonc
Tout le labeur de l'an qui est si long.
Encor pour vray l'ire ouverte et patente
De Juppiter ne fut assez contente
Des grandes eaux que de son ciel jecta :
Mais Neptunus son frere s'appresta
De promptement à son ayde envoyer
Grand renfort d'eaux pour le monde noyer.
Et à l'instant tous ses fleuves il mande,
Lesquelz entrez dedans la maison grande
De leur seigneur, en bref dire leur vient.

Pour le present user ne vous convient
De long propos : voz forces descouvrez,
Ainsi le fault, et voz maisons ouvrez :
Puis en ostant voz obstacles et bondes
Laschez la bride à voz eaux furibondes.

Ce commandé, s'en revont à grans courses,
Tous les ruisseaulx. L'entree de leurs sources
Laschent à plein, et d'un cours effrené
Tout à l'entour des grans mers ont tourné.

Neptune adonc de son sceptre massif
Frappa la terre; et du coup excessif
Elle trembla, si que du mouvement
Elle feit voye aux eaux apertement.

Si vont courant tous fleuves espanduz
Parmy les champs ouvertz et estenduz,
En ravissant avec les fruictz les arbres,
Bestes, humains, maisons, palais de marbres,
Sans espargner temples painctz et dorez,
Ne leurs grans Dieux sacrez et adorez.

Et s'ainsi est, qu'aucun logis debout
Soit demouré en resistant du tout
A si grand mal, toutesfoys l'eau plus haulte
Cœuvre le fest, et par dessus luy saulte.
Que diray plus ? grandes tours submergees
Cachees sont soubz les eaux desgorgees :
Et n'y avoit tant soit peu d'apparence,
Qu'entre la mer et terre eust difference.
Tout estoit mer, et la mer, qui tout baigne,
N'a aucuns borts : l'un pour se sauver gaigne
Quelque hault mont, l'autre tout destourbé
Se sied dedans un navire courbé :
Endroict au lieu il tire l'aviron
Ou labouroit n'agueres environ.

L'un sur les bledz conduit nefz et bateaux,
Ou sur le hault des villes et chasteaulx,
Qui sont noyez : l'autre sur les grans ormes
Prend à la main poissons de maintes formes.
L'ancre de mer se fiche au pré tout verd :
Fortune ainsi l'a voulu et souffert.

Bateaux courbez couvrent les beaulx vignobles,
Gisans soubz l'eau, et plusieurs terres nobles :
Et au lieu propre ou chevres et moutons
Broustoient n'agueres herbes, fleurs et boutons,
Là maintenant balaines monstrueuses
Posent leurs corps. Les Nymphes vertueuses,
Regnans en mer, et belles Nereides
S'estonnent fort de veoir soubz eaux liquides
Forestz, maisons, villages et citez :
Par les daulphins les boys sont habitez,
Et en courant parmi ces haultz rameaux,
Heurtent maint tronc agité des grans eaux.

Entre brebis nagent loups ravissans ;
La mer soustient les roux lyons puissans ;
Tigres legers porte l'eau undoyante :
De rien ne sert la force fouldroyante
Au dur sanglier, ne les jambes agiles
Au cerf ravy par les undes mobiles.

Et quand l'oyseau vagant a bien cherché
Terres ou arbres, ou puisse estre branché,
A la fin tombe en la mer amassee,
Tant est du vol chascune aesle lassee.

Ja de la mer la fureur à grans brasses
Avoit couvert et mottes et terrasses :
Vagues aussi qui de nouveau flottoient,
Les haultz sommetz des montaignes batoient.

Bref, la pluspart gist engloutie et morte,
Dedans la mer. Ceulx que la mer n'emporte,
Le long jeusner de tel' façon les mine,
Qu'à la parfin tombent mortz de famine.

Or, separez sont les champs tresantiques
Aoniens d'avecques les Attiques,
De par Phocis terre grasse, j'entens,
Quand terre estoit : mais en icelluy temps
La plus grand'part n'estoit que mer comblee,
En un grand champ d'eau subit assemblee.

En ce pays Parnassus, le hault mont
Tendant au ciel, se dresse contremont
A double crouppe, et les nues surpasse
De sa haulteur. Sur ceste haulte place,
Pource que mer couvroit le demourant,
Deucalion aborda tout courant
En une nef, qui grande n'estoit mye,
Avec Pyrrha sa compaigne et amye.
Des Dieux du mont, et Nymphes Corycides,
Là adoroient, prians à leurs subsides
Themys, disant les choses advenir,
Qui lors souloit des oracles tenir
Le temple sainct : oncques ne fut vivant
Meilleur que luy, ne de plus ensuyvant
Vraye equité, et n'eust onc au monde ame
Plus honnorant les Dieux, qu'icelle dame.

Quand Juppiter veit par l'eau continue
Que terre estoit un estang devenue,
Et ne rester de tant de milliers d'hommes
Maintenant qu'un sur la terre ou nous sommes,
Et ne rester de tant de femmes qu'une :
Voyant aussi, que sans malice aucune
Tous deux estoient, et tous deux amateurs
De son sainct nom, et vrays adorateurs :
Cela voyant, les nues qui tant pleurent,
Rompt et separe. Et quand les pluyes furent
Par Aquilon chassees en maintz lieux,
Aux cieulx la terre, à la terre les cieulx
Il va monstrer : aussi l'ire et tempeste
De la marine, illec plus ne s'arreste.

Puis Neptunus, sur la mer president,
Et mettant jus son grand sceptre et trident,
Les eaux appaise, et huche sans chommer
Le verd Triton flottant dessus la mer,
Le dos couvert de pourpre faict expres
Sans artifice : et luy commande apres
Souffler dedans la resonnant' buccine,
Et r'appeler, apres avoir faict signe,
Fleuves et flotz. Lors Triton prend et charge
Sa trompe creuse entortillee en large,
Et qui du bas vers le hault croist ainsi
Qu'un tourbillon : laquelle trompe aussi,
Apres qu'elle a prins air tout au milieu

De la grand'mer, chascun rivage et lieu
Gisant soubz l'un et soubz l'autre soleil
Elle remplit de son bruict non pareil:
Laquelle aussi (quand elle fut joignante
Contre la bouche à Triton degoutante,
Pour la moyteur de sa barbe chargee,
Et qu'en soufflant la retraite enchargee
Elle eust sonné) par tout fut entendue,
Des eaux de terre et de mer estendue,
Tant que les eaux qui l'ouyrent corner,
Contraignit lors toutes s'en retourner.
Desja la mer prend borts et rives neufves :
Chascun canal se remplit de ses fleuves :
Fleuves on voit baisser et departir,
Et hors de l'eau les montaignes sortir :
Terre s'esleve, et les cieulx qui paroissent,
Croissent aussi, comme les eaux decroissent.

Longs jours apres, boys et forestz mouillees
Manifestoient leurs testes despouillees
De fueille, et fruict : au lieu de quoy retindrent
Les gras lymons, qui aux branches se prindrent :
Restably fut tout pays despourveu,
Lequel estant par Deucalion veu
Large et ouvert, et que terrestre voye
Mise en desert faisoit silence coye,
La larme à l'œil, adonc il souspira,
Parlant ainsi à sa femme Pyrrha.

O chere espouse, ò ma sœur honnoree,
O femme seule au monde demouree,
Que commun sang, puis parenté germaine,
Puis mariage ont joincte à moy prochaine,
Et à present joincte à moy de rechef
Par ce peril et dangereux meschef
De toute terre; et pays evident
De l'Orient et de tout l'Occident:
Nous deux seuletz sommes tourbe du monde,
Le residu possede mer profonde:
Et n'est encor la fiance et duree
De nostre vie assez bien assuree:
Et d'autre part, les nues qu'icy hantent
Nostre pensee asprement espoventent.

Si par fortune eschappee sans moy
Fusses des eaux, quel courage or en toy
Fust demeuré? O chetive et dolente,
Comme eusses tu tel' craincte violente
Seule souffert? qui te fust consoleur,
Pour supporter maintenant ta douleur?
Certes, croy moy, si l'eau t'avoit ravie
Je te suyvrois, et l'eau auroit ma vie.
Que pleust aux Dieux qu'un si grand pouvoir j'eusse
Que par les arts de mon pere je peusse
Renouveller toute gent consommee,
Et mettre esprit dedans terre formee.

Le genre humain reste en nous deux, et pource

Doibt en nous deux prendre fin ou resource,
Et des humains demourons la semblance :
Telle a esté des haultz Dieux l'ordonnance.

Apres ces motz, apres pleur et crier,
Bon leur sembla devotement prier
Themis celeste : et soubz divins miracles
Chercher secours en ses sacrez oracles.
Lors n'ont tardé : tous deux s'en vont aux undes
De Cephysus, non bien claires et mundes
Encor du tout, mais ja bien retirees
Au droict vaisseau, duquel s'estoient tirees :
Et quand jecté eurent de l'eau benie,
Sur leurs habitz en grand'cerimonie,
Et sur leurs chefz, ilz prindrent leur adresse
Droict vers le temple à la sacree Deesse,
Dont les sommetz et voultes se gastoient
De layde mousse. Et les autelz estoient
Sans sacrifice, et les lampes estainctes.

Puis quand du temple ont les marches attainctes,
Un chascun d'eulx s'encline contre terre,
Et tout craintif baise la froide pierre,
Disant ainsi : Si en tristes saisons
Les Dieux vaincuz par justes oraisons
Sont amolliz : et si courroux et ire
Fleschist en eulx, helas, vueille nous dire,
Dame Themis, par quel art ou sçavoir

Reparable est la perte que peulx veoir
De nostre genre : et aux choses noyees
Tes aydes soient par doulceur octroyees.

Adonc s'esmeut ce divin simulachre,
Et leur respond : Partez du temple sacre,
Couvrez voz chefz en devotions sainctes,
Et desliez voz robbes qui sont ceinctes,
Apres jectez souvent par sus le dos
De vostre antique et grand'mere les os.

Lors esbahiz demeurent longuement :
Et puis Pyrrha, parlant premierement,
Rompt la silence, et d'obeir refuse
Aux motz et dictz dont celle Deesse use,
En la priant (avec crainctive face)
Devotement, qu'en ce pardon luy face,
Et d'offenser crainct de sa mere l'ame,
Jectant ses os, et de luy faire blasme.

Tandis entre eulx revolvent et remirent
Les motz obscurs de l'oracle qu'ouyrent
Soubz couverture ambigue donné,
Deucalion (comme moins estonné)
R'asseure apres, et doulcement console
La femme simple avec telle parolle :
Croy moy, Pyrrha, que les Dieux pour nous veillent :
Ilz sont tous bons, et jamais ne conseillent

Rien de maulvais, et si trop fort je n'erre,
Nostre grand'mere antique, c'est la terre.
Ses ossemens (selon le mien recors)
Les pierres sont, qu'elle a dedans son corps.
Et commandé nous est de les lancer
Derriere nous. Combien qu'en bon penser
Pyrrha fust mue à cause de l'augure,
Que son mary bien expose et figure:
Ce nonobstant son espoir est doubteux,
Et moult encor se deffient tous deux
De cest oracle. En apres vont disant:
Mais que nuyra l'espreuve ce faisant?
Sur ce s'en vont du temple ou s'humilient,
Couvrent leurs chefz, et leurs robbes deslient,
Et derriere eulx (à toutes adventures)
Comme on leur dit, jectent les pierres dures.

Les pierres lors vindrent à delaisser
Leur deureté, et rudesse abaisser,
A s'amollir, et en amollissant
Figure humaine en elles fut yssant.
Mais qui croira que ce soit verité,
Si pour tesmoing n'en est l'antiquité?

Bien tost apres que croissance leur vint,
Et que nature en icelle devint
Plus doulce et tendre, aucune forme d'homme
On y peult veoir, non pas entiere, comme

Celle de nous, mais ainsi qu'esbauchee
D'un marbre dur, non assez bien touchee :
Et ressembloient du tout à ces images
Mal rabotez, et rudes en ouvrages.

Ce neantmoins des pierres la partie
Qui fut terreuse, ou molle, ou amoytie
D'aucun humeur, elle fut transformee
En chair et sang d'homme ou femme formee.
Ce qui est dur, et point ne flechissoit,
En ossement tout se convertissoit :
Ce qui estoit veine de pierre, à l'heure,
Fut veine d'homme, et soubz son nom demeure.
Se qu'en bref temps les pierres amassees,
Qui par les mains de l'homme sont lancees,
Des hommes ont (par le pouvoir des Dieux)
Prins la figure en corps, en face et yeulx :
Aussi du ject de la femme esgaree
La femme fut refaicte et reparee.
Et de là vient que sommes (comme appert)
Un genre dur, aux gros labeurs expert :
Et bien donnons entiere congnoissance
D'ou nous sortons, et de quelle naissance.

Quand l'humeur vieille alors des eaux laissee,
Fut par l'ardeur du clair soleil pressee
D'eschauffoyson, et que paludz et fanges
Furent enflez soubz ces chaleurs estranges,

Terre engendra tous autres animaulx
De son vueil propre en formes inegaulx.
Pareillement les semences des choses
Concevans fruict, nourries et encloses
En terre grasse à produire propice,
Comme au gyron de leur mere et nourrice,
Vindrent à croistre, et demourance y tindrent
Si longuement qu'aucune forme prindrent.

Qu'il soit ainsi, quand l'eau du Nil qui court
Par sept tuyaux, a delaissé tout court
Les champs mouillez, et chascun sien ruisseau
Rendu dedans son antique vaisseau :
Apres aussi que le lymon tout frais
Est eschauffé du soleil et ses rais,
Les paysans plusieurs animaulx trouvent,
Faictz et creez de mottes ou se couvent :
Et en peult on en elles veoir assez,
Qui seulement ne sont que commencez
Pour le bref temps de leur tout nouveau naistre.
Semblablement d'autres y voit on estre
Tous imparfaictz, qui à demy sont nez,
D'espaule, teste, ou jambes trançonnez,
Et du corps mesme imparfaict, l'une part
Bien souvent vit, l'autre est terre sans art.

Certes apres qu'humeur de froid esprise,
Et chaleur aspre ont attrempance prise,

Produisant sont, et conçoivent et portent,
Et de ces deux toutes les choses sortent.

Et quoy que feu à l'eau contraire soit,
Humide chauld toutes choses conçoit :
Et par ainsi concorde discordante
A geniture est apte et concordante.

Doncques apres que la terre mouillee,
Et du nouveau deluge fort souillee,
Vint à sentir de rechef le grand chauld
De l'air prochain et du soleil treshault,
Elle meit hors cent mille especes siennes :
Et d'une part les formes anciennes
Restitua, jadis mortes des eaux :
De l'autre part feit monstres tous nouveaulx.

O grand Phytôn, monstre horrible et infect,
Terre vouldroit (certes) ne t'avoir faict :
Mais toutesfoys elle (dont se repent)
T'engendra lors : o incongneu serpent,
Au peuple neuf, aussi craincte donnois,
Tant large lieu de montaigne tenois.

Or Apollo tenant pour faire alarmes
L'arc et la flesche, et qui de telles armes
Par cy devant n'usoit jamais que contre
Chevres fuyans, ou dains à sa rencontre :
Ce gros serpent rua mort estendu,

Par coups noirciz du venin espandu,
Soubz tant de traictz tirez à tel' secousse,
Que toute vuyde en fut quasy sa trousse.

Et puis affin que vieil Temps advenir
Ne sceust du faict la memoire tenir,
Il establit sacrez jeux et esbatz
Solennisez par triumphans combatz.
Phyties dict du nom du grand Phyton,
Serpent vaincu : pour cela les feit on.
En celluy prix quiconque jeune enfant
A lucte, à course, ou au char triumphant
Estoit vainqueur, par honneur singulier
Prenoit chappeau de fueilles de meslier,
Car le laurier encores ne regnoit :
Et en ce temps Phebus environnoit
Sa blonde teste à long poil bien seante
De chascun arbre, et fueille verdoyante.

L'amour premiere au cueur de Phebus nee,
Ce fut Daphné, fille au fleuve Penee,
Laquelle amour d'aucun cas d'avdenture,
Ne luy survint : mais de l'ire et poincture
De Cupido. Phebus, tout glorieux
D'avoir vaincu le serpent furieux,
Veit Cupido, qui de corde nerveuse
Bendoit son arc de corne somptueuse :
Si luy a dict : Dy moy, pourquoy tu portes,

Enfant lascif, ces riches armes fortes?
Ce noble port qui sur ton col s'assiet,
Mieulx en escharpe à mes espaules siet,
Qui bien en sçay donner playes certaines
Aux ennemys, aux bestes inhumaines:
Qui puis un peu par sagettes sans numbre
Ay rué jus le serpent plein d'encombre,
Phyton enflé, dont la mortelle pance
Fouloit de terre incredible distance.

Tiens toy content d'esmouvoir en clamours
Par ton brandon, ne sçay quelles amours,
Et desormais n'approprie à toy mesmes
Ainsi à tout, noz louenges supresmes.

Lors luy respond de Venus le filz cher:
Fiche ton arc ce qu'il pourra ficher,
O dieu Phebus, le mien te fichera:
Ainsi ton bruict du mien est et sera
Moindre d'autant que bestes en tout lieu,
Plus foibles sont, et plus basses qu'un Dieu.

Ainsi disoit, et quand en ces volees
Eust trenché l'air, des aesles esbranslees,
Il se planta prompt et legier dessus
L'obscur sommet du hault mont Parnassus:
Et de sa trousse ou met ses dardz pervers,
Tira deux traictz d'ouvrages tous divers:

L'un chasse amour, et l'autre l'amour cree:
Tout doré est celluy qui la procree,
Et à ferrure ague, claire et cointe :
Cil qui la chasse, est rebouché de poincte,
Et a du plomb tout confict en amer
Soubz l'empennon. Cupido dieu d'aymer
Ficha ce traict, qui est de mercy vuyde,
Contre Daphné la nymphe Peneide,
Et du doré les os il traversa
Du blond Phebus, et au cueur le blessa.

Subitement l'un ayme, et l'autre non,
Ains va fuyant d'amoureuse le nom,
Et jusque aux trous des boys chasser venoit :
Bref, la despouille aux bestes que prenoit,
C'estoit sa grand'joye quotidiane,
En imitant la pucelle Diane,
Et d'un bandeau ses cheveulx mal en ordre
Serroit au chef, sans les lier ne tordre.

Plusieurs l'ont quise, à l'espouser tendans,
Mais tousjours feit refuz aux demandans,
Sans vouloir homme: et du plaisir exempte,
Va par les boys, qui n'ont chemin ne sente,
Et ne luy chault sçavoir que c'est de nopces,
N'aussi d'un tas d'amoureuses negoces.
Son pere aussi luy a dict maintesfoys :
Ma chere fille, un gendre tu me dois:

Et luy a dict cent foys, blasmant ses vœux,
Tu me dois, fille, enfans, et beaulx nepveux.

Elle, abhorrant mariage aussi fort
Que si ce fust un crime vil et ord,
Entremesloit parmi sa face blonde
Une rougeur honteuse et vereconde :
Puis en flatant son pere desolé,
Et le tenant doulcement accolé :
Mon trescher pere, helas (ce disoit elle),
Fais moy ce bien, que j'use d'eternelle
Virginité. Juppiter immortel
Feit bien jadis à Diane un don tel.

Lors (o Daphné) vray est qu'à ta demande
Ton pere entend : mais ceste beauté grande,
A ton vouloir ne donne aucun adveu,
Et ta forme est repugnante à ton vœu.

Phebus qui tant la veit bien composee,
L'ayme, tousjours la souhaitte espousee :
Ce qu'il souhaitte espere, quoy que soit,
Mais son oracle à la fin le deçoit :
Et tout ainsi que le chaulme sec ard,
Quand on a mis les espicz à l'escart,
Comme buyssons ardent par nuict obscure
D'aucuns brandons, qu'un passant d'adventure
En s'esclairant a approchez trop pres
D'iceulx buyssons, ou les y laisse apres

Qu'il véoit le jour : ainsi Phebus en flamme
S'en va reduict, et d'amour qui l'enflamme
Par tout son cueur se brusle et se destruict,
Et en espoir nourrist amour sans fruict.

Au long du col de Daphné veoit penduz
Ses blondz cheveulx, meslez et espanduz.
O Dieux, dit il, si pignee elle estoit,
Que pourroit ce estre? En apres s'arrestoit
A contempler ses estincellans yeulx,
Qui ressembloient deux estoilles des cieulx.

Sa bouche veoit petite par compas,
Dont le seul veoir ne le satisfaict pas.
Prise ses mains aussi blanches que lys,
Prise ses doigts, prise ses bras poliz,
Semblablement ses espaules charnues
Plus qu'à demy descouvertes et nues.

S'il y a rien caché dessoubz l'habit,
Meilleur le pense : elle court plus subit
Que vent leger, et ne prend pied la belle
Aux dictz de cil qui en ce poinct l'appelle.

Je te pry, Nymphe, arreste un peu tes pas,
Comme ennemy apres toy ne cours pas :
Nymphe, demeure. Ainsi la brebiette
S'enfuyt du loup, et la bische foiblette
Du fort lyon : ainsi les colombelles

Vont fuyant l'aigle avec fremissans aesles :
Ainsi chascun de ses hayneux prend fuyte,
Mais vraye Amour est cause de ma suyte.

O que je crains que tombes, et qu'espines
Poignent tes piedz et tes jambes non dignes
D'avoir blessure, o pour moy grand malheur.
Si j'estois cause en rien de ta douleur:
Là ou tu vas, sont lieux fascheux, et bestes :
Je te supply (non pas que tu t'arrestes
Du tout sur pied), mais cours plus lentement,
Je te suivray aussi plus doulcement.

Enquiers, au moins, à qui tu plais, amye :
D'une montaigne habitant ne suis mye,
Ne pastoureau, point ne garde et fais paistre
Trouppeaulx icy, comme un villain champestre.
Tu ne sçais point, sotte, tu ne sçais point
Qui est celluy que tu fuys en ce poinct :
Pource me fuys. La puissante isle Clare,
Delphe, Tenede, et aussi de Patare,
Le grand palais me sert et obtempere :
Juppiter est mon geniteur et pere:
Tout ce qui est, sera, et a esté,
Aux hommes est par moy manifesté.

Par moy encor maint beau vers poetique
Accorde au son des cordes de musique :
Et ma sagette est pour vray bien certaine :

Mais une autre est trop plus seure et soudaine,
Laquelle a faict playe en mon triste cueur,
Dont n'avoit onc Amour esté vainqueur.

Medecine est de mon invention,
Et si suis dict par toute nation
Dieu de secours, et la grande puissance
Des herbes est soubz mon obeissance.
O moy chetif, o moy trop miserable,
De ce qu'Amour n'est par herbes curable,
Et que les artz, qui un chascun conservent,
A leur seigneur ne prouffitent, ne servent.

Alors Daphné craintive se retire
Loing de Phebus, qui vouloit encor dire
Maintz autres motz, et laissa sur ces faictz
Avecques luy ses propos imparfaictz.
Lors en fuyant, moult gente se monstroit:
Le vent par coups ses membres descouvroit,
Et voleter faisoit ses vestemens,
Qui resistoient contre les soufflemens:
Puis l'air subtil repoulsoit en arriere
Ses beaulx cheveulx espanduz par derriere:
Dont sa fuyte a sa beauté augmentee:
Mais le dieu plein de jeunesse tentee,
Plus endurer ne peult à ce besoing,
Perdre et jecter son beau parler au loing:
Ains comme amour l'admonneste et poursuyt,
D'un pas leger les traces d'elle suyt.

Et tout ainsi que le levrier agile,
Quand il a veu le lievre moins habile,
En un champ vague, et qu'au pied l'un conclud
Gaigner sa proye et l'autre son salut,
Le chien leger de pres le semble joindre,
Et pense bien ja le tenir et poindre :
Puis de ses dentz (ouvrant sa gueulle gloute)
Rase ses piedz : lors le lievre est en doubte
S'il est point prins : ceste morseure eschappe,
Et de la dent, qui coup sur coup le happe,
Il se desmesle, et fuyt tout estonné.
Ainsi est il de Phebus et Daphné :
Espoir le rend fort leger à la suyte,
Craincte la rend fort legere à la fuyte :
Mais le suyvant, qui des aesles d'amours
Est soulagé, va de plus soudain cours,
Sans point donner de repos ne d'arrest
A la fuyante : et si prochain il est
De ses talons, que ja de son alaine
Ses beaulx cheveulx tous espars il alaine.

Quand de Daphné la force fut estaincte,
Pasle devint : lors vaincue et attaincte
Par le travail d'une si longue course,
Va regarder de Peneus la source,
Disant : Mon pere, ayde à mon cueur tant las,
Si puissance est en voz fleuves et lacs.
Puis dit : O terre, or me perd et efface,

En transmuant ma figure et ma face,
Par qui trop plais, ou la transgloutis vive,
Elle, qui est de mon ennuy motive.

Ceste priere ainsi finie à peine,
Grand pamoyson luy surprend membre et veine :
De son cueur fut la subtile toilette
Tournee en tendre escorce verdelette :
En feuilles lors croissent ses cheveulx beaulx,
Et ses deux bras en branches et rameaux.
Le pied qui fut tant prompt avec la plante,
En tige morne et racine se plante.
D'un arbre entier son chef la haulteur a,
Et sa verdeur (sans plus) luy demeura.
Parquoy Phebus l'arbre ayma desadonc :
Et quand eust mis sa dextre sur le tronc,
Encor sentoit le cueur de la pucelle
Se demener soubz l'escorce nouvelle.

En embrassant aussi ses rameaux vertz,
Comme eust bien faict ses membres descouvertz,
Il baise l'arbre, et tout ce nonobstant,
A ses baisers l'arbre va resistant,
Auquel Phebus a dict : Puis qu'impossible
Est que tu sois mon espouse sensible,
Certainement mon arbre approprié
Seras du tout, et à moy dedié.
O vert laurier, tousjours t'aura ma harpe,

Ma claire teste, et ma trousse en escharpe:
Et si seras des capitaines gloire
Tous resjouys, quand triumphé et victoire
Chanteront hault les claires voix et trompes,
Et qu'on verra les grans et longues pompes
Au Capitole, aux consacrez posteaux,
Seras debout devant les grans portaulx
Feale garde, et au los de ton regne
Entrelassé seras autour du chesne:
Et tout ainsi que mon beau chef doré
Est tousjours jeune, et de poil decoré,
Vueilles aussi porter en chascun aage
Perpetuel honneur de vert fueillage.
Ces motz finiz, le laurier s'y consent
En ses rameaux qui sont faictz de recent,
Et si sembloit bransler en sorte honneste
Sa sommité, comme on bransle la teste.

En Thessalie une haulte forest
Par tout enclost un val, qui encor est
Nommé Tempé, temperé, fleurissant,
Parmi lequel Peneus, fleuve yssant
Du fons du pied de Pindus grand'montaigne,
D'eaux escumans le pays tourne et baigne.
D'un roide cours les nues embruimees
Va conduysant, qui petites fumees
Semblent jecter: et va si roidement
Contre les rochz, que du redondement

Les boys arrouse : et de son bruict, qui sonne,
Les lieux plus loing que ses voisins estonne.

Là la maison, là le siege l'on treuve,
Et lieu secret de Peneus grand fleuve :
Là comme roy resident en ses terres,
En sa caverne estant faicte de pierres,
Gardoit justice aux undes là courantes,
Pareillement aux Nymphes demourantes
En celles eaux. Premier sont là venuz
Tous les prochains fleuves à luy tenuz,
Non bien sachant si chiere luy feront,
Ou pour sa fille ilz le consoleront,
Que perdue a. Sperche y vint à propos
Portant peupliers, Eniphe sans repos,
Le doulx Amphryse, et le vieil Apidain,
Avec Eas : d'autres fleuves soudain
Y sont venuz, qui de quelque costé
Ou soient portez d'impetuosité,
En la mer font leurs undes retourner,
Quand lassez sont de courir et tourner.

Le fleuve Inache, à par soy tout fasché,
Seul est absent, et au profond caché
De son grand creux, l'eau par larmes augmente,
Et tout chetif sa fille Yo lamente
Comme perdue : il ne sçait si en vie
Elle est au monde ou aux enfers ravie :

Mais pour autant que point ne l'apperçoit
En aucun lieu, cuyde qu'elle ne soit
En aucun lieu, et crainct en ses espritz
Que pirement encores luy soit pris.

Or quelquefoys Juppiter eternel
La veit venir du fleuve paternel:
Si luy a dict: O vierge bien formee,
De Juppiter tresdigne d'estre aymee,
Et qui dois faire un jour par grand delict
Je ne sçay qui bien heureux en ton lict,
Ce temps pendant que le soleil treshault
Est au milieu du monde ardant et chauld,
Viens à l'umbrage en ce boys de grand'monstre,
Ou en cestuy: et tous deux les luy monstre:
Et si tu crains entrer seulette aux creuses
Fosses et trouz des bestes dangereuses,
Croy qu'à seurté iras doresnavant
Soubz les secretz des forestz, moy devant,
Qui suis un Dieu, non point des moindres Dieux,
Mais qui en main le grand sceptre des cieulx
Tiens et possede, et qui darde et envoye
La fouldre esparse en mainte place et voye:
Ne me fuy point: or fuyoit elle fort:
Et ja de Lerne avoit, par son effort,
Oultrepassé les pastiz et les plains,
Et les beaulx champs Lycees d'arbres pleins,
Quand Juppiter couvrit terre estendue

D'obscurité parmy l'air espandue,
Retint la fuyte à Yo jeune d'aage,
Et par ardeur ravit son pucellage.

Ce temps pendant, Juno des courtz haultaines
Regarde en bas, au milieu des grans plaines:
Si s'esbahit, dont les nues subites
Soubz le jour clair, avoient aux bas limites
Faict et formé la face de la nuict,
Et bien jugea que d'aucun fleuve induict
A grans moyteurs, ne sont faictes ces nues,
Ne de l'humeur de terre en l'air venues.

Puis çà et là regarde d'œil marry,
Ou estre peult Juppiter son mary,
Comme sachant les emblees secrettes
Du sien espoux, tant de foys en cachettes
D'elle surpris, et apres qu'apperceu
Ne l'a au ciel : Ou mon cueur est deceu
(Dit elle alors), ou je suis offensee.

Puis du hault ciel soudainement baissee
Se plante en terre, et commande aux nuees
Loing s'en aller d'obscurté desnuees :
Mais Juppiter, qui bon temps se donnoit,
Prevoyoit bien que sa femme venoit,
Et ja avoit d'Yo, fille d'Inache,
Mué la forme en une blanche vache,
Belle de corps comme Yo fut en vie.

Adonc Juno (quoy que ce fut envis)
En estima la forme, et le poil beau,
Et si s'enquiert, à qui, de quel trouppeau,
Et d'ou elle est, comme nous congnoissant
La verité. Juppiter dieu puissant,
Dit en mentant qu'elle est nee de terre,
A celle fin que l'on cesse d'enquerre
S'il l'a point faicte: et lors Juno la grande
Icelle vache en pur don luy demande.

Que pourra il or faire, ou devenir?
C'est cruauté, ses amours forbannir:
Ne luy donnant, la faict souspeçonner:
Honte en apres l'incite à luy donner:
Puis amour est à l'en divertir prompte,
Et en effect amour eust vaincu honte:
Mais si la vache (un don qui peu montoit)
Eust refusee à celle qui estoit
Sa femme et sœur, sembler eust peu adoncques
Visiblement que vache ne fut oncques.

Quand Juno eust en don son ennemye,
Du premier coup elle ne laissa mye
Toute sa paour, et craignit grandement
Que Juppiter luy print furtivement,
Jusques à tant qu'es mains d'Argus l'eust mise,
Filz d'Aristo, pour en garde estre prise.

Or tout le chef avoit cestuy Argus

Environné de cent yeulx bien agus,
Qui deux à deux à leur tour sommeillans,
Prenoient repos: tous les autres veillans
Gardoient Yo, et en faisant bon guet
Demouroient tous arrestez en aguet:
En quelque lieu ou fut Yo la belle,
Incessamment regardoit devers elle:
Devant ses yeulx Yo tousjours il veoit,
Quoy que sa face ailleurs tournee avoit.

Quand le jour luyt, il souffre qu'elle paisse:
Quand le soleil est soubz la terre espaisse,
L'enferme et clost : et du rude chevestre
Lie son col, qui n'a merité d'estre
Ainsi traicté. De fueille d'arbre dure,
Et d'herbe amere, elle prend sa pasture:
Puis la povrette en lieu de molle couche
Toute la nuict dessus la terre couche,
N'ayant tousjours de la paille qu'à peine,
Et boit de l'eau de bourbier toute pleine.

Quand elle aussi qui si fort se douloit,
Devers Argus ses bras tendre vouloit
S'humiliant, las la doulcette et tendre
N'a aucuns bras qu'à Argus puisse tendre,
Et s'efforçant lamenter de sa gorge
Un cry de vache et mugissant d'esgorge,
Tant que du son en craincte se bouta,

Et de sa voix propre s'espoventa.
Apres s'en vint aux rives de son pere,
Le fleuve Inache, ou en soulas prospere
Souloit jouer souvent avec pucelles.
Et quant en l'eau veit ses cornes nouvelles,
Eust grande paour, et de la craincte extresme
S'effarouchoit et se fuyoit soy mesme.
Ignorans sont les Nayades encore :
Voyre Inachus le fleuve mesme ignore
Qui elle soit : mais pour les rendre seurs,
Suyvoit son pere, et si suyvoit ses sœurs :
Estre touchee assez elle souffroit,
Et à iceulx (tous esbahiz) s'offroit.

Le bon vieillard Inachus à jonchees
Luy presenta des herbes arrachees :
Soudain ses mains elle luy vint lecher,
Baisant la paulme à son pere trescher,
Et retenir onc ses larmes ne sceust,
Et s'orendroit de parler la grace eust,
Elle eust requis secours et ayde aucune,
Et recité son nom et sa fortune.

En lieu de motz la lettre qu'imprima
Son pied en terre, adoncques exprima
Parfaictement et meit en demourance
Du corps mué la triste demonstrance.

O moy chetif, cria lors esperdu

Son pere Inache, et aux cornes pendu,
Aussi au col de la vache luysante
En son poil blanc, et en dueil gemissante,
O moy chetif (dit il par plusieurs foys),
N'est ce pas toy ma fille que je voys
Cherchant partout? Or est chose esprouvee,
Qu'en te trouvant je ne t'ay point trouvee :
Et mes douleurs plus que devant sont grandes.
Las tu te tais, et aux miennes demandes
Tu ne rends point responses reciprocques,
Tant seulement aigres souspirs evocques
Du cueur profond, et ce que faire peulx,
A mon parler mugis comme les beufz.

Las je povret ignorant tout ce mal,
Te preparois cierge et lict nuptial :
D'un gendre fut l'espoir premier de moy,
Et le second de veoir enfant de toy.
Or d'un trouppeau mary te fault avoir,
Et d'un trouppeau lignee recevoir,
Et n'est possible à moy qué finir face
Tant de douleurs, par mort qui tout efface.
Ains estre Dieu ce m'est nuysante chose,
Et de la mort la porte qui m'est close,
Prolonge et faict le mien regret durable
En aage et temps eternel perdurable.

Comme Inachus disoit son desconfort,
Argus se leve, et en le poulsant fort,

Meine par force en pasturages maintz
La povre fille arrachee des mains
De son cher pere: et puis occupe et gaigne
Legerement le hault d'une montaigne
Assez loingtaine, ou se sied et acule,
Et là seant en toutes partz specule.

Lors Juppiter, roy de tous les celestes,
Plus endurer ne peult tant de molestes
A celle Yo, du bon Phorone extraicte.
Si appella son filz qu'une parfaicte
Claire Pleiade eust en enfantement:
Mercure eust nom : luy feit commandement
D'occire Argus. Si ne demoura gueres
Mercure à prendre aux piedz aesles legeres,
En main puissante aussi la verge preste
D'endormir gens, et son chappeau èn teste.

Tantost apres, que celluy dieu Mercure
Eust disposé tout cela par grand'cure,
Du hault manoir de son pere saulta
Jusques en terre, ou son chappeau osta :
Semblablement des aesles se denue,
Et seulement sa verge a retenue.
D'icelle verge (en s'en allant) convoye
Brebis en trouppe, à travers champs sans voye,
Comme un pasteur chantant de chalumeaux
Faictz et construictz de pailles ou roseaux.

Argus, vacher de Juno, tout espris
Du son de l'art nouvellement apris,
Luy dit ainsi : Quiconque sois, approche :
Tu pourras bien te seoir sur ceste roche
Avecques moy. En autre lieu du monde
L'herbe n'est point (pour certain) plus feconde
Pour le bestail : tu veois aussi l'umbrage
Bon aux pasteurs en cestuy pasturage.

Mercure adonc s'assit aupres d'Argus,
Tint et passa en propos et argus
Le jour coulant, parlant de plusieurs poinctz :
Et en chantant de ses chalumeaux joinctz
L'un avec l'autre, à surmonter il tasche
Les yeulx d'Argus gardant Yo la vache :
Et toutesfoys Argus vaincre s'efforce
Le doulx sommeil amollissant sa force.
Voyre et combien que jusques au demy
De tous ses yeulx se trouvast endormy,
Ce nonobstant veille de l'autre part :
S'enquiert aussi, pourquoy, et par quel art
Trouvee fut la fluste dont chantoit,
Car puis un peu inventee elle estoit.

Lors dit Mercure : Aux montz gelez d'Arcade,
En Nonacris, sur toute Hamadriade
Une Nayade y eust tresrenommee :
Syringue estoit par les Nymphes nommee.
Non une foys, mais par diverses tires,

Avoit mocqué grand numbre de Satyres
Qui la suyvoient, et tous les Dieux avecques
Du boys umbreux et champ fertil d'illecques.

En venerie et virginal' noblesse,
Elle ensuyvoit Diane, la deesse
De l'isle Ortige, et accoustree et ceincte
A la façon de ceste noble saincte
Maintz eust deceu, et pour Diane aussi
Prendre on l'eust peu, ne fust que ceste cy
Avoit un arc de corne decoré,
Et ceste là en avoit un doré:
Encor ainsi maintes gens decevoit.

Or le dieu Pan un jour venir la veoit
Du mont Lycee, et ayant sur sa teste
Chappeau de pin, luy feit ceste requeste.

O noble Nymphe obtempere au plaisir
D'un Dieu qui a grand vouloir et desir
De t'espouser. Bref, mainte autre adventure
Restoit encor à dire par Mercure:
C'est asçavoir (tel priere ennuyante
Mise à despris) la Nymphe estre fuyante
Par boys espez, tant que de grand randon
Vint jusque au bord du sablonneux Ladon,
Fleuve arresté, et comment à la suyte,
Lors que les eaux empescherent sa fuyte,
Ses claires sœurs pria illecques pres

De la muer : aussi comment apres
Que Pan cuyda Syringue par luy prise,
Au lieu du corps de la Nymphe requise,
Tint en ses mains des cannes et roseaux,
Croissans autour des paludz et des eaux :
Comment aussi quand dedans anhela,
Le vent esmeu dedans les cannes là
Y feit un son delicat en voix faincte,
Semblable à cil d'un cueur qui faict la plaincte:
Et comment Pan surpris du son predict,
Et du doulx art tout nouveau, luy a dict:
Cestuy parler et chant en qui te deulx,
Sera commun tousjours entre nous deux.
Aussi comment pour eternel renom,
Deslors retint, et donna le droict nom
De la pucelle à ses flustes rurales,
Joinctes de cire, en grandeur inegales.

Ainsi pour vray que Mercure debvoit
Dire telz motz, les yeulx d'Argus il veoit
Tous succomber, et sa lumiere forte
De grand sommeil enveloppee et morte.

Soudain sa voix refraignit, et cessa,
Et puis d'Argus le dormir renforça,
Adoulcissant de la verge charmee
Les yeulx foibletz de sa teste assommee.

Lors tout subit d'un glaive renversé

Baissant le chef, en dormant l'a blessé
Au propre endroict auquel est joincte et proche
La teste au col : puis du hault de la roche
Le jecte à val, et le mont hault et droict
Souille du sang. Ainsi es orendroit
Gisant par terre, o Argus, qui vivois :
Et la clarté qu'en cent yeulx tu avois
Est or estaincte, et la seule obscurté
De mort surprent cent yeulx et leur clarté.

Adonc Juno prend ces yeulx, et les fiche
Dessus la plume au paon son oyseau riche,
Et luy emplit toute la queue d'yeulx,
Clairs et luysans comme estoilles des cieulx.

Soudain Juno en ire ardante brusle,
Et du courroux le temps ne dissimule :
Car Erinnys, la deesse de rage,
Meit au devant des yeulx et du courage
D'icelle Yo : et cacha l'insensee
Maint aiguillon secret en sa pensee,
Espouventant par rage furibonde
La povre Yo fuyant' par tout le monde.
O fleuve Nil, en grand labeur et plaindre,
Tu luy restois le dernier à attaindre :
Auquel pourtant à la fin elle arrive,
Et en posant tout au bout de la rive
Ses deux genoulx se veautra en la place :
Et en levant sa telle quelle face

Vers le hault ciel, renversant en arrière
Son col de vache, en piteuse priere,
En larmes d'œil et en gemissemens,
Et en plaintifz et gros mugissemens,
Elle sembloit à Juppiter crier,
Et de ses maulx fin final luy prier.

Lors Juppiter de ses deux bras embrasse
Sa femme au col, la priant que de grace
Vueille d'Yo finablement finir
La grande peine, et quant à l'advenir,
De moy, dit il, toute craincte demets:
Car ceste cy ne te sera jamais
Cause de dueil: et aux stygieux fleuves
Commande ouyr cestuy serment pour preuves.

Quand Juno eust appaisé sa poincture,
Yo reprint sa premiere stature,
Et faicte fut ce que devant estoit:
Du corps s'enfuyt le poil qu'elle vestoit,
Lors luy descroist des cornes la grandeur,
Moindre devint de ses yeulx la rondeur,
Gueulle et museau plus petis luy deviennent,
Espaules, bras, et les mains luy reviennent,
L'ongle de vache en nouveaulx piedz et mains
Fut devisee en cinq ongles humains.

Bref, rien n'y eust de la vache sur elle,
Fors seulement la blancheur naturelle.

Et tout debout fut la Nymphe plantee,
Du cheminer de deux piedz contentee,
N'osant parler que de la gorge n'ysse
Mugissement comme d'une jenisse,
Et avec craincte essayoit à redire
Ce qu'autresfoys elle avoit bien sceu dire.

Or maintenant en deesse honnoree,
Elle est du peuple en Egypte adoree.
Parquoy en elle Epaphus on pourpense
Estre engendré de la noble semence
De Juppiter, et bref en lieux certains
Cestuy Epaphe a ses temples haultains
Faictz à l'honneur de son pere et de luy.

Or en ce temps, vray est qu'a icelluy
Estoit esgal, de cueur, d'aage et puissance,
Un qui avoit du Soleil prins naissance,
Dict Phaeton, qui jadis devisant
De ses grans faictz, et honneur non faisant
A Epaphus, en gloire se mettoit,
Dont le Soleil son propre pere estoit.

Ce qu'Epaphus ne peult pas bonnement
Lors endurer, et luy dit pleinement :
O povre sot, tu mets foy et credict
A tout cela que ta mere te dit :
Et te tiens fier, et louenges retiens
D'un pere fainct, qui pour vray ne t'est riens.

Lors Phaeton rougit d'ouyr ce dire,
Et refraignit de vergongne son ire:
Puis s'encourut à Clymene sa mere,
Luy apporter l'injure tant amere,
Et si luy dit: Chere mere, au surplus
Cela dequoy tu te dois douloir plus,
C'est que rien n'ay repliqué sur l'injure :
Car quant à moy, je suis de ma nature
Doulx et courtois, et l'autre insupportant
Et oultrageux : mais j'ay honte pourtant,
Dont tel opprobre on m'a peu imputer,
Et que sur champ ne l'ay sceu confuter.

Dont si creé suis de ligne celeste,
Monstre à present le signe manifeste
D'un genre tel, tant digne et precieux,
En maintenant que je suis des haultz cieulx.

Ces motz finiz, ses deux bras advança,
Et de sa mere au col les enlassa,
La suppliant par son chef tant chery,
Et par celluy de Merops son mary,
Et en l'honneur des nopces de ses sœurs,
De luy donner signes certains et seurs
De son vray pere. En effect à grand peine
Sçait on lequel a plus esmeu Clymene,
Ou le prier par son filz proposé,
Ou le despit du reproche imposé.

Les bras au ciel lors tendit et leva,
Et regardant le Soleil elle va
Dire ces motz : Par la lumiere saincte,
De luysans raiz environnee et ceincte,
Qui nous veoit bien, et qui entend noz voix,
Je jure, filz, que ce Soleil que veois,
Et qui le monde illumine et tempere,
T'a engendré, et que c'est ton vray pere.
Si menterie en mes propos je mets,
Je me consens qu'il face que jamais
Je ne le voye, et que ceste lumiere
Soit maintenant à mes yeulx la derniere.

Or tu n'as pas grand affaire à congnoistre
La demourance à ton pere, et son estre :
Car la maison dont il se leve et part
Est fort voisine à nostre terre et part.
Si aller là tu desires et quiers,
Pars de ceste heure, et à luy t'en enquiers

Quand Phaeton de sa mere eust ouy
Un tel propos, soudain fut resjouy,
Tressault de joye, et se promet soymesmes
Les plus haultz dons des regions supresmes.

Bref, son pays d'Éthiope il traverse,
Et les Indoys gisant soubz la diverse
Chaleur du ciel, et promptement de là
En la maison de son clair pere alla.

LIVRE SECOND

DE

LA MÉTAMORPHOSE D'OVIDE.

Le grand palais ou Phebus habitoit,
Hault eslevé sur columnes estoit,
Tout luysant d'or et d'escarboucles fines,
Qui du clair feu en splendeur sont affines :
De blanc yvoire estoit la couverture :
Le grand portail fut à double ouverture
De fin argent espandant mille raiz,
Moult sumptueux estoit et de grans fraiz :
Mais la façon les estoffes surpasse,
Car Mulciber, des febvres l'oultrepasse,
Y entailla de la mer la claire unde,
Qui tournoyoit la terre ferme et ronde ;
Et y grava des terres le grand tour,
Avec le ciel qui se courbe à l'entour.

En ceste mer les Dieux marins voit on,
C'est asçavoir le resonnant Triton,
Puis Protheus, qui se transforme ainsi
Comme il luy plaist, et Egeon aussi,

Lequel estrainct parmy les undes pleines
De ses grans bras, les gros dos des balaines:
Doris aussi, et ses filles ensemble,
Dont l'une part en la mer nouer semble,
L'autre seant' en quelque isle ou rocher,
Ses vertz cheveulx semble faire secher:
L'autre au vif semble estre sur un poisson.
Visages n'ont toutes d'une façon,
Non pas aussi trop differens à veoir,
Mais comme il fault entre sœurs les avoir.

La terre apres qui là estoit empraincte,
Hommes portoit, fleuves et ville mainte,
Bestes, forestz : Nymphes illec cherchans
Leur demourance, et autres Dieux des champs.
Puis la dessus estoit fort bien gravee,
Du ciel luysant la figure eslevee,
Et y avoit dessus la porte dextre
Six signes clairs, et six à la senestre.

En la maison que j'ay cy racomptee
Vint Phaeton par une grand' montee,
Et de prinsault devant les yeulx se boute
Du pere sien, dont il estoit en doubte:
Si se tint loing, car de plus pres estant
N'eust peu souffrir clarté qui luysoit tant.

Le clair Phebus à la barbe doree,
Robbe portant de pourpre coloree,

Seoit en un throsne a sa haulteur duysant,
Garny estoit d'esmeraude luysant.

Autour de luy sont en ce beau sejour,
L'An et les Moys, les Siecles et le Jour.
Les Heures là tiennent aussi leurs places
Toutes de reng par egales espaces.
Là est debout Printemps de nouveau né,
Qui d'un chappeau de fleurs est couronné :
Là est sur piedz l'Esté nud sans chemise,
D'espiz de bled la couronne au chef mise :
Automne aussi, qui les membres tachez
Avoit par tout de raisins escachez,
Avec Yver qui tremble et qui frissonne,
Et dont le poil tout chenu herissonne.

Au milieu d'eulx Phebus son siege avoit :
Lors de ses yeulx, dont toute chose veoit,
Veit ce jeune homme estonné à merveilles
De veoir là hault choses si nompareilles :
Si luy a dict à chef de temps ainsi.

Que cherches tu en ce palais icy,
O Phaeton, enfant tresrecevable
De moy ton pere, et non desavouable ?
Que cherches tu ? O lumiere pudique,
Ce respond il, Phebus mon pere unique,
S'il est ainsi que tu vueilles que j'use

De ce nom là, sans ce que j'en abuse,
Et s'il est vray que ma mere, qui faict
Tant de sermens, ne couvre son mesfaict
Soubz couleur faulse : en te monstrant vray pere,
Fais moy un don par lequel il appere
Que je suis tien, et hors de ma pensee
Soit, je te pry, ceste doubte chassee.

Ces motz finiz, Phebus qui l'escouta,
Ses clairs rayons estincellans osta
D'entour du chef, et luy commande aprés
De s'approcher hardiment de plus pres :
Puis l'accolla disant : En verité,
Mon cher enfant, tu n'as point merité
Que te renonce, et Clymene a produict
Vray, naturel et legitime fruict
S'il en fut onc : or sans autres tesmoings,
A celle fin que tu en doubtes moins,
Demande un don tel que tu le vouldras :
Tien toy certain que de moy ne fauldras
A l'obtenir. O grand serment des Dieux :
Paludz d'enfer, incongneuz à mes yeulx,
Soyez presens à ce que j'ay promis.

A peine avoit à fin son propos mis,
Que Phaeton d'une ardeur jeune et grande
Le chariot de son pere demande,
Avec la charge et le gouvernement

De ses chevaulx, pour un jour seulement.
Dont tout à coup Phebus se repentit
D'avoir juré, et du grief qu'il sentit
Son chef luysant secoua plusieurs foys,
Disant : Mon filz, ma parolle et ma voix
Trop de leger s'accorda à la tienne.
Que pleust aux Dieux que la promesse mienne
Retinse encor : je confesse ce poinct,
Que ce seul don ne t'accorderois point.

Or est besoing de ton propos changer,
Car ton desir est plein de grand danger,
O Phaeton, ton sens peu raisonnable
Quiert un hault don, voyre mal convenable
A ceste force encor' si peu virile,
Et à cest aage encor si puerile.
Tu es mortel, et subject à trespas,
Ce que tu quiers mortel certes n'est pas :
Ainçoys te dy qu'il y a plus d'affaire
Qu'il n'est permis aux Dieux d'en pouvoir faire.
Bref, tu ne sçais que tu vas affectant:
Les autres Dieux auront du pouvoir tant
Qu'il leur plaira : mais celluy seul je suis
Qui le flambant chariot mener puis.

Le roy du ciel, dont la main merveilleuse
Jecte ou luy plaist la fouldre perilleuse,
Ne s'y pourroit luy mesme habiliter,
Et qu'est il rien plus grand que Juppiter?

Si difficile est la voye premiere,
Que mes chevaulx ont peine coustumiere
A la monter partans au poinct du jour,
Combien qu'ilz soient tous frais et de sejour.

Le hault chemin est du ciel au milieu,
D'ou bien souvent moy mesmes qui suis Dieu,
Tremble et fremy de frayeur et d'esmoy,
Voyant la terre et la mer dessoubz moy.

L'autre chemin dernier est en descente,
Et a besoing de conduite descente.
Aussi Thetys qui en mer me reçoit
Tousjours s'effraye, alors qu'elle apperçoit
Que je descens, et entre en paour subite
Que je ne tombe, et ne me precipite.

Et d'autre part, du hault ciel la rondeur
Incessamment tourne de tel' roideur,
Qu'avecques soy les estoilles il tire:
Et d'un grand bransle impetueux les vire:
Mais j'y resiste, et la force qui dompte
Les autres tous, jamais ne me surmonte:
Ains en allant du ciel tout au contraire
On voit du bas au plus hault me retraire.

Prens donc le cas que le chariot mien
Je t'ay donné: entreprendras tu bien
Tirer devers les deux poles, en sorte

Que la roideur du hault ciel ne t'emporte.
Tu crois (peult estre) en tes discours debiles,
Que là hault sont forestz, temples et villes :
Je t'adverty (affin que ne tresbuches)
Qu'aller il fault par dangers et embusches,
Et que passer te fault devant les formes
Des animaulx horribles et difformes.
Doncques affin que tu tiennes la voye
Si seurement que rien ne te desvoye,
Passer aupres des cornes conviendra
Du fier Taureau, qui contre toy viendra :
Du Sagittaire ayant l'arc en la main,
Et du Lyon cruel et inhumain ;
Puis le chemin du Scorpion suyvras,
Qui d'un grand tour courbe ses villains bras :
Celluy du Cancre aussi finablement,
Qui les deux bras courbe tout autrement.

Et n'est en toy pouvoir par nulz travaulx
Du premier coup regir mès fiers chevaulx :
Fiers, pour le feu qui ard en leurs poictrines,
Et qui leur sort par bouches et narines.
Certes depuis que leurs aigres courages
Sont eschaufez, tant sont folz et volages,
Qu'à bien grand' peine ilz souffrent pour leur guide
Ma propre main, et tirent à la bride.

Doncques affin que d'un don mortifere

Je ne t'estrene, helas mon filz, differe :
Prens garde à toy, et refrains ton desir
Ce temps pendant que tu as le loysir.
Tu veulx affin d'avoir la congnoissance,
Comme tu as de mon sang pris naissance,
Qu'un gage seur en tes mains s'abandonne :
Las, en craignant, gage seur je te donne,
Et ceste paour que celer je ne puis
Tesmoingne assez que ton pere je suis.
Jecte un petit sur ma face tes yeulx,
Et voy mon tainct : que pleust ores aux Dieux
Que jusqu'au cueur me peusses veoir aussi,
Et là dedans comprendre mon soucy.

Au demeurant veois tout ce qui abonde
En cestuy riche et universel monde :
Et de si grans et tant d'autres richesses
Dont terre, et mer, et ciel, font leurs largesses,
Demande m'en ce que bon tu verras,
D'estre esconduict au danger ne cherras :
Fors qu'en cecy je ne te diray, non,
Qui n'est que peine (à bien dire son nom)
Non point honneur : o mon enfant trescher
Peine pour don tu viens icy chercher :
Qui te faict tant estre à mon col pendu ?
Oste tes bras, flateur mal entendu,
Tu obtiendras (et t'en tiens asseuré,
Puis que les eaux d'enfer j'en ay juré)

Ce que vouldras, tant soit la chose grande:
Mais sois au moins plus sage en ta demande.

Ainsi Phebus son filz admonestoit,
Qui à ses dictz fort repugnant estoit,
Opiniastre en son premier propos,
Et le beau char convoite sans repos.
Donc quand son pere avec peine indicible
Eust differé tant qu'il luy fut possible,
Il le mena au lieu hault, ou rengé
Estoit ce char, par Vulcanus forgé :
D'or fut l'aisseul, d'or luysoient tout autour
Les deux lymons, d'or estoit le hault tour
De chasque roue, et l'ordre bel et gent
De chascun ray fut estoffé d'argent.
Sur les coliers sont belles chrysolites
Mises par ordre, avec gemmes eslites,
Desquelles fut grande lumiere yssant,
Pour le soleil contre resplendissant.
Et ce pendant que l'œil et hault courage
De Phaeton contemploit cest ouvrage,
Aurore vint ouvrir les portes closes
De l'Orient, toutes pleines de roses.
Si vont fuyant les estoilles par routes
Que Lucifer devant soy chasse toutes
A grans trouppeaulx: et apres tout le reste
Sort le dernier de la maison celeste.

Lors aussi tost que Phebus apperçoit

Que terre et monde à rougir commençoit,
Et qu'il eust veu toutes pasles et mornes
Esvanouyr du croissant les deux cornes,
Il va soudain les Heures appeller,
Et les chevaulx leur commande atteller,
Ce qu'elles font : et les chevaulx superbes,
Fort bien repeuz d'ambrosiennes herbes,
Hors de l'estable ont tirez et guidez,
Et de leurs frains bien resonnans bridez.

Le pere adonc d'un unguent precieux
Oignit le blanc visage gracieux
De son cher filz, et de tendre et sensible,
Contre l'ardeur le rendit deffensible :
Si luy a mis les rais autour du chef,
Et les mettant redoubla de rechef
Mille souspirs, qui son prochain martyre
Prononstiquoient, et sur ce luy va dire :
Au moins, mon filz, à l'advis que ton pere
Te veult donner, si tu peulx, obtempere :
Les fiers chevaulx piquer donne toy garde,
Ains par la resne à force les retarde.
De leur gré vont, voyre si roide et fort,
Qu'à les tenir fault merveilleux effort :
Et ne fault pas que d'aller t'adventures
Directement le long des cinq arctures :
Le vray chemin qu'à tenir je t'encharge,
Va de travers en curvature large,

Et seulement jusqu'à l'extremité
De trois cerceaux son but est limité,
Du pole austral, tant qu'il peult, s'esloingnant,
Aussi de l'ourse à l'aquilon joingnant.
D'aller par là, non par ailleurs t'advoue:
Tu verras bien les traces de la roue.
Et pour donner eschauffoyson egale
A terre et ciel, ne monte ne devalle:
Car si ton char en l'air hault monter laisses,
Le ciel ardras: si aussi tu l'abaisses,
Par mesme feu la terre destruiras.
Tiens le moyen, à seurté tu yras:
Aussi affin que la roue qui tourne
Du costé droict ne te meine et destourne
Au serpent tors, et qu'au signe de l'are
La gauche roue aussi point ne t'esgare,
Tien l'entredeux, ne fais detorse aucune:
Le demourant le laisse à la Fortune,
Laquelle puisse à ton secours veiller,
Et mieulx que toy te vueille conseiller.

Or ce pendant que t'ay propos tenu,
L'humide nuict par attaindre est venu
L'extremité de l'Hesperide mer:
Honnestement ne pouvons plus chommer:
On me demande, et Aurore advancee
Reluyt desja, toute obscurté chassee.
Prens ceste resne, il est temps de partir,

Ou si tu veois que puisses divertir
Ta fantasie, use pour ton grand bien
De mon conseil, non du chariot mien.
Oultre, tandis qu'as d'y penser le terme,
Et que tu es encores en lieu ferme,
Sans que mal duyt tu sois encor jecté
Dessus le char follement convoité,
Concede moy clarté en terre espandre
Laquelle veoir tu puisses sans esclandre.

Lors Phaeton, de corps jeune et habile,
Saulta dedans le chariot mobile,
Sur piedz se plante, et grand plaisir prenoit
A manier la resne qu'il tenoit,
Puis mercia son pere plein d'ennuy,
Contre et maulgré la vouluntè de luy.
Ainsi s'en va le jeune Phaeton.
Lors Pyrois, Eous et Æthon,
Phlegon aussi, chevaulx du soleil clair,
En hennissant de feu remplirent l'air :
Et du ciel clos les barres grans et lees
Heurtent des piedz, lesquelles reculees
Furent soudain par Thetys qui encore
De son nepveu les fortunes ignore.
Donc quand le ciel ainsi par elle ouvert
Se fut monstré bien large et descouvert :
Les fiers chevaulx deslogeans galopperent
Parmy les airs, et les nues coupperent,

Oultrepassans, tant fut prompt leur depart,
Le vent yssu d'icelle mesme part.
Mais trop à l'aise, et peu chargez se treuvent,
Ne, qui pis est, bien congnoistre ne peuvent
Qui les conduit, et pas ne leur pesoit
Le joug, ainsi qu'auparavant faisoit.
Ains comme danse en la mer le navire
Sans juste poix, et sur l'eau tourne et vire,
Puis çà, puis là, instable et sans arrest,
Pour ce que vague et par trop leger est :
Ainsi n'ayant l'accoustumee charge,
Ce chariot par le ciel hault et large
Saulte et ressaulte, et l'air le poulse et guide
Encontremont, comme une chose vuyde.
Ce que sentant les chevaulx attellez
Hors du chemin batu s'en sont allez,
Et d'un grand cueur leurs frains vindrent à mordre
Sans plus courir selon le premier ordre.
Dont Phaeton se print à estonner :
Ne sçait la bride à quelle main tourner,
Ne sçait la voye, et quand il la sçauroit,
Sur les chevaulx nulle puissance auroit.
Les sept trions tous gelez de froidure
Furent surpris de chaleur aspre et dure,
Et se baigner pour neant ont tendu
En l'Ocean, qui leur est deffendu.
La grand' serpente au pole arctique emprainte
Morne de froid, et à nul donnant craincte,

Sentit ardeur, et du chauld irritee
Conceut en soy fureur inusitee.
On dit aussi par tout (o Bootes)
Que moult troublé alors enfuy t'es,
Quoy que courir ne pouvois, ne voulusses,
Et qu'empesché à ta charrette fusses.

Dont aussi tost que du hault des clairs cieulx
Le miserable en bas jecta les yeulx,
La terre veit en rondeur bien formee
Totalement dessoubz luy abysmee.
Si devint pasle, et de paour promptement
Aux deux genoux luy vint un tremblement:
Et par si claire et grand' resplendissance
Obscurité print en ses yeulx naissance.

Ja vouldroit il qu'en ces lieux supernelz
N'eust onc mené les chevaulx paternelz:
Ja se repent dont sa race a congneue,
Et plus, d'avoir sa requeste obtenue:
Ja souhaittant de Merops estre né.
Le malheureux est ainsi pourmené
Que le navire agité des orages,
Auquel le maistre a lasché les cordages,
L'abandonnant du tout à la mercy
Des oraisons, des vœux, des Dieux aussi.

Que fera il? il a laissé derriere
Beaucoup de ciel, et si en veoit arriere

Plus devant soy : il mesure, il compasse
En son cerveau et l'une et l'autre espace :
Aucunesfoys vers l'occident se tourne,
Aucunesfoys son œil jecte et sejourne
Sur l'orient, mais il est fort à craindre
Que jamais plus ne les puisse restraindre :
Car rien ne faict de ce que faire tasche
Tant y est neuf : la bride point ne lasche,
La tenir court ne luy sert d'un seul poinct,
Et des chevaulx les noms ne congnoist point :
Puis tout tremblant, veoit les merveilles sacres,
Qui sont là sus, et les grans simulacres
Des monstres fiers, qui en diverses parts
Par tout le ciel sont semez et espars.

Là est un lieu ou parmy ceste tourbe
Le Scorpion sa queue et ses bras courbe
En forme d'arc, et jusques au manoirs
De ses voisins estend ses membres noirs.

Quant l'enfant veit la beste monstrueuse
De noir venin toute moyte et sueuse,
Le menaçant à luy de pres se joindre,
Et de sa queue aiguillonnant', le poindre,
Povre de sens tellement s'estonna,
Que de frayeur la bride abandonna.
Quand sur le dos les chevaulx la sentirent
En s'escartant parmy les airs bondirent,

Et librement d'allees et venues
Vont galoppant regions incongneues.
Là ou le cours impetueux les porte,
Là sans compas chascun d'eulx se transporte.
Jusques au ciel des estoilles ilz vont,
Le chariot trainent, et rouler font
A travers lieux ou n'a chemin ne sente :
Plustost vont hault, plustost vont en descente,
Et de droict fil viennent fondre grand' erre
Jusques à l'air plus prochain de la terre:
Si qu'esbahie est la Lune en sa sphere,
De veoir courir les chevaulx de son frere
Dessoubz les siens : et les nues esparses
Parmy les airs fument à demy arses :
Mesmes la terre au plus bas lieu assise,
De flambes (est comme le reste) esprise:
Toute se fend pour l'humeur qui tarit,
L'herbe se fene, arbre et fueille perit :
Le champ du blé à son dommage baille
Au feu ardant foyson de seche paille.
Cela n'est rien, les grans villes et fortes,
Murs et rempars bruslent jusques aux portes,
Et pour neant du feu les gens se gardent
En cendre vont : boys et montaignes ardent :
Tmolus en ard, le mont Athos s'enflambe,
Taurus se brusle, Oete est tout en flambe,
Si fut Ida, pour lors seche et sans eaux,
Qui paravant triumphoit en ruisseaux :

Et Helicon des neuf Muses aymé,
Aussi Æmus, non encor surnommé
Œagrien : grand flamme feit Ætna,
Car pour un feu à ce coup deux en a :
Cynthus, Erix, Parnassus à deux testes :
Cytheron propre à celebrer les festes :
Mimas, Othrys et Dindyma s'allument,
De Rhodopé les neiges se consument,
En feu s'en va Mycalé et Caucase :
Maulgré son froid la Scythie s'embrase.
Le grand mont d'Osse avec Pindus brusla,
Voyre Olympus plus grand que ces deux là,
Si feirent bien les grans Alpes cornues,
Et Apennin, lequel soustient les nues.

Lors Phaeton va adviser le monde
Qui flamboyoit de feu tout à la ronde,
Si que du chauld grand' angoisse portoit :
Et anhelant, de sa bouche sortoit
Comme d'un four vapeur de chaleur pleine.
Son char s'enflambe, intolerable peine
Luy ont en l'air les bluettes donné,
Et de fumee espesse environné :
Ne sçait ou va, n'ou il est, et l'emmeinent
Les promptz chevaulx ou leurs plaisirs les meinent.

On tient qu'alors les Æthiopes prindent
Tainct si haslé, que Mores ilz devindrent,

Et que du chauld qui l'humeur estancha,
Comme on la voit, la Lybie secha.
Nymphes adonc, pleurant eschevelees,
Faisoient le dueil des sources escoulees:
La Beotie avec une soif grande
Cherche Dircé, Argos par tout demande
Amymoné sa fontaine liquide:
Ephiré quiert la source Pirenide.
Les fleuves grans, grans de rives et fons
Ne furent pas en leurs canaulx profons
Bien asseurez: mais trop plus qu'esbahiz.
Au fil de l'eau a fumé Tanays,
Aussi a faict Peneus l'ancien,
Et Caycus fleuve Teuthrancien,
Et Ismenos riviere non dormante,
Et de Phocis le beau fleuve Erimanthe,
Et Xantus clair, qui devoit ardre encor,
Et Lycormas, qui est aussi blond qu'or,
Et Meander qui va s'esbanoyant
Dedans son eau çà et là tournoyant:
Eurotas brusle, et Melas de Mygdone,
Et Euphrates arrousant Babylone.
Thermodoon, Phasis, Ganges, Ister,
A ceste ardeur ne peurent resister.
Orontes ard: d'Alpheus les eaux vives,
Et Spercius ardent jusques aux rives:
Et le fin or qui en Tagus se treuve,
Fondu du feu couloit comme le fleuve.

Les cygnes blancz qui de leur melodie
Solennisoient les fleuves de Lydie
Ardoient, avec nombre infiny d'oyseaulx,
Dedans Caystre, au beau milieu des eaux.

Le Nil fuyt effrayé du meschef
Au bout du monde et retira son chef,
Si bien que point n'apparoist aujourd'huy :
Encor voit on sept entrees de luy,
De qui les eaux s'en sont toutes allees :
Maintenant sont sept pouldreuses vallees.
Pareil malheur a les undes taries
D'Hebre et Strymon, aux terres Ysmaries,
Et des plus beaulx qu'en Occident congnois,
Du Pau, du Rhin, du Rosne Lyonnoys,
Aussi du Tybre, à qui estoit promis
Qu'à luy seroit tout le monde submis.

La terre fend, et parmy les fendaces
La grand' lueur jusqu'aux regions basses
A penetré, et si clair y raya,
Que Proserpine et Pluton s'effraya.
La mer se serre, et ce qu'on nommoit mer,
De sable sec un champ se peult nommer.

Les montz terreux soubz l'eau profonde estans
Sont descouvers, et se manifestans
Le nombre accreu ont des Cyclades isles.
Aux fons s'en vont les poissons moult debiles,

Nobles daulphins pour la chaleur n'osoient
Saillir en l'air, comme devant faisoient.
Maint beuf de mer, et mainte grand' balaine,
Au fons de l'eau gisent mortz sur l'areine :
Doris, Neree, et leurs filles faschees,
Mesmes se sont (ainsi qu'on dit) cachees
Dessoubz l'eau tiede : et le grand Neptunus
Tout refrongné osa ses bras tout nuds
Trois foys hors l'eau mettre et adventurer,
Trois foys ne sceust l'air ardant endurer.

Finablement Terre dame tressaincte,
Des eaux de mer environnee et ceincte,
Et des ruisseaux que l'infortune amere
Feit retirer au ventre de leur mere,
Va mettre hors parmy une crevace
Jusques au col sa liberale face,
La main au front, et d'un grand tremblement
Esbranlant tout universellement.
Plus bas un peu s'assit et s'avalla
Qeu de coustume, et puis ainsi parla :

Si tout cecy (supresme deité)
A gré te vient, et je l'ay merité,
A quel propos cesse à present ta fouldre ?
Puis que finir me convient, et resouldre
Par feu cruel, vien moy du tien ferir :
Regret n'auray de telle main perir.

A peine puis dire un mot (et sans doubte
La grand'vapeur quasy l'etouffoit toute),
Regarde moy, et entens à mes vœux,
Grillez et ars sont desja mes cheveulx :
Flambe et fumee aussi mes yeulx affollent,
Et sur mon chef les estincelles volent.
Est ce l'honneur, le fruict, le benefice,
Que tu me rends de mon fertile office?
Et pour l'ennuy, la froissure, et l'ahan
Que j'ay de herce et de soc, d'an à an?
O Dieu des Dieux, me traictes tu ainsi,
Pour mon loyer d'administrer icy
L'herbe aux trouppeaulx, les fruictz meurs et recens
Au genre humain, et à vous de l'encens?
Or prens encor, que merité je l'aye,
Qu'ont faict les eaux à souffrir ceste playe.
Qu'a desservy ton bon frere Neptune?
Parquoy la mer (qui luy est par fortune
Escheue en lot) va elle en descroissant,
De jour en jour loing du ciel s'abaissant?
Las si l'amour de moy, et de ton cher
Frere germain, ton cueur ne vient toucher,
Vueilles au moins, par pitié, prendre garde
A ton clair ciel : o Dieu puissant regarde.
Bas et hault fume, et l'un et l'autre pole :
Si, tant soit peu, la flambe les viole,
Voz beaulx manoirs ruyneront, helas,
Ne veois tu point comment ahane Atlas?

A peine peult soustenir sur l'eschine
Du ciel treshault l'enflambee machine.
Si mer, si terre, et ciel s'en vont perduz,
Au vieil Chaos retournons confonduz :
Retire donc du feu si peu de chose
Qui reste encor, et le tout mieulx dispose.

A tant se teut la Terre douloureuse,
Car endurer la vapeur chaleureuse
Plus ne pouvoit, ne parler nullement :
Parquoy son chef retira promptement
Tout dedans soy, aux fosses soubzterraines,
Qui des enfers estoient les plus prochaines.

Lors Juppiter misericordieux
Apres avoir bien faict entendre aux Dieux,
Mesme à celluy qui le char a donné,
Que sans secours tout s'en va ruyné,
Droict au plus hault de la tour se retire,
D'ou d'icy bas les nues il attire,
Et de laquelle, en tel endroict qu'il veult,
Lance la fouldre, et le tonnoirre esmeut.
Mais pour celle heure, il n'eust pas sceu ou querre
Nues qu'il peult attirer de la terre,
N'aucunes eaux que du ciel feist pleuvoir :
Parquoy tonna, et de tout son pouvoir,
Darda la fouldre avecques le bras dextre
Sur le nouveau charretier mal adextre,
Luy osta l'ame et le char embrasé,

Et par le feu, a le feu appaisé.
Les fortz chevaulx qui de paour tresbucherent,
Culebutans tous ensemble, arracherent
Leurs colz des jougz, les harnoys ont laissez
Sur le chemin, rompuz et despecez.
Loing d'un costé gist le mort tombé seul,
De l'autre gist hors des lymons l'aysseul :
Roues, et raiz, et pieces esclatees,
Du chariot au loing sont escartees :
Et Phaeton, à qui les aspres feux,
Faisoient flamber les beaulx crespez cheveulx
Cheut renversé. Fortune ainsi le traicte :
Et parmy l'air fut porté longue traicte :
Comme par foys des serains et clairs cieulx
Chet une estoille, ou cheoir semble à noz yeulx.
A la fin s'est sa cheute rencontree
Loing de sa terre en contraire contree,
Ou le receut le Pau fleuve fameux,
Et luy lava son visage fumeux.

Les Nymphes lors Nayades d'Italie
En tumbeau faict de pierre bien polie,
Le corps fumant poserent à l'envers,
Et au dessus feirent graver ces vers :

Cy dessoubz gist Phaeton, conducteur
Du chariot de son clair geniteur :
S'on dict que mal sceut conduire sa prise,

Si tomba il, ayant faict haulte emprise.

Le pere alors miserable et fasché
Son larmoyant visage avoit caché :
Voyre et tient l'on (si croire ainsi le fault)
Que de soleil au monde y eust deffault
Un jour entier : la flambe seulement
Du survenu cruel embrasement
Donna clarté en terre longue pose,
Et ce malheur servit de quelque chose.

Clymene apres avoir dict par grand' ire,
D'un tel malheur ce qu'il en falloit dire,
Hors de son sens en habit desciré,
Par tout le monde a couru et viré,
Cherchant par tout premier le corps sans ame
Et puis les os. Enfin la bonne dame
Trouva les os soubz dur tumbeau serrez,
Et sur rivage estranger enterrez,
Lors sur le lieu, quasy pasmee, tombe,
Et ayant leu le nom dessus la tumbe,
Le marbre froid de larmes a couvert,
Et l'eschauffa de son sein descouvert.

Ses sœurs aussi les Heliades belles,
Non moins pleurant, feirent des larmes d'elles,
Dons à la mort inutiles et vains :
Et se frappant l'estomach de leurs mains

Ont appellé par jours et par nuictz maintes,
Leur frere cher Phaeton, qui leurs plainctes
Ne peult ouyr, puis de douleur touchees
Se sont dessus le sepulchre couchees.

La quatre moys ce dueil plein d'amertume
Avoient mené à leur mode et coustume :
(Car ja la mode estoit faicte d'usage)
Des sœurs adonc, celle qui eust plus d'aage,
Se voulant seoir dessus la terre froide,
Crie et se plainct que des piedz devient roide,
Vers qui taschant la seconde venir
Ses plantes sent racines devenir.
La tierce ainsi que ses cheveulx taschoit
Rompre des mains, des fueilles arrachoit :
L'une se plainct, dont ses cuisses charnues,
En tronc de boys tout court sont retenues :
L'autre se plainct de quoy ses bras tant beaulx,
A veue d'œil deviennent longs rameaulx :
Et cependant qu'elles sont en ces peines
L'escorce verte leur croist autour des aynes,
Des aynes monte au ventre bellement,
Au sein, au bras, et aux mains, tellement
Que plus n'appert sinon leur bouche belle,
Qui au secours encor la mere appelle :
Mais que fera la mere martyree
Sinon courir là ou elle est est tiree
D'amour d'enfans, puis decà, puis delà,

En les baisant, si l'aisement elle a?
Ce n'est pas tout, elle a tasché adonc
A retirer les corps hors de leur tronc,
Et pour ce faire, avecques ses mains blanches,
De tous costez rompoit les jeunes branches,
Dont il saillit dessus l'escorce verte
Gouttes de sang, comme de playe ouverte.
Chascune adonc qui sent ce mal, s'escrye :
Laissez cela, ma mere, je vous prye,
Laissez cela, et voz mains retirez,
Car nostre corps en l'arbre descirez.
Adieu disons. Lors l'escorce et le boys
Couvrit leur bouche, et empescha la voix.

De ces nouveaulx arbres encor degoutte
Journellement de larmes mainte goutte.
Larmes de gomme en ambre durcissant,
Lequel le Pau fleuve clair et puissant
Souvent envoye aux dames d'Italie,
Pour le porter sur leur gorge polie.

Là fut present Cygnus filz de Sthenel,
Parent sans plus du costé maternel
A Phaeton, toutesfoys son plus proche
En zele vray d'amytié sans reproche:
Luy donc ayant son regne abandonné,
(Car de Ligure estoit roy couronné)
Avoit remply de grans clameurs plaintives
D'Eridanus les verdoyantes rives,

Et la forest qui d'arbres et ramees
Accrue estoit, par les sœurs transformees,
Mesmes le fleuve en avoit retenty:
Quand le dolent sa voix d'homme a senty
Attenuer, et son chesnu pelage
Se transmuer en semblable pennage:
Son col veit loing de l'estomach s'estendre:
Ses doigts rougir et l'un l'autre se prendre:
Puis eust un aesle à chascun costé joincte:
Et faicte fut sa bouche un bec sans poincte.
Enfin Cygnus entierement devint
Un oyseau blanc, auquel depuis n'advint
D'avoir au ciel, n'a Juppiter fiance,
Comme n'ayant pas mis en oubliance
Le feu à tort sur Phaeton jecté,
Parquoy depuis a son refuge esté
Parmy estangs et grans lacs spacieux,
Et luy fut lors le feu tant odieux
Qu'il s'est depuis tousjours voulu retraire
En l'eau, qui est au feu toute contraire.

Tandis Phebus terny, de dueil attainct,
Et aussi fort decheu de son beau tainct,
Que quand il souffre esclipse bien extresme,
La clarté hait, hait le jour et soymesme.
Pleure et pleurant tant se despite et deult,
Que plus au monde esclairer il ne veult:
Ma destinee a (ce dit il) assez

Eu de travaulx par les siecles passez,
Et me repens du labeur que j'ay pris,
Labeur sans fin, sans honneur, et sans prix.
Qui vouldra, voyse à ceste heure conduire
Le chariot qui le monde faict luyre
Et si aucun des Dieux ne le peult faire,
Vienne luy mesme entreprendre l'affaire :
Au moins tandis que mes resnes tiendra,
De faire oultrage il ne luy souviendra
Et chomeront ses fouldres trop severes
Dont si bien scait priver d'enfant les peres.
Lors scaura il ayant experience
De mes chevaulx trop pleins d'impatience,
Que cestuy là qui regir ne les sceut,
N'avoit gaigné que la mort en receut.

Comme Phebus se plainct de ses molestes,
Circuy l'ont les autres Dieux celestes,
Le supplians d'affection profonde
De ne laisser en tenebres le monde.
Juppiter mesme à luy bien fort s'excuse
Du feu jecté, et de prieres use.
Finablement d'une royalle audace
A la priere adjousta la menace.

Sur ce Phebus ses grans chevaulx r'assemble,
Dont le plus seur de paour encores tremble,
Les bat, les frappe, en cholere les broche,
Et le trespas de son filz leur reproche.

Le tout puissant adonc de toutes pars
A tournoyé du ciel les haultz rempars,
Pour visiter avecques providence,
Si le feu a rien mis en decadence:
Puis quand il veit que de chascun quartier
Tout estoit seur, ferme, et en son entier,
Du ciel s'en vint aussi bas que nous sommes,
Pour veoir la terre et le labeur des hommes:
Mais par sus tout il meit son estudie
A reparer son pays d'Arcadie,
Et restablir les fleuves et ruisseaux
Qui n'osoient faire encor couler leurs eaux:
Herbes et fleurs à la terre rendit,
Fueilles et fruictz sur les arbres pendit,
Et les forestz gastees de l'ardeur
Feit revestir de nouvelle verdeur.

Tant il alla, et tant il en revint
Qu'ardentement amoureux il devint
De Calisto vierge, qui de Nonacre
Native estoit : ceste pucelle sacre
Pas ne faisoit ouvrages delicats.
Parer son chef aussi n'estoit son cas,
Ains le tenoit d'un blanc fronteau serré:
Et se ceignoit d'un gros tyssu ferré.
Aucunes foys un dard elle tenoit,
Aucunes foys un arc elle prenoit,
Car elle estoit de Diane compaigne:

Et n'y eust fille en toute la montaigne
De Menalon, d'elle plus fort aymee,
Mais grand'faveur passe comme fumee.

Ja le soleil haultement eslevé
Son mychemin avoit plus qu'achevé,
Quand elle entra dans un boys, dont nul aage
N'avoit faict cheoir ne branche ne feuillage:
Là sur un lieu feutré d'herbe et de mousse
Va despouiller de l'espaule sa trousse:
Puis son bel arc bien tendu destendit,
Et dessus l'herbe à terre s'estendit
Tout de son long, de reposer contraincte,
Faisant chevet de sa trousse bien paincte.
Quand Juppiter qui de loing la regarde,
La veit seulette et sans aucune garde,
Ja (ce dit il) ne scaura mon espouse
Ce coup d'emblee, et n'en sera jalouse:
Ou s'ell' le scait, elle aura beau s'en plaindre.
Sont les courroux des dames tant à craindre?
En ce disant il va prendre subit
De Diana le visage et l'habit,
Puis s'approcha de la vierge, en disant :
Ma chere sœur, que fais tu cy gisant?
Et en quel boys as tu cherché ta prise?
Lors se leva la vierge bien aprise,
Et luy respond : De cueur je te salue
Deesse chaste, et de plus grand'value

Que Juppiter, j'en dy ce qu'il m'en semble,
Me deust il or ouyr et veoir ensemble.
Et luy de rire, avecque joye extresme
D'ainsi se veoir preferé à soy mesme.
Puis le baisa non assez chastement,
Ne comme font vierges communement.

Et comme estoit de luy racompter preste,
Dedans quel boys avoit esté en queste,
Il l'empescha, l'embrassant ferme et fort :
Si se declaire, usant de grand effort,
Elle de luy met peine à se deffaire,
Autant pour vray que femme sçauroit faire :
Que pleust aux Dieux, Juno, que veoir la peusses,
Vers elle usé de plus grand' doulceur eusses :
Moult se debat : mais ou pourroit on prendre
Fille, qui peust d'un tel Dieu se deffendre ?
Au ciel apres victorieux il monte,
Et Calisto pleine d'ennuy et honte,
Faisant en l'air sa complaincte et querelle,
En haine print la forest maquerelle :
D'ou s'en allant, tant eust le cueur saisy
Et perturbé, qu'elle oublia quasy
Ses dardz, sa trousse, et son arc destendu,
Qui là estoit contre un arbre pendu.

Sur ce voycy (avec sa chaste bande)
Venir Diane aval la forest grande

De Menalon, bien fiere en son courage
D'avoir occis mainte beste sauvage :
Si apperceut la Nymphe, et l'appella :
Elle l'oyant soudain se reculla,
Et de prinsault qu'eust Diane advisé,
Craignit que fust Juppiter desguisé :
Mais quand ses yeulx en se retournant, veirent
Les Nymphes sœurs qui leurs dames suyvirent,
Elle congneut que ce n'estoient cautelles,
Parquoy s'en vint droict en la trouppe d'elles.

O combien est malaisé qu'on ne face
Congnoistre aux gens son crime par la face :
Les yeulx en hault à grand' peine elle dresse,
Ne n'osoit plus costoyer sa maistresse,
Ne cheminer en son reng la premiere,
Comme elle estoit paravant coustumiere :
Ains ne dit mot, et rougissant tesmoingne
Qu'en son honneur elle a receu vergoingne :
Voyre et ne fust que Diane est pucelle,
Juger eust peu de la coulpe d'icelle
En cent façons, et dit on que ses sœurs
Congneurent bien du faict des signes seurs.

Le temps coula, et la lune cornue
Jusqu'à neuf foys estoit ja revenue,
Quand il advint qu'au retour de la chasse
Diane estant du chauld pesante et lasse,

Entra dedans une forest ramee,
D'arbres espez à l'entour bien fermee,
Ou murmurant un clair ruisseau couloit,
Duquel le sable au fond de l'eau rouloit.

Apres qu'elle eust de sa divine bouche
Loué le lieu, l'eau du pied elle touche,
Puis dit ainsi : Loing de nous pour le moins
Sont à present regardeurs et tesmoings,
Je suis d'advis, mes filles cher tenues,
Qu'en ce beau lieu nous baignons toutes nues.
A ce mot là rougit la povre fille :
Toute la trouppe adonc se deshabille,
Hors Calisto, qui triste et pensive est:
Voyant cela, chascune la devest,
Et des que fut mise jus sa vesture,
Avec le corps parut sa forfaicture :
Dont plus avant en trouble et paour elle entre :
Et comme veult des mains cacher son ventre,
Va (dit Diane) ailleurs ton corps mouiller,
Et le sacré ruisseau ne vien souiller :
Luy commandant, puis qu'elle estoit enceincte,
De s'en aller hors de la bande saincte.

Juno, deesse arrogante et austere,
De longue main sçavoit tout ce mystere:
Elle attendit l'heure propre et le poinct,
Pour s'en venger griefvement et appoinct.

Or de tarder n'avoit plus cause aucune,
Et ce qui plus augmentoit sa rancune,
Son ennemy avoit ja faict l'enfant,
Nommé Arcas, en beauté triumphant:
Devers lequel, Juno pleine de rage,
Tourna ses yeulx, et son cruel courage,
Disant ainsi : Adultere villaine,
Encor falloit qu'eusses la pance pleine,
Et que le tort que de toy j'ay receu
Fust par ton fruict manifesté et sceu,
Et que par là fust aussi tesmoingné
Le deshonneur qu'a mon mary gaigné.
Mais impunie or ne te laisseray,
Car pour jamais ta forme effaceray,
Qui trop te plaist, et qui trop fut prisee
De mon mary, garse mal advisee.

Ces motz finiz, de main cruelle et forte
La prend au poil, et par terre la porte
Le front premier : elle la suppliant
Luy tend les bras bien fort s'humiliant.
Ses bras adonc, ainsi qu'ilz s'avancerent
Un gros poil noir à vestir commencerent:
Ses mains, ses doigts, à se courber se prindrent,
Et peu à peu crochuz ongles devindrent,
Servans de piedz pour marcher en tous lieux:
Sa bouche aussi, que le plus grand des Dieux
Baisa jadis, changea sa belle forme

En gueulle grand', rechinee et difforme.
Aussi affin que par humble prier,
Elle ne peust les courages plier,
Osté luy fut le pouvoir de bien dire :
Une voix raucque, une voix pleine d'ire
Et de terreur, luy sortoit seulement,
Hors du gosier espoventablement :
Mais nonobstant que du tout devint ourse,
Son premier sens ne perdit elle pource,
Ains tesmoingnans ses douleurs et tourmens,
Par continuz aigres gemissemens,
Elle a levé, comme font les humains,
Devers le ciel ses telles quelles mains :
Et quand ne peult son Juppiter absent
Nommer ingrat, ingrat elle le sent.

Las quantesfoys en la prairie sienne
Et par devant sa demeure ancienne
Se pourmena sans repos ny arrest:
N'osant coucher seulette en la forest:
Las quantesfoys par rocher et par boys
Les chiens courant l'ont tenue aux abboys :
Las quantesfoys elle qui fut chasseuse,
Devant chasseurs fuyt toute paoureuse :
Souvent voyant mainte beste champestre ,
S'alloit cacher , ne se souvenant estre
Ce qu'elle estoit, si qu'en mont ne rocher
L'ourse n'osoit des ourses approcher :

Et voyant loups de paour se desespere,
Combien qu'entre eulx fust Lycaon son pere.

A chef de temps survint son fils Arcas,
Né de quinze ans, ignorant tout ce cas,
Qui en allant les bestes pourchasser,
Et eslisant propre boys pour chasser,
Des que ses retz et filletz eust tenduz
Aux environs du boys d'Erimanthus,
Par grand hasard sus à sa mere il court:
Qui le voyant, sur piedz s'arresta court,
Comme si elle eust congnoissance bonne
De son enfant. Arcas adonc s'estonne,
Et reculla de craincte espouvanté,
Voyant l'œil d'elle en luy tousjours planté:
Et non sachant que sa mere fust telle,
Il ne voulut plus pres s'approcher d'elle.
Lors de son dard freschement esmoulu
Par l'estomach enferrer l'a voulu:
Mais Juppiter souveraine deffense,
Retint le coup empeschant cette offense:
Puis par le vent en l'air hault emportez
En un moment il les a transportez
Jusques au ciel, ou il en feit deux signes
Clairs et luysans, en mansions voisines.

Juno s'enfla, des que devant ses yeulx
Veit resplendir son adversaire aux cieulx:

D'ou descendant en mer s'en est venue
Devers Thetis la deesse chenue,
Et l'Ocean tous deux pour leurs viellesses
Moult reverez des Dieux et des Deesses.
Si ont prié Juno qu'elle leur dit
Pourquoy venoit, laquelle respondit:
Vous demandez pourquoy si diligente
Je viens ça bas, qui du ciel suis regente:
Sçavoir vous fais qu'une autre maintenant
Est au clair ciel en lieu de moy regnant.
Et mentir veulx, si des que sera nuict,
Vous ne voyez (qui trop au cueur me nuyct?)
Deux astres neufs, qui d'amour favorable
Ont eu n'aguere au ciel place honnorable,
Droict au cerceau, dont la rondeur accolle
En petit tour, des cieulx le dernier pole.

O Dieux marins, est cela pour penser
Qu'on ne vouldra Juno plus offenser?
Est ce par là qu'on craindra ma puissance,
Qui fais prouffict quand je porte nuysance?
O combien grande et habile je suis:
O que j'ay bien monstré ce que je puis:
D'estre plus femme ay gardé la traistresse,
Et maintenant elle est faicte Deesse:
Ainsi puniz sont ceulx qui me font faulte:
Voyla comment est ma puissance haulte:
Je suis d'advis que femme il la reface,

Et que de beste il luy oste la face,
Ainsi qu'il feit à Yo mugissant.
A quoy tient il qu'en me forbannissant
Il ne l'espouse, et qu'il ne delibere
De recevoir Lycaon pour beaupere?
O puissans Dieux, si la griefve poincture
Et le mespris de vostre nourriture
Vous touche au cueur, commander vous prions
A vostre mer, que les Septentrions
N'y entrent point, et les Astres chassez
Qui par mal faire au ciel sont advancez:
A celle fin que l'orde concubine
Point ne se baigne en l'eau pure marine.

Juno tresbien sa demande impetra
Des Dieux de mer, puis dedans l'air entra
En chariot ayant lymons dorez,
Tiré par paons bien painctz et colorez,
Aussi bien painctz des yeulx d'Argus tué,
Comme en noir fut ton pennage mué,
Corbeau jaseur, qui avois de coustume
Par cy devant de porter blanche plume.
Certes l'oyseau par moy ores chanté
Estoit jadis si blanc et argenté,
Qu'egal estoit aux colombelles çoyes
Et de blancheur ne devoit rien aux oyes,
Qui preserver devoient le Capitole,
N'au cygne avec, qui loing des eaux ne vole.

Mais tant luy feit sa langue de dommage
Qu'ores pour blanc, il porte noir plumage.

Jadis ny eust fille en toute Æmonie
Qui fust de grace et beauté mieulx garnie
Que Coronis, la nymphe Larissee,
Que Phebus eust sur toutes en pensee,
Elle estant vierge, ou elle ayant forfaict :
Mais le corbeau s'apperceut de son faict,
Et ne sceut on jamais le divertir
D'aller Phebus son maistre en advertir :
En y allant la corneille esvolee
(Pour scavoir tout) apres luy est volee,
Et aussi tost que la cause entendit
De son chemin, rondement luy a dict :
Tu vas tresmal, croy moy si tu est sage
Sans mespriser de mon bec le presage :
Escoute un peu ce que je fuz un tems,
Voy ce que suis, et le pourquoy entens,
Tu trouveras que ma fidelité
M'a faict nuysance en disant verité.

Pallas un jour, par son sens et practique,
En corbillon tyssu d'ozier Attique,
Avoit l'enfant Erichthone enfermé,
Lequel sans mere avoit esté formé :
Et deffendant que point on n'y regarde,
Elle bailla ce corbillon en garde

Entre les mains de trois pucelles nees
Du roy Cecrops, sans ce qu'acertenees
Pallas les eust de l'estrange merveille,
Qui enfermee estoit en la corbeille.
Je, qui estois de fueille bien cachee,
Du hault d'un orme ou je m'estois branchee
Les espiois : les deux, Herse, et Pandrose
Gardoient tresbien ceste corbeille close:
Mais Aglauros, l'une de ces trois gardes,
En appellant les deux autres couardes,
La defferma si bien que l'enfant veirent
Demy serpent : la faulte qu'elles feirent
Je rapportay à la sage Pallas,
Qui m'en redit si dur loyer, helas,
Que pour jamais, par tout suis appellee
De Minerva la garde recullee:
Et par avoir esté mal taciturne,
Va devant moy la chevesche nocturne.
Certes ma peine, et ma punition
Doibt estre exemple et admonition
A tous oyseaulx de quelconque plumage,
De ne chercher par leur langue dommage.
Tu me diras qu'en mon premier degré,
Jamais Pallas ne me print de son gré,
Ne sans l'avoir de ce bien fort requise:
Quand tu l'auras elle mesmes enquise.
Point ne vouldra (quoy qu'irritee l'aye)
Nier, ce croy je, une chose si vraye.

Car sçavoir dois, que jadis je fuz nee
Dedans Phocis, du noble Coronee,
Qui me nourrit en triumphant arroy :
Chascun le sçait, j'estois fille de roy :
Et maintz seigneurs (je le dy sans ventance)
Riches et grans cherchoient mon accointance.
Las, ma beauté me causa dueil amer :
Car comme un jour sur le bort de la mer
Je m'en allois pas à pas pourmenant,
Comme je fais encores maintenant,
Le Dieu des eaux me veit, et m'escria,
Et plein d'ardeur de l'aymer me pria :
Puis quand son temps, et sa doulce requeste
Perdre sentit, la force meit en queste :
Me suyt, je fuy, j'abandonne la rive.
Et en fuyant je voy qu'en vain j'estrive :
Dont j'appellay et Dieux, et humains : somme,
Ma voix ne vint en nulle oreille d'homme :
Pallas, sans plus, en souvenance m'eust,
(Pour une vierge, une vierge s'esmeut)
Et me donna secours, que j'attendoye,
Les bras au ciel en pleurant je tendoye,
Mes bras soudain je vins à mescongnoistre,
Et apperceu plumes noires y croistre :
Mes vestemens despouiller je presume,
Mais je trouvay que c'estoit desja plume,
Dont la racine en la peau je cachois :
Frapper des mains l'estomach nud taschois,

Mais il estoit ja certes advenu,
Que plus n'avois, ne mains, n'estomach nu :
J'allois courant, et mes piedz ne fouloient
Plus le sablon, ainsi comme ilz souloient :
Ains soubzlevé estois à fleur de terre :
Puis hault en l'air je m'envolay grand' erre,
Et de Minerve, en qui prudence abonde,
Faicte je fuz servante chaste et munde.
Mais quel proufict m'en vient : ne quel service :
Quand Nyctimene estant pour son grief vice
Faicte chevesche, a eu tant de bon heur,
Qu'elle succede à mon premier honneur?

Ne sçais tu point le propos qu'on demeine
Par tout Lesbos, de ceste Nyctimene,
Fille lascive, ayant par grief delict,
Contaminé de son pere le lict?
Vray est qu'elle a d'oyseau receu la forme,
Mais du remors de son forfaict enorme
Craint qu'on la voye, et la lumiere fuyt
Cachant sa honte à l'umbre de la nuict :
Ou s'on la voit, tous les autres l'agassent.
Et hors de l'air de tous costez la chassent.

Lors le corbeau se mocquant respondit :
A toy sans plus puisse nuyre ton dict :
Quand est à moy, ces presages menteurs
J'ay à mespris, et tous leurs inventeurs :

Puis acheva son chemin commencé :
Et à Phebus compter s'est advancé,
Que Coronis a veue, en acte sale,
Couchee avec un beau filz de Thessale.

Des que Phebus entendit que s'amye
Estoit tombee en si lourde infamie,
Du chef tomba sa couronne lauree,
Luy cheut aussi la beauté coloree
De son clair vis, et l'archet de sa lyre.
Lors à la chaulde enflé d'une telle ire,
Enfonsa l'arc d'une force robuste,
Et de sa flesche inevitable et juste
Tout à travers à la poictrine poincte,
Qui tant de foys à la sienne fut joincte.
Sentant le coup la dolente gemit,
Le fer trenchant hors de la playe meit,
Dont en mains lieux sa chair blanche et polie
De rouge sang fut trempee et salie :
Disant, amy, bien me pouvois deffaire,
Mais tu debvois l'enfant me laisser faire :
Or nous convient, puis qu'il plaist à fortune,
Presentement trespasser deux en une.
Sur ce poinct l'ame avec le sang rendit,
Et la froideur par le corps s'espandit.

Las de si dure aigre punition
Receut l'amant tarde contrition :

Grand mal se veult dont le rapport ouyt,
Et dont si fort son ire l'esblouyt,
Mauldict l'oyseau, qui l'a contrainct sçavoir
Ce qui luy faict tant de tristesse avoir :
Sa trousse hayt, et son arc, et sa main,
Avec le traict qui trop fut inhumain.
S'amye eschauffe : et nettoyant sa playe
Par un secours trop tard venu, s'essaye
A surmonter la mort dure et perverse,
Et l'art en vain de medecine exerce.
Ce que voyant, et le feu allumer
Pour le corps ardre, et la cendre inhumer,
Point ne pleura (car il n'affiert aux Dieux
Mouiller leur face avecques larmes d'yeulx)
Mais un souspir tira de cueur profond,
Non autrement, ne moins grand que les font
Ceulx qui les beufz, avec un maillet, tuent,
Lors que le coup, pour les assommer, ruent.
Apres (pourtant) que sa jadis aymee
D'ingrate odeur Phebus eust embaumee,
Que plaincte l'eust, et embrassee avecques,
Et mis à fin l'injuste doict d'obseques,
Pas ne souffrit sa divine clemence
Au mesme feu veoir perir sa semence :
Ainçoys l'enfant prochain de mort amere
Tira du feu, et du ventre à sa mere :
Puis le porta luy mesme en son gyron,
Dedans la fosse au centaure Chiron.

Et le corbeau, qui pour avoir vray dict,
Pensoit avoir recompense et credict,
Il commanda, d'une cholere grande,
Des blancz oyseaulx n'estre plus de la bande.

Ce temps pendant Chiron s'esjouyssoit
Dont d'un tel Dieu l'enfant il nourrissoit :
L'aise qu'il a de peine le descharge,
Voyant honneur joinct avecques sa charge :
Sur ce voycy venir eschevellee
Sa propre fille Ocyroe appellee,
Dont une nymphe accoucha (comme on treuve)
Dessus le bort de l'impetueux fleuve
De Caicus : elle ne fut contente
D'avoir apris, et mis en son entente
Du pere sien l'art de mediciner,
Ains tout son cueur meit à vaticiner,
Dont quand fureur de deviner l'eust prise,
Et qu'eschauffee elle fut, et esprise
De cest esprit qui bouilloit dedans elle,
L'enfant petit regarda d'un grand zele :
Disant, enfant, en qui vertu abonde,
Croissance prens pour l'heur de tout le monde :
Les corps mortelz, grans, moyens, et menuz,
A toy seront plusieurs foys bien tenuz :
Puissance auras par ta science ardue,
Rendre la vie à qui l'aura perdue.
Et des qu'auras une foys l'osé faire,

Les Dieux du ciel despitz d'un tel affaire,
Feront que plus faire ne le pourras,
Et par le feu de ton ayeul mourras:
Et que d'un Dieu un corps mort sera faict,
Puis d'un corps mort un puissant Dieu parfaict,
Renouvellant encor un coup ta vie,
Apres que mort l'aura de toy ravie.
Et toy Chiron mon pere que j'honnore,
Qui n'es subject à mort qui tout devore,
Ains par la loy de divin parentage
Faict et creé pour durer en tout aage,
De trespasser te prendra le desir,
Lors que viendra la douleur te saisir:
Que sentiras par la cruelle attaincte
D'une sagette au sang de l'hydre taincte:
Et d'immortel par les Dieux tu seras
Rendu mortel, et si trespasseras.

Voulant encor prophetiser et dire
Quelque autre cas, un souspir elle tire
Du fons du cueur: et sentant peine et dueil,
Dessus sa face espandit larmes d'œil,
Disant: helas, les choses devinees
Font advancer trop tost mes destinees:
Je sens en moy la parolle faillir,
Plus de mon corps ne peult ma voix saillir.
Mauldict soit l'art (tant peu vault et merite)
Qui contre moy l'ire des Dieux irrite.

Las beaucoup mieulx m'eust vallu abstenir
De tant sçavoir des choses advenir.
Ja m'est advis que de fille la face
En moy se perd, et peu à peu s'efface:
Ja de desir, ja d'appetit suis pleine
D'herbe manger, et courir en la plaine:
Ne sçay quel Dieu en jument me transforme:
Prendre m'en voys de mon pere la forme.
Mais pourquoy doy je estre toute jument?
Demy cheval mon pere est seulement.

Ainsi parlant la Nymphe jeune et tendre
Sur le dernier ne pouvoit bien s'entendre,
Car de sa bouche est son parler sorty
Confusement, tost apres amorty:
Ny ne sembla de jument sa voix faicte,
Ains de jument quelque voix contrefaicte.
Puis peu à peu hennit de grand courage,
Et ses deux bras marchoient dedans l'herbage:
Chascun des doigts l'un a l'autre s'assemble,
Ses ongles platz tous cinq liez ensemble
Feirent un ongle espais et endurcy:
Luy creut le col, luy creut la bouche aussi.
De son habit la plus longue partie
Fut par derriere en queue convertie,
Et ses cheveulx volans de toutes pars
Devindrent crins (comme devant) espars
Dessus le col: et la face, et la voix

Elle mua toutes deux à la foys :
Bref, tous ces cas monstrueux la tournerent
Si bien, que nom de jument luy donnerent.

Pleurs infiniz son cher pere espandit,
Et pour neant ton secours attendit,
O clair Phebus : mais rompre l'ordonnance
De Juppiter n'estoit en ta puissance :
Et quand en toy eust la puissance esté,
Tu estois lors bien ailleurs arresté :
Car par les champs Messeniens à l'heure
Et en Elys tu faisois ta demeure :
C'estoit au temps que l'habit de berger,
Et la houlette il te convint charger,
Et que portois à la mode rurale
De sept roseaux la fluste pastorale.
Or ce pendant qu'en tes amours pensois,
Ou bien tandis que flustois, ou dansois,
On dit qu'alors tes vaches mal gardees,
S'estoient aux champs Pyliens escartees,
Et que Mercure illec les apperceut,
Qui en un boys tresbien cacher les sceut :
Ce larrecin faict de grand artifice,
D'homme vivant ne vint en la notice,
Fors d'un villain congneu en ce champ là :
Par son droict nom, Battus on l'appella :
Qui garde estoit de l'herbeuse vallee,
Et du haras du riche roy Nelee.

Mercure eust paour de ce villain, parquoy
Il le tira doulcement à recoy,
Et luy a dict : Amy, quel que tu sois,
Si d'adventure icy tu apperçois
Quelcun cherchant ses beufz esvanouiz,
Dy luy que veuz tu ne les as, n'ouiz :
Et pour loyer du tour que m'auras faict,
Pren ceste vache, et la bailla de faict.
L'autre la print et luy dit l'ayant prise :
Va hardiment, poursuy ton entreprise,
Le larrecin duquel tu t'es meslé,
Sera plus tost compté et revelé
Par ceste pierre, et luy en monstra une.
Mercure encor n'y eust fiance aucune,
Parquoy il feit de s'en aller semblant,
Et puis revint en rien ne ressemblant
De voix ne corps à sa premiere forme.
Lors au villain appuyé contre un orme
Va dire ainsi : Bon homme, si tu peulx,
Enseigne moy ou sont allez mes beufz
Que l'on m'a pris : ce larrecin ne cache,
Je te donray un beuf et une vache.

Quand le villain qui promit de se taire
Ouyt parler de doubler son salaire :
Je les ay veuz (dit il) qui se jectoient,
Dessoubz ces montz, et de faict y estoient.
Adonc se print à soubzrire Mercure,

Puis luy a dict : double villain parjure,
Me trahis tu, m'accuses tu à moy?
Et transmua son estomach sans foy
En un caillou nommé Touche, ou Indice,
Qui d'accuser faict encores l'office :
Et au caillou, qui pourtant n'en peult mais,
Demouree est l'infamie à jamais.

De là s'en va ses aesles esbranlant,
De Juppiter le messager volant :
Et hault en l'air, d'Athenes il contemple
La belle assiette, et la ville, et le temple,
Et les jardins de proufict et soulas,
Terre, pour vray, agreable à Pallas.
Advint ce jour que les vierges honnestes
Au temple hault porterent sur leurs testes,
De Minerva les sacrifices sainctz,
En beaulx penniers de fleurs couvers et ceinctz.
A leur retour Mercure les voyant
Ne vola droict? mais ainsi tournoyant
Que le milan qui les pouletz regarde,
Quant il craint ceulx qui en font bonne garde,
Il tourne, il roue, et n'ose s'esloingner,
Bien s'attendant quelque proye empoingner :
Mercure ainsi d'Athenes sur les tours,
Faisoit en l'air maintz circuitz et tours,
Et bassement sans s'esloingner voloit
Pour mieulx choisir la proye qu'il vouloit.

D'autant qu'Aurore est reluysante et claire
Par sus toute autre estoille qui esclaire,
Et que Phebé l'est par dessus Aurore,
La belle Hersé d'autant, et plus encore
Oultrepassoit ses compaignes pucelles,
Si qu'elle estoit l'honneur et fleur d'icelles.
Mercure en l'air de la veoir s'esmerveille,
Et s'embrasoit en la sorte pareille
Que le caillou qu'avec la fonde on tire,
Qui tant plus va plus de chaleur attire :
Et sont au cueur de Mercure advenues
Flambes ardantz dessoubz les froides nues.

Ainsi espris, son premier chemin laisse,
Descend de l'air, en la terre s'abaisse,
Sans que sa forme il change ne desguise,
Tant se fioit en sa beauté exquise,
Voyre à bon droict : toutesfoys par grand' cure
Aydoit encor à sa beauté Mercure :
Peigna son chef, sa cappe il accoustra :
Si que par tout rien qu'or ne se monstra,
Et sur l'espaule à dextre l'a troussee,
Affin qu'on veit en main son caducee,
Qui gens endort, et qu'à ses plantes belles
Reluyre on veit ses beaulx patins à aesles.

En la maison ou demouroit Hersé,
Sur le derriere estoit son lict dressé,

Entre celluy de Pandrose à la dextre,
Et cestuy là d'Aglauros à senestre :
Ceste Aglauros nota de prime face
Venir Mercure, et eust bien ceste audace
De s'enquerir du nom d'un si grand Dieu,
Et qui l'a meu de venir en ce lieu :
Lors respondit Mercure en ceste sorte :
Celluy je suis qui les nouvelles porte
Du pere mien, et celluy est mon pere
A qui la terre et le ciel obtempere :
Ne desguiser te veulx pourquoy je vien,
Pourveu sans plus qu'à ta sœur, pour son bien,
Veuilles en bref te monstrer sœur fidele,
Et estre tante aux enfans, qu'auray d'elle :
Sçais tu que c'est ? d'Hersé suis amoureux,
Las, favorise à l'amant douloureux.

Lors Aglauros vint à le regarder
Du mesme œil qui ne se sceut garder
De veoir n'aguere, en trop grand'hardiesse
Le clos secret de Pallas la deesse :
Puis pour loyer du plaisir qu'il demande,
Luy demanda de l'or quantité grande,
Et quant et quant de desloger le somme,
Jusques à tant qu'il apporte la somme.

Pallas qui veit tous ces actes pervers,
Contre Aglauros jecta l'œil de travers.

Et du profond de son cueur courroucé,
Si puissamment un souspir a poulsé,
Que bransler faict l'estomach en avant,
Et son escu qu'elle avoit au devant.
Si luy souvient du corbillon couvert,
Qu'Aglaure avoit de main prophane ouvert,
Lors qu'elle veit par desobeissance
L'enfant lequel sans mere print naissance:
Veoit en apres qu'au celeste annonceur
Elle est ingrate, et ingrate à sa sœur,
Et que de l'or dont requeste elle feit,
L'avare avoit desja faict son prouffict.
Que faict Pallas ? pour punir telle vie,
Delibera de parler à Envie :
Et s'en alla tout droict à son manoir
Plastré de sang melancolique et noir.
Son manoir est caché en un bas centre,
Ou le soleil ne le vent jamais n'entre,
Triste en tout temps, en tout temps froid et sombre
Tousjours sans feu, tousjours plein d'obscure ombre

Quand la Deesse au faict des armes craincte
De l'orde vieille eust la maison attaincte,
Devant l'entree arresta court ses pas,
Car d'y entrer à elle ce n'est pas :
Et du fin bout du long boys qu'elle porte
De grand' vigueur donna contre la porte :
La porte s'ouvre : Envie elle apperçoit,

Qui, accrouppie à terre, se paissoit
De gros serpens, viperes et couleuvres,
Nourrissement de ses iniques œuvres.
L'appercevant destourna son bel œil,
L'autre se leve avec paresse et dueil,
Et ses serpens demy-mangez laissa :
Puis lentement vers Pallas s'addressa,
Et la voyant armee, belle et blonde,
De grand despit au visage luy gronde.

Sa face est blesme, et a le corps ethique,
La rouille aux dentz, aux yeulx la veue oblique,
Toute de fiel est sa poictrine verte,
De noir venin est sa langue couverte,
Jamais ne rit, si elle ne rencontre
Devant ses yeulx meschef ou malencontre :
Tant a de soing qui la picque et resveille,
Que point ne dort, ains son œil tousjours veille,
Pour veoir s'il vient honneur ou bien à l'homme :
Et le voyant se desseche et consomme.
Si qu'offensant ensemble est offensee,
Et son tourment se donne l'insensee :
Pallas pourtant, quoy que ne l'aymast point,
Luy a parlé brefvement en ce poinct.

De ton noir sang empoisonne et enchante
Du roi Cecrops ceste fille meschante
Qu'on nomme Aglaure : or va si onc allas,

Ainsi le fault. A tant se teut Pallas,
Et repoulsant de sa picque la terre
Print à fuyr, et deslogea grand'erre:
Et s'enfuyant, Envie rechignee,
D'un maulvais œil de travers l'a guignee,
Entre ses dents murmurante et despite
De la valeur qui en Pallas habite.
Puis print en main son baston plein de nœudz,
Entortillé d'un lien espineux,
Et d'une nue obscure bien couverte:
Par ou passoit, renversoit l'herbe verte,
Les champs fleuriz çà et là dessechoit,
Et des pavotz les testes arrachoit:
Villes, maisons, et peuples la villaine
Contaminoit de sa puante alaine.
Finablement de Minerve va veoir
La grand'cité triumphante en sçavoir,
D'entendemens et richesses puissante,
Pleine d'esbatz, et en paix florissante:
Ce que voyant Envie l'execrable,
Quasy pleura n'y trouvant rien pleurable.
Mais quand d'Aglaure en la chambre se veit,
Ains que bouger sa commission feit,
Et de sa main taincte de vieille rouille,
Premierement la poictrine luy souille,
Puis luy emplit l'entour du cueur d'espines,
Et luy souffla jusques aux intestines
Son noir venin, qui aux os s'estendit,

Et au milieu du poulmon s'espandit :
Et puis affin que la cause recente
De sa douleur, loing d'elle ne s'absente,
Devant ses yeulx luy met sa sœur germaine,
Devant ses yeulx à tous coups lui ameine
Pourtraict au vif de Mercure l'image,
Et de tous deux l'excellent mariage,
Faisant bien grande une chascune chose :
Dont Aglauros souffroit douleur enclose
En cueur marry, si que triste de jour,
Triste de nuict, gemissoit sans sejour,
Fondant sur piedz d'ennuy et maltalent,
Comme la glace au soleil foible et lent :
Et de l'honneur de la bienheureuse Herse,
Ne plus ne moins ardoit la sœur perverse,
Qu'herbes des champs, qui au feu mises fument,
Et peu à peu sans flamber se consument.
Par plusieurs foys fut souhaittant la mort,
Pour ne veoir plus le bien qui tant la mord :
Par plusieurs foys à son pere plein d'ire
Voulut en mal le cas compter et dire :
Enfin voyant Mercurius venir,
S'en va assise à la porte tenir
Pour le chasser : il l'abborde, il la flate,
Il la supplie : oste toy, dit l'ingrate,
Car de ce lieu jamais ne bougeray,
Jusques à tant que t'en deslogeray :
Et bien, dit il, suyvant ton ordonnance,

Content je suis de ceste convenance.

Mercure addonc de sa verge charmee
Ouvrit la porte à gros verroux fermee,
Et elle assise, en se cuydant lever
Sentit son corps si pesamment grever,
Qu'oncques ne sçeut mouvoir une joincture :
Sur piedz se mettre essaya d'adventure,
Mais ses genoux se prindrent à roidir :
Et peu à peu ses ongles à froidir.
Consequemment, perdant son sang, les veines
Luy devenoient bien fort pasles et vaines :
Et comme on voit que le chancre incurable
Gaigne pays sur un corps miserable,
Et tant s'espand qu'aux parties gastees
Sont bien souvent les saines adjoustees :
Ainsi froideur et mortifere glace
Print peu à peu en sa poictrine place,
Luy estoupant les conduictz de la vie,
Et le respir sans lequel on desvie :
Ny ne se meit en effort de parler :
Et ores quand s'en fust voulu mesler,
Sa voix n'avoit passage n'ouverture :
Son col, sa bouche, estoient ja pierre dure.
Finablement assise, morte et roide,
Ce fut de marbre une statue froide :
Non marbre blanc : son cueur d'Envie attainct,
De sang infect tout son corps avoit tainct.

Apres qu'elle eust reçeu punition
De sa parolle et male intention,
Mercurius d'Athenes se partit,
Et vers le ciel son chemin convertit.
Au ciel venu, son pere à part le huche,
Et sans vouloir luy descouvrir l'embusche
De ses amours, luy dit, pour abreger,
Mon trescher filz et feal messager,
Descens là bas : va t'en et point ne tarde,
Droict au pays qui à gauche regarde
Le ciel, ou luyt de ta mere le signe,
C'est en Sidon, cité noble et insigne.
Et le trouppeau royal que tu veois paistre
Là loing dessus la montaigne champestre,
Fais le venir sans bruict et sans chommer,
Là bas au long des rives de la mer.

Ces motz finiz, soudain du hault herbage
Les beufz chassez allerent au rivage,
Là ou du roy la fille trescherie
Jouoit avec les filles de Tyrie.

Majesté grande et amour mal conviennent,
Et en un siege ensemble ne se tiennent.
Parquoy laissant son sceptre glorieux
Ce pere et roy des hommes et des dieux,
Qui main armee a des trois feux ensemble,
Qui d'un clin d'œil faict que le monde tremble

La forme print d'un taureau mugissant,
Et chemina sur l'herbe verdissant
Avec les beufz : bel estoit le possible :
La couleur fut de blancheur indicible,
Neige sembloit d'aucun pied non foulee,
Ne par Auster pluvieux escoulee :
De muscles a un gros col evident,
Sur l'estomach est sa gorge pendant:
Cornes avoit certainement petites,
Mais à les veoir un chascun les eust dictes
Faictes de main à bien ouvrer ydoine,
Et transluysoient plus que pur cassidoine.
Le front n'avoit ridé ne redoubtable,
Ne tant soit peu la veue espoventable :
Rien, sinon paix, en la face n'avoit.

La fille au roy qui de bon cueur le veoit
S'esbahit fort de ce qu'il est si beau,
Et qu'il ne faict guerre à nul du trouppeau,
Mais quoy qu'il eust de la doulceur beaucoup,
D'en approcher craignit du premier coup :
Enfin s'approche, et fleurs et herbe franche
Luy apporta pres de sa gueule blanche :
Dont eust l'amant un merveilleux plaisir :
Et attendant son esperé désir,
Baise la main de la vierge modeste :
Et peu s'en fault qu'il ne prenne le reste.
Ores se joue à elle expressement,

Pour l'asseurer peu à peu doulcement:
Ores il saulte au milieu des prez vertz,
Ores se veautre en l'areine à l'envers.
Puis quand il veoit qu'elle n'est plus farouche,
A elle vient : elle sans paour le touche,
Et de sa main virginale luy orne
De fresches fleurs, et l'une et l'autre corne,
Enfin elle a tel' hardiesse prise,
Que sur le dos du taureau s'est assise,
Sans sçavoir, las, à qui elle se frotte.
Lors pas à pas droict à la mer qui flotte
Il la porta : et des qu'il y arrive,
A mis ses piedz dedans l'eau de la rive.
De là, soudain, plus oultre se transporte,
Et son butin parmy la mer emporte.
La paour la prend, et regarde estonnee
Desja de loing la rive abandonnee.
De la main dextre une des cornes tient,
De l'autre main sur le dos se soustient,
Et ses habitz de soye et fine toile
Bransloient en l'air, et au vent feirent voille.



MAROT
AUX LECTEURS.
1541.

A peine estoit la presente histoire hors de mes mains (lecteurs debonnaires) que je ne sçay quel avare libraire de Paris, qui la guettoit au passage, la treuva et l'emporta tout ainsi qu'un loup affamé emporte une brebiz, puis me la va imprimer en bifferie du Palais, c'est asçavoir en belle apparence de papier et de lettre, mais les vers si corrompuz, et le sens si desciré que vous eussiez dict que c'estoit la dicte brebiz eschappee d'entre les dents du loup : et qui pis est, ceulx de Poictiers, trompez sur l'exemplaire des autres, m'en ont faict autant. Quand je vey le fruict de mes labeurs ainsy accoustré, je vous laisse à penser de quel cueur je donnay au diable monsieur le babouin de parisien, car à la verité il sembloit qu'il eust autant pris de peine à gaster mon livre que moy à le bien traduire. Ce que voyant, en passant par la noble ville de Lyon, je priay maistre Sebastien Griphius, excellent homme en l'art de l'imprimerie, d'y vouloir mettre la main, ce qu'il a faict, et le vous a imprimé bien correct, et sur la copie de l'autheur, lequel vous prie (pour vostre contentement et le sien) si avez envie d'en lire, de vous arrester à ceulx ci. Dieu tout puissant soit toujours vostre garde. De Lyon, ce 20e jour d'octobre 1541.

HISTOIRE

DE

LEANDER ET HERO.

MUSE, dy moy le flambeau qu'on feit luyre
Pour les amours secrettes mieulx conduire:
Dy moy l'amant, qui nouant en la mer
Alloit de nuict les nopces consommer:
Et le nocturne embrassement receu,
Qui d'Aurora ne fut onc apperceu
Ne descouvert. Declaire moy au reste
Les murs d'Abyde, et la grand'tour de Seste:
Là ou Hero, par amour tant osa,
Que Leander de nuict elle espousa.

J'oy Leander desja nouer, ce semble,
Et flambloyer le flambeau tout ensemble:
Flambeau luysant annonçant la nouvelle
De seure amour, et qui d'Hero la belle
Toute la nuict la feste decora,
Quand le doulx fruict des nopces savoura:
Flambeau d'amour, le signal mis expres,
Que Juppiter debvoit planter aupres

Des astres clairs, pour le hault benefice
D'avoir si bien de nuict faict son office,
Et le nommer l'estoille bien heureuse,
Favorisant toute espouse amoureuse:
Car il servit amour en ses negoces,
Et si sauva cestuy là qui aux nopces
Alla et vint, par les undes souvent,
Ains que le fort et trop malheureux vent
Se fust esmeu. Vien donc ma Muse, affin
De me chanter le tout jusqu'à la fin:
Qui telle fut, que par un dur esclandre
Elle estaignit le flambeau, et Leandre.

Seste jádis fut ville frequentee:
Vis à vis d'elle Abyde estoit plantee,
Et entre deux flottoit l'eau de la mer.
En ces deux lieux Cupido dieu d'aymer
Tira de l'arc une mesme sagette,
Rendant d'un coup à ses flambes subjecte
Une pucelle et un adolescent
Nommé Leandre, agreable entre cent,
Et l'autre Hero, pucelle desja meure:
Elle faisoit en Seste sa demeure,
Luy en Abyde : et furent en leurs ans
Des deux citez les deux astres luysans
Pareilz entre eulx. Je te supply, lecteur,
Quand par la mer seras navigateur,
Fais moy ce bien (si passes là autour)

De t'enquerir d'une certaine tour,
Là ou Hero (un temps fut) demouroit,
Et des creneaux à Leandre esclairoit.
De demander mesmement te souvienne,
La mer bruyant' d'Abyde l'ancienne,
Qui en son bruict plainct encores bien fort
De Leander, et l'amour, et la mort.

Mais d'ond advint, que Leander estant
En la cité Abydaine habitant,
Fut amoureux d'Hero jeune pucelle,
Jusques à vaincre enfin le cueur d'icelle?

Hero jadis pleine de bonne grace,
Nee de riche et de gentile race,
Estoit nonnain à Venus dediee,
Et se tenoit vierge, et non mariee,
En une tour dessus la mer assise,
Ou ses parens, bien jeune, l'avoient mise.
C'estoit de vray, une Venus seconde:
Mais si honteuse et chaste, que le monde
Luy desplaisoit, et tant s'en absenta,
Qu'onc l'assemblee aux femmes ne hanta.
Et d'advantage aux lieux jamais n'alloit,
Ou la jeunesse amoureuse balloit,
Ny aux festins, ny à nopces aucunes,
En evitant des femmes les rancunes:
Car pour raison des beautez gracieuses,

Les femmes sont vouluntiers envieuses.
Mais humblement elle faisoit sans cesse
Vœux, et offrandes à Venus la deesse.
Souvent aussi alloit sacrifier,
A Cupido pour le pacifier:
Non moins craignant sa trousse trop amere,
Que le brandon de sa celeste mere:
Mais pour cela ne sceut finablement
Les traitz à feu eviter nullement.

Or estoient ja les moys et jours venus
Que Sestiens celebroient de Venus
La grande feste, et du bel Adonis.
Là vindrent lors les peuples infinis,
Qui habitoient les petites et grandes
Isles d'autour, tous y vindrent par bandes.
Du fond de Cypre à la cerimonie
Vindrent les uns, les autres d'Æmonie.
Femme du monde en toute Cytheree
N'est en faulbourg ne cité demouree:
N'y eust danseur, n'y autre demourant
Dessus Lyban le mont bien odorant,
Ne Phrygien (tant aymast le sejour)
Qui ne courust veoir la feste ce jour.
Tous ceulx d'Abyde aux Sestiens voisine,
Tous jouvenceaux, qu'amour tient en saisine,
Ysont venuz : car vouluntiers ilz vont
Là ou l'on dit que les festes se font,

Plus pour y veoir des dames les beautez,
Que pour offrir leur dons sur les autelz.

Dedans le temple ou se faisoit la feste,
Hero marchoit en gravité honneste,
Rendant par tout de sa face amyable
Une splendeur à tous yeulx agreable.
Telle blancheur au visage elle avoit,
Que Cynthia, quand lever on la voit:
Car sur le hault des joues paroissoient
Deux cercles ronds, qui un peu rougissoient
Comme le fond d'une rose nayfve,
Meslé de blanche et rouge couleur vive.
Vous eussiez dict ce corps tant bien formé
Sembler un champ de roses tout semé,
Car par dessus sa blancheur non pareille,
La vierge estoit de membres si vermeille,
Qu'en cheminant ses habitz blancz et longs
Monstroient par foys deux roses aux tallons.

D'elle au surplus sortoient bien apparentes
Graces sans numbre, et toutes differentes.
Vray est qu'en tout trois Graces nous sont painctes
Des anciens : mais ce ne sont que fainctes,
Veu que d'Hero un chascun œil friant,
Multiplioit cent graces en riant :
Si que Venus (si trop ne me deçoy)
Avoit trouvé nonnain digne de soy.

Ainsi passant de beauté toutes celles,
Qu'on estimoit en son temps les plus belles,
L'humble novice à Venus bien decente
Apparoissoit une Venus recente :
Dont il advint, quand ainsi se monstra,
Qu'aux tendres cueurs des jouvenceaux entra :
Et n'en fut un qui n'eust en son courage
Desir d'avoir Hero par mariage.
Chascun l'admire, et chascun la contemple :
Si qu'en allant çà et là par le temple,
L'œil et le cueur de tous ceulx qui la veirent
(Ou qu'elle allast) tout le jour la suyvirent.

Et un jeune homme entre autres estoit là,
Qui en ce poinct tout esbahy parla :
J'ay plusieurs foys veu Sparte la cité,
Lacedemone ay par tout visité,
Là ou on oyt, par maniere d'esbat,
Sur les beautez chascun jour maint debat,
Mais telle fille encores n'ay je veue,
Qui soit de grace et beauté si pourveue.
Peult estre aussi, que Venus en ces places
A faict venir quelcune des trois Graces.
Certes lassé de regarder je suis,
Mais de là veoir saouler je ne me puis.
Content serois d'estre en terre bouté,
Apres avoir au lict d'Hero monté :
Et dieu du ciel estre ne vouldrois mye,

L'ayant chez moy pour espouse et amye.
Helas, Venus : si c'est chose odieuse,
Que de toucher à ta religieuse,
A tout le moins avecques moy assemble
Par mariage une qui luy ressemble.

Ainsi disoient maintz gracieux et doulx
Jeunes amans. Mais un autre sur tous
Taisant son mal, hors du sens se jectoit,
Pour la beauté qui en la vierge estoit.
O Leander, qui tant souffris, si est ce,
Qu'apres avoir veu la demy deesse,
Tu ne voulois soubz l'aguillon d'aymer
Couvertement ta vie consommer :
Ainçoys estant à l'improviste attainct
Des traitz chargez d'un feu qui ne s'estainct
Tu n'eusses eu de vivre patience,
Sans de la belle avoir experience.

Aux raiz des yeulx creut le brandon plus fort
D'amour cruel, dont par le grand effort
Impetueux de la flambe invincible
Brusloit sans fin le povre cueur paisible.
Aussi beauté excellente bien nee
En femme honneste et non contaminee,
Aux hommes est plus aigue et perçante,
Que traict volant tiré de main puissante :
L'œil est la voye, et quand frappé se sent

La playe coule, et droict au cueur descend.
Si devint lors l'amant dont je vous compte,
Ravy, tremblant, tout honteux, et sans honte,
Du cueur trembla, honte le tenoit pris.
Ravy estoit en beauté de tel prix,
Finalement amour l'a tant dompté,
Que de honteux le rendit eshonté.

Par amour donc de soymesme cherchant
A n'avoir honte, il s'en alloit marchant
Tout pas à pas, et print l'audace apres
De costoyer la vierge d'assez pres :
Puis de travers tourne de bonne grace
Ses yeulx tous pleins d'amoureuse fallace:
Et l'induisant par signes sans mot dire,
A desirer la chose qu'il desire.

Incontinent qu'elle se veit aymee,
Bien aise fut se sentant estimee,
Et plusieurs foys tout bellement baissa
Sa belle face, et puis la redressa,
Guignant de l'œil Leander doulcement [1],
Qui en son cueur fut aise grandement,
De ce qu'Hero son amour entendist,
Et l'entendant point ne se deffendist.

[1] Variante ; *édition de Corrozet*, 1541.

Suyvant de l'œil Leandre doulcement.

Doncques tandis que son heure opportune
Il espioit pour suyvre sa fortune
Le clair soleil vers Occident tiroit,
Et peu à peu sa clarté retiroit,
Si que Vesper on veit de l'autre part,
Qui ja du jour tesmoingnoit le depart.
Parquoy voyant le jouvenceau Leandre
De toutes pars les tenebres s'espandre,
Plus hardiment d'elle s'approcher ose,
Et luy serra les doigts plus blancs que rose,
En souspirant : et elle sans mot dire
Comme en courroux sa main blanche retire.
Des qu'il sentit aux gestes la pensee
D'Hero, en branle, et demy eslancee,
De la tirer print tresbien l'adventure
Par l'un des plis de sa riche vesture,
La destournant, et la menant adonc
A l'un des boutz du temple, grand et long :
Et elle alloit apres luy pas à pas
Tout lentement, comme ne voulant pas :
Puis de propos femenins l'a tencé,
Disant ainsi : Estes vous insensé
Mon gentilhomme ? entreprenez vous bien
D'ainsi tirer une fille de bien ?
Croyez qu'icy fort mal vous adressez :
Allez ailleurs, et ma robbe laissez,
Que n'esprouviez, à vostre grand dommage,
L'ire, et fureur de mon grand parentage.

Prier d'amour est chose deffendue
Nonnain qui s'est vierge à Venus rendue:
Et n'est loysible inventer achoison
D'aller au lict de fille de maison.

Telle parolle aux filles convenable
Tenoit Hero à l'amant bien aymable.
Et quand Leandre eust de la vierge ouy
Le doulx courroux, il fut tout resjouy,
Sentant en elle (à ceste occasion)
Les signes vrays de persuasion:
Car lors que femme a un amant conteste,
Son contester signes d'amour atteste.

Doncques apres qu'il eust de grand'ardeur
Baisé son col blanc, et de bonne odeur,
Desir d'amour qui l'aguillonne et poinct,
Le feit parler à sa dame en ce poinct:
Chere Venus, apres Venus la gente,
Noble Pallas, apres Pallas prudente,
Je parle ainsi, car trop grandement erre,
Qui t'accompare aux femmes de la terre:
Veu que tu es, à bien te visiter,
Toute semblable aux filles Juppiter:
Bienheureux est celluy qui te planta,
Et pleine d'heur celle qui t'enfanta:
Si te supply enten à mes clamours,
Et pren pitié des contrainctes d'amour:

Tu te dis fille à Venus consacree,
Fais donc cela qui à Venus agree,
Vien, vien m'amye, et d'une amour egale
Entrons tous deux en sa loy conjugale :
Ce n'est pas chose aux vierges bien propice,
D'administrer à Venus sacrifice:
Venus ne prend aux pucelles plaisir,
Ses vraiz statutz (si tu as le desir
De les sçavoir) et ses mysteres dignes
Ce sont anneaux, nopces, lictz et courtines.
Puis qu'aymes donc Venus doulce et traictable,
Ayme la loy d'amour tant delectable,
Et me reçoy en laissant tous ces vœux
Pour humble serf, ou mary si tu veulx :
Serf, que pour toy Cupido a vené
A coups de traict poursuyvy et mené,
Usant, helas, en moy de tel effort,
Que feit Mercure en Hercule le fort,
Quand le mena soubz sa verge doree,
Servir la nymphe en Lydie honnoree.
Las quand à moi, Venus au beau corsage
M'a rendu tien, non Mercure le sage.
O noble vierge, il ne fault qu'on te die
D'Athalanta la belle d'Arcadie :
Tu sçais comment en amour soulager
Ne vouloit pas le beau Meleager,
Pour demourer tousjours vierge obstinee,
Mais au moyen de Venus indignee,

Elle devint de luy plus amoureuse
Qu'auparavant ne luy fut rigoureuse.
Pourtant, m'amye, aux choses que j'ay dictes
Te fault renger, que Venus tu n'irrites.

Ainsi l'amant persuadoit de bouche
La belle Hero encor toute farouche,
Si que les motz tant doulx qu'ouiz elle a
Feirent son cueur vaciller ça, et là.

La vierge adonc muette devenue,
Sa veue en terre a longuement tenue,
Cachant sa face, en laquelle lui monte
Ce sang vermeil tesmoingnage de honte:
Plus cheminant pensive se monstroit,
Et sans besoing bien souvent accoustroit
Ses vestemens, tous signes en partie
D'une pucelle à aymer convertie:
Et silence est la promesse accordee
De toute fille ainsi persuadee.

Or sentoit ja ceste cy les secousses
Et aiguillons des amours aigresdoulces,
Pource qu'en cueur si noble et de hault prix
Facilement le doulx feu s'estoit pris:
Puis esbahie estoit d'autre costé
Du doulx Leandre, et de sa grand' beauté.

Donc ce pendant qu'en la terre ses yeulx
Elle eust fichez, Leander curieux,
Et plein d'amour de veoir n'estoit lassé
Son tendre col, qu'elle tenoit baissé:
Lequel pourtant finablement leva,
Puis rougissant, ainsi dire elle va.

Je ne croy pas, seigneur, que le pouvoir
Tu n'eusses bien d'une roche esmouvoir
Par tes devis. Qui t'a faict si sçavant
A mettre motz deceptifz en avant?
O povre moy! et qui t'a incité
De venir veoir mon pays et cité?
Si est ce en vain que m'a propos tenu:
Car veu qu'errant tu es et incongneu,
Et qu'en toy n'a seureté de fiance [1],
Comment peulx tu avoir mon alliance?
Nous ne pouvons (pour bien te l'exposer)
Publiquement tous deux nous espouser
Pource que j'ay mes parens au contraire:
Et quand vouldrois par deça te retraire,
En te faignant personne fugitive,
Tu ne pourrois cacher l'amour furtive,
Car en tout temps les langues sont amyes
De faulx rapports et toutes infamies:

[1] Variante; *éditions de Corrozet et l'Angelier.*

En qu'en toy n'a seureté ne fiance.

Et ce que faire en secret on pretend,
En plein marché malebouche l'entend.

Ce neantmoins, je te pry que je sçache
D'ou tu es né, et ton nom ne me cache:
Si quiers le mien, ne te diray de non [1] :
Sçache de vray, qu'Hero est mon droict nom,
Et ma maison une tour haulte et droicte,
Là ou j'habite, en menant vie estroicte,
Sans entretien de personne vivante,
Fors seulement d'une simple servante.

Ceste grand'tour devant Seste a son estre
Sur creux rivage, auquel de ma fenestre
Me sont les flotz de la mer apparens :
Tel fut l'advis de mes rudes parens.
Autres voisins autour de moy ne chantent.
Ne jeunes gens point n'y dansent ne chantent [2].
Mais sans cesser, et de jour et de nuict,
La mer venteuse à l'oreille me bruyt.

Adonc Hero honteuse de rechef,
Vers son manteau baissa un peu le chef,

[1] Variante ; *éditions de Corrozet et l'Angelier.*

..... Je ne te diray non.

[2] Variante ; *edition de Gilles Corrozet.*

Et jeunes gens n'y dansent et n'y chantent.

Et en couvrit sa face illustre et claire,
Pensant en soy, Hero que veulx tu faire?
De l'autre part, Leander d'un extresme
Desir qu'il a, consulte avec soy mesme,
Comme il pourra devenir si heureux,
De parvenir au combat amoureux.
Certes amour variable en conseil
Faict playe aux cueurs, puis baille l'appareil [1]:
Et luy, par qui sommes tous surmontez [2],
Conseille ceulx qu'il a pris et domptez:
Ainsi feit il, ainsi donna secours
A Leander, qui apres tout discours
Triste, et faisant d'un vray amant l'office,
Va dire un mot plein de grand artifice:

Vierge (dit il) tant peu craintif seray
Que l'aspre mer pour toy je passeray,
Fust ce un endroict d'innavigable gouffre,
Voyre fust l'eau bouillante en feu et souffre:
Je ne crains point la mer desesperee,
S'il fault aller en ta chambre paree.
Et si n'auray frayeur en escoutant
L'horrible bruict de la grand'mer flottant?

[1] Variante; *édition de Gilles Corrozet.*

Faict playe es cueurs et donne l'appareil.

[2] Variante; *édition de* 1541.

Et luy par qui nous sommes surmontez...

Ains tous les soirs mouillé, sans paour ne honte
Nageray nud en la mer Hellesponte :
Car il y a distance assez petite
De la cité Abydaine ou j'habite,
Jusques chez toy : fais moy sans plus ce tour
De me montrer sur le hault de ta tour
Quelque lanterne ou brandon flamboyant
Devers la nuict, affin qu'en le voyant
Je sois d'amour le navire sans voille,
Ayant sur mer ton flambeau pour estoille :
Aussi affin qu'en le voyant, ne voye
De Bootes l'occidentale voye,
Ny Orion cruel et pluvieux :
Ne le train sec du chariot des cieux,
Qui de venir me pourroit bien garder,
A ce doulx port, ou je veulx aborder.

Mais par sus tout (helas ma chere dame)
Si tu ne veulx, qu'acoup je perde l'ame,
Pren garde aux ventz, vueilles avoir le soing,
Que trop esmeuz n'estaignent au besoing
Le clair flambeau conducteur de ma vie.
Si au surplus de sçavoir as envie,
Quel est mon nom, Leander je m'appelle,
Mary d'Hero, la gracieuse belle.

Ainsi tous deux ordonnoient le decret
Du mariage, entre eulx clos et secret,

Et de garder tout l'ordre taciturne,
Servant au faict de l'amytié nocturne,
Dont le flambeau seroit seul tesmoingnage,
En promettant tout d'un mesme courage,
Elle, de faire esclairer le brandon :
Luy, de se mettre en l'eau à l'abandon.

Puis confirmans la nuict des espousailles,
Par un baiser donné en fiansailles,
Force leur fut (à regret et envis)
Se separer, et rompre leur devis.
Si s'en alla Hero en sa tour haulte,
Et Leander (affin que par sa faulte
Ne s'esgarast de nuict en son retour)
Marquoit de l'œil le chemin de la tour,
Et navigeoit vers Abyde tendant.

Pensez en vous, quantesfoys ce pendant
Ont desiré tous deux l'heure propice
D'entrer au lict d'amoureux exercice.

Or avoit ja la nuict d'eulx attendue,
Sa robbe noire en l'air toute estendue,
Et les humains rendit par tout dormans,
Fors Leander le plus beau des amans,
Qui sus le bord de la mer pour nager
Attend pied coy le luysant messager
De ses amours : et guette de ce pas,

Le luminaire et feu de son trespas,
Lequel luy doibt de loing monstrer par signes
Le droict chemin des nopces clandestines.

Si tost qu'Hero veit que la nuict umbreuse
Noircie estoit d'obscurté tenebreuse,
Soingneusement comme elle avoit promis
A le flambeau en evidence mis,
Qui ne fut pas plus subit allumé
Que Leander ne fust tout enflammé
Du feu d'amour : si que son cueur ravy,
Et le flambeau, s'allumoit à l'envy :
Bien est il vray, qu'oyant les sons horribles
Que font en mer ces grans undes terribles,
Il eust en soy frayeur de prime face,
Mais peu à peu prenant cueur et audace,
Pour s'asseurer parloit tout seul ainsi :

Amour est dur, la mer cruelle aussi :
Un bien y a, ce n'est qu'eau en la mer,
Et dedans moy ce n'est que feu d'aymer.
Sus donc mon cueur, pren le feu de ta part,
Et ne crains l'eau qui en la mer s'espart :
A ce coup fault qu'en amours me secondes :
Dequoy crains tu les vagues et les undes?
O cueur d'amant, n'as tu point congnoissance,
Que Venus print des undes sa naissance?
Et qu'elle a force et domination

Dessus la mer, et sur l'affection
Qui nous conduict? Mis à fin ce propos,
Il despouilla ses membres bien dispos,
Et des deux mains ses habitz desliez
Autour du col a serrez et liez :
Puis s'esloingnant du bort, un peu en ça,
D'un sault de course en la mer se lança,
Tirant tousjours vers la claire lanterne:
Et tellement en la mer se gouverne,
Que luy tout seul navigeant vers sa dame
Estoit sa nef, son passeur, et sa rame.

Hero tandis, qui des creneaux esclaire,
De son manteau couvroit la lampe claire,
Quand s'eslevoit quelque nuysible vent,
Et la garda d'estaindre bien souvent,
Jusques à tant que Leander passé
Au port de Seste arriva tout lassé:
Et que la vierge [1] en sa tour haulte et forte
Le feit monter : mais sachez qu'à la porte
Elle embrassa, d'amour et d'aise pleine,
Son cher espoux quasy tout hors d'aleine,
Ayant encor ses blancz cheveulx mouillez [2] :

[1] Variante; *édition de* 1541.

Adonc la vierge....

[2] Variante ; *édition de Corrozet.*

Ayant encor ses blondz cheveulx mouillez.

Tous degoutans, et d'escume souillez:
Lors le mena dedans son cabinet,
Et quand son corps eust essuyé bien net,
D'huile rosat bien odorant l'oignit,
Et de la mer la senteur estaignit.

En un lict hault adoncques il se couche
Et elle aupres, qui sa vermeille bouche
Ouvrit, ainsi parlant à son espoux,
Auquel encor bien fort battoit le poulx :

Amy, tu as beaucoup de travail pris,
Plus qu'autre espoux n'en a onc entrepris :
Amy, tu as de travail pris beaucoup,
Assez te dois contenter pour un coup
De l'eau sallee et de l'odeur maulvaise
De la marine : or te metz à ton aise,
Et en mon sein (cher amy qui tant vaulx)
Ensevely tes labeurs et travaulx [1].

Leandre adonc sa ceincture impollue
Qu'elle portoit, soudain luy a tollue
D'autour du corps, et entrerent tous nuds
Aux sainctes loix de la doulce Venus.
Helas, c'estoient des nopces, mais sans danses :

[1] Variante; *édition de Gilles Corrozet.*

Et les travaulx et labeurs maritins
Boute les tous entre ces deux tetins.

C'estoit un lict, mais lict sans accordances
D'hymnes chantez : nul poete on n'y veit,
Qui du sacré mariage escrivist :
Cierge beneit aucun n'y fut posé,
Pour illustrer le lict de l'espousé :
Là menestriers ne sonnerent aulbades :
Là balladins ne jecterent gambades :
Chantz nuptiaulx point n'y furent chantez,
Par les amys, et les deux parentez :
Ainçoys à l'heure à coucher disposee
Silence feit le lict de l'espousee,
Et l'ornement et principale cure
De ceste feste, estoit la nuict obscure :
Si qu'Aurora, qui le monde embellit,
Ne veit jamais couché dedans ce lict
Le marié : car sans jour et sans guide
Tous les matins repassoit vers Abyde,
Infatigable et plein d'ardant desir
De retourner au nocturne plaisir.

Quant à Hero pour si seurement faire,
Que ses parens ne congneussent l'affaire,
Tousjours d'habit de nonnain se vestoit,
Et de jour vierge, et de nuict femme estoit.

O quantesfoys le beau jour evident
Ont souhaitté descendre en Occident.

Ainsi leur grande amytié conduisoient,

Et en plaisir secret se deduysoient :
Mais peu vescu ont en ceste maniere,
Et peu jouy de l'amour mariniere :
Car des que vint le bruyneux yver,
Voycy les ventz tous esmeuz arriver,
Qui esbranloient les fondemens profons
De l'eau debile, et battoient jusqu'au fons.
Faisans mouvoir d'orage horriblement
Toute la mer, çà et là : tellement
Que les nochers, fuyans les eaux irrees,
Avoient aux portz leurs voilles retirees.

Mais le fort vent, ne l'yver, ne l'orage
N'espoventa jamais ton fort courage,
O Leander ! Ains la lampe allumee
Dessus la tour à l'heure accoustumee
Te donna cueur d'entrer en la marine
Par ce dur temps, la faulse, et la maligne.

Helas Hero de bon sens despourveue,
Debvoit l'yver se passer de la veue
De son amy, sans plus faire reluyre
Le brandon prest à ses plaisirs destruire,
Mais destinee à son malheur la meine,
Si faict Amour : car de son plaisir pleine
Meit sur la tour le flambeau sans propos,
Non plus flambeau d'Amour, mais d'Atropos.

Or estoit nuict : quand les ventz vehemens,
Par merveilleux et divers soufflemens
Poulsans l'un l'autre en mer se remuerent,
Et peslemesle en fureur se ruerent
Sur le rivage à celle maulvaise heure :
Le povre amant, que faulx espoir asseure
D'aller encor aux ordinaires nopces,
Estoit porté des bruyantes et grosses
Vagues de mer. Ja les undes ensemble
S'entrebatoient : l'eau sallee s'assemble
Tout en un mont : les flotz sont jusqu'aux cieulx :
La terre esmeue est des ventz en tous lieux
Par leur combat : car Boreas se vire
Contre Notus, Eurus contre Zephyre :
Si que l'orage en mer bruyante espars
Inevitable estoit de toutes pars.

Leandre alors, qui maulx intollerables
Avoit souffert des undes implacables,
Prioit Venus de luy estre opportune,
Prioit Thetis, se vouoit à Neptune,
Et n'oublia de dire à Boreas :
O Aquilon, qui tant labouré as
Au faict d'amour pour la pucelle Attique,
Enten à moy : mais nul dieu aquatique
A son prier n'a l'oreille inclinee,
Et n'a l'amour sceu vaincre destinee :
Car tout rompu de ceste impetueuse

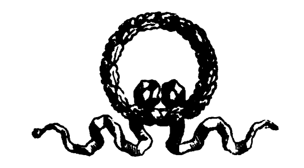
Emotion de la mer fluctueuse,
Aux jambes eust les puissances debiles,
Ses bras mouvans devindrent immobiles,
Et en sa gorge entroit avec l'escume
Grand' quantité d'eau pleine d'amertume.
Finablement le vent par sa rudesse
Estaindre vint la lanterne traistresse,
Avec la vie, et l'ardante amytié
De Leander, digne de grand'pitié.

Tandis Hero avoit ses beaulx yeulx vertz
Tousjours au guet, vigilans et ouvers,
Et lors sur piedz pleurant, pensant, resvant,
La miserable, en sa face levant,
Va veoir du jour la claire estoille Aurore,
Et ne veoit point son cher espoux encore.
Parquoy estant ja estainct le flambeau,
Deçà, delà, jecta son œil tant beau
Sur le grand doz de la mer, pour sçavoir
Si son amy navigeant pourra veoir:
Mais, las, si tost qu'elle eust jecté sa veue
Encontrebas, la povre despourveue
Va veoir au pied de la tour, desciré
Contre les rocz, son amy desiré:
Dont par fureur rompit son vestement
Autour du sein : puis tout subitement,
Jectant un cry de personne insensee,
Du hault en bas de la tour s'est lancee.

Ainsi Hero mourut le cueur marry,
D'avoir veu mort Leander son amy [1] :
Et apres mort, qui amans desassemble,
Se sont encor tous deux trouvez ensemble.

[1] Variante; *édition de Corrozet.*

D'avoir veu mort Leander son mary.



PSAUMES DE DAVID.

La mort n'y mord.

PRÉFACE

DE JEAN CALVIN.

1543.

A TOUS CHRESTIENS ET AMATEURS DE LA PAROLLE DE DIEU,

SALUT.[1]

COMME c'est une chose bien requise en la Chrestienté et des plus necessaires que chascun fidele observe et entretienne la communion de l'Eglise en son endroict, frequentant les assemblees qui se font tant le dimanche que les autres

[1] Jean Calvin, dans cette préface, où brille une saine raison, combat la sotte tyrannie de l'église romaine, qui s'était arrogé le droit de défendre qu'on priât Dieu en langue vulgaire. Cette espèce de mandement ne ressemble en rien aux discussions théologiques de ces tems-là, aussi obscures que ridicules. Ici, l'esprit n'est pas effrayé de ces énigmes mystiques qui font reculer les OEdipes les plus intrépides; on n'y rencontre aucune de ces expressions hiéroglyfiques que la pédanterie des docteurs entassait comme des épouvantails pour défendre les pieuses abstractions des attaques du sens commun; la modération la plus noble remplace cette intolérance féroce, caractère du catholicisme, aux quinzième et seizième siècles; Calvin ne rappelle pas même les horribles persécutions dont on entourait sa doctrine naissante; c'est un père qui parle à ses enfans. Nous avons cru qu'on lirait avec plaisir ces belles pages d'un homme vertueux que de vils écrivains nous ont présenté comme un monstre abominable. Son crime, aux yeux de certaines gens, est d'avoir opposé aux vices et à l'ambition du clergé, la divine morale de l'évangile.

jours, pour honnorer et servir Dieu : aussi est il expedient et raisonnable, que tous congnoissent et entendent ce qui se dit et faict au Temple, pour en recevoir fruict et edification. Car nostre Seigneur n'a pas institué l'ordre que nous debvons tenir, quand nous convenons en son nom, seulement pour amuser le monde à veoir et regarder, mais plus tost a voulu qu'il en revinst proufict à tout son peuple, comme S. Paul tesmoingne, commandant que tout ce qui se faict en l'Eglise soit rapporté à l'edification commune de tous : ce que le serviteur ne commanderoit pas, que telle ne fust l'intention du maistre. Or cela ne se peult faire que nous ne soyons instruicts pour avoir intelligence de tout ce qui a esté ordonné pour nostre utilité. Car de dire que nous puissions avoir devotion, soit à prieres, soit à cerimonies, sans y rien entendre, c'est une grande mocquerie, combien qu'il se die communement. Ce n'est pas une chose morte ne brutive, que bonne affection envers Dieu, mais est un mouvement vif, procedant du S. Esprit, quand le cueur est droictement touché, et l'entendement illuminé. Et de faict, si l'on pouvoit estre edifié des choses qu'on voit, sans congnoistre ce qu'elles signifient, Sainct Paul ne deffendroit pas si rigoureusement de parler en langue incongneue : et n'useroit de ceste raison, qu'il n'y a nulle edification, sinon ou il y a doctrine. Pourtant, si nous voulons bien honnorer les saintes Ordonnances de nostre Seigneur, desquelles nous usons en l'Eglise, le principal est de sçavoir qu'elles contiennent, qu'elles veulent dire, et à quelle fin elles tendent : à fin que l'usage en soit utile et salutaire, et par consequent droictement reiglé. Or il y a en somme trois choses que nostre Seigneur nous a commandées d'observer en nos assemblees spirituelles, à sçavoir, la predication de sa parolle, les Oraisons publiques, et solemnelles, l'administration de ses Sacremens. Je me deporte de parler des predications pour ceste

heure, d'autant qu'il n'en est pas question. Touchant les deux autres parties qui restent, nous avons le commandement expres du S. Esprit, que les Oraisons se fassent en langue commune et congneue au peuple. Et dit l'apostre que le peuple ne peult repondre Amen, à la priere qui a esté faicte en langue estrange. Or est il ainsi, que puisqu'on la faict au nom et en la personne de tous, que chascun en doibt estre participant, parquoy ç'a esté une trop grande impudence à ceulx qui ont introduict la langue Latine par les Eglises, ou elle n'estoit communement entendue. Et n'y a subtilité ne cavillation qui les puisse excuser, que ceste façon ne soit perverse et desplaisante à Dieu. Car il ne fault presumer, qu'il ait agréable ce qui se faict directement contre son vouloir, et comme par despit de luy. Or ne le sçauroit plus despiter que d'aller ainsi à l'encontre de sa deffense, et se glorifier en ceste rebellion, comme si c'estoit une coustume perverse de les celebrer en telle sorte que le peuple n'en ait sinon la veue, sans exposition des mysteres qui y sont contenuz. Car si ce sont parolles visibles (comme S. Augustin les nomme) il ne fault pas qu'il y ait seulement un spectacle exterieur, mais que la doctrine soit conjoincte avec, pour en donner l'intelligence. Et aussi nostre Seigneur en les instituant, a bien demonstré cela: car il dit que ce sont tesmoingnages de l'alliance qu'il a faicte avec nous, et qu'il a confermee par sa mort. Il fault bien donc pour leur donner lieu, que nous sçachions et congnoissions ce qui s'y dit: autrement ce seroit en vain que nostre Seigneur ouvriroit la bouche pour parler, s'il n'y avoit oreilles pour escouter. Combien qu'il n'est ja mestier d'en faire longue dispute. Car quand la chose sera jugee de sens rassis, il n'y aura celluy qui ne confesse que c'est une pure bastellerie, d'amuser le peuple en des signes, dont la signification ne luy soit point exposee. Parquoy il est facile de veoir qu'on profane

les Sacremens de Jesus Christ, les administrant tellement que le peuple ne comprenne point les parolles qui y sont dictes. Et de faict, on voit les superstitions qui en sont sorties. Car on estime communement que la consecration, tant de l'eau du baptesme, que du pain et du vin en la cene de notre Seigneur, soit comme une espece d'enchantement : c'est à dire, quand on a soufflé et prononcé de bouche les parolles, que les creatures insensibles en sentent la vertu, encores que les hommes n'y entendent rien : or la vraye consecration est celle qui se faict par la parolle de foy, quand elle est declaree et reçeue, comme dit S. Augustin : ce qui est expressement compris aux parolles de Jesus Christ. Car il ne dit pas au pain, qu'il soit faict son corps : mais il a adressé sa parolle à la compagnie des fideles, disant, *prenez, mangez*, etc. Si nous voulons donc bien celebrer le Sacrement, il nous fault avoir la doctrine, par laquelle ce qui y est signifié nous soit declairé. Je sçay bien que cela semble fort estrange à ceulx qui ne l'ont pas accoustumé : comme il advient en toutes choses nouvelles. Mais c'est bien raison, si nous sommes disciples de Jesus Christ, que nous preferions son institution à nostre coustume. Et ne nous doibt pas sembler nouveau ce qu'il a institué des le commencement.

Si cela ne peult encore entrer en l'entendement d'un chascun, il nous fault prier Dieu qu'il lui plaise d'illuminer les ignorans, pour faire entendre combien il est plus sage que tous les hommes de la terre : à fin qu'ils apprennent de ne s'arrester plus à leur propre sens, ni à la sagesse folle et enragee de leurs conducteurs qui sont aveugles. Cependant pour l'usage de nostre Eglise, il nous a semblé bon de faire publier comme un formulaire des prieres et des Sacremens, à fin que chascun recongnoisse ce qu'il doibt dire et faire en l'assemblee Chrestienne; combien que ce livre ne proufitera pas seu-

lement au peuple de ceste Eglise; mais aussi à tous ceulx qui desireront sçavoir quelle forme doibvent tenir et suyvre les fideles, quand ilz conviennent au nom de Jesus Christ.

Nous avons donc recueilly en un sommaire la façon de celebrer les Sacremens, et sanctifier le mariage, semblablement des prieres et louenges, desquelles nous usons. Nous parlerons puis apres des Sacremens. Quant est des prieres publiques, il y en a deux especes. Les unes se font par simple parolle: les autres avec chant. Et n'est pas chose inventee depuis peu de temps. Car des la premiere origine de l'Eglise cela a esté, comme il appert par les histoires. Et mesme S. Paul ne parle pas seulement de prier de bouche, mais aussi de chanter. Et à la verité nous congnoissons par experience, que le chant a grande force et vigueur d'esmouvoir et enflamber le cueur des hommes, pour invocquer et louer Dieu d'un zele plus vehement et ardant. Il y a tousjours à regarder que le chant ne soit leger ni volage: mais qu'il ait poix et majesté (comme dit S. Augustin) et ainsi, qu'il y ait grande difference entre la musique qu'on faict pour resjouyr les hommes à table et en leurs maisons, et entre les psalmes qui se chantent en l'Eglise, en la presence de Dieu et de ses Anges. Or quand on vouldra droictement juger de la forme qui est ici exposee, nous esperons qu'on la trouvera saincte et pure: veu qu'elle est simplement reiglee à l'edification dont nous avons parlé, combien que l'usage de la chanterie s'estende plus loin. C'est que mesme par les maisons et par les champs ce nous soit une incitation et comme un organe à louer Dieu, et eslever nos cueurs à luy, pour nous consoler, en meditant sa vertu, bonté, sagesse, et justice, ce qui est plus necessaire qu'on ne sçauroit dire. Pour le premier, ce n'est pas sans cause que le S. Esprit nous exhorte si soingneusement par les sainctes Escriptures, de nous resjouyr

en Dieu, et que toute nostre joye soit là reduicte, comme à sa vraye fin : car il congnoist combien nous sommes enclins à nous resjouyr en vanité. Tout ainsi donc que notre nature nous tire et induict à chercher tous moyens de resjouyssance folle et vicieuse : aussi au contraire, nostre Seigneur, pour nous distraire et retirer des allechemens de la chair et du monde, nous presente tous moyens qu'il est possible, à fin de nous occuper en ceste joye spirituelle, laquelle il nous recommande tant. Or entre les autres choses qui sont propres pour recreer l'homme et luy donner volupté, la musique est la premiere, ou l'une des principales, et nous fault estimer que c'est un don de Dieu député à cest usage. Pourquoy d'autant plus debvons nous regarder de n'en point abuser, de paour de la souiller et contaminer, la convertissant en nostre condamnation, ou elle estoit dediee à nostre proufict et salut. Quand il n'y auroit autre consideration que ceste seule, si nous doibt elle bien esmouvoir à moderer l'usage de la musique, pour la faire servir à toute honnesteté, et qu'elle ne soit point occasion de nous lascher la bride à dissolution, ou de nous effeminer en delices desordonnees, et qu'elle ne soit point instrument de paillardise, ne d'aucune impudicité. Mais encores y a il davantage : car à grand' peine y a il en ce monde chose qui puisse plus tourner ou fleschir çà et là les mœurs des hommes, comme Plato l'a prudemment consideré. Et de faict, nous experimentons qu'elle a une vertu secrette et quasy incroyable à esmouvoir les cueurs en une sorte ou en l'autre. Parquoy nous debvons estre d'autant plus diligents à la reigler, en telle sorte qu'elle nous soit utile, et nullement pernicieuse. Pour ceste cause les Docteurs anciens de l'Eglise se complaignent souventesfoys de ce que le peuple de leur temps estoit adonné à chansons deshonnestes et impudiques, lesquelles non sans cause ilz estiment et appellent poison mortelle et sa-

tanique, pour corrompre le monde. Or en parlant maintenant de la musique, je comprens deux parties, à sçavoir la lettre, ou subjeçt et matiere, secondement le chant ou la melodie. Il est vray que toute parolle maulvaise (comme dit S. Paul) pervertit les bonnes mœurs : mais quand la melodie est avec, cela transperce beaucoup plus fort le cueur et entre au dedans : tellement que comme par un entonnoir le vin est jecté dedans le vaisseau : aussi le venin et la corruption est distillee jusques au profond du cueur par la melodie. Qu'est il donc question de faire? C'est d'avoir chansons non seulement honnestes, mais aussi sainctes, lesquelles nous soyent comme aiguillons pour nous inciter à prier et louer Dieu, à mediter ses œuvres à fin de l'aymer, craindre, honnorer et glorifier. Or, ce que dit Sainct Augustin, est vray, que nul ne peult chanter choses dignes de Dieu, sinon qu'il l'ait receu d'icelluy. Parquoy quand nous aurons bien circuit par tout pour chercher çà et là, nous ne trouverons meilleures chansons, ne plus propres pour ce faire, que les Psalmes de David : lesquelz le Sainct Esprit luy a dictez et faictz. Et pourtant, quand nous les chantons, nous sommes certains que Dieu nous met en la bouche les parolles, comme si luy mesmes chantoit en nous, pour exalter sa gloire. Parquoy Chrysostome exhorte tant hommes que femmes et petis enfans, de s'accoustumer à les chanter, à fin que cela soit comme une meditation pour s'associer à la compagnie des Anges. Au reste, il nous fault souvenir de ce que dit S. Paul, que les chansons spirituelles ne se peuvent bien chanter que de cueur. Or le cueur requiert l'intelligence. Et en cela (dit S. Augustin) gist la difference entre le chant des hommes et celluy des oiseaulx. Car une linote, un rossignol, un papegay chanteroit bien, mais ce sera sans entendre. Or le propre don de l'homme est de chanter, en sçachant ce qu'il dit. Apres l'intelligence doibt suivre le cueur

et l'affection : ce qui ne peult estre que nous n'ayons le Cantique imprimé en nostre memoire, pour jamais ne cesser de chanter. Pour ces raisons, ce present livre, mesme à ceste cause, oultre le reste qui a esté dict, doibt estre en singuliere recommandation à chascun qui desire se resjouyr honnestement et selon Dieu, veoir à son salut, et au proufict de ses prochains : et ainsi n'a point de mestier d'estre beaucoup recommandé de par moy, veu qu'en soy mesme il porte son prix et son los. Seulement que le monde soit si bien advisé, qu'au lieu de chansons en partie vaines et frivoles, en partie sottes et lourdes, en partie sales et villaines; et par consequent maulvaises et nuysibles, dont il a usé par cy devant, il s'accoustume cy apres à chanter ces divins et celestes Cantiques avec le bon roy David. Touchant la melodie, il a semblé le meilleur, qu'elle fust moderee en la sorte que nous l'avons mise, pour emporter poix et majesté convenable au subject, et mesme pour estre propre à chanter en l'Eglise, selon qu'il a esté dict. De Geneve ce 10 de juin 1543.



MAROT

AU ROY TRESCHRESTIEN,

FRANÇOYS Ier DE CE NOM,

SUR LA TRADUCTION DES PSALMES DE DAVID, SALUT.

1543.

Ja n'est besoing, roy qui n'as ton pareil,
Me soucier, ne demander conseil,
A qui je doy dedier cest ouvrage,
Car oultre encor qu'en toy gist mon courage,
Tant est cest œuvre et royal et chrestien,
Que de soy mesme il se dit estre tien,
Qui as par droict de treschrestien le nom,
Et qui es roy, non de moindre renom,
Que cestuy là qui meu du sainct Esprit,
A le dicter et le chanter se prit.

Certainement la grande conference
De ta haulteur, avec sa preference
Me monstre au doigt, qu'à toy le dedier,
C'est à son poinct la chose approprier :
Car il fut roy de prudence vestu,

Et tu es roy tout orné de vertu :
Dieu le donna aux peuples Hebraiques,
Dieu te debvoit, ce pense je, aux Galliques.
Il estoit roy, des siens fort honnoré,
Tu es des tiens peu s'en fault adoré.
Fort bien porta ses fortunes adverses,
Fors constamment les tiennes tu renverses.
Scavoir voulut toutes sciences bonnes,
Et qui est celle à quoy tu ne t'adonnes ?
En Dieu remeit et soy et son affaire
Tu as tresbien le semblable sceu faire :
Il eust en fin la paix par luy requise,
Tant quise l'as, qu'en fin tu l'as acquise :
Que diray plus ? vous estes les deux roys
Qui au milieu des martiaux desroys,
Avez acquis nom d'immortalité :
Et qui durant paix et tranquilité
L'avez acquis par sciences infuses,
Daignans tous deux tant honnorer les Muses,
Que d'employer la mesme forte dextre
Sceptre portant, et aux armes adextre,
A faire escriptz, qui si grande force ont,
Qu'en rien subjectz à la mort ilz ne sont.

O doncques roy, prens l'œuvre de David,
Œuvre plus tost de Dieu qui le ravit,
D'autant que Dieu son Apollo estoit,
Qui luy en train et sa harpe mettoit.

Le sainct Esprit estoit sa Calliope,
Son Parnassus, montaigne à double croppe,
Fut le sommet du hault ciel cristallin:
Finablement son ruisseau cabalin
De grace fut la fontaine profonde,
Ou a grans traictz il beut de la claire unde
Dont il devint poete en un moment
Le plus profond dessoubz le firmament:
Car le subject qui la plume en la main
Prendre luy feit, est bien autre qu'humain.

Icy n'est pas l'aventure d'Enee,
Ne d'Achilles la vie demenee.
Fables n'y sont plaisantes mensongeres,
Ne de mondains les amours trop legeres:
Ce n'est pas cy le poete escrivant.
Au gré du corps à l'esprit estrivant.
Ses vers divins, ses chansons mesurees,
Plaisent, sans plus, aux ames bien heurees.
Pource que là trouvent leur doulx amant
Plus ferme et clair, que nul vray diamant:
Et que ses faictz, sa bonté, et son prix
Y sont au long recitez et compris.

Icy sont donc les louenges escriptes
Du roy des roys, du Dieu des exercites,
Icy David le grand prophete Hebrieu
Nous chante et dit quel est ce puissant Dieu

Qui de berger en grand roy l'erigea,
Et sa houlette en sceptre luy changea.
Vous y orrez de Dieu la pure loy
Plus clair sonner, qu'argent de fin alloy :
Et y verrez quelz maulx et biens adviennent
A tous ceulx là qui la rompent et tiennent.

Icy sa voix sur les reprouvez tonne,
Et aux esleuz toute asseurance donne,
Estant aux uns aussi doulx et traictable,
Qu'aux autres est terrible et redoubtable.
Icy oyt on l'esprit de Dieu, qui crie
Dedans David, alors que David prie :
Et faict de luy ne plus ne moins que faict
De sa musette un bon joueur parfaict.
Christ y verrez par David figuré,
Et ce qu'il a pour noz maulx enduré
Voyre mieulx painct, mille ans ains sa venue
Qu'apres la chose escripte et advenue
Ne le paindroient, qui est cas bien estrange,
Le tien Janet, ne le grand Miquel l'Ange.

Qui bien y lit, à congnoistre il apprend,
Soy et celluy qui tout veoit et comprend :
Et y orra sur la harpe chanter,
Que d'estre rien, rien ne se peult vanter :
Et qu'il est tout en ses faictz. Quant au reste
Fort admirable icy se manifeste,

Soit par l'effect des grands signes monstrez
Aux siens estant par Pharaon oultrez:
Soit par le grand et merveilleux chef d'œuvre
Au ciel vousté, qui toutes choses cœuvre:
Ou par les cours que faict l'obscure nuict,
Et le clair jour, qui par compas la suyt:
Soit par la terre en l'air espars pendue:
Ou par la mer autour d'elle espandue:
Ou par le tout, qui aux deux prend naissance,
Surquoy il veult qu'ayons toute puissance,
Nous apprenant à le glorifier,
Et de quel cueur nous fault en luy fier.

O gentilz cueurs et ames amoureuses,
S'il en fut onc, quand serez langoureuses
D'infirmité, prison, pesché, soucy,
Perte, ou opprobre, arrestez vous icy:
Espece n'est de tribulation,
Qui n'ait icy sa consolation:
C'est un jardin plein d'herbes et racines,
Ou de tous maulx se trouvent medecines.

Quant est de l'art aux Muses reservé
Homere grec ne l'a mieulx observé:
Descriptions y sont propres et belles:
D'affection, il n'en est point de telles:
Et trouveras, Sire, que sa couronne,
Ne celle là qui ton chef environne,

N'est mieulx ne plus de gemmes entournee
Que son œuvre est de figures ornee:
Tu trouveras le sens en estre tel,
Qu'il rend là hault son David immortel,
Et immortel ça bas son livre : pource
Que l'Eternel en est premiere source:
Et vouluntiers toutes choses retiennent,
Le naturel du lieu dont elles viennent.

Pas ne fault donc qu'aupres de luy Horace
Se mette en jeu, s'il ne veult perdre grace,
Car par sus luy vole nostre poete,
Comme feroit l'aigle sur l'alouette?
Soit à escrire en beaulx lyriques vers,
Soit, à toucher la lyre en sons divers.

N'a il souvent au doulx son de sa lyre,
Bien appaisé, de Dieu courroucé l'ire?
N'en a il pas souvent de ces bas lieux
Les escoutans ravy jusques aux cieulx,
Et faict cesser de Saul la manie,
Pendant le temps que duroit l'armonie?
Si Orpheus jadis l'eust entendue,
La sienne il eust à quelque arbre pendue:
Si Arion l'eust ouy resonner,
Plus de la sienne il n'eust voulu sonner :
Et si Phebus un coup l'eust escoutee,
La sienne il eust en cent pieces boutee :

Au moins laissé le sonner pour l'ouyr,
A fin d'apprendre, et de se resjouyr :
En luy quictant son laurier de bon cueur,
Comme en escriptz et en armes vainqueur.
Or sont en l'air perduz les plaisans sons
De ceste lyre, et non pas ses chansons.
Dieu a voulu, jusque icy qu'en son temple
Par ces beaulx vers on le serve et contemple :
Bien est il vray comme encores se veoit,
Que la rigueur du long temps les avoit
Renduz obscurs, et durs d'intelligence ;
Mais tout ainsi qu'avecques diligence,
Sont esclairciz, par bons espritz rusez
Les escripteaux des vieulx fragmentz usez,
Ainsi, o roy, par les divins espritz
Qui ont soubz toy Hebrieu langage appris [1]
Nous sont jectees les Psalmes en lumiere,
Clairs, et au sens de la forme premiere.
Dont apres eulx, si peu que faire sçay
T'en ay traduict, par maniere d'essay,
Trente, sans plus, en ton noble langage,
Te suppliant les recevoir pour gage
Du residu qui ja est consacré,
Si les veoir tous il te venoit à gré.

[1] Jacques d'Estaples qui publia un psautier selon cinq textes, avec des commentaires, et le savant Valtade, professeur de langue hébraique au collége royal. Il avait engagé Marot à traduire les Psaumes, et même il l'avait aidé de ses conseils. Voyez *l'Essai sur la vie et les ouvrages de Marot.*

AUX
DAMES DE FRANCE,

TOUCHANT LESDICTS PSALMES.

1543.

QUAND viendra le siecle doré,
Qu'on verra Dieu seul adoré,
Loué, chanté, comme il l'ordonne,
Sans que ailleurs sa gloire l'on donne?
Quand n'auront plus ne cours ne lieu
Les chansons de ce petit Dieu,
A qui les painctres font des aesles?
O vous dames et damoyselles,
Que Dieu feit pour estre son temple,
Et faictes soubz maulvais exemple,
Retentir et chambres et salles,
De chansons mondaines ou salles:
Je veulx icy vous presenter
Dequoy, sans offense, chanter:
Et sçachant que point ne vous plaisent
Chansons qui de l'amour se taisent:
Celles qu'icy presenter j'ose
Ne parlent, certes, d'autre chose.

Ce n'est qu'amour : Amour luy mesme,
Par sa sapience supresme,
Les composa, et l'homme vain,
N'en a esté que l'escrivain.

Amour, duquel parlant je voys,
A faict en vous langage et voix,
Pour chanter ces haultes louenges,
Non point celles des dieux estranges,
Qui n'ont ne pouvoir ny aveu
De faire en vous un seul cheveu.

L'Amour dont je veulx que chantez,
Ne rendra voz cueurs tourmentez
Ainsi que l'autre, mais, sans doubte,
Il vous remplira l'ame toute
De ce plaisir solacieux
Que sentent les anges aux cieulx :
Car son esprit vous fera grace,
De venir prendre en vos cueurs place,
Et les convertir et muer,
Faisant voz levres remuer,
Et voz doigtz sur les espinettes,
Pour dire sainctes chansonnettes.

O bien heureux qui veoir pourra
Fleurir le temps que l'on orra,
Le laboureur à sa charrue,
Le charretier parmy la rue,

Et l'artisan en sa boutique,
Avecques un psalme ou cantique
En son labeur se soulager:
Heureux qui orra le berger
Et la bergere au boys estans,
Faire que rochers et estangs,
Apres eulx chantent la haulteur
Du sainct nom de leur Createur.

Souffrirez vous qu'à joye telle,
Plus tost que vous, Dieu les appelle?
Commencez, dames, commencez,
Le siecle doré avancez,
En chantant d'un cueur debonnaire
Dedans ce sainct cancionnaire:
A fin que du monde s'envole
Ce Dieu inconstant d'amour folle,
Place faisant à l'amyable
Vray Dieu d'amour non variable.

PSALMES
DE DAVID,

TRADUICTZ EN RITHME FRANÇOYSE, SELON LA VERITÉ HEBRAIQUE.

1540.—1543.

I.

ARGUMENT.

Ce psalme chante, que ceulx sont bien heureux qui rejectans les mœurs, et le conseil des maulvais, s'addonnent à congnoistre, et mettre à effect la loy de Dieu : et malheureux ceulx qui font au contraire. Chose propre pour consoler les bons Chrestiens.

Beatus vir qui non abiit....

Qui au conseil des malings n'a esté,
Qui n'est au trac des pecheurs arresté,
Qui des mocqueurs au banc place n'a prise :
Mais nuict et jour, la loy contemple et prise
De l'Eternel, et en est desireux,
Certainement cestuy là est heureux.

Et si sera semblable à l'arbrisseau [1]
Planté au long d'un clair courant ruisseau,
Et qui son fruict en sa saison apporte :
Duquel aussi la fueille ne chet morte :

[1] Variante.

Et semblera un arbre grand et beau....

Si qu'un tel homme, et tout ce qu'il fera,
Tousjours heureux et prospere sera.

Car les pervers n'auront telles vertus :
Ainçoys seront semblables aux festus,
Et à la pouldre au gré du vent chassee.
Parquoy sera leur cause renversee
En jugement et tous ces reprouvez
Au reng des bons ne seront point trouvez :

Car l'Eternel les justes congnoist bien,
Et est soingneux, et d'eulx et de leur bien :
Pourtant auront felicité qui dure.
Et pour autant qu'il n'a ne soing ne cure
Des mal vivans[1], le chemin qu'ilz tiendront,
Eulx, et leurs faictz en ruyne viendront.

II.

ARGUMENT.

Icy voit on comment David et son royaume sont vraye figure, et indubitable prophetie de Jesus Christ et de son regne. Psalme propre contre les Juifs.

Quare fremuerunt gentes......

POURQUOY font bruict et s'assemblent les gens,
Quelle folie à murmurer les meine?

[1] Variante :

Quant aux meschans qui n'ont ne soing ne dure
De s'amender, le chemin qu'ilz tiendront....

Pourquoy sont tant les peuples diligens
A mettre sus une entreprise vaine?

Bendez se sont les grans roys de la terre,
Et les primats ont bien tant presumé
De conspirer et vouloir faire guerre
Tous contre Dieu et son roy bien aymé.

Disans entre eulx : Desrompons et brisons
Tous les liens dont lier nous pretendent :
Au loing de nous jectons et mesprisons
Le joug, lequel mettre sur nous s'attendent.

Mais cestuy là, qui les haultz cieulx habite,
Ne s'en fera que rire de là hault.
Le Tout puissant de leur façon despite
Se mocquera, car d'eulx il ne luy chault.

Lors s'il luy plaist, parler à eulx viendra
En son courroux, plus qu'autre espoventable :
Et tous ensemble estonnez les rendra,
En sa fureur terrible et redoubtable.

Roys, dira il, d'ou vient ceste entreprise?
De mon vray roy j'ay faict election,
Je l'ay sacré, sa couronne il a prise
Sur mon tressainct, et hault mont de Sion

Et je, qui suis le roy qui luy ay pleu,

Racompteray sa sentence donnee :
C'est qu'il m'a dict : Tu es mon filz esleu,
Engendré t'ay ceste heureuse journee.

Demande moy, et pour ton heritage
Subjectz à toy tous peuples je rendray :
Et ton empire aura cest advantage,
Que jusqu'aux bordz du monde l'estendray.

Verge de fer en ta main porteras,
Pour les dompter, et les tenir en serre :
Et s'il te plaist menu les briseras,
Aussi aisé comme un vaisseau de terre.

Maintenant donc, o vous et roys et princes,
Plus entenduz et sages devenez.
Juges aussi des terres et provinces,
Instruction à ceste heure prenez.

Du Seigneur Dieu serviteurs rendez vous,
Craignez son ire, et luy vueillez complaire :
Et d'estre à luy vous resjouyssez tous,
Ayans tousjours craincte de luy desplaire.

Faictes hommage aux filz, qu'il vous envoye,
Que courroucé ne soit amerement,
A fin aussi que de vie et de voye
Ne perissiez trop malheureusement.

Car tout à coup son courroux rigoureux,
S'embrasera, qu'on ne s'en donra garde.
O combien lors ceulx là seront heureux,
Qui se seront mis en sa sauvegarde.

III.

ARGUMENT.

David assailly d'une grosse armee s'estonne du commencement : puis prend une si grande fiance en Dieu, qu'apres l'avoir imploré il s'asseure de la victoire. Psalme propre pour un chef de guerre moins bien accompaigné que son ennemy.

Domine, quam multiplicati sunt....

O Seigneur que de gens
A nuyre diligens,
Qui me troublent et grévent :
Mon Dieu, que d'ennemys,
Qui aux champs se sont mis,
Et contre moy s'eslevent.

Certes plusieurs j'en voy,
Qui vont disant de moy,
Sa force est abolie.
Plus ne trouve en son Dieu
Secours en aucun lieu.
Mais c'est à eulx follie.

Car tu es mon tresseur
Bouclier et deffenseur,

Et ma gloire esprouvee:
C'est toy, à bref parler,
Qui fais que puis aller
Hault la teste levée.

J'ay crié de ma voix
Au Seigneur maintesfoys,
Luy faisant ma complaincte:
Et ne m'a repoulsé,
Mais tousjours exaulcé,
De sa montaigne saincte.

Dont coucher m'en iray,
En seurté dormiray,
Sans craincte de mesgarde:
Puis me reveilleray,
Et sans paour veilleray,
Ayant Dieu pour ma garde.

Cent mil' hommes de front,
Craindre ne me feront,
Encor qu'ilz l'entreprinsent:
Et que pour m'estonner,
Clore et environner,
De tous costez me vinsent.

Vien donc, declaire toy
Pour moy, mon Dieu, mon roy,

Qui de buffes renverses
Mes ennemys mordantz,
Et qui leur rompz les dentz
En leur bouches perverses.

C'est de toy, Dieu treshault,
De qui attendre fault
Vray secours et deffense:
Car sur ton peuple estends
Tousjours, en lieu et temps,
Ta grand' beneficence.

IV.

ARGUMENT.

En la conspiration d'Absalon, il invocque Dieu, reprend les princes d'Israël conspirans contre luy, les appelle à repentence, et conclud qu'il se trouve bien de se fier en Dieu. Psalme pour un prince qu'on veult deposer de son throsne.

Cum invocarem, exaudivit me....

QUAND je t'invocque, helas escoute,
O Dieu de ma cause et raison:
Mon cueur serré au large boute,
De ta pitié ne me reboute,
Mais exaulce mon oraison.

Jusques à quand, gens inhumaines,
Ma gloire abbatre tascherez?
Jusques à quand emprises vaines

Sans fruict, et d'abusion pleincs
Aymerez vous, et chercherez?

Scachez puisqu'il le convient dire,
Que Dieu pour son roy gracieux,
Entre tous m'a voulu eslire :
Et si à luy crie et souspire
Il m'entendra de ses haultz cieulx.

Tremblez doncques de telle chose,
Sans plus contre son vueil pecher,
Pensez en vous ce que propose
Dessus voz lictz en chambre close,
Et cessez de plus me fascher.

Puis offrez juste sacrifice
Du cueur contrict bien humblement,
Pour repentance d'un tel vice,
Mettant au Seigneur Dieu propice
Voz fiances entierement.

Plusieurs gens disent : Qui sera ce
Qui nous fera veoir force biens?
O Seigneur, par ta saincte grace,
Vueilles la clarté de ta face
Eslever sur moy et les miens.

Car plus de joye m'est donnee
Par ce moyen (o Dieu treshault)

Que n'ont ceulx qui ont grand' annee
De froment, et bonne vinee,
D'huiles et tout ce qu'il leur fault.

Si qu'en paix et en seurté bonne
Coucheray et reposeray :
Car, Seigneur, ta bonté l'ordonne:
Et elle seule espoir me donne,
Que seur et seul regnant seray.

V.

ARGUMENT.

David en exil ayant beaucoup souffert, et s'attendant souffrir d'avantage par les flatteurs qui estoient autour de Saul, dresse sa priere à Dieu : puis se console, quand il pense que le Seigneur a toujours les maulvais en haine, et qu'il favorise les bons. Psalme propre contre les calumniateurs.

Verba mea auribus percipe...

Aux parolles que je veulx dire
Plaise toy l'oreille prester,
Et à congnoistre t'arrester,
Pourquoy mon cueur pense et souspire,
Souverain Sire.

Entens à la voix tresardante
De ma clameur, mon Dieu, mon roy.
Veu que tant seulement à toy
Ma supplication presente
J'offre et presente.

VI.

ARGUMENT.

David malade à l'extresmité a horreur de la mort : desire avant que mourir, glorifier encore le nom de Dieu, puis tout à coup se resjouyt de sa convalescence, et de la honte de ceulx qui s'attendoient à sa mort. Psalme propre pour les malades.

Domine, ne in furore tuo arguas me...

NE vueilles pas, o Sire,
Me reprendre en ton ire
Moy qui t'ay irrité :
N'en ta fureur terrible
Me punir de l'horrible
Tourment qu'ay merité.

Ains Seigneur, viens estendre
Sur moy ta pitié tendre.
Car malade me sens.
Santé doncques me donne :
Car mon grand mal estonne
Tous mes os et mes sens.

Et mon esprit se trouble
Grandement, et au double,
En extresme soucy
O Seigneur plein de grace,
Jusques à quand sera ce
Que me lairras ainsi ?

Helas, Sire, retourne:
D'entour de moy destourne
Ce merveilleux esmoy:
Certes grande est ma faulte,
Mais, par ta bonté haulte
De mourir garde moy.

Car en la mort cruelle
Il n'est de toy nouvelle
Memoire ne renom:
Qui penses tu qui die,
Qui loue, et psalmodie
En la fosse ton nom?

Toute nuict tant travaille,
Que lict, chalict et paille,
En pleurs je fais noyer:
Et en eau goutte à goutte
S'en va ma couche toute,
Par si fort larmoyer.

Mon œil pleurant sans cesse
De despit et destresse,
En un grand trouble est mis:
Il est envieilly d'ire
De veoir entour moy rire
Mes plus grans ennemis.

Sus sus, arriere iniques,

Deslogez tyranniques
De moy tous à la foys:
Car le Dieu debonnaire
De ma plaincte ordinaire
A bien ouy la voix.

Le Seigneur en arriere
N'a point mis ma priere,
Exaulcé m'a des cieulx:
Receu a ma demande,
Et ce que luy demande
Accordé m'a, et mieulx.

Doncques honteux deviennent,
Et pour vaincuz se tiennent
Mes adversaires tous:
Que chascun d'eulx s'esloingne
Subit, en grand vergoingne,
Puis que Dieu m'est si doulx.

VII.

ARGUMENT.

Il prie d'estre preservé de la grande persecution de Saul, met en avant son innocence, requiert le royaume à luy promis, et confusion à ses adversaires. Finablement il chante qu'ilz periront de leurs propres glaives, et en loue Dieu. Psalme pour un prince, qui en guerre a le droict pour soy.

Domine, Deus meus, in te speravi.

Mon Dieu j'ay en toy esperance,
Donne moy donc saulve asseurance,

De tant d'ennemys inhumains,
Et fais que ne tombe en leurs mains :
Affin que leur chef ne me grippe,
Et ne me desrompe et dissipe,
Ainsi qu'un lyon devorant,
Sans que nul me soit secourant.

Mon Dieu sur qui je me repose,
Si j'ay commis ce qu'il propose,
Si de luy faire ay projeté
De ma main tour de lascheté :
Si mal pour mal j'ay voulu faire
A cest ingrat : mais au contraire,
Si faict ne luy ay tour d'amy
Quoy qu'à tort me soit ennemy :

Je veulx qu'il me poursuyve en guerre,
Qu'il m'attaigne et rue par terre,
Soit de ma vie ruyneur,
Et mette à neant mon honneur.
Leve toy donc, leve toy, Sire,
Sur mes ennemys en ton ire,
Veille pour moy que je sois mis
Au droict, lequel tu m'as promis.

A grans trouppeaulx le peuple vienne
Autour de la majesté tienne :
Sois pour la cause de nous deux,
Hault eslevé au milieu d'eulx.

Là des peuples Dieu sera juge:
Et alors, mon Dieu mon refuge,
Juge moy en mon equité,
Et selon mon integrité.

La malice aux malings consomme:
Et soutien le droict et juste homme,
Toy juste Dieu, qui jusqu'aux fons
Sondes les cueurs maulvais et bons :
C'est Dieu qui est mon asseurance,
Et mon pouvoir : j'ay esperance
En luy qui garde, et faict vainqueur
Un chascun qui est droict de cueur.

Dieu est le juge veritable
De celluy qui est equitable,
Et de celluy semblablement,
Qui l'irrite journellement:
Si celluy qui tasche à me nuyre,
Ne se veult changer et reduire,
Dieu viendra son glaive aguiser,
Et bander son arc, pour viser.

Desja le grand Dieu des alarmes
Luy prepare mortelles armes :
Il faict dards propres, et servans
A poursuyvre mes poursuyvans :
Et l'autre engendre chose vaine,
Ne conçoit que travail et peine

Pour enfanter (quoy qu'il en soit)
Le rebours de ce qu'il pensoit.
A caver une grande fosse
Il met solicitude grosse :
Mais en la fosse qu'il fera,
Luy mesmes il tresbuchera.

Le mal qu'il me forme et appreste
Retournera dessus sa teste :
Bref, je voy, le mal qu'il commet
Luy descendre sur le sommet.
Dont louenge au Seigneur je donne,
Pour sa justice droicte et bonne :
Et tant que terre hanteray,
Le nom du Treshault chanteray.

VIII.

ARGUMENT.

Avec grande admiration David celebre icy la merveilleuse puissance du createur de toutes choses, et la grande bonté dont il a daigné user envers l'homme, l'ayant faict tel qu'il est. Psalme que toute creature humaine debvroit sçavoir et chanter.

Domine, dominus noster, quam admirabile....

O Nostre Dieu, et Seigneur amyable,
Combien ton nom est grand et admirable
Par tout ce val terrestre spacieux,
Qui ta puissance esleve sur les cieulx.

En tout se veoit ta grand' vertu parfaicte,
Jusqu'à la bouche aux enfans qu'on alaicte:
Et rendz par là confuz et abbatu
Ton ennemy qui nie ta vertu.

Mais quand je voy et contemple en courage
Tes cieulx, qui sont de tes doigts hault ouvrage,
Estoilles, lune, et signes differentz
Que tu as faictz et assis en leurs rengz :

Adonc je dy à part moy (ainsi comme
Tous esbahy) et qu'est ce que de l'homme?
D'avoir daigné de luy te souvenir,
Et de vouloir en ton soing le tenir.

Tu l'as faict tel que plus il ne luy reste,
Fors estre Dieu, car tu l'as quant au reste,
Abondamment de gloire environné,
Remply de biens, et d'honneur couronné.

Regner le fais sur les œuvres tant belles
De tes deux mains, comme seigneur d'icelles.
Tu as, de vray, sans quelque exception
Mis soubz ses piedz tout en subjection.

Brebis, et beufz, et leurs peaulx, et leurs laines,
Tous les trouppeaulx des haultz montz et des plaines,
En general toutes bestes cherchans
A pasturer par les boys et les champs.

Oyseaulx de l'air, qui volent, et qui chantent,
Poissons de mer, ceulx qui nagent, et hantent
Par les sentiers de mer grans et petis,
Tu les as tous à l'homme assubjectis.

O nostre Dieu, et Seigneur amyable,
Comme à bon droict est grand et admirable
L'excellent bruict de ton nom precieux
Par tout ce val terrestre spacieux?

IX.

ARGUMENT.

C'est un chant triumphal, par lequel David rend graces à Dieu de certaine bataille qu'il gagna, en laquelle mourut son principal ennemy (aucuns estiment que ce fut Goliath). Apres, il magnifie la justice de Dieu qui venge les siens en temps et lieu. Psalme propre pour un chef de guerre vainqueur.

Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo.

De tout mon cueur t'exalteray
Seigneur, et si racompteray
Toutes tes œuvres nompareilles,
Qui sont dignes de grans merveilles.

En toy je me veulx resjouyr,
D'autre soulas ne veulx jouyr :
O Treshault, je veulx en cantique
Celebrer ton nom autentique.

Pource que par ta grand' vertu
Mon ennemy s'enfuyt batu,
Desconfit de corps et courage,
Au seul regard de ton visage.

Car tu m'as esté si humain,
Que tu as pris ma cause en main,
Et t'es assis, pour mon refuge,
En chaire comme juste juge.

Tu as desfaict mes ennemys,
Le meschant en ruyne mis:
Pour tout jamais leur renommee,
Tu as estaincte et consumee.

Or ca ennemy cault et fin,
As tu mis ton emprise à fin?
As tu rasé noz citez belles?
Leur nom est il mort avec elles?

Non, non, le Dieu qui est là hault,
En regne qui jamais ne fault,
Son throsne a dressé tout propice
Pour faire raison et justice.

Là jugera il justement,
La terre ronde entierement,
Pesant les causes en droicture
De toute humaine creature.

Et Dieu la retraite sera
Du povre qu'on pourchassera :
Voyre sa retraite opportune
Au plus dur temps de sa fortune.

Dont ceulx qui ton nom congnoistront,
Leur asseurance en toy mettront :
Car, Seigneur qui à toy s'addonne,
Ta bonté point ne l'abandonne.

Chantez en exultation
Au Dieu qui habite en Sion :
Noncez à gens de toutes guises
Ses œuvres, grandes et exquises.

Car du sang des justes s'enquiert,
Luy en souvient, et le requiert :
Jamais la clameur il n'oublie
De l'affligé qui le supplie.

Seigneur Dieu, ce disois je en moy
Veoy par pitié, que j'ay d'esmoy
Par mes ennemys rempliz d'ire,
Et du pas de mort me retire.

Affin qu'au milieu de l'enclos
De Sion, j'annonce ton los
En demenant resjouyssance,
D'estre recoux par ta puissance.

Incontinent les malheureux
Sont cheuz au piege faict par eulx:
Leur pied mesme s'est venu prendre
Au filé qu'il ont osé tendre.

Ainsi est congneu l'immortel,
D'avoir faict un jugement tel,
Que l'inique a senty l'oultrage,
Et le mal de son propre ouvrage.

Croyez que tousjours les meschans
S'en iront à bas tresbuchans,
Et toutes ces gens insensees,
Qui n'ont point Dieu en leurs pensees.

Mais l'homme povre humilié
Ne sera jamais oublié.
Jamais de l'humble estant en peine,
L'esperance ne sera vaine.

Vien, Seigneur, monstre ton effort,
Que l'homme ne soit le plus fort:
Ton pouvoir les gens venir face,
En jugement devant ta face.

Seigneur Dieu qui immortel es,
Tressaillir de craincte fais les:
Donne leur à congnoistre comme
Nully d'entre eulx n'est rien fors qu'homme.

X.

ARGUMENT.

Ce psalme est une priere contre les pervers nuysans, et malicieux hommes, qui par dol, et par force, oppressent les bons et les plus foibles : et y sont descriptz l'orgueil, et les moyens dont envers eulx usent les maulvais. Psalme propre pour le temps qui court.

Domine, ut quid recessisti longè?

D'OND vient cela, Seigneur je te supply,
Que loing de nous te tiens les yeulx couvers,
Te caches tu pour nous mettre en oubly?
Mesmes au temps qui est dur et divers?
Par leur orgueil sont ardantz les pervers
A tourmenter l'humble qui peu se prise :
Fais que sur eulx tombe leur entreprise.

Car le maling se vante, et se faict seur,
Qu'en ses desirs n'aura aucun deffault :
Ne prisant rien que l'avare amasseur,
Et mesprisant l'Eternel de là hault,
Tant est il fier que de Dieu ne luy chault?
Mais tout cela qu'il pense en sa memoire,
C'est, Dieu n'est point, et si ne le veult croire.

Tout ce qu'il faict tend à mal sans cesser,
De sa pensee est loing ton jugement:
Tant est enflé, qu'il cuyde renverser
Ses ennemys à soufler seulement.
En son cueur dit : d'esbranler nullement

Garde je n'ay : car je sçay qu'en nul aage
Ne peult tomber sur moy aucun dommage.

D'un parler sainct plein de deception,
Le faulx parjure est tousjours embouché:
Dessoubz sa langue, avec oppression,
Desir de nuyre est tousjours embusché.
Semble au brigand, qui sur les champs caché,
L'innocent tue en caverne secrette,
Et de qui l'œil povres passans aguette.

Aussi l'inique use du tour secret
Du lyon cault en sa tasniere, helas,
Pour attraper l'homme simple et povret,
Et l'engloutir quand l'a pris en ses laqs.
Il faict le doulx, le marmiteux, le las:
Mais soubz cela par sa force perverse,
Grand' quantité de povres gens renverse.

Et dit encor en son cueur vitieux,
Que Dieu ne veult la souvenance avoir
De tout cela et qu'il couvre ses yeulx
A celle fin, de jamais n'en rien veoir.
Leve toy donc, Seigneur, pour y pourvoir:
Haulse la main dessus, je te supplie,
Et ceulx qui sont persecutez n'oublie.

Pourquoy irrite et contemne en ses faictz
L'homme meschant le Dieu doulx et humain?

En son cueur dit, qu'enqueste tu n'en fais :
Mais tu veois bien son meffaict inhumain.
Et voyant tout, prens les causes en main :
Voyla pourquoy s'appuye le debile
Sur toy, qui es le support du pupille.

Brise la force et le bras plein d'exces
Du malfaicteur, inique et reprouvé :
Fais de ses maulx l'enqueste et le proces,
Plus n'en sera par toy un seul trouvé.
Lors à jamais roy de tous approuvé
Regnera Dieu, quand en sa terre saincte
Sera la race aux iniques estaincte.

O Seigneur donc, s'il te plaist tu orras
Mon povre peuple en ceste aspre saison :
Et bon courage et espoir luy donras
Prestant l'oreille à son humble oraison :
Qui est de faire aux plus petis raison,
Droict aux foulez : si que l'homme de terre
Ne vienne plus leur faire paour ne guerre.

XI.

ARGUMENT.

Il se complainct de ceulx qui le chassoient de toute la terre d'Israel. Puis chante sa confiance en Dieu, et le jugement d'iceluy sur les bons et sur les maulvais. Psalme consolatif pour ceulx qui sont en tribulation, et mis hors la grace de leurs seigneurs.

In Domino confido...

VEU que du tout en Dieu mon cueur s'appuye,

Je m'esbahy comment de vostre mont
Plus tost qu'oyseau, dictes que je m'enfuye.
Vray est que l'arc les malings tendu m'ont,
Et sur la corde ont assis leur sagettes,
Pour contre ceulx, qui de cueur justes sont,
Les descocher, jusques en leurs cachettes.

Mais on verra bien tost en neant mise
L'intention de telz malicieux,
Quel' faulte aussi, a le juste commise?
Sçachez que Dieu a son palais aux cieulx:
Dessus son throsne est l'eternel monarque
Là hault assis, il veoit tout de ses yeulx,
Et son regard les humains note et marque.

Tout il espreuve et le juste il appreuve:
Mais son cueur hayt qui ayme extorsion,
Et l'homme en qui violence se treuve.
Plouvoir fera feu de punition
Sur les malings, soulphre chauld, flamme ardante,
Vent fouldroyant : voyla la portion
De leur bruvage, et leur paye evidente.

Car il est juste, et pource ayme justice:
Tournant tousjours, par douce affection,
Vers l'homme droict son œil doulx et propice.

XII.

ARGUMENT.

Il parle contre les flateurs de la court de Saul, qui par flateries, dissimulations, et arrogance, estoient molestes à chascun, et prie Dieu y donner ordre. Psalme pour tout peuple vexé des gouverneurs de prince.

Salvum me fac, Domine....

DONNE secours, Seigneur, il en est heure,
Car d'hommes droictz sommes nous desnüez :
Entre les filz des hommes ne demeure
Un qui ait foy, tant sont diminuez.

Certes chascun, vanité, menteries,
A son prochain dit ordinairement :
Aux levres n'a l'homme que flateries,
Et disant l'un, son cueur pense autrement.

Dieu vueille donc ces levres blandissantes
Tout à travers pour jamais inciser :
Pareillement ces langues arrogantes,
Qui bravement ne font que deviser.

Qui mesmement entre eulx ce propos tiennent :
Nous serons grans par noz langues sur tous:
A nous de droict, noz levres appartiennent,
Flatons, mentons; qui est maistre sur nous?

Pour l'affligé, pour les petis qui crient,
Dit le Seigneur, ores me leveray:
Loing les mettray les langues qui varient
Et de leurs laqs chascun d'eulx saulveray:

Certes de Dieu la parolle se treuve
Parolle nette, et trespure est sa voix:
Ce n'est qu'argent affiné à l'espreuve,
Argent au feu espuré par sept foys.

Toy donc, Seigneur, ta promesse, et tes hommes,
Garde et maintien par ta gratuité:
Et de ces gens, dont tant molestez sommes,
Delivre nous à perpetuité.

Car les malings à grans trouppes cheminent,
Deçà delà tout est plein d'inhumains,
Lors que d'iceulx les plus meschans dominent,
Et qu'eslevez sont entre les humains.

XIII.

ARGUMENT.

Apres plusieurs batailles perdues il se complainct de ce que Dieu tarde tant à le secourir : puis le prie luy donner la joye de victoire obtenue. Psalme pour chefz de guerre infortunez.

Usquequo, Domine, oblivisceris...

JUSQUES à quand as estably
Seigneur, de me mettre en oubly?

Est ce à jamais? par combien d'aage
Destourneras tu ton visage
De moy, las d'angoisse remply?

Jusques à quand sera mon cueur
Veillant, conseillant, practiqueur,
Et plein de soucy ordinaire?
Jusques à quand mon adversaire
Sera il dessus moy vainqueur?

Regarde moy, mon Dieu puissant,
Respons à mon cueur gemissant,
Et mes yeulx troublez illumine:
Que mortel dormir ne domine
Dessus moy quasy perissant.

Que celluy qui guerre me faict,
Ne die point, je l'ay deffaict:
Et que tous ceulx qui tant me troublent
Le plaisir qu'il ont ne redoublent,
Par me veoir tresbucher de faict.

En toy gist tout l'espoir de moy,
Par ton secours, fais que l'esmoy
De mon cueur, en plaisir se change:
Lors à Dieu chanteray louenge
Car de chanter j'auray dequoy.

XIV.

ARGUMENT.

Il dit que tout est plein d'infideles et ethniques : descrit leur entendement corrompu : souhaitte et predict leur ruine, et la délivrance du peuple de Dieu, par eulx devoré. Psalme contre les ennemys de Dieu, et de ceulx qui l'ayment.

Dixit insipiens in corde suo....

Le fol maling en son cueur dit et croit
Que Dieu n'est point et corrompt et renverse
Ses mœurs, sa vie, horribles faictz exerce:
Pas un tout seul ne faict rien bon ne droict,
Ny ne vouldroit.

Dieu du hault ciel a regardé icy
Sur les humains, avecques diligence,
S'il en verroit quelqu'un d'intelligence
Qui d'invocquer la divine mercy
Fust en soucy.

Mais tout bien veu, a trouvé que chascun
A fourvoyé, tenant chemins damnables:
Ensemble tous sont faictz abominables:
Et n'est celluy qui face bien aucun,
Non jusqu'à un.

N'ont ilz nul sens, tous ces pernicieux,
Qui font tout mal, et jamais ne se changent:
Qui comme pain mon povre peuple mangent,

Et d'invocquer ne sont point soucieux
Le Dieu des cieulx ?

Certainement tous esbahiz seront,
Que sur le champ ilz trembleront de craincte:
Car l'Eternel, par sa faveur tressaincte,
Tiendra pour ceulx qui droictz se trouveront,
Et l'aymeront.

Ha malheureux vous vous estudiez
A vous mocquer de l'intention bonne,
Que l'immortel au povre affligé donne,
Pource qu'ilz sont sur luy tous appuyez
Et en riez.

O qui et quand de Sion sortira,
Pour Israel secours en sa souffrance ?
Quand Dieu mettra son peuple à delivrance
De joye adonc Israel jouyra,
Jacob rira.

XV.

ARGUMENT.

Ce psalme chante de quelles mœurs doibvent estre ornez les vrays citoyens des cieulx. Psalme propre pour inciter à bien vivre.

Domine, quis habitabit...

QUI est ce qui conversera
O Seigneur, en ton tabernacle,

Et qui est celluy qui sera
Si heureux que par grace aura
Sur ton sainct mont seur habitacle?

Ce sera celluy droictement
Qui va rondement en besoingne,
Qui ne faict rien que justement,
Et dont la bouche ouvertement
Verité en son cueur tesmoingne.

Qui par sa langue point ne faict
Rapport, qui loz d'autruy efface:
Qui à son prochain ne meffaict:
Qui aussi ne souffre de faict,
Qu'opprobre à son voisin on face.

Ce sera l'homme contemnant
Les vitieux, aussi qui prise
Ceulx qui craignent le Dieu regnant:
Ce sera l'homme bien tenant
(Fust ce à son dam) la foy promise.

Qui à usure n'entendra:
Et qui si bien justice exerce,
Que le droict d'autruy ne vendra:
Qui charier ainsi vouldra,
Craindre ne fault que jamais verse.

XVI.

ARGUMENT.

Hymne tresexcellent, lequel David chante au Seigneur Dieu apres qu'il l'eust rendu paisible et victorieux sur Saul, et sur tous ses autres ennemys, prophetisant de Jesus Christ en la conclusion du psalme.

Diligam te, Domine.

Je t'aymeray en toute obeissance
Tant que vivray, o mon Dieu ma puissance,
Dieu c'est mon roch, mon rempart hault et seur,
C'est ma rançon, c'est mon fort deffenseur.
En luy seul gist ma fiance parfaicte,
C'est mon pavois, mes armes, ma retraite:
Quant je l'exalte et prie en ferme foy,
Soudain rescoux des ennemis me voy.

Dangers de mort un jour m'environnerent,
Et grans torrentz de malings m'estonnerent,
J'estois bien pres du sepulchre venu
Et des filletz de la mort prevenu:
Ainsi pressé soudain j'invocque et prie
Le Toutpuissant, hault à mon Dieu je crie:
Mon cry au ciel jusqu'à luy penetra,
Si que ma voix en son oreille entra.

Incontinent tremblerent les campaignes:
Les fondementz des plus haultes montaignes

Tous esbranlez, s'esmeurent grandement:
Car il estoit courroucé ardament:
En ses naseaux luy monta la fumee,
Feu aspre yssoit de sa bouche allumee:
Si enflambé en son courage estoit,
Qu'ardentz charbons de toutes pars jectoit:

Baissa le ciel, de descendre print cure,
Ayant soubz piedz une brouee obscure:
Monté estoit sur Cherubin mouvant,
Voloit guindé sur les aesles du vent.
Et se cachoit dedans les noires nues
Pour tabernacle autour de luy tendues:
Enfin rendit par sa grande clarté
Ce gros amas de nues escarté:

Gresle jectant et charbons vifz en terre,
Au ciel menoit l'Eternel grand tonnerre:
L'Altitonnant sa voix grosse hors meit,
Et gresle et feu sur la terre transmit,
Lança ses dards, rompit toutes leurs bandes,
Doubla l'esclair, leur donna frayeurs grandes,
A ta menace, et du fort vent poulsé
Par toy, Seigneur, en ce poinct courroucé,

Furent canaulx desnuez de leur onde,
Et descouvertz les fondemens du monde.
Sa main d'enhault icy bas me tendit,
Et hors des eaux sain et sauf me rendit.

Me recourut des puissans et faussaires
(Et plus que moy renforcez) adversaires :
A mes dangers il preveut et prevint :
Quand il fut temps, secours de Dieu me vint :

Me meit au large, et si fit entreprise
De me garder, car il me favorise.
Or m'a rendu selon mon equité,
Et de mes mains selon la pureté.
Car du Seigneur j'avois suivy la voye,
Ne revolté mon cueur de luy n'avoye :
Ains tousjours eu devant l'œil tous ses dictz,
Sans rejecter un seul de ses edictz :

Si qu'envers luy entier en tout affaire
Me suis monstré, me gardant de mal faire.
Or m'a rendu selon mon equité,
Et de mes mains selon la pureté.
Certes Seigneur qui sçais telles mes œuvres,
Au bon tresbon, pur au pur te desœuvres,
Tu es entier à qui entier sera,
Et deffaillant à qui failly aura.

Les humbles vivre en ta garde tu laisses,
Et les sourcilz des braves tu rabaisses :
Aussi mon Dieu ma lanterne allumas,
Et esclairé en tenebres tu m'as :
Par toy donnay à travers la bataille.
Mon Dieu devant je saultay la muraille,

C'est l'Eternel qui entier est trouvé,
Son parler est comme au feu esprouvé :

C'est un bouclier de forte resistance,
Pour tous ceulx là qui ont en luy fiance.
Mais qui est Dieu sinon le supernel?
Ou qui est fort si ce n'est l'Eternel?
De hardiesse et force il m'environne,
Et seure voye à mes emprises donne:
Mes piedz à ceulx de chevreulx faict egaulx,
Pour monter lieux difficiles et haultz :

Ma main par luy aux armes est aprise,
Si que du bras un arc d'acier je brise :
De ton secours l'escu m'as apporté,
Et m'a ta dextre au besoing supporté.
Ta grand' bonté ou mon espoir mettoye,
M'a faict plus grand encor que je n'estoye:
Preparer vins mon chemin soubz mes pas,
Dont mes tallons glissans ne furent pas.

Car ennemys sceu poursuyvre et attaindre,
Et ne revins sans du tout les estaindre :
Durer n'ont peu, tant bien le ay secoux,
Ains à mes piedz tresbucherent de coups:
Circuy m'as de belliqueuse force ,
Ployant soubz moy qui m'envahir s'efforce,
Tu me monstras le dos des ennemys,
Et mes hayneux j'ay en ruyne mis:

Ilz ont crié, n'ont eu secours quelconques,
Mesmes à Dieu et ne les ouyt oncques :
Comme la pouldre au vent les ay renduz
Et comme fange en la place estenduz.
Delivré m'as du mutin populaire,
Et t'a pleu chef des nations me faire :
Voyre le peuple, à moy peuple incongneu,
Soubz mon renom obeir m'est venu :

Maintz estrangers par servile contraincte
M'ont faict honneur d'obeissance saincte:
Maintz estrangers redoubtans mes effortz,
Espouventez ont tremblé en leurs fortz.
Vive mon Dieu, à mon saulveur soit gloire,
Exalté soit le Dieu de ma victoire,
Qui m'a donné pouvoir de me venger,
Et qui soubz moy les peuples faict renger:

Me garentit qu'ennemys ne me grevent,
M'esleve hault sur tous ceulx qui s'eslevent
Encontre moy, me delivrant à plein
De l'homme ayant le cueur d'oultrage plein.
Pourtant, mon Dieu, parmy les gens estranges
Te beniray en chantant tes louenges.
Ce Dieu, je dy, qui magnifiquement
Saulva son roy, et qui uniquement
David son oinct traicte en grande clemence :
Traictant, de mesme, à jamais sa semence.

XVII.

ARGUMENT.

Il monstre par le merveilleux ouvrage des cieulx combien Dieu est puissant : loue et exalte la loy divine, et en fin prie le Seigneur, qu'il le preserve de peché : à fin de luy estre agreable. Psalme pour faire contempler la puissance, et bonté de Dieu.

Cœli enarrant gloriam Dei...

Les cieulx en chascun lieu,
La puissance de Dieu
Racomptent aux humains :
Ce grand entour espars,
Nonce de toutes pars
L'ouvrage de ses mains.

Jour apres jour coulant
Du Seigneur va parlant
Par longue experience :
La nuict suyvant la nuict
Nous presche et nous instruict
De sa grand' sapience.

Et n'y a nation,
Longue prolation,
Tant soit d'estranges lieux,
Qui n'oye bien le son
La maniere et façon,
Du langage des cieulx.

Leur tour par tout s'estend,
Et leur propos s'entend
Jusques au bout du monde:
Dieu en eulx a posé
Palais bien composé
Au soleil clair et munde:

Dont il sort ainsi beau
Comme un espoux nouveau
De son paré pourpris:
Semble un grand prince à veoir,
S'esgayant pour avoir
D'une course le prix.

D'un bout des cieulx il part,
Et attainct l'autre part
En un jour, tant est viste:
Oultre plus, n'y a rien
En ce val terrien,
Qui sa chaleur evite.

La tresentiere loy
De Dieu souverain roy,
Vient l'ame restaurant.
Son tesmoingnage seur,
Sapience en doulceur
Monstre à l'humble ignorant.

D'iceluy roy des roys

Les mandemens sont droictz,
Et joye au cueur assignent:
Les commandemens saincts
De Dieu, sont purs et sains,
Et les yeulx illuminent.

L'obeissance à luy
Est un tressainct appuy
A perpetuité:
Dieu ne faict jugement,
Qui veritablement,
Ne soit plein d'equité.

Ces choses sont encor
Plus desirables qu'or.
Fust ce fin or de touche:
Et en un cueur sans fiel,
Sont plus doulces que miel,
Ne pain de miel en bouche.

Qui servir te vouldra,
Par ces poinctz apprendra
A ne se fourvoyer:
Et en les observant,
En aura le servant,
Grand et riche loyer.

Mais ou se trouvera
Qui ses faultes scaura

Numbrer penser ne dire?
Las de tant de pechez
Qui me sont tous cachez,
Purge moy, trescher Sire.

Aussi de grans forfaictz
Temerairement faictz
Soit ton serf relasché:
Qu'ilz ne regnent en moy:
Si seray hors d'esmoy,
Et net de grand peché.

Ma bouche prononcer
Ne mon cueur rien penser
Ne puisse, qui ne plaise
A toy mon deffendeur,
Saulveur, et amandeur
De ma vie maulvaise.

XVIII.

ARGUMENT.

Prophetie de Jesus Christ, en laquelle David chante d'entree, sa basse et honteuse dejection : puis l'exaltation et l'estendue de son royaume jusques aux fins de la terre, et la perpetuelle duree d'iceluy. Psalme propre pour chanter à la passion du redempteur.

Deus meus, respice in me; quare me dereliquisti?

Mon Dieu, mon Dieu pourquoy m'as tu laissé
Loing de secours, d'ennuy tant oppressé,

Et loing du cry que je t'ay addressé
Et ma complaincte?

De jour mon Dieu, je t'invocque sans faincte
Et toutesfoys ne respond ta voix saincte,
De nuict aussi et n'ay dequoy estaincte
Soit ma clameur.

Helas, tu es le sainct et la tremeur:
Et d'Israel le resident bonheur,
Là ou t'a pleu, de ton loz et honneur
On chante et prise.

Noz peres ont leur fiance en toy mise,
Leur confiance ilz ont sur toy assise:
Et tu les as de captifz en franchise
Tousjours boutez.

A toy crians, d'ennuy furent ostez
Esperé ont en tes sainctes bontez,
Et ont receu sans estre reboutez,
Ta grace prompte.

Mais moy je suis un ver qui rien ne monte,
Et non plus homme, ains des hommes la honte:
Et plus ne sers que de fable et de compte
Au peuple bas.

Chascun qui veoit comme ainsi tu m'abbas,
De moy se mocque, et y prend ses esbas:
Me font la moue, et puis hault et puis bas,
Hochent la teste.

Puis vont disans : Il s'appuye et s'arreste
Du tout sur Dieu, et luy faict sa requeste:
Donc il le saulve, et que secours luy preste,
S'il l'ayme tant.

Si m'as tu mis hors du ventre pourtant,
Causes d'espoir tu me fuz apportant,
Des que j'estois les mammelles tetant
De ma nourrice.

Et qui plus est sortant de la matrice
Me recueillit ta saincte main tutrice,
Et te monstras estre mon Dieu propice
Des que fuz né.

Ne te tiens donc de moy si destourné:
Car le peril m'a de pres adjourné:
Et n'est aucun par qui me soit donné
Secours ne grace.

Maint gros toreau m'environne et menace:
Les gros toreaux de Bassan, terre grasse,
Pour m'assieger m'ont suyvy à la trace
En me pressant.

Et tout ainsi qu'un lyon ravissant,
Apres la proye en fureur rugissant,
Ilz ont ouvert dessus moy languissant
    Leur gueulle gloute.

Las ma vertu comme eau s'escoule toute,
N'ay os qui n'ait la joincture dissoulte:
Et comme cire en moy fond goutte à goutte,
    Mon cueur fasché.

D'humeur je suis comme tuile asseché:
Mon palais est à ma langue attaché:
Tu m'as faict pres d'estre au tombeau couché,
    Reduict en cendre.

Car circuy m'ont les chiens pour me prendre:
La faulse trouppe est venue m'offendre,
Venue elle est me transpercer, et fendre
    Mes piedz et mains.

Compter je puis mes os du plus au moins:
Ce que voyant les cruelz inhumains,
Tout resjouiz me jectent regardz maintz,
    Avec risee.

Ja ma despouille entre eulx ont divisee:
Entre eulx desja ma robbe deposee
Ilz ont au sort hazardeux exposee
    A qui l'aura.

Seigneur, ta main donc ne s'esloingnera :
Ains par pitié secours me donnera :
Et s'il te plaist, elle se hastera,
    Mon Dieu, ma force.

Saulve de glaive, et de mortelle estorce
Mon ame, helas, que de perdre on s'efforce :
Delivre la, que du chien ne soit morse,
    Chien enragé.

Du leonin gosier encouragé
Delivre moy : respons à l'affligé
Qui est par grans licornes assiegé
    Des cornes d'elles.

Si compteray à mes freres fideles
Ton nom treshault : tes vertus immortelles
Diray parmy les assemblees belles,
    Parlant ainsi :

Vous craignans Dieu confessez le sans si,
Filz de Jacob exaltez sa mercy :
Crains le tousjours toy d'Israel aussi
    La race entiere :

Car rebouté n'a l'humble en sa priere
Ne destourné de luy sa face arriere :
S'il a crié, sa bonté singuliere
    L'a exaulcé.

Ainsi ton loz par moy sera haulsé,
En grande trouppe, et mon vœu ja dressé
Rendray devant le bon peuple amassé,
Qui te crainct, Sire.

Là mangeront les povres à suffire,
Benira Dieu, qui Dieu crainct et desire :
O vous ceulx là, sans fin, je le puis dire,
Voz cueurs vivront.

Cela pensant tous se convertiront
Les boutz du monde, et à Dieu serviront :
Bref, toutes gens leurs genoux fleschiront
En ta presence.

Car ilz sçauront qu'à la divine essence
Seule, appartient regne et magnificence :
Donc sur les gens seras par excellence
Roy conquerant.

Gras et repeuz te viendront adorant :
Voyre le maigre à la fosse courant :
Et dont la vie est hors de restaurant,
Te donra gloire.

Puis leurs enfans à te servir et croire
S'enclineront : et en tout territoire,
De filz en filz il sera faict memoire
Du Toutpuissant.

Tousjours viendra quelcun d'entre eulx yssant,
Lequel au peuple à l'advenir naissant,
Ira par tout ta bonté annonçant
Sur moy notoire.

XIX.

ARGUMENT.

Il chante les biens et la felicité qu'il a et d'une merveilleuse fiance promet que Dieu, duquel ce bien luy vient le traictera tousjours de mesme.

Dominus regit me, et nihil.....

MON Dieu me paist soubz sa puissance haulte,
C'est mon berger, de rien je n'auray faulte.
En tect bien seur, joignant les beaulx herbages,
Coucher me faict, me meine aux clairs rivages,
Traicte ma vie en doulceur treshumaine,
Et pour son nom par droictz sentiers me meine :

Si seurement, que quand au val viendroye,
D'umbre de mort, rien de mal ne craindroye,
Car avec moy tu es à chascune heure :
Puis ta houlette et conduicte m'asseure.
Tu enrichis de vivres necessaires
Ma table, aux yeulx de tous mes adversaires :

Tu oings mon chef d'huiles et senteurs bonnes
Et jusque aux bortz pleine tasse me donnes.

Voyre, et feras que ceste faveur tienne,
Tant que vivray compaignie me tienne,
Si que tousjours de faire ay esperance,
En la maison du Seigneur demourance.

XX.

ARGUMENT.

David feit ce psalme, pour dire quand on ameneroit l'arche ou habitoit la divinité dedans le temple que Salomon debvoit faire. Et est ledict psalme propre pour chanter à la consecration d'un nouveau temple.

Domini est terra et plenitudo...

La terre au Seigneur appartient,
Tout ce qu'en sa rondeur contient,
Et ceulx qui habitent en elle:
Sur mer fondemens luy donna,
L'enrichit, et l'environna
De mainte riviere tresbelle.

Mais sa montaigne est un sainct lieu,
Qui viendra donc au mont de Dieu,
Qui est ce qui là tiendra place?
L'homme de mains et cueur lavé,
En vanitez non eslevé,
Et qui n'a juré en fallace.

L'homme tel, Dieu le benira:
Dieu son saulveur le munira

De misericorde et clemence.
Telle est la generation
Cherchant, cherchant d'affection
Du Dieu de Jacob la presence.

Haulsez vos testes, grans portaulx,
Huys eternelz, tenez vous haultz,
Si entrera le roy de gloire.
Qui est ce roy tant glorieux?
C'est le fort Dieu victorieux,
Le plus fort qu'en guerre on peult croire.

Haulsez vos testes, grans portaulx,
Huys eternelz, tenez vous haultz,
Si entrera le roy de gloire.
Qui est ce roy tant glorieux?
Le Dieu d'armes victorieux,
C'est luy qui est le roy de gloire.

XXI.

ARGUMENT.

Icy l'homme pressé de ses pechez, et de la malice de ses ennemys, prie le seigneur Dieu pour soy : et generalement pour tout le peuple.

Ad te, Domine, levavi animam meam.

A toy, mon Dieu, mon cueur monte,
En toy mon espoir ay mis :

Fais que je ne tombe à honte
Au gré de mes ennemys.
Honte n'auront voyrement
Ceulx qui dessus toy s'appuyent,
Mais bien ceulx qui durement
Et sans cause les ennuyent.

Le chemin que tu nous dresses
Fais moy congnoistre, Seigneur,
De tes sentes et addresses
Vueilles moy estre enseigneur.
Achemine moy au cours
De ta verité patente,
Comme Dieu de mon secours
Où j'ay chascun jour attente.

De tes bontez te recorde,
Metz en memoire, et estends
Ceste grand' misericorde,
Dont usé as de tout temps.
Oublie la mauvaistié
De l'orde jeunesse mienne:
De moy selon ta pitié,
Par ta bonté te souvienne.

Dieu est bon et veritable,
L'a esté, et le sera,
Parquoy en voye equitable
Les pecheurs addressera.

Les humbles fera venir
A vie juste et decente:
Aux humbles fera tenir,
L'Eternel sa droicte sente.

Bonté, seurté, souvenance,
Ce sont de Dieu les sentiers,
A ceulx qui sa convenance
Gardent bien et vouluntiers.
Helas Seigneur tout parfaict,
Pour l'amour de ton nom mesme
Pardonne moy mon forfaict:
Car c'est un forfaict extresme.

Quel homme c'est et vray dire
Qui en Dieu son desir a,
Du chemin qu'il doibt eslire
L'Eternel l'advertira :
A repos parmy ses biens
Vivra son cueur en grand aage,
Puis auront les enfans siens
La terre pour heritage.

Dieu faict son secret paroistre
A ceulx qui l'ont en honneur,
Et leur monstre et faict congnoistre
De son contract la teneur.
Quant à moy yeulx, et espritz
En tout temps, à Dieu je tourne:

Car mes piedz quant ilz son pris,
Du filé tire, et destourne.

Jecte donc sur moy la veue,
Prens de moy compassion,
Personne suis despourveue,
Seule et en affliction.
Ja mon cueur sens empirer
Et augmenter ses destresses,
Las vueille moy retirer
De ces miennes grans oppresses:

Tourne à mon tourment ta face,
Veoy ma peine et mon soucy
Et tous mes pechez efface,
Qui sont cause de cecy.
Veoy mes ennemys qui sont
Non seulement grosse bande,
Mais qui sur moy, certes ont
Hayne furieuse et grande.

Preserve de leur embusche
Ma vie et delivre moy:
Qu'à honte je ne tresbuche,
Puis que j'ay espoir en toy.
Que ma simple integrité
(Comme à l'un des tiens) me serve
Et de toute adversité
Israel tire et conserve.

XXII.

ARGUMENT.

David puny par maladie pour son peché chante que heureux sont ceulx qui par leur coulpe ne tombent point en l'inconvenient ou il est : confesse son peché : Dieu luy pardonne : enhorte les maulvais à bien vivre, et les bons à se resjouyr. Psalme pour quiconque pense le mal qu'advient de son peché.

Beati quorum remissæ sunt iniquitates.

O bien heureux celluy, dont les commises
Transgressions sont par grace remises :
Duquel aussi les iniques pechez,
Devant son Dieu sont couvertz et cachez.
O combien plein de bonheur je repute
L'homme à qui Dieu son peché point n'impute :
Et en l'esprit duquel n'habite point
D'hypocrisie, et de fraude un seul poinct.

Durant mon mal soit que vinse à me taire,
Las de crier : soit que me prinse à braire
Et à gemir tout le jour sans cesser :
Mes os n'ont faict que fondre et s'abaisser.
Car jour et nuict ta main dure ay sentie :
Par mon peché, sur moy appesantie :
Si que l'humeur de moy ainsi traicté
Sembloit du tout secheresse d'esté.

Mais mon peché je t'ay declairé, Sire,
Caché ne l'ay : et n'ay sceu si tost dire,

Il fault à Dieu confesser mon meffaict,
Que ta bonté vray pardon ne m'ayt faict.
Pour ceste cause, à heure propre et bonne
Te requerra toute saincte personne :
Et quand de maulx un deluge courroit,
D'icelle adonc approcher ne pourroit.

C'est toy qui quiers mon fort, et ma retraite
C'est toy qui fais qu'ennuy mal ne me traicte:
C'est toy par qui à tous coups m'est livré
Dequoy chanter, par me veoir delivré.
Viença chascun, je te veulx faire entendre
Et te monstrer la voye où tu dois tendre,
En ayant l'œil droict dessus toy planté,
Pour t'addresser, comme experimenté.

Ne sois semblable à cheval ny à mulle,
Qui n'ont en eulx intelligence nulle.
Pour les garder de mordre tu refrains
Leurs dents et gueulle, avecques mors et freins.
L'homme endurcy sera dompté de mesmes,
Par maulx sans numbre, et par douleurs extresmes,
Mais qui en Dieu mettra tout son appuy
Par grand' doulceur sera traicté de luy.

Or ayez donc de plaisir jouyssance,
Et tous en Dieu prenez resjouyssance,
Justes humains : menez joye orendroit
Chascun de vous, qui avez le cueur droict.

XXIII.

ARGUMENT.

C'est un bel hymne, auquel le prophete invite d'entree à celebrer le Toutpuissant, puis chante que tout est plein de sa bonté, recite ses merveilles, admoneste les princes de ne se fier en leurs forces, et que Dieu assiste à ceulx qui le reverent : puis invocque sa bonté.

Exultate justi in Domino, rectos....

Resveillez vous chascun fidele,
Menez en Dieu joye orendroit.
Louenge est tresseante et belle
En la bouche de l'homme droict.
Sur la doulce harpe
Pendue en escharpe
Le Seigneur louez :
De lucz, d'espinettes,
Sainctes chansonnetes
A son nom jouez.

Chantez de luy par melodie,
Nouveau vers, nouvelle chanson,
Et que bien on la psalmodie
A haulte voix et plaisant son.
Car ce que Dieu mande,
Qu'il dit, et commande,
Est juste et parfaict :
Tout ce qu'il propose,

Qu'il faict et dispose,
A fiance est faict.

Il ayme d'amour souveraine,
Que droict regne et justice ait lieu :
Quand tout est dict, la terre est pleine
De la grande bonté de Dieu.
Dieu par sa parole
Forma chascun pole,
Et ciel precieux :
Du vent de sa bouche
Feit ce qui attouche,
Et orne les cieulx.

Il a les grans eaux amassees,
Et la mer comme en un vaisseau,
Aux abysmes les a mussees
Comme un tresor en un monceau.
Que la terre toute
Ce grand Dieu redoubte,
Qui feit tout de rien :
Qu'il n'y ait personne
Qui ne s'en estonne,
Au val terrien.

Car toute chose qu'il a dicte,
A esté faicte promptement :
L'obeissance aussi subite,
A esté que le mandement.

Le conseil, l'emprise
Des gens, il debrise,
Et met à l'envers :
Vaines, et cassees
Il rend les pensees
Des peuples divers.

Mais la divine providence
Son conseil sçait perpetuer,
Ce que son cueur une foys pense
Dure à jamais sans se muer.
O gent bien heuree
Qui toute asseuree,
Pour son Dieu le tient :
Heureux le lignage
Que Dieu en partage
Choisit et retient.

Le Seigneur eternel regarde
Icy bas du plus hault des cieulx,
Dessus les humains il prend garde
Et les veoit tous devant ses yeulx.
De son throsne stable,
Paisible, equitable,
Ses clairs yeulx aussi
Jusqu'au fons visitent
Tous ceulx qui habitent
En ce monde icy.

Car luy seul, sans autre puissance
Forma leurs cueurs telz qu'ilz les ont :
C'est luy seul qui a congnoissance
Quelles toutes leurs œuvres sont.
    Numbre de gensdarmes
    En assaulx, n'allarmes
    Ne saulvent le Roy:
    Bras ny hallebarde,
    L'homme fort ne garde
    De mortel desroy.

Celluy se trompe, qui cuyde estre
Saulvé par cheval bon et fort :
Ce n'est point par sa force adextre
Que l'homme eschappe un dur effort.
    Mais l'œil de Dieu veille
    Sur ceulx, à merveille,
    Qui de voulunté
    Craintifz le reverent :
    Qui aussi esperent
    En sa grand' bonté.

A fin que leur vie il delivre,
Quand la mort les menacera :
Et qu'il leur donne dequoy vivre,
Au temps que famine sera.
    Que doncques nostre ame,
    L'Eternel reclame,

S'attendant à luy :
Il est nostre addresse,
Nostre forteresse,
Pavoy et appuy.

Et par luy grand' resjouyssance
Dedans noz cueurs tousjours aurons,
Pourveu qu'en la haulte puissance
De son nom sainct nous esperons.
Or ta bonté grande
Dessus nous s'espande,
Nostre Dieu, et roy,
Tout ainsi, qu'entente,
Espoir et attente
Nous avons en toy.

XXIV.

ARGUMENT.

Il s'esmerveille de la grande bonté de Dieu, laquelle est si espandue par tout, que mesmes les maulvais s'en sentent : puis chante que les esleuz la sentent singulierement sur tous, comme par benediction : et prie Dieu la continuer plus longuement, à ceulx qui le congnoissent, et le garder de la violence des maulvais, desquelz il predict aussi la ruyne.

Dixit injustus, ut delinquat in semetipso...

Du maling les faictz vicieux
Me disent, que devant ses yeulx
N'a point de Dieu la craincte:
Car tant se plaist en son erreur,

Que l'avoir en hayne et horreur
C'est bien force contraincte.
Son parler est nuysant et fin :
Doctrine va fuyant, à fin
De jamais bien ne faire :
Songe en son lict meschanceté :
Au chemin tors est arresté :
A nul mal n'est contraire.

O Seigneur ta benignité
Touche aux cieulx, et ta vérité
Dresse aux nues la teste.
Tes jugementz semblent haultz montz :
Un abysme tes actes bons,
Tu gardes homme et beste.
O que tes graces nobles sont
Aux hommes qui confiance ont,
En l'umbre de tes aesles ?
De tes biens saoules leurs desirs :
Et au fleuve de tes plaisirs,
Pour boire les appelles.

Car source de vie en toy gist,
Et ta clarté nous eslargist
Ce qu'avons de lumiere.
Continue, o Dieu tout puissant,
A tout cueur droict te congnoissant
Ta bonté coustumiere.

Que le pied de l'homme inhumain,
De moy n'approche, et que sa main
Ne m'esbranle ne greve.
C'est faict, les iniques cherront,
Et repoulsez, tresbucheront,
Sans qu'un d'eulx se releve.

XXVI.

ARGUMENT.

A fin que les bons ne s'esbahissent de veoir prosperer les maulvais, David chante que toutes choses viendront à soubhait à ceulx qui ayment et craignent Dieu : et que ceulx qui n'en font conte (combien qu'ilz semblent florir pour quelque temps) seront enfin desracinez. Psalme pour consoler les povres vivans.

Noli æmulari in malignantibus.

Ne sois fasché si durant ceste vie
Souvent tu veois prosperer les meschans,
Et des malings aux biens ne porte envie :
Car en ruyne à la fin tresbuchans,
Seront faulchez comme foin, en peu d'heure,
Et secheront comme l'herbe des champs.

En Dieu te fie, à bien faire labeure,
La terre auras pour habitation :
Et jouyras de rente vraye et seure,
En Dieu feras ta delectation :
Et des soubhaitz que ton cueur vouldra faire,
Te donnera pleine fruiction.

Remetz en Dieu, et toy, et ton affaire,
En luy te fie, et il accomplira
Ce que tu veulx accomplir et parfaire:
Ta preudhommie en veue il produira
Comme le jour, si que ta vie bonne,
Comme un midy par tout resplendira.

Laisse Dieu faire, atten le, et ne donne
Soucy aucun, regret ne desplaisir,
Du prosperant, qui à fraude s'addonne.
Si dueil en as, vueilles t'en dessaisir,
Et de te joindre à eulx n'aye courage,
Pour faire mal, et suyvre leur desir:

Car il cherra sur les malings orage:
Mais ceulx qui Dieu attendront constamment,
Possederont la terre en heritage.
Le faulx fauldra si tost et tellement,
Que quand sa place iras chercher et querre,
N'y trouveras la trace seulement.

Mais les benings heriteront la terre,
Et y auront, sans moleste d'autruy,
Tout le plaisir que l'homme sçauroit querre.
Il est certain que tout mal et ennuy,
L'homme pervers au bien vivant machine,
Et par fureur grince les dentz sur luy.

Mais cependant la majesté divine

Rit du meschant : car de ses yeulx ouvers
Veoit bien venir le jour de sa ruyne.
Tirer leur glaive on verra les pervers,
Et bander l'arc, pour l'humble et povre batre
Et pour les bons ruer mortz à l'envers.

Mais leur couteau sera pour les combatre,
Et percera leur cueur tant soit il cault,
Verront leur arc, aussi rompre et abbatre :
Certes le peu de l'homme juste vault
Mille foys mieulx que la riche abondance
D'un mal vivant, tant soit eslevé hault.

Car du meschant, le bras et la puissance
Seront rompuz : mais le Dieu supernel
Sera des bons tousjours la soustenance.
Il veoit, et sçait, par un soing paternel,
Les jours de ceulx qui ont vie innocente :
Et d'iceulx est l'heritage eternel.

Point ne seront frustrez de leur attente,
Au maulvais temps : et si seront saoulez ,
Aux plus longs jours de famine dolente.
Mais les malings periront desolez :
Et n'aymans Dieu s'en iront en fumee,
Ou deviendront comme gresse, escoulez.

Leur main sera d'emprunter affamee,
Sans pouvoir rendre : et les justes auront

Dequoy monstrer charité enflammee.
Car les benitz de Dieu possederont
Finablement terre pleine de gresse:
Et les mauldictz en povreté cherront.

Dieu tous les pas du vertueux addresse,
Et au chemin qu'il veult suyvre et tenir,
Donne faveur, et l'unist et le dresse.
Si de tomber ne se peult contenir,
D'estre froissé ne luy fault avoir craincte:
Car Dieu viendra la main luy soustenir.

J'ay esté jeune et vieillesse ay attaincte,
Et n'ay point veu le juste abandonner,
Ne ses enfans mandier par contraincte.
Ains chascun jour, ne faire que donner,
Prester, nourrir : et si voit on sa race
Accroistre en heur, et en bien foysonner.

Fuy donc le mal, suy le bien à la trace,
Et de durer à perpetuité,
Le Seigneur Dieu te donnera la grace.
Car il ne perd, tant il ayme equité,
Nul de ses bons : ilz ont garde eternelle:
Mais il destruict les filz d'iniquité.

Les bien vivans en joye supernelle
Possederont la terre qui produict,

Et à jamais habiteront en elle.
Du bien vivant la bouche rien n'instruict,
Que sapience, et sa langue n'expose
Rien qui ne soit tresjuste et plein de fruict.

Car en son cueur la loy de Dieu repose,
Parquoy son pied ne sera point glissant,
Quelque chemin que tirer il propose.
Il est bien vray que l'inique puissant
Le juste espie : et pour à mort le mettre,
Par tout le quiert comme un loup ravissant.

Mais en sa main Dieu ne vouldra permettre,
Qu'il soit submis de le veoir condemner
Quant à justice, il se viendra submettre.
Dieu donc atten, vueille en luy cheminer :
Hault te mettra sus la terre feconde,
Et les malings verras exterminer.

J'ay veu l'inique enflé et crainct au monde
Qui s'estendant grand et hault verdissoit
Comme un laurier qui en rameaux abonde :
Puis repassant par où il florissoit,
N'y estoit plus, et le cherchay à force :
Mais ne le sceu trouver en lieu qui soit.

Garde de nuyre, à veoir le droict t'efforce?
Car l'homme tel en fin pour son loyer

Aura repos, loing d'ennuy et divorce.
Mais tous fauldront les promptz à fourvoyer:
Et des nuysans tout le dernier salaire
Sera, que Dieu les viendra fouldroyer.

Que diray plus? Dieu est le salutaire
Des bien vivans : c'est celluy qui sera
Tousjours leur force au temps dur et contraire.
Les secourant, il les delivrera :
Les delivrant, garde il en vouldra faire,
Pource qu'en luy chascun d'eulx espoir a.

XXVII.

ARGUMENT.

David ayant la peste, ou quelqu'autre ulcere en la cuisse, se plainct fort à Dieu, de la vehemence de son mal, du deffault de ses amys, de la cruauté de ses ennemys, et implore l'ayde de Dieu. Psalme propre pour tous povres ulceres.

Domine, ne in furore tuo arguas me.

LAS, en ta fureur aigue
Ne m'argue,
De mon faict, Dieu toutpuissant:
Ton ardeur un peu retire:
N'en ton ire
Ne me puniz languissant.

Car tes flesches descochees

Sont fichees
Bien fort en moy, sans mentir,
Et as voulu dont j'endure,
Ta main dure
Dessus moy appesantir.

Je n'ay sur moy chair ne veine
Qui soit saine,
Par l'ire enquoy je t'ay mis :
Mes os n'ont de repos ferme,
Jour ne terme,
Par les maulx que j'ay commis.

Car les peines de mes faultes
Sont si haultes
Qu'elles surmontent mon chef :
Ce m'est un faix importable,
Qui m'accable,
Tant croist sur moy ce meschef.

Mes cicatrices puantes
Son fluantes
De sang de corruption :
Las, par ma folle sottie
M'est sortie
Toute ceste infection :

Tant me faict mon mal la guerre,
Que vers terre

Suis courbé totalement :
Avec triste et noire mine
    Je chemine
Tout en pleurs journellement.

Car mes cuisses, et mes aynes
    Sont ja pleines
Du mal dont suis tourmenté :
Tellement qu'en ma chair toute
    Ny a goutte
D'apparence de santé.

Je qui souloye estre habile,
    Suis debile,
Cassé de corps, piedz, et mains.
Si que de la douleur forte
    Qu'au cueur porte,
Je jecte cris inhumains.

Or tout ce que je desire,
    Trescher Sire,
Tu le veois, clair et ouvert:
Le souspir de ma pensee
    Transpercee,
Ne t'est caché ne couvert.

Le cueur me bat à oultrance,
    Ma puissance

M'a delaissé tout perclus:
Et de mes yeulx la lumiere
Coustumiere,
Voyre mes yeulx, je n'ay plus.

Les plus grans amys que j'aye,
De ma playe,
Sont vis à vis, sans grand soing,
Et horsmis toutes reproches,
Mes plus proches
La regardent de bien loing.

Ceulx qui à ma mort s'attendent
Leurs laqz tendent:
D'autres voulans me grever
Mille maulx de moy recensent:
Et ne pensent
Que fraudes pour m'achever.

Et je, comme n'oyant goutte,
Les escoute:
Leur cueur ont beau descouvrir :
Je suis là, comme une souche,
Sans ma bouche
Non plus qu'un muet, ouvrir.

Je suis devenu, en somme,
Comme un homme

Du tout sourd, et qui n'oit point,
Et qui n'a quand on le picque,
De replique
Dedans sa bouche un seul poinct.

Mais avecques esperance,
L'asseurance
De ton bon secours j'attendz.
Et ainsi mon Dieu, mon pere,
Que j'espere,
Tu me respondras à temps.

Je le dy, et si t'en prie,
Qu'on ne rie
De mon malheureux esmoy :
Car des qu'un peu mon pied glisse,
Leur malice
S'esjouyt du mal de moy.

Vien donc, car je suis en voye,
Qu'on me voye
Clocher trop honteusement :
Pource que la grand' destresse
Qui m'oppresse,
Me poursuyt incessamment.

Las à part moy, avec honte
Je racompte,

Mon trop inique forfaict:
Je resve, je me tourmente,
Je lamente,
Pour le peché que j'ay faict.

Et tandis mes adversaires,
Et contraires,
Sont vifz et fortifiez:
Ceulx qui m'ont sans cause aucune
En rancune,
Sont creuz et multipliez.

Tous encontre moy se bendent,
Et me rendent
Pour le bien l'iniquité.
Et de leur haine la source,
Ce fut pource
Que je suyvoye equité.

Seigneur Dieu, ne m'abandonne,
Moy, personne
Dechassee d'un chascun:
Loing de moy la grace tienne
Ne se tienne,
D'ailleurs n'ay espoir aucun.

Vien et approche toy doncques,
Vien si oncques

De tes enfans te chalut:
De me secourir te haste,
Je me gaste,
Seigneur Dieu de mon salut.

XXVIII.

ARGUMENT.

Il prie estre delivré de ceulx qui avoient conjuré avec Absalon, à fin qu'il puisse à bon escient publier les louenges de Dieu, en la saincte congregation.

Deus, Deus meus, ad te...

REVENGE moy, pren la querelle
De moy, Seigneur, par ta mercy,
Contre la gent faulse et cruelle:
De l'homme remply de cautelle,
Et en sa malice endurcy
Delivre moy aussi.

Las mon Dieu tu es ma puissance,
Pourquoy t'enfuys me reboutant?
Pourquoy permetz qu'en desplaisance
Je chemine, soubz la nuysance
De mon adversaire qui tant
Me va persecutant?

A ce coup ta lumiere luyse,
Et ta foy veritable tien.

Chascune d'elles me conduise
En ton sainct mont, et m'introduise
Jusques au tabernacle tien,
Avec humble maintien.

Là dedans prendray hardiesse
D'aller, de Dieu jusqu'à l'autel,
Au Dieu de ma joye et liesse,
Et sur la harpe chanteresse,
Confesseray qu'il n'est Dieu tel
Que toy Dieu immortel.

Mon cueur pourqnoy t'esbahis ores?
Pourquoy te debatz devant moy?
Atten le Dieu que tu adores:
Car graces luy rendray encores,
Dont il m'aura mis hors d'esmoy,
Comme mon Dieu et roy.

XXIX.

ARGUMENT.

C'est le chant nuptial de Jesus Christ et de son eglise, soubz la figure de Salomon et de sa principale femme, fille de Pharaon.

Eructavit cor meum verbum bonum...

PROPOS exquis fault que de mon cueur sorte,
Car du roy veulx dire chanson de sorte
Qu'à ceste foys ma langue mieulx dira,

Qu'un scribe prompt de plume n'escrira.
Le mieulx formé tu es d'humaine race :
En ton parler gist merveilleuse grace :
Parquoy Dieu faict que toute nation
Sans fin te loue en benediction.

O le plus fort que rencontrer on puisse,
Accoustre et ceins sur ta robuste cuisse
Ton glaive aigu, qui est la resplendeur
Et l'ornement de royalle grandeur.
Entre en ton char, triumphe à la bonne heure
En grand honneur, puis qu'avec toy demeure
Verité, foy, justice, et cueur humain:
Veoir te fera de grans choses ta main.

Tes dards luysans, et tes sagettes belles
Poignantes sont : les cueurs à toy rebelles
Seront au vif d'icelles transpercez,
Et dessoubz toy les peuples renversez.
O divin roy, ton throsne venerable
C'est un hault throsne, à jamais perdurable:
Le sceptre aussi de ton regne puissant,
C'est d'equité le sceptre florissant.

Iniquité tu hays, aymant justice,
Pour ces raisons Dieu ton Seigneur propice,
Sur tes confors t'ayant le plus à gré,
D'huile de joye odorant t'a sacré.

De tes habitz les plys ne sentent qu'ambre,
Et musc et myrrhe, en allant de ta chambre
Hors ton palais d'yvoire hault et fier,
Là ou chascun te vient gratifier.

Avec toy sont filles de roy bien nees,
De tes presens moult precieux ornees,
Et la nouvelle espouse à ton costé
Qui d'or d'Ophir couronne sa beauté :
Escoute fille en beauté nompareille,
Enten à moy et me preste l'oreille :
Il te convient ton peuple familier
Et la maison de ton pere oublier.

Car nostre roy, nostre souverain sire
Moult ardamment ta grand' beauté desire :
Doresnavant ton seigneur il sera,
Et de toy humble obeissance aura.
Peuple de Tyr, peuple plein de richesses,
D'honneur et dons te ferons grans largesses,
Ce ne sera de la fille du roy,
Soubz manteau d'or, sinon tout noble arroy.

D'habitz brodez richement attournee,
Elle sera devers le roy menee,
Avec le train des vierges, la suyvans,
Et de ses plus prochaines, la servans :
Pleines de joye, et d'ennuy exemptees,

Au roy seront ensemble presentees :
Elles et toy, en triumphe et bonheur,
L'irez trouver en son palais d'honneur.

Ne plains donc point de laisser mere et pere:
Car en lieu d'eulx mariage prospere
Te produira beaulx et nobles enfantz,
Que tu feras par tout roys triumphantz.
Quant est de moy, à ton nom et ta gloire
Feray escriptz d'eternelle memoire,
Et par lesquelz les gens à l'advenir,
Sans fin vouldront te chanter et benir.

XXX.

ARGUMENT.

Les bons chantent icy, quelle fiance et seureté ilz ont en tous perilz, ayant Dieu pour leur garde.

Deus noster refugium et virtus...

Des qu'adversité nous offense,
Dieu nous est appuy et deffense,
Au besoing l'avons esprouvé,
Et grans secours en luy trouvé.
Dont plus n'aurons craincte ne doubte,
Et deust trembler la terre toute,
Et les montaignes abysmer
Au milieu de la haulte mer:

Voyre deussent les eaux profondes
Bruyre, escumer, enfler leurs undes,
Et par leur superbe pouvoir
Rochers et montaignes mouvoir.
Au temps de tourmente si fiere,
Les ruisseaux de nostre riviere
Resjouyront la grand' cité,
Lieu tressainct de la deité.

Il est certain qu'au milieu d'elle,
Dieu faict sa demeure eternelle :
Rien esbranler ne la pourra,
Car Dieu prompt secours luy donra :
Trouppes de gens sur nous coururent,
Meuz contre nous royaumes furent,
Du bruict des voix tout l'air fendoit,
Et soubz eulx la terre fondoit.

Mais pour nous, en ces durs alarmes
A esté le grand Dieu des armes,
Le Dieu de Jacob : c'est un fort,
Pour nous encontre tout effort.
Venez, contemplez en vousmesmes
Du Seigneur les actes supresmes,
En ces lieux terrestres voyez,
Comment il les a nettoyez.

Il a estainct cruelle guerre
Par tout jusqu'aux fins de la terre,

Brisé lances, rompu les arcs,
Et par feu les chariotz ars.
Cessez, dit il, et congnoissance
Ayez de ma haulte puissance :
Dieu suis, j'ay exaltation :
Sur toute terre et nation.

Conclusion, le Dieu des armes
Des nostres est en tous alarmes :
Le Dieu de Jacob c'est un fort,
Pous nous encontre tout effort.

XXXI.

ARGUMENT.

Il prophetise comment Dieu debvoit appeler à soy toutes nations par l'evangile, et ne demande aux siens pour tous sacrifices, sinon confession et predication de sa bonté, detestant ceulx qui se vantent d'observer la religion, sans que leur cueur soit touché de zele, ne d'amour en luy.

Deus deorum dominus locutus est....

Le Dieu, le fort, l'eternel parlera,
Et hault et clair la terre appellera,
De l'Orient jusques à l'Occident :
Devers Sion Dieu clair et evident
Apparoistra, orné de beauté toute :
Nostre grand Dieu viendra, n'en faictes doubte :

Ayant un feu devorant devant luy,
D'un vehement tourbillon circuy,
Lors huchera et terre, et ciel luysant,
Pour juger là tout son peuple, en disant:
Assemblez moy mes sainctz qui par fiance
Sacrifians ont prins mon alliance:

(Et vous les cieulx, direz en tout endroit
Son jugèment, car Dieu est juge droict)
Enten mon peuple, et à toy parleray:
Ton Dieu je suis, rien ne te celeray.
Par moy reprins ne seras des offrandes
Qu'en sacrifice ay voulu que me rendes:

Je n'ay besoing prendre en nulle saison
Bouc de tes parcs, ne beufz de ta maison:
Tous animaulx des boys de mes biens sont,
Mille trouppeaulx en mille montz sont miens:
Miens je congnoy les oyseaulx des montaignes,
Et Seigneur suis du bestail des campaignes:

Si j'avois faim, je ne t'en dirois rien,
Car à moy est le monde, et tout son bien.
Suis je mangeur de chair de gros toreaux?
Ou, boy je sang de boucz ou de chevreaux?
A l'Eternel louenge sacrifie,
Au souverain rendz tes vœux, et t'y fie:

Invocque moy, quand oppressé seras,
Lors t'aideray, puis honneur m'en feras.
Aussi dira l'Eternel au meschant:
Pourquoy vas tu mes edictz tant preschant,
Et pren ma loy en ta bouche maline,
Veu que tu as en hayne discipline:

Et que mes dictz jectes et ne reçois?
Si un larron d'adventure apperçois,
Avec luy cours : car autant que luy vaulx,
T'accompaignant de paillardz et ribaulx:
Ta bouche metz à mal et mesdisances,
Ta langue brasse et fraudes, et nuysances.

Causant assis, pour ton prochain blasmer
Et pour ton frere ou cousin diffamer:
Tu fais ces maulx et ce pendant que riens
Je ne t'en dy, tu m'estimes et tiens
Semblable à toy : mais, quoy que tard le face,
T'en reprendray quelque jour à ta face.

Or entendez cela, je vous supply,
Vous qui mettez l'Eternel en oubly,
Que sans secours ne soyez tous deffaictz :
Sacrifiant louenge, honneur me fais,
Dit le Seigneur, et qui tient ceste voye,
Doubter ne fault que mon salut ne voye.

XXXII.

ARGUMENT.

Apres la mort d'Urie, David, congnoissant son peché, en demande pardon à Dieu, et qu'il luy envoye son esperit, pour le garder de plus pecher : s'offre à instruire les autres, et prie pour Hierusalem, qui est la vraye Eglise. Psalme propre pour quiconque se sent griefvement avoir offensé Dieu.

Miserere mei, Deus, secundum magnam
misericordiam tuam.

MISERICORDE au povre vicieux,
Dieu tout puissant, selon ta grand' clemence,
Use à ce coup de ta bonté immense,
Pour effacer mon faict pernicieux.
Lave moy, Sire, et relave bien fort,
De ma commise iniquité maulvaise :
Et du peché, qui m'a rendu si ord,
Me nettoyer d'eau de grace te plaise.

Car de regret mon cueur vit en esmoy,
Congnoissant, las, ma grand' faulte presente :
Et qui pis est, mon peché se presente
Incessamment noir et laid devant moy.
En ta presence à toy seul j'ay forfaict,
Si qu'en donnant arrest pour me deffaire
Jugé seras d'avoir justement faict,
Et vaincras ceulx qui diront du contraire.

Helas, je sçay et si l'ay toujours sceu,

Qu'iniquité print avec moy naissance :
J'ay d'autre part certaine congnoissance,
Qu'avec peché ma mere m'a conceu.
Je sçay aussi que tu aymes de faict
Vraye equité dedans la conscience :
Ce que n'ay eu, moy à qui tu as faict
Veoir les secretz de ta grand' sapience.

D'ysope donc, par toy purgé seray :
Lors me verray plus net que chose nulle :
Tu laveras ma trop noire macule :
Lors en blancheur la neige passeray.
Tu me feras joye et liesse ouyr,
Me revelant ma grace interinee :
Lors sentiray croistre et se resjouyr
Mes os, ma force, et vertu declinee.

Tu as eu l'œil assez sur mes forfaictz :
Destourne d'eulx ta courroucee face,
Et te supply, non seulement efface
Ce mien peché, mais tous ceulx que j'ay faictz.
O Createur, te plaise en moy creer
Un cueur tout pur, une vie nouvelle :
Et pour encor te pouvoir agreer,
Le vray esprit dedans moy renouvelle :

De ton regard je ne sois recullé :
Et te supply, pour finir mon martyre,

Ton sainct esprit de mon cueur ne retire,
Quand tu l'auras en moy renouvellé.
Redonne moy la liesse que prit
En ton salut mon cueur jadis infirme :
Et ne m'ostant ce libre et franc esprit,
En icelluy pour jamais me confirme.

Lors seulement ne suyvray tes sentiers,
Mais les feray aux iniques apprendre :
Si que pecheurs à toy se viendront rendre,
Et se vouldront convertir vouluntiers.
O Dieu, o Dieu de ma salvation,
Delivre moy de ce mien sanglant vice :
Et lors ma bouche en exultation
Chantera hault ta bonté et justice.

Ha, Seigneur Dieu, ouvre mes levres donc :
Rien bon n'en sort quand moymesme les ouvre :
Mais si ta main, pour les ouvrir, y ouvre,
J'annonceray tes louenges adonc.
Si tu voulois sacrifice mortel
De boucz et beufz, et conte tu en fisse,
Je l'eusse offert, mais en temple n'autel,
Ne te sont point plaisans telz sacrifices.

Le sacrifice agreable et bien pris
De l'Eternel, c'est une ame dolente :
Un cueur submis, une ame penitente :

Ceulx là Seigneur ne te sont à mespris:
Traicte Sion en ta benignité,
O Seigneur Dieu, et par tout fortifie
Hierusalem ta treshumble cité,
Ses murs aussi en bref temps edifie.

Adonc auràs des cueurs bien disposez
Oblations telles que tu demandes:
Adonc les beufz, ainsi que tu commandes,
Sur ton autel seront mis et posez.

XXXIII.

ARGUMENT.

Il prie que le regne de Dieu advienne par Jesus Christ: prophetisant l'etendue, l'equité, felicité et longue duree d'iceluy regne, le tout soubz la figure de celluy de Salomon.

Deus, judicium tuum regi da.

TES jugementz, Dieu veritable,
  Baille au roy pour regner,
Vueille ta justice equitable
  Au filz du roy donner.
Il tiendra ton peuple en justice,
  Chassant iniquité:
A tes povres sera propice,
  Leur gardant equité.

Les peuples verront aux montaignes,

La paix croistre et meurir,
Et par costaux et par campaignes
La justice fleurir.
Ceulx du peuple estant en destresse,
L'auront pour deffenseur,
Les povres gardera d'oppresse,
Reboutant l'oppresseur.

Aussi un chascun et chascune,
O roy, t'honnorera,
Sans fin, tant que soleil et lune
Au monde esclairera.
Il vient comme pluye agreable
Tombant sur prez faulchez,
Et comme rousee amyable
Sur les terroirs sechez.

Luy regnant, floriront par voye
Les bons et gracieux,
Et longue paix, tant qu'on ne voye
De lune plus aux cieulx.
De l'une mer large et profonde
Jusques à l'autre mer,
D'Eufrates, jusqu'au bout du monde,
Roy se fera nommer.

Ethiopes viendront grand' erre
S'incliner devant luy.

Ses hayneux baiseront la terre,
  A l'honneur d'icelluy.
Roys d'isles, et de la mer creuse,
  Viendront à luy presens,
Et roys d'Arabie l'heureuse,
  Pour luy faire presens.

Tous autres roys viendront sans doubte
  A luy s'humilier,
Et le vouldra nation toute
  Servir et supplier.
Car delivrance il donra bonne
  Au povre à luy plorant,
Et au chetif, qui n'a personne
  Qui luy soit secourant.

Aux calamiteux et plorables,
  Sera doulx et piteux:
Saulvant les vies miserables
  Des povres souffreteux:
Les gardera de violence,
  Et dol pernicieux:
Ayant leur sang par sa clemence,
  Moult cher et precieux.

Chascun vivra, l'or Arabique
  A tous departira,
Dont, sans fin, roy tant magnifique
  Par tout on benira:

De peu de grains, force blé somme,
  Les espics chascun an
Sur les montz bruyront en l'air, comme
  Les arbres de Lyban.

Florira la tourbe civile
  De bourgeois et marchans,
Multiplians dedans la ville
  Comme herbe par les champs.
Sans fin bruyra le nom et gloire
  De ce roy nompareil,
De son renom sera memoire
  Tant qu'y aura soleil.

Toutes nations asseurees
  Soubz roy tant valeureux,
S'en iront vantant bien heurees,
  Et le diront heureux.
Dieu, le Dieu des Israelites,
  Qui sans secours d'aucun
Faict des merveilles non petites,
  Soit loué de chascun.

De sa gloire tresaccomplie
  Soit loué le renom,
Soit toute la terre remplie
  Du hault loz de son nom.

XXXIV.

ARGUMENT.

Il se complainct de la calamité advenue en Hierusalem par Antiochus, contre lequel il demande aussi l'ayde de Dieu.

Deus, venerunt gentes in hæreditatem...

LES gens entrez sont en ton heritage,
Ilz ont pollu, Seigneur, par leur oultrage
Ton temple sainct, Hierusalem destruicte,
Si qu'en monceau de pierre l'ont reduicte.
Ilz ont baillé les corps
De tes serviteurs morts
Aux corbeaux pour les paistre:
La chair des bien vivans
Aux animaulx suyvans
Boys, et plaine champestre.

Entour la ville ou fut ce dur esclandre,
Las, on a veu le sang d'iceulx espandre
Ainsi comme eau jectee à l'adventure,
Sans que vivant leur donnast sepulture.
Ceulx qui noz voisins sont,
En opprobre nous ont,
Nous mocquent, nous despitent?
Ores sommes blasmez
Et par ceulx diffamez
Qui entour nous habitent.

Helas, Seigneur, jusques à quand sera ce?
Nous tiendras tu pour jamais hors de grace?
Ton ire ainsi embrasé, ardra elle,
Comme une grand' flamme perpetuelle:
Tes indignations
Espan sur nations
Qui n'ont ta congnoissance:
Ce mal viendroit appoinct
Aux royaumes qui point
N'invocquent ta puissance.

Car ceulx là ont toute presques estaincte
Du bon Jacob la posterité saincte,
Et en desert totallement tournee
La demeurance à luy par toy donnee.
Las ne nous ramentoy
Les vieux maulx contre toy
Perpetrez à grans sommes:
Haste toy, vienne avant
Ta bonté nous saulvant,
Car moult affligez sommes.

Assiste nous, nostre Dieu secourable,
Pour l'honneur hault de ton nom venerable:
Delivre nous, sois piteux et paisible,
En noz pechez, par ta gloire indicible:
Qu'on ne die au milieu
Des gens, ou est leur Dieu?

Ains punis leurs offenses,
Vueille de toutes partz
Des tiens le sang espars
Venger en noz presences.

Des prisonniers le gemissement vienne
Jusques au ciel, en la presence tienne :
Les condemnez, et ceulx qui ja se meurent,
Fais que vivans par ton pouvoir demeurent.
A noz voisins aussi
En leur sein endurcy,
Sept foys vueille leur rendre
Le blasme et deshonneur,
Que contre toy, Seigneur,
Ont osé entreprendre.

Et nous alors ton vray peuple et tes hommes
Et qui trouppeau de ta pasture sommes,
Te chanterons par siecles innombrables,
De filz en filz preschans tes faictz louables.

XXXV.

David requiert à Dieu, premierement qu'il le face vivre sans peché : secondement qu'il l'asseure de ses ennemys, luy donnant vie heureuse : puis racompte la puissance et bonté de Dieu ja manifeste, et qu'il doibt encores manifester à luy et aux autres.

Inclina, Domine, aurem tuam....

Mon Dieu, preste moy l'oreille,

Par ta bonté nompareille,
Respons moy : car plus n'en puis,
Tant povre et afflligé suis.
Garde, je te pry, ma vie,
Car de bien faire ay envie:
Mon Dieu, garde ton servant,
En l'espoir de toy vivant.

Las, de faire te recorde
Faveur et misericorde
A moy, qui tant humblement
T'invocque journellement.
Et donne liesse à l'ame
Du serf qui Seigneur te clame,
Car mon cueur, o Dieu des Dieux,
J'esleve à toy jusqu'aux cieulx.

A toy mon cueur se transporte,
Car tu es de bonne sorte,
Et à ceulx plein de secours,
Qui à toy vont à recours.
Doncques la priere mienne
A tes oreilles parvienne :
Enten, car il est saison,
La voix de mon oraison.

Des qu'angoisse me tourmente,
A toy je crie et lamente,

Pource qu'à ma triste voix
Tu respons souventesfoys:
Il n'est Dieu à toy semblable,
N'y à toy accomparable,
Ne qui se sceust usiter;
A tes œuvres imiter.

Toute humaine creature,
Qui de toy a pris facture
Viendra te glorifier
Et ton nom magnifier.
Car tu es grand à merveilles
Et fais choses nompareilles :
Aussi as tu l'honneur tel,
D'estre seul Dieu immortel.

Mon Dieu monstre moy tes voyes.
A fin qu'aller droict me voyes,
Et sur tout mon cueur non fainct
Puisse craindre ton nom sainct.
Mon Seigneur Dieu, ta haultesse
Je veulx celébrer sans cesse,
Et ton sainct nom je pretens,
Glorifier en tout temps.

Car tu as à moy indigne
Monstré grand' bonté benigne,
Tirant ma vie du bort
Du bas tumbeau de la mort.

Mon Dieu, les pervers m'assaillent,
A grans trouppes sur moy saillent
Et cherchent à mort me veoir
Sans à toy regard avoir.

Mais tu es Dieu pitoyable,
Prompt à mercy, et ployable,
Tardif à estre irrité,
Et de grand' fidelité.
En pitié donc me regarde,
Baille ta force et ta garde
Au foible serviteur tien,
Et ton esclave soutien.

Quelque bon signe me donne
Qui mes ennemys estonne,
Quand verront que toy, Saulveur,
Me presteras ta faveur.

XXXVI.

ARGUMENT.

Le prophete chante en quelle seureté vit, et de combien de maulx est exempté celluy qui d'une ferme fiance se submet du tout à Dieu.

Qui habitat in adjutorio Altissimi.

QUI en la garde du hault Dieu
Pour jamais se retire,

En umbre bonne et fort lieu
  Retiré se peult dire.
Concludz donc en l'entendement
  Dieu est ma garde seure,
Ma haulte tour et fondement
  Sur lequel je m'asseure.

Car du subtil laq des chasseurs,
  Et de toute l'oultrance
De pestiferes oppresseurs
  Te donra delivrance.
De ses plumes te couvrira,
  Seur sera soubz son aesle,
Sa deffense te servira
  De targe et de rondelle.

Si que de nuict ne craindra point
  Chose qui espouvente,
Ne dard, ne sagette qui poinct,
  De jour en l'air volante :
N'aucune peste cheminant,
  Lors qu'en tenebres sommes,
Ne mal soudain exterminant
  En plein midy les hommes.

Quant à ta dextre il en cherroit,
  Mille, et mille à senestre,
Leur mal de toy n'approcheroit,

Quelque mal que puisse estre.
Ains, sans effroy, devant tes yeulx
Tu les verras deffaire,
Regardant les pernicieux
Recevoir leur salaire.

Et tout pour avoir dict à Dieu,
Tu es la garde mienne :
Et d'avoir mis en si hault lieu
La confiance tienne.
Malheur ne te viendra chercher,
Tien le pour chose vraye,
Et de ta maison approcher
Ne pourra nulle playe.

Car il fera commandement
A ses anges tresdignes,
De te garder soingneusement,
Quelque part que chemines.
Par leurs mains seras soubzlevé
A fin que d'adventure
Ton pied ne choppe, et soit grevé,
Contre la pierre dure.

Sur lyonceaux, et sur aspidz,
Sur lyons pleins de rage,
Et sur dragons qui valent pis,
Marcheras sans dommage.

Car voycy que Dieu dit de toy,
D'ardant amour m'honnore,
Garder et secourir le doy :
Car mon nom il adore.

S'il m'invocque, l'exauceray :
Aussi pour le deffendre,
En mal temps avec luy seray,
A son bien veulx entendre.
Et faire de ses ans le cours
Tout à son desir croistre :
En effect, quel est mon secours
Je lui feray congnoistre.

XXXVII.

ARGUMENT.

David n'estant encores roy paisible promet à Dieu des qu'il le sera faire l'office d'un bon prince : c'est à sçavoir, vivre sans faire tort, estre rigoureux aux maulvais, et eslever les gens de bien.

Misericordiam et judicium cantabo.

VOULOIR m'est pris de mettre en escripture
Psalme parlant de bonté et droicture,
Et si le veulx à toy, mon Dieu, chanter,
Et presenter.

Tenir je veulx la voye non nuysible,
Quand tu viendras me rendre roy paisible:

D'un cueur tout pur conduiray ma maison
Avec raison.

Rien de maulvais y veoir n'auray envie,
Car je hay trop les meschans, et leur vie :
Un seul d'entre eulx autour de moy adjoinct
Ne sera point.

Tout cueur ayant pensee desloyale,
Deslogera hors de ma court royalle,
Et le nuysant n'y sera bienvenu,
Non pas congneu.

Qui par mesdire à part son prochain greve,
Qui a cueur gros et les sourcilz esleve,
L'un mettray bas, l'autre souffrir pour vray
Je ne pourray.

Mes yeulx seront fort diligens à querre
Les habitans fideles de la terre,
Pour estre à moy : Qui droicte voye ira,
Me servira.

Qui s'estudie à user de fallace,
En ma maison point ne trouvera place :
De moy n'aura mensonger, ne baveur,
Bien ne faveur.

Ains du pays chasseray de bonne heure
Tous les meschans, tant qu'un seul n'y demeure,
Pour du Seigneur nettoyer la cité,
D'iniquité.

XXXVIII.

ARGUMENT.

Il chante les grandes et diverses bontez de Dieu envers les hommes : puis invite, et eulx, et toutes choses creees, à luy donner louenge et gloire. Psalme qui enseigne à congnoistre Dieu et soymesme.

Benedic, anima mea, domino, et omnia.....

Sus, louez Dieu, mon ame, en toute chose,
Et tout cela qui dedans moy repose,
Louez son nom tressainct, et accomply :
Presente à Dieu louenges et service,
O toy mon ame, et tant de benefices
Qu'en as receu, ne les metz en oubly.

Ains le benis, luy qui de pleine grace
Toutes tes grans iniquitez efface,
Et te guerit de toute infirmité :
Luy qui rachepte et retire ta vie
D'entre les dentz de mort pleine d'envie,
T'environnant de sa benignité.

Luy qui de biens, à souhait et largesse,
Emplit ta bouche, en faisant ta jeunesse

Renouveller comme à l'aigle royal.
C'est le Seigneur, qui tousjours se recorde
Rendre le droict, par sa misericorde,
Aux oppressez, tant est juge loyal.

A Moyses, de paour qu'on ne fourvoye,
Manifester voulut sa droicte voye,
Et aux enfans d'Israel ses haultz faictz :
C'est le Seigneur enclin à pitié doulce,
Prompt à mercy, et qui tard se courrouce :
C'est en bonté le parfaict des parfaictz.

Il est bien vray, quand par nostre inconstance
Nous l'offensons, qu'il nous menace et tence :
Mais point ne tient son cueur incessament.
Selon noz maulx point ne nous faict, mais certes,
Il est si doulx, que selon noz dessertes
Ne nous veult pas rendre le chastiment.

Car à chascun qui crainct luy faire faulte,
La bonté sienne il demonstre aussi haulte,
Comme sont hault sur la terre les cieulx.
Aussi loing qu'est la part Orientale
De l'Occident, à la distance egale,
Loing de nous met tous noz faictz vitieux.

Comme aux enfans est piteux un bon pere?
Ainsi, pour vray à qui luy obtempere,

Le Seigneur est de doulce affection :
Car il congnoist de quoy sont faictz les hommes :
Il sçait tresbien, helas, que nous ne sommes
Rien, sinon pouldre, et putrefaction.

A herbe et foin semblent les jours de l'homme :
Pour quelque temps il florit, ainsi comme
La fleur des champs, qui nutriment reçoit :
Puis en sentant d'un froid vent la venue,
Tourne à neant, tant que plus n'est congneue
Du lieu auquel n'agueres florissoit.

Mais la mercy de Dieu est eternelle
A qui le crainct : et trouveront en elle
Les filz des filz justice et grand' bonté :
J'enten ceulx là, qui son contract observent :
Et qui sa loy en memoire reservent,
Pour accomplir sa saincte voulunté.

Dieu a basty, sans qu'il bransle n'empire,
Son throsne aux cieulx, et dessoubz son empire
Tous autres sont, et submis et ployez.
Or louez Dieu, anges de vertu grande :
Anges de luy, qui tout ce qu'il commande
Faictes si tost que parler vous l'oyez.

Benissez Dieu, tout son bel exercite,
Ministres siens, qui de son vueil licite

Executer ne fustes onc oyseux :
Tous ses haultz faictz, en chascun sien royaume
Benissez Dieu : et pour clorre mon psaume,
Louez le aussi mon ame avecques eulx.

XXXVIX.

ARGUMENT.

C'est un cantique par excellence, auquel David celebre et glorifie Dieu, de la creation et gracieux gouvernement de toutes choses. Psalme pour congnoistre amplement la puissance de Dieu.

Benedic, anima mea, Domino, Domine....

Sus sus, mon ame, il te fault dire bien
De l'Eternel. O mon vray Dieu, combien
Ta grandeur est excellente et notoire :
Tu es vestu de splendeur et de gloire :
Tu es vestu de splendeur proprement :
Ne plus ne moins que d'un accoustrement :
Pour pavillon, qui d'un tel roy soit digne,
Tu rendz le ciel, ainsi qu'une courtine.

Lambrissé d'eaux est ton palais vousté,
En lieu de char sur la nue es porté :
Et les fortz ventz qui parmy l'air souspirent,
Ton chariot, avec leurs aesles tirent.
Des ventz aussi diligens et legers
Fais tes heraulx, postes et messagers :

Et fouldre et feu, fort promptz à ton service,
Sont les sergens de ta haulte justice.

Tu as assis la terre rondement
Par contrepoix sur son vray fondement,
Si qu'à jamais sera ferme en son estre,
Sans se mouvoir n'à dextre n'à senestre.
Auparavant, de profonde et grand' eau
Couverte estoit, ainsi que d'un manteau :
Et les grans eaux faisoient toutes, à l'heure,
Dessus les montz leur arrest et demeure.

Mais aussi tost que les voulus tencer,
Bien tost les feis de partir s'avancer,
Et à ta voix, qu'on oyt tonner en terre,
Toutes de paour s'enfuyrent grand' erre.
Montaignes lors vindrent à se dresser :
Pareillement les vaulx à s'abbaisser :
En se rendant droict à la propre place,
Que tu leur as estably de ta grace.

Ainsi la mer bornas par tel compas
Que son limite elle ne pourra pas
Oultrepasser : et feis ce beau chef d'œuvre
A fin que plus la terre elle ne cœuvre.
Tu feis descendre aux vallees les eaux,
Sortir y feis fontaines et ruisseaux,
Qui vont coulans, et passent, et murmurent,
Entre les montz qui les plaines emmurent.

Et c'est à fin que les bestes des champs
Puissent leur soif estre là estanchans,
Beuvans à gré toutes de ces breuvages,
Toutes je dy, jusqu'aux asnes sauvages.
Dessus et pres de ces ruisseaux courans,
Les oyseletz du ciel sont demeurans,
Qui au milieu des fueilles et des branches
Font resonner leurs voix nettes et franches.

De tes haultz lieux par art autre qu'humain,
Les montz pierreux arrouses de ta main,
Si que la terre est toute saoule et pleine
Du fruict venant de ton labeur sans peine.
Car ce faisant, tu fais par montz et vaulx
Germer le foin pour jumentz et chevaulx:
L'herbe, à servir l'humaine creature,
Luy produisant de la terre pasture.

Le vin pour estre au cueur joye et confort,
Le pain aussi pour rendre l'homme fort:
Semblablement l'huile, à fin qu'il en face
Plus reluysante et joyeuse sa face.
Tes arbres vertz prennent accroissement,
O Seigneur Dieu, les cedres mesmement
Du mont Liban, que ta bonté supresme,
Sans artifice, a plantez elle mesme.

Là font leurs nidz, car il te plaist ainsi,

Les passereaux, et les passes aussi :
De l'autre part sur haultz sapins besongne,
Et y bastit sa maison la cigongne.
Par ta bonté les montz droictz et haultains
Sont le refuge aux chevres, et aux dains :
Et aux connilz, et lievres qui vont viste,
Les rochers creux sont ordonnez pour giste.

Que diray plus? la claire lune feis,
Pour nous marquer les moys et jours prefix :
Et le soleil, des qu'il leve et esclaire,
De son coucher a congnoissance claire.
Apres en l'air les tenebres espars,
Et lors se faict la nuict de toutes pars ;
Durant laquelle aux champs sort toute beste
Hors des forestz, pour se jecter en queste.

Les lyonceaux mesmes lors sont yssans
Hors de leurs creux, bruyans et rugissans
Apres la proye, à fin d'avoir pasture
De toy. Seigneur qui sçais leur nourriture.
Puis, aussi tost que le soleil faict jour,
A grans trouppeaulx revont en leur sejour :
Là ou tous coys se veautrent et reposent,
Et en partir tout le long du jour n'osent.

Adoncques sort l'homme sans nul danger,
S'en va tout droict à son œuvre renger,

Et au labeur soit de champ soit de pree,
Soit de jardins jusques à la vespree.
O Seigneur Dieu, que tes œuvres divers
Sont merveilleux par le monde univers :
O que tu as tout faict par grand'sagesse :
Bref, la terre est pleine de ta largesse.

Quant à la grande et spacieuse mer,
On ne sçauroit ne numbrer ne nommer
Les animaulx qui vont nageant illecques :
Moyens, petis et de bien grans avecques.
En ceste mer, navires vont errant :
Puis la balaine, horrible monstre et grand,
Y as formé qui bien à l'aise y noue,
Et à son gré par les undes se joue.

Tous animaulx à toy vont à recours,
Les yeulx au ciel : à fin que le secours
De ta bonté, à repaistre leur donne,
Quand le besoing, et le temps s'y adonne.
Incontinent que tu leur fais ce bien
De le donner, ilz le prennent tresbien :
Ta large main n'est pas plus tost ouverte
Que de tous biens planté leur est offerte.

Des que ta face, et tes yeulx sont tournez
Arriere d'eulx, ilz sont tous estonnez.
Si leur esprit tu retires, ilz meurent,

Et en leur pouldre ilz revont et demeurent.
Si ton esprit de rechef tu transmetz,
En telle vie adoncques les remetz,
Que paravant : et de bestes nouvelles,
En un moment, la terre renouvelles.

Or soit tousjours regnant et florissant
La majesté du Seigneur tout puissant :
Plaise au Seigneur prendre resjouyssance
Aux œuvres faictz par sa haulte puissance.
Le Seigneur Dieu, qui faict horriblement
Terre trembler, d'un regard seulement,
Voyre qui faict (tant peu les sache attaindre)
Le plus hault mont d'ahan suer et craindre.

Quant est à moy tant que vivant seray,
Au Seigneur Dieu chanter ne cesseray :
A mon vray Dieu plein de magnificence
Psalme feray, tant que j'auray essence.
Si le supply, qu'en propos et en son,
Luy soit plaisante et doulce ma chanson :
S'ainsi advient, retirez vous tristesse,
Car en Dieu seul m'esjouyray sans cesse.

De terre soient infideles exclus,
Et les pervers, si bien qu'il n'en soit plus.
Sus sus, mon cueur, Dieu ou tout bien abonde
Te fault louer : louez le tout le monde.

XL.

ARGUMENT.

Le Psalmiste dit, que toutes afflictions viennent, et s'en vont par voulunté divine : et alegue sur ce les perilz et calamitez des errans aux desertz, des prisonniers, des malades, et des agitez sur la mer, la requeste qu'ilz font à Dieu, comme ilz l'obtiennent, comment ilz en rendent graces, et comment Dieu tient toutes choses en sa main, et les change comme il luy plaist.

Confitemini Domino, quoniam bonus.

DONNEZ au Seigneur gloire
Il est doulx et clement,
Et sa bonté notoire
Dure eternellement
Ceulx qu'il a racheptez,
Qu'ilz chantent sa haultesse,
Et ceulx qu'il a jectez
Hors de la main d'oppresse.

Les ramassant ensemble
D'Orient, d'Occident,
De l'aquilon qui tremble,
Et du midy ardant.
Si d'adventure errans
Par les desertz se treuvent,
Demourance querans,
Et que trouver n'en peuvent :

Et si l'aspre famine,
Et la soif sans liqueur
Les travaille, et leur mine
Et le corps et le cueur :
Pourveu qu'à tel besoing
Crians, à Dieu lamentent,
Subit il les met loing
Des maulx qui les tourmentent.

Et droict chemin passable
Leur monstre et faict tenir,
Pour en ville habitable
Les faire parvenir.
Lors de Dieu vont chantans
Les bontez nompareilles,
Çà et là racomptans
Aux hommes ses merveilles.

D'avoir l'ame assouvie,
Qui de soif languissoit :
Saoulant de bien la vie,
Qui de faim perissoit.
Ceulx qui sont reserrez
En tenebres mortelles,
Enchaisnez, enferrez,
Et souffrans peines telles.

Pour avoir la parolle
De Dieu mise à despris,

Et tenu pour frivole
Son conseil de hault prix.
Quand par tourment leurs cueurs
Humiliez demeurent,
Abbatuz de langueurs,
Sans que nulz les sequeurent.

Pourveu qu'à Dieu s'addressent
L'appellant au besoing,
Tous les maulx qui les pressent
Il les renvoye au loing.
Des prisons les met hors
Mortelles et obscures,
Rompant leurs liens fortz,
Cordes et chaisnes dures.

Les bontez nompareilles
De Dieu lors vont chantant,
Cà et là ses merveilles
Aux hommes racomptant :
D'avoir jusqu'aux courreaux
Brisé d'arain les portes,
Et de fer les barreaux
Rompu, de ses mains fortes.

Les folz qui les supplices
Sentent de leurs pechez,
Et qui sont par leurs vice
Malades, assechez.

Dont le cueur tout repas
Et viande abomine,
Et qui sont pres du pas
De la mort, qui les mine:

Pourveu qu'à Dieu s'addressent
L'appellant au besoing,
Tous les maulx qui les pressent
Il les renvoye au loing.
D'un seul mot qu'il transmet
Leur donne santé telle,
Que du tout hors les met,
De ruyne mortelle.

Les bontez nompareilles
De Dieu lors vont chantant
Cà et là ses merveilles
Aux hommes racomptant.
A Dieu d'ardant desir
Louenge sacrifient,
Et avec grand plaisir
Ses œuvres magnifient.

Ceulx qui dedans gallees
Dessus la mer s'en vont,
Et en grans eaux sallees
Mainte trafique font.
Ceulx là, voyent de Dieu
Les œuvres merveilleuses,

Sur le profond milieu
Des vagues perilleuses.

Le vent, s'il luy commande,
Soufle tempestueux,
Et s'enfle en la mer grande
Le flot impetueux.
Lors montent au ciel hault,
Puis aux gouffres descendent,
Et d'effroy, peu s'en fault
Que les ames ne rendent.

Chancellent en yvrongne,
Troublez du branlement,
Tout leur sens les eslongne,
Perdent l'entendement.
Mais si à tel besoing
Crians, à Dieu lamentent,
Subit il les met loing
Des maulx qui les tourmentent.

Faict au vent de tempeste
Sa fureur rabaisser:
Faict que la mer s'arreste
Et ses undes cesser.
L'orage retiré,
Chascun joye demeine:
Et au port desiré
Le Seigneur Dieu les meine.

Les bontez nompareilles
De Dieu lors vont chantans,
Cà et là ses merveilles
Aux hommes racomptans.
Parmy le peuple bas
Le surhaulsent en gloire,
Et ne le taisent pas
Des grans au consistoire.

Luy, qui les eaux profondes
En desert convertit,
Et les sources des undes
Asseche et divertit :
Luy qui steriles faict
Terres grasses et belles,
Et tout pour le forfaict
Des habitans d'icelles.

Qui desertz d'humeurs vuydes
Convertit en grans eaux,
Et lieux secz et arides,
En sources et ruisseaux.
Et qui là faict venir
Ceulx qui de faim languissent :
Lesquelz pour s'y tenir
Des villes y bastissent.

Y semer champ se peinent,
Et vignes y planter,

Qui tous les ans ameinent
Fruict pour les sustenter.
Là les fortune en biens
Les croist, les continue,
Et leur bestail en riens
Il ne leur diminue.

Puis decroissant de numbre,
Viennent à rareté,
Par maulx et par encombre
Et par sterilité.
Riches, nobles, et grans
Mesprisez il envoye,
Par desertz lieux errans,
Ou n'a chemin ne voye.

Et esleve et delivre
Le povre hors d'ennuy,
Et force gens faict vivre,
Comme un trouppeau soubz luy.
Ce voyans ont aux cueurs
Les justes joye enclose,
Et de Dieu les mocqueurs
S'en vont la bouche close.

Qui a sens et prudence,
Garde à cecy prendra,
Lors la grande clemence
Du Seigneur entendra.

XLI.

ARGUMENT.

Il chante le regne de Jesus Christ, lequel commença en Sion, et de là parvint jusques aux fins de la terre, et continuera jusques à ce que Jesus Christ soit adoré universellement, et que de ses ennemys il ait faict son marchepied.

Dixit Dominus Domino meo....

L'OMNIPOTENT à mon Seigneur et maistre
A dict ce mot : A ma dextre te siedz,
Tant que j'auray renversé, et faict estre
Tes ennemys le scabeau de tes piedz.

Le sceptre fort de ton puissant empire
En fin sera loing de Sion transmis
Par l'Eternel, lequel te viendra dire :
Regne au milieu de tous tes ennemys.

De son bon gré ta gent bien disposee,
Au jour tressainct de ton sacre courra :
Et aussi dru qu'au matin chet rosee,
Naistre en tes filz ta jeunesse on verra.

Car l'Eternel sans muer de courage,
A de toy seul dict et juré avec :
Grand prestre et roy tu seras en tout aage,
En suyvant l'ordre au bon Melchisedec.

A ton bras droict Dieu ton Seigneur et pere
T'assistera aux belliqueux arroys,
Là ou, pour toy, au jour de sa colere
Rompra la teste à princes, et à roys.

Sur les gentilz exercera justice,
Remplira tout de corps mortz envahis,
Et frappera pour le dernier supplice
Le chef regnant sur beaucoup de pays.

Puis en passant au milieu de la plaine,
Des grans ruisseaux de sang s'abreuvera,
Par ce moyen ayant victoire pleine,
La teste hault tout joyeux levera.

XLII.

ARGUMENT.

De la delivrance d'Israel hors d'Egypte, et succinctement des principaulx miracles, que Dieu feit pour cela.

In exitu Israel de Ægypto...

QUAND Israel hors d'Egypte sortit,
Et la maison de Jacob se partit
D'entre le peuple estrange :
Juda fut faict la grand' gloire de Dieu
Et Dieu se feit prince du peuple Hebrieu,
Prince de grand' louenge.

La mer le veit, qui s'enfuyt soudain,
Et contremont l'eau du fleuve Jourdain
Retourner fut contraincte.
Comme moutons montaignes ont sailly,
Et si en ont les costaux tressailly,
Comme aigneletz en craincte.

Qu'avois tu mer, à t'enfuyr soudain?
Pourquoy amont, l'eau du fleuve Jourdain,
Retourner fuz contraincte?
Pourquoy avez montz en moutons sailly?
Pourquoy costaux en avez tressailly
Comme aigneletz en craincte?

Devant la face au Seigneur qui tout peult,
Devant le Dieu de Jacob, quand il veult,
Terre tremble craintive :
Je dy le Dieu, le Dieu convertissant
La pierre en lac, et le rocher puissant
En fontaine d'eau vive.

XLIII.

ARGUMENT.

Il prie Dieu vouloir pour sa gloire, si bien traicter son peuple, qu'il congnoisse qu'il est le seul Dieu : et que les idoles des Gentilz ne sont rien qu'ouvrages d'hommes. Psalme contre les idolastres.

Non nobis, Domine, non nobis, sed....

NON point à nous, non point à nous, Seigneur,

Mais à ton nom donne gloire et honneur,
Pour ta grand' bonté seure.
Pourquoy diroient les gens, en se mocquant :
Où est ce Dieu qu'ilz vont tant invocqant.
Où est il à ceste heure?

Certainement nostre Dieu tout parfaict
Reside aux cieulx : et de là hault il faict
Tout ce qu'il veult en somme.
Mais ce qu'adore une si male gent,
Idoles sont, faictes d'or et d'argent,
Ouvrage de main d'homme.

Bouche elles ont, sans parler ne mouvoir :
Elles ont yeulx, et ne sçauroient rien veoir,
C'est une chose morte.
Oreilles ont, et ne sçauroient ouyr :
Elles ont nez, et ne sçauroient jouyr
D'odeur doulce ne forte.

Elles ont mains, ne pouvans rien toucher :
Elles ont piedz, et ne sçavent marcher,
Gosier, et point ne crient,
Telz et pareilz sont tous ceulx qui les font,
Et ceulx lesquelz à leurs recours s'en vont,
Et tous ceulx qui s'y fient.

Toy Israel, arreste ton espoir

Sur le Seigneur, c'est ta force et pouvoir,
Bouclier et sauvegarde.
Maison d'Aaron, arreste ton espoir
Sur le Seigneur, c'est ta force et pouvoir,
Lequel te saulve et garde.

Qui craignez Dieu, arrestez votre espoir
Sur tel Seigneur, car c'est vostre pouvoir,
Soubz qui l'ennemy tremble.
Le Seigneur Dieu de nous souvenir a :
Plus que jamais Israel benira,
Les filz d'Aaron ensemble.

A tous qui sont de l'offenser craintifz,
Grans biens a fait depuis les plus petitz
Jusqu'à ceulx de grand aage:
Les biens et dons, que pour vous faictz il a,
Il fera croistre à vous et à ceulx là
De vostre parentage.

Car favoritz estes, et bien aymez
Du grand Seigneur, qui les cieulx a formez,
Et terre confinee.
Le Seigneur s'est reservé seulement
Les cieulx pour soy : la terre entierement
Aux hommes a donnee.

O Seigneur Dieu, l'homme par mort transy

Ne dit ton loz, ne quiconques aussi
En la fosse devalle.
Mais nous vivans, par tout où nous irons,
De bouche et cueur le Seigneur benirons
Sans fin, sans intervalle.

XLIV.

ARGUMENT.

C'est un hymne, par lequel David delivré de tous les maulx, et eslevé roy sur tout Israel, rendit publiquement graces à Dieu au tabernacle de l'alliance, là ou d'un grand cueur il celebra la bonté dont il avoit usé envers luy : et là se monstre clairement figure de Jesus Christ.

Confitemini Domino quoniam bonus....

RENDEZ à Dieu louenge et gloire,
Car il est bening et clement :
Qui plus est, sa bonté notoire,
Dure perpetuellement :
Qu'Israel ores se recorde
De chanter solennellement :
Que sa grande misericorde
Dure perpetuellement.

La maison d'Aaron ancienne
Vienne tout hault presentement
Confesser, que la bonté sienne
Dure perpetuellement.

Tout ceulx qui du Seigneur ont craincte,
Viennent aussi chanter, comment
Sa bonté pitoyable et saincte
Dure perpetuellement.

Ainsi que j'estois en destresse,
En invocquant sa majesté,
Il m'ouyt, et de ceste presse
Me meit au large à saulveté.
Le Toutpuissant, qui m'ouyt plaindre,
Mon party tousjours tenir veult :
Qu'ay je donc que faire de craindre
Tout ce que l'homme faire peult?

De mon costé il se retire
Avec ceulx qui me sont amys :
Ainsi cela que je desire,
Je verray en mes ennemys.
Mieulx vault avoir en Dieu fiance,
Qu'en l'homme qui est moins que riens:
Mieulx vault avoir en Dieu fiance,
Qu'aux princes, et grans terriens.

Beaucoup de gens, c'est chose seure,
M'assiegent de tous costez,
Au nom de Dieu , ce dy je, à l'heure
Ilz seront par moy reboutez.
Ilz m'avoient encloz par grand'ire,

Encloz m'avoient tous mutinez :
Au nom de Dieu, ce vins je à dire,
Ils seront par moy ruynez.

Ilz m'avoient encloz comme abeilles,
Et furent les folz et haultains
Au nom du grand Dieu des merveilles,
Comme feu d'espines estainctz.
Tu as, importun adversaire,
Rudement contre moy couru,
Pour du tout tresbucher me faire,
Mais l'Eternel ma secouru.

Le Toutpuissant, c'est ma puissance,
C'est l'argument, c'est le discours
De mes vers pleins d'esjouyssance,
C'est de luy que j'ay eu secours.
Aux maisons de mon peuple juste
On n'oyt rien que joye et confort,
On chante, on dit : le bras robuste
Du Seigneur a faict grand effort.

De l'Eternel la main adextre
S'est eslevee à ceste foys :
Dieu a faict vertu par sa dextre :
Telle est du bon peuple la voix.
Arriere ennemys et envie,
Car la mort point ne sentiray,

Ainçoys demoureray en vie,
Et les faictz du Seigneur diray.

Chastié m'a je le confesse,
Chastié m'a, puny, batu,
Mais point n'a voulu sa haultesse,
Que par mort je fusse abbatu.
Ouvrez moy les grans portes belles
Du sainct temple aux justes voué,
A fin que j'entre par icelles,
Et que Dieu soit par moy loué :

Car grandes portes sumptueuses,
Sont les portes du Seigneur Dieu :
Les justes gens et vertueuses,
Peuvent passer tout au milieu.
Là diray ta gloire supresme,
Là par moy seras celebré :
Car en adversité extresme,
Exaulcé m'as et delivré.

La pierre par ceulx rejectee,
Qui du bastiment ont besoing,
A esté assise et plantee
Au plus hault du principal coing.
Cela, c'est une œuvre celeste
Faicte pour vray du Dieu des dieux.

Et un miracle manifeste,
Lequel se presente à nos yeulx.

La voicy l'heureuse journee
Que Dieu a faicte à plein desir.
Par vous soit joye demenee,
Et prenons en elle plaisir.
Or te prions, Dieu nostre pere,
En ta garde à ce coup nous tien,
Et en fortune si prospere
Doresnavant nous entretien.

Beneist soit, qui au nom tresdigne
Du Seigneur, est venu icy.
O vous de la maison divine,
Nous vous benissons tous aussi.
Dieu est puissant, doulx et propice
Et nous donra lumiere à gré:
Liez le beuf du sacrifice
Aux cornes de l'autel sacré.

Tu es le seul Dieu que j'honnore,
Aussi sans fin te chanteray:
Tu es le seul Dieu que j'adore,
Aussi sans fin t'exalteray.
Rendez à Dieu louenge et gloire,
Car il est bening et clement,

Qui plus est, sa bonté notoire
Dure perpetuellement.

XLV.

ARGUMENT.

Il invite à louer Dieu, de ce qu'il regarde, gouverne et mue toutes choses selon sa prudence, tousjours eslevant les humbles, et retablissant les miserables. Psalme pour consoler les povres et les femmes steriles.

Laudate, pueri, Dominum.

Enfans qui le Seigneur servez
Louez le et son nom eslevez,
Louez son nom et sa haultesse,
Soit presché, soit faict solennel
Le nom du Seigneur eternel,
Par tout en ce temps, et sans cesse.

D'Orient jusqu'en l'Occident
Doibt estre le loz evident
Du Seigneur et sa renommee.
Sur toutes gens le Dieu des dieux
Est exalté, et sur les cieulx
S'esleve sa gloire estimee.

Qui est pareil à nostre Dieu :
Lequel faict sa demeure au lieu
Le plus hault que l'on sçauroit querre ?

Et puis en bas veult devaller,
Pour toutes choses speculer,
Qui se font au ciel et en terre ?

Le povre sur terre gisant
Il esleve en l'authorisant,
Et le tire hors de la boue
Pour le colloquer aux honneurs
Des seigneurs, j'enten des seigneurs
Du peuple, que sien il avoue.

C'est luy qui remplit à foyson
De tresbeaulx enfans la maison
De la femme qui est sterile :
Et lui faict joye recevoir
Quand d'impuissance à concevoir,
Se veoit d'enfans mere fertile.

XLVI.

ARGUMENT.

Il dit, que ceulx qui vrayement craignent et ayment Dieu, sont heureux, soit en public, soit en privé.

Beati omnes qui timent Dominum.....

Bien heureux est quiconques
Sert à Dieu voluntiers,
Et ne se lassa oncques
De suyvre ses sentiers.

Du labeur que sçais faire
Vivras commodement,
Et ira ton affaire
Bien et heureusement.

Quand à l'heur de ta ligne,
Ta femme en ta maison
Sera comme une vigne,
Portant fruict à foyson.

Et autour de ta table
Seront tes enfans beaulx,
Comme un reng delectable
D'oliviers tous nouveaulx.

Ce sont les benefices
Dont sera jouyssant
Celluy qui fuyant vices
Craindra le Toutpuissant.

De Sion Dieu sublime
Te fera tant de bien,
De veoir Hierosolyme,
Et tes jours aller bien.

Et verras de ta race,
Double prosperité,
Et sur Israel grace.
Paix et felicité.

XLVII.

ARGUMENT.

Affectueuse priere de celluy qui par son peché a beaucoup d'adversitez, et toutesfoys par esperance ferme, se promet obtenir de Dieu remission de ses pechez, et delivrance de ses maulx. Psalme propre pour tous ceulx qui font penitence.

De profundis clamavi ad te, Domine...

Du fons de ma pensee,
Au fons de tous ennuis,
A toy s'est addressee
Ma clameur, jours et nuictz.
Enten ma voix plainctive,
Seigneur, il est saison,
Ton oreille ententive
Soit à mon oraison.

Si ta rigueur expresse
En noz pechez tu tiens,
Seigneur, Seigneur, qui est ce,
Qui demourra des tiens?
Or n'es tu point severe,
Mais propice à mercy:
C'est pourquoy on revere
Toy et ta loy aussi.

En Dieu je me console
Mon ame s'y attend,

En sa ferme parolle
Tout mon espoir s'estend.
Mon ame à Dieu regarde
Matin et sans sejour,
Plus matin que la garde
Assise au point du jour.

Qu'Israel en Dieu fonde
Hardiment son appuy :
Car en Dieu grace abonde,
Et secours est en luy.
C'est celluy qui sans doubte
Israel jectera
Hors d'iniquité toute,
Et racheptera.

XLVIII.

ARGUMENT.

C'est le cantique des prestres, levites, et chantres sacrez de Hierusalem, captifz en Babylone. Psalme propre pour les chrestiens prisonniers en Turquie.

Super flumina Babylonis ...

ESTANS assis aux rives aquatiques
De Babylon, plorions melancoliques,
Nous souvenans du pays de Sion :
Et au milieu de l'habitation,

Où de regret tant de pleurs espandismes,
Aux saules verdz noz harpes nous pendismes.

Lors, ceulx qui là captifz nous emmenerent
De les sonner fort nous importunerent,
Et de Sion les chansons reciter.
Las, dismes nous, qui pourroit inciter
Noz tristes cueurs à chanter la louenge
De nostre Dieu, en une terre estrange:

Or, toutesfoys, puisse oublier ma dextre
L'art de harper, avant qu'on te voye estre
Hierusalem hors de mon souvenir.
Ma langue puisse à mon palais tenir
Si je t'oublie, et si jamais ay joye:
Tant que premier ta delvirance j'oye:

Mais donc, Seigneur, à ta mémoire imprime
Les filz d'Edom, qui sur Hierosolyme
Crioient, au jour que l'on la destruisoit:
Souvienne toy que chascun d'eulx disoit,
A sac, à sac, qu'elle soit embrasee
Et jusqu'au pied des fondementz rasee.

Aussi seras, Babylon, mise en cendre:
Le tresheureux, qui te sçaura bien rendre,
Le mal, dont trop de pres nous viens touc
Heureux celluy qui viendra arracher

Les tiens enfans d'entre tes mains impures,
Pour les froisser contre les pierres dures.

XLIX.

ARGUMENT.

Il celebre la bonté de Dieu, qui l'avait retiré de tous perilz, et heureusement eslevé en dignité royalle. Puis chante, qu'il en rendra grace à Dieu, et que mesmes tous autres roys lui en donneront louenge : se promet aussi qu'à l'advenir le secours de Dieu ne luy fauldra point.

Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo....

Il fault que de tous mes espritz
Ton loz et prix
J'exalte et prise :
Devant les grans me presenter,
Pour te chanter,
J'ay faict emprise.

En ton sainct temple adoreray,
Celebreray
Ta renommee,
Pour l'amour de ta grand' bonté,
Et feauté
Tant estimee.

Car tu as faict ton nom moult grand
En te monstrant
Vray en parolles :

Des que je crie, tu m'entendz,
Quand il est temps
Mon cueur consoles.

Dont les roys de chascun pays
Moult esbahiz
T'ont loué, Sire.
Apres qu'ilz ont cougneu, que c'est
Un vray arrest
Que de ton dire.

Et de Dieu, ainsi que je fais,
Chantent les faictz,
A sa memoire:
Confessans, que du Toutpuissant
Resplendissant
Grande est la gloire.

De veoir cy bas tout ce qu'il fault
De son plus hault
Throsne celeste.
Et de ce qu'estant si loingtain,
Grand et haultain
Se manifeste.

Si au milieu d'adversité
Suis agité,
Vif me preserves:

Sur mes ennemys inhumains
Jectes les mains,
Et me conserves.

Et parferas mon cueur tout seur,
Car ta doulceur
Jamais n'abaisses :
Ce qu'une foys as commencé,
Et avancé
Tu ne delaisses.

L.

ARGUMENT.

C'est la priere qu'il feit, quand par craincte de Saul il se cacha en une fosse où il s'attendait d'estre pris, dont il estoit en grand angoisse. Psalme propre à ceulx qui sont prisonniers pour la foy.

Domine, exaudi orationem meam; auribus percipe....

SEIGNEUR Dieu, oy l'oraison mienne :
Jusqu'à tes oreilles parvienne
Mon humble supplication :
Selon la vraye mercy tienne
Respons moy en affection.

Avec ton serviteur n'estrive,
Et en plein jugement n'arrive,
Pour ses offenses luy prouver :
Car devant toy homme qui vive
Juste ne se pourra trouver :

Las, mon ennemy m'a faict guerre,
A prosterné ma vie en terre
Encor ne luy est pas assez:
En obscure fosse m'enserre,
Comme ceulx qui sont trespassez.

Dont mon ame ainsi empressee
De douleur se trouve oppressee,
Cuydant que m'as abandonné:
J'en sens, dedans moy, ma pensee
Troublee, et mon cueur estonné.

En ceste fosse obscure et noire,
Des jours passez j'ay eu memoire:
Là j'ay tes œuvres meditez
Et pour confort consolatoire,
Les faictz de tes mains recitez.

Là dedans à toy je souspire,
A toy je tendz mes mains, o Sire,
Et mon ame en sa grand' clameur,
A soif de toy, et te desire,
Comme seche terre l'humeur.

Haste toy, sois moy secourable,
L'esprit me fault de moy damnable,
Ne cache ton visage beau:
Autrement, je m'en voys semblable
A ceulx qu'on devale au tumbeau.

Fais moy donc ouyr de bonne heure,
Ta grace, car en toy m'asseure :
Et du chemin que tenir doy,
Donne m'en congnoissance seure,
Car j'ay levé mon cueur à toy.

O Seigneur Dieu, mon esperance,
Donne moy pleine delivrance
De mes poursuyvans ennemys,
Puis que chez toy pour asseurance
Je me suis à refuge mis.

Enseigne moy comme il fault faire
Pour bien ta vouluntée parfaire,
Car tu es mon vray Dieu entier :
Fais que ton esprit debonnaire
Me guide et meine au droict sentier.

O Seigneur, en qui je me fie,
Restaure moy, et vivifie,
Par ton nom crainct et redoubté
Retire de langueur ma vie,
Pour monstrer ta juste bonté.

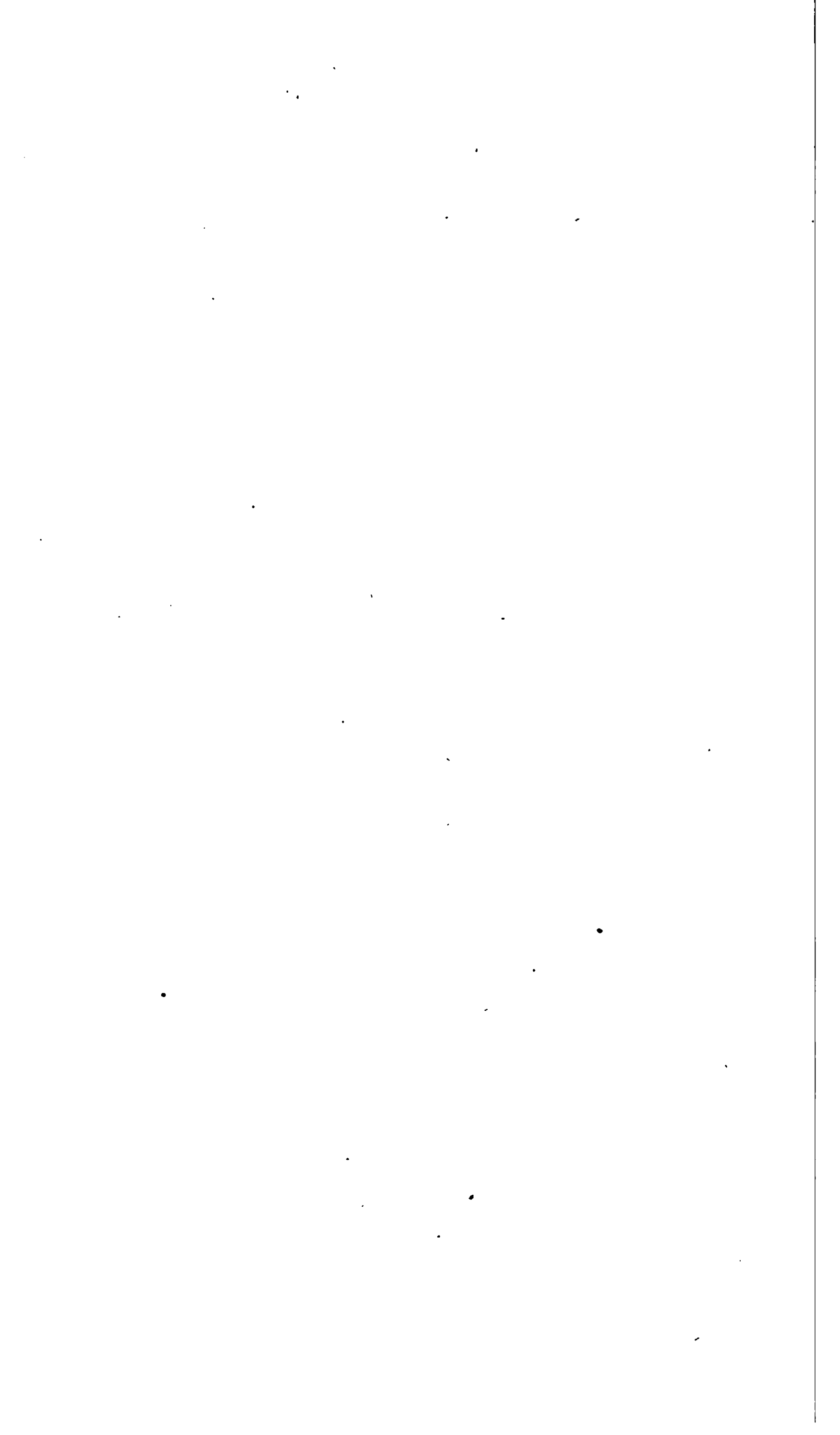
Tous les ennemys qui m'assaillent
Fais par ta mercy qu'ilz deffaillent,
Et rendz confonduz et destruictz
Tous ceulx qui ma vie travaillent,
Car ton humble serviteur suis.

LE CANTIQUE DE SIMEON.

Nunc dimittis servum tuum.,..
Luc. II.

OR laisse, Createur
En paix ton serviteur,
En suyvant ta promesse :
Puis que mes yeulx ont eu
Ce credict, d'avoir veu
De ton salut l'addresse.
Salut mis au devant
De ton peuple vivant,
Pour l'ouyr et le croire:
Ressource des petiz,
Lumiere des gentilz,
Et d'Israel la gloire.





DEUX
COLLOQUES D'ÉRASME,

TRADUITS DU LATIN EN FRANÇAIS.

La mort n'y mord.

PREMIER
COLLOQUE D'ERASME,
INTITULÉ
ABBATIS ET ERUDITÆ.

AUX LECTEURS.

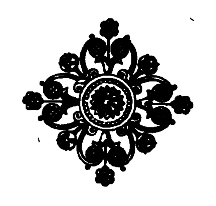
Qui le sçavoir d'Erasme [1] vouldra veoir,
Et de Marot la rythme ensemble avoir,
Lise cestuy colloque tant bien faict,
Car c'est d'Erasme et de Marot le faict.

AU LECTEUR.

Enten (lecteur) que ce colloque,
Qui est d'un abbé ignorant,
Duquel une femme se mocque,
Religion ne met à neant:

[1] Voyez son épitaphe et la note 1, tome II, page 252.

Mais l'abuz un peu descouvrant,
Des gens sçavans l'honneur ne touche :
Ainsi l'entends en le lisant.
Qui sera morveux, si se mouche.



COLLOQUE

DE

L'ABBÉ ET DE LA FEMME SÇAVANTE.

L'ABBÉ.

QUEL mesnage, dame Isabeau,
Voy je ceans ?

YSABEAU.

N'est il pas beau?

L'ABBÉ.

Je ne sçay quel beau, mais vrayement
Il ne sied pas fort proprement
A fille ne femme.

YSABEAU.

Pourquoy ?

L'ABBÉ.

Pour ce qu'en ce lieu de requoy,
Tout est plein de livres.

YSABEAU.

Tant mieulx :
Et desja, vous qui estes si vieux,
Abbé nourry en seigneurie,
Veistes vous jamais librairie
Chez les grans dames ?

L'ABBÉ.

Si ay si,
Tout en beau françoys : mais ceulx cy
Ce sont livres latins et grecz.

YSABEAU.

J'entens bien, ilz vous sont aigretz :
Mais dictes moy en conscience,
N'apprend on sagesse ou science
Qu'en livres françoys seulement ?

L'ABBÉ.

Cela n'appartient nullement
Qu'à princesses de hault affaire :
Quand elles ne sçavent que faire,
Pour recreer un peu leurs ames.

YSABEAU.

Et n'appartient il qu'aux grans dames
De sçavoir, et de vivre à l'aise ?

L'ABBÉ.

Or escoutons, ne vous deplaise,
C'est mal accouplé ce me semble
Vivre à l'aise, et sçavoir ensemble :
Aux femmes n'appartient sçavoir,
Et est aux princesses d'avoir
Leur plaisir, et à l'aise vivre.

YSABEAU.

Il fault que l'assault je vous livre :
Dictes moy, n'appartient il point
A chascun de venir au poinct
De bien vivre ?

L'ABBÉ.

Je croy qu'ouy.

YSABEAU.

Et venez çà, povre esblouy,
Doy je dire aveugle, qui est ce
Qui peult vivre en aise et liesse
Sans vivre bien ?

L'ABBÉ.

Mais je demande
Qui peult vivre en liesse grande
En vivant bien ?

YSABEAU.

Par ainsi doncques,

Vous approuvez tous ceulx quiconques
Vivent d'une vie maulvaise,
Pourveu qu'ilz vivent à leur aise :
Ne faictes pas ?

L'ABBÉ.

Je cuyde moy,
Que ceulx qui vivent sans esmoy
Et à plaisir, vivent tresbien.

YSABEAU.

Mais ce tant grand plaisir, ou bien
Vient il des choses de dehors,
Ou de l'esprit?

L'ABBÉ.

Il ne vient, fors
De ce que je sens et saveure,
Ou que je voy.

YSABEAU.

Je vous asseure,
Que ne vous estes destourbé,
Et estes un subtil abbé,
Mais un treslourdault philosophe:
Respondez moy, de quel estophe
Est le grand aise ? à vostre advis
Où le prenez vous ?

L'ABBÉ.

En convis,

A boire et dormir tant qu'on peult,
A faire tout ce que l'on veult,
En argent, honneur, tout cela.

YSABEAU.

Et si Dieu en ces choses là,
D'adventure avoit mis science,
Et ce beau don de sapience,
En vivriez vous moins plaisamment?

L'ABBÉ.

Qu'appellez vous premierement
Sapience? à fin qu'on le sçache.

YSABEAU.

Chose dont vous ne tenez tache:
C'est à sçavoir congnoistre en somme
Que la felicité de l'homme
Ne gist fors qu'aux biens de l'esprit,
Et que tout le bien qui perit,
Comme argent, honneur, noble race,
Ne le rend (saulve vostre grace)
Plus heureux, ne meilleur aussi.

L'ABBÉ.

C'est le moindre de mon soucy,
Que ceste sapience.

YSABEAU.

Voyre:

Or ça, pourriez vous jamais croire
Que je sens plus d'aise et grand heur
A lire quelque bon autheur
Moral, naturel ou divin,
Que vous à boire de bon vin,
Ou jouer quand on a disné?
Que vous en semble, *Domine* :
Ne vis je pas en grans esbas?

L'ABBÉ.

Quant à moy, je n'y en voy pas
Sans mentir

YSABEAU.

Je ne m'enquiers point
Qui vous delecte, ou qui vous poinct,
Mais de ce qui doibt delecter.

L'ABBÉ.

Je ne vouldrois point alecter
Mes moynes dispos et delivres
Ordinairement en ces livres :
C'est bien livré.

YSABEAU.

Et mon mary,
Tant s'en fault qu'il en soit marry,
Qu'il m'en ayme mille foys mieulx :

Pourquoy en voz religieux,
Les livres doncques n'approuvez?

L'ABBÉ.

Je les en ay tousjours trouvez
Moins obeissans la moitié,
Et si hardiz que c'est pitié
A me respondre : ilz me repliquent
D'un tas de decrets qu'ilz expliquent,
De Sainct Pierre et Sainct Mathieu
Et de Sainct Paul.

YSABEAU.

Ho de par Dieu:
Vous leur commandez donc de lire
Choses qui peuvent contredire
A Sainct Pierre et Sainct Paul l'apostre?

L'ABBÉ.

Par mon ame, saulve la vostre,
Je ne sçay quell' doctrine ilz ont,
Mais je hay les moynes qui sont
Repliquans, et vouldrois n'avoir
Moyne qui eust plus de sçavoir
Que j'en ay.

YSABEAU.

Pour y obvier,
Il ne fault rien qu'estudier
Si bien que soyez fort sçavant.

L'ABBÉ.

Ja n'ay loysir mettre en avant
Toutes ces choses.

YSABEAU.

La raison?

L'ABBÉ.

Pour autant qu'en nulle saison
N'y puis vacquer.

YSABEAU.

Quoy, nostre maistre,
Ne pouvez vous vacquer à estre
Prudent et sage?

L'ABBÉ.

Ma foy non.

YSABEAU.

Vous n'en aurez donc point le nom:
Et qui vous garde d'y entendre?

L'ABBÉ.

Tout plein de soing qu'il me fault prendre
Pour ma maison, faire la court:
Mon service qui n'est pas court,
Chevaulx, chiens, oyseaux, choses telles.

YSABEAU.

Ces choses là vous semblent elles
Meilleures, que devenir sage?

L'ABBÉ.

Que voulez vous? c'est un usage
Que nous avons.

YSABEAU.

Je vous demande,
Si vous aviez vertu si grande
De muer les corps et les testes
De vous et voz moynes en bestes,
Les feriez vous pas estre veaulx,
Et vous cheval?

L'ABBÉ.

Quelz motz nouveaulx?
Non vrayement.

YSABEAU.

Si seroit ce bien,
Pour garder qu'ilz ne fussent rien
Plus que vous, en faisant ainsi.

L'ABBÉ.

Je n'aurois pas trop grand soucy,
Quelz animaulx fussent les moynes.

Ne les curez, ne les chanoynes,
Pourveu qu'homme je fusse.

YSABEAU.

Somme,
Vous pensez donc celluy estre homme
Qui n'est sage, et n'y veult pourvoir?

L'ABBÉ.

Je suis, si le voulez sçavoir,
Pour moy assez sage et heureux.

YSABEAU.

Si sont bien les pourceaux pour eulx
En leur qualité.

L'ABBÉ.

Par mon ame,
Vous estes une estrange dame,
Et me semblez une sophiste.

YSABEAU.

Par ma foy, monsieur le buliste,
Ce que me semblez ne diray:
Mais bien, je vous demanderay
Pourquoy mes livres faschent tant
A vostre veue.

L'ABBÉ.

Pour autant

Que la quenouille, et le fuseau
Sont armes de femmes.

YSABEAU.

Tout beau :
La femme ne doibt elle point
Gouverner sa maison à poinct,
Instruire ses enfans ?

L'ABBÉ.

Si faict.

YSABEAU.

Et pensez vous qu'ũn tel effect
Se puisse mener sans prudence ?

L'ABBÉ.

Nenny vrayement, comme je pense.

YSABEAU.

A fin qu'adverty en soyez,
Les livres que vous me voyez
Me font telle chose congnoistre.

L'ABBÉ.

On voit tous les jours en mon cloistre
Soixante et quatre moynes vivre :
Toutesfoys au diable le livre
Qu'en leur chambre encor on a veu.

YSABEAU.

A ce conte, c'est bien proveu
A voz moynes de bonne sorte.

L'ABBÉ.

Quant des livres, je vous supporte,
Mais non latiner.

YSABEAU.

Voycy rage :
Pourquoy ?

L'ABBÉ.

Pourceque tel langage
Aux femmes n'est pas bien seant.

YSABEAU.

Ne respondez point pour neant :
Raison ?

L'ABBÉ.

A tout bien regarder,
Cela sert bien peu à garder
Leur chasteté.

YSABEAU.

Doncques les songes,
Les fables et sottes mensonges
Des romans ont proprieté

De garder nostre chasteté?
N'ont pas?

L'ABBÉ.

Ce n'est pas tout.

YSABEAU.

Là donc,
Dictes hardiment tout du long
Sans rien obmettre.

L'ABBÉ.

Toutes femmes,
Qui craignent tomber en diffames,
En si grand danger ne seront
Des prestres, quand point ne sçauront
Parler latin.

YSABEAU.

En bonne foy,
Le moindre danger que j'y voy
C'est cestuy là : car du latin
Vous travaillez soir et matin
A rien n'en sçavoir, Dieu mercy.

L'ABBÉ.

La commune l'estime ainsi,
Que je le vous ay recité,
Parce qu'il n'est pas usité,
Ne commun qu'une femme ou fille

Sçache tant, ne qu'elle babille
Latin, ne gros, ne eslegant.

YSABEAU.

Pourquoy m'allez vous alleguant
La commune qui est le pire
Autheur que vous me sçauriez dire
Pour faire bien? Et d'advantage,
Pourquoy m'alleguez vous l'usage
Et la coustume qui s'oppose
Tousjours à faire bonne chose?
Aux bonnes choses conviendroit
S'accoustumer, lors adviendroit
Qu'on verroit la chose en usance,
Qui estoit hors d'accoustumance,
Ce qui estoit amer à tous,
Seroit d'un chascun trouvé doulx:
Ce qui semble layd si longtemps,
Seroit fort beau.

L'ABBÉ.

Je vous entends.

YSABEAU.

Par vostre foy, je vous demande:
Sied il mal à une Allemande
Sçavoir françoys?

L'ABBÉ.

Non.

YSABEAU.

Raison quelle?

L'ABBÉ.

Et que sçay je moy, à fin qu'elle
Parle aux Françoys, ou leur responde:
Dy je pas bien?

YSABEAU.

Le mieulx du monde:
Pourquoy donc me venez reprendre
Si le latin je veulx aprendre,
Pour parler avec tant d'autheurs
Sages, sçavans, consolateurs,
Tant bien disans, tant bien vueillans,
Et en tout si bien conseillans
Ceulx qui les lisent?

L'ABBÉ.

Je vous jure
Que de ces livres la lecture
Diminue merveilleusement
A la femme l'entendement:
Avec ce qu'elles n'en ont gueres,
Et qu'elles sont un peu legeres
Du cerveau.

YSABEAU.

De dire combien

Vous en avez, je n'en sçay rien:
Si peu que j'en ay toutesfoys,
J'aymerois mieulx cent mille foys
L'user en quelque bonne estude,
Qu'en une grande multitude
D'oraisons sans cueur barbotees,
Ou en jambons, ou en tostees,
Toutes nuictz apres qu'estes yvres.

L'ABBÉ.

La frequentation des livres
Pour vray engendre frenasie.

YSABEAU.

Voycy estrange fantasie:
Le propos de tous ces beuveurs,
Que vous avez, buffons, baveurs,
Vous font ilz frenatique?

L'ABBÉ.

Moy?
Mais bien me mettent hors d'esmoy,
Et d'ennuy, c'est bien le contraire.

YSABEAU.

Comment donc se pourroit il faire,
Que si honnestes deviseurs,
Que mes livres tant beaulx diseurs
Me feissent nuysance?

L'ABBÉ.

On le dit.

YSABEAU.

Ce qu'on en voit y contredit:
Combien des vostres voit on plus,
A qui le jeu des dez ou flus,
Le long veiller, les beuveries,
Ont engendré des resveries,
Et des fureurs?

L'ABBÉ.

Ma foy, madame,
Si ne vouldrois je point de femme,
Qui de sçavoir eust le degré.

YSABEAU.

Et je me sçay un tresbon gré
D'avoir un homme pour espoux
Qui est tout different à vous:
Car la science qu'ay aprise
Faict que davantage il me prise,
Et que je l'ayme beaucoup mieulx.

L'ABBÉ.

Quand j'y pense, je deviens vieux.

YSABEAU.

A quoy?

L'ABBÉ.

A la peine qu'on prend,
Quand les sciences on aprend,
Puis fault mourir.

YSABEAU.

He, grosse teste,
Aymeriez vous mieulx mourir beste,
Si demain vous passiez le pas,
Que de mourir sçavant?

L'ABBÉ.

Non pas:
Pourveu que je n'eusse jamais
Peine d'aprendre.

YSABEAU.

Voyre mais
Sans peine au monde nul ne peult
Atteindre à rien de ce qu'il veult:
Encor tout ce qui est acquis,
Tant soit il à grand' peine quis,
En mourant il fault qu'on le lasche:
Pourquoy donc est ce qu'il vous fasche
De prendre quelque peu de peine
Pour chose tant noble et certaine,
Et dont le fruict à l'autre vie
Nous accompaigne?

L'ABBÉ.

J'ay envie
De dire qu'en commun langage
Nous disons, une femme sage
Folle deux foys.

YSABEAU.

Certainement
Cela se dit communement
Par les folz : mais quoy, nostre maistre:
La bien sage ne le peult estre:
Et celle qui faict son arrest
D'estre bien sage, et point ne l'est,
Est folle deux foys.

L'ABBÉ.

Mais d'ou vient
Qu'aux femmes aussi mal advient
Science, qu'un bast à un beuf[1] ?

YSABEAU.

Croyez, *Domine Abbate*,
Qu'au beuf sied mieulx d'estre basté,
Qu'à un asne de porter mitre.
Que tient on en vostre chapitre
De la Vierge mere?

[1] Il manque ici un vers ; il ne se trouve dans aucune édition de ce Colloque.

L'ABBÉ.

J'en tien,
Quant à moy, ce qu'un bon chrestien
Doibt tenir.

YSABEAU.

Elle ne lisoit
Donc jamais livres ?

L'ABBÉ.

Si faisoit :
Mais sans doubte : elle ne leut oncques
En ces livres cy.

YSABEAU.

En quoy doncques ?
Je ne l'ay encor aprins d'ame.

L'ABBÉ.

En ces Heures de Nostredame
Devotement.

YSABEAU.

Voycy bon homme :
Et à quel usage ?

L'ABBÉ.

De Romme,
Comme je croy.

YSABEAU.

Paule [1] et Eustoche [2]
Femmes aymant Dieu et leur proche
Ne furent elles pas expertes
En la saincte Escripture ?

L'ABBÉ.

Certes.
Aujourd'huy nous n'en voyons point,
Au moins bien peu.

YSABEAU.

Tout en ce poinct,
C'estoit jadis chose bien rare

[1] Sainte Paule, disciple de Saint Jérôme, célèbre par sa piété et son érudition, vivait dans le quatrième siècle. Elle était d'une des plus nobles familles de Rome. Étant devenue veuve, elle se tourna vers la dévotion ; elle renonça à ses biens, et quitta ses enfans et sa patrie pour aller s'enfermer dans un monastère de Bethléem. St. Jérôme, qui a écrit sa vie, fut son directeur. On sait comment l'esprit vient aux filles. Sainte Paule acquit des connaissances très-étendues ; elle apprit l'hébreu pour entendre avec plus de facilité les Écritures. La bible était sa lecture favorite ; Loth et ses filles, le lévite d'Ephraïm, les prophéties d'Osée et d'Ézéchiel faisaient ses délices. Elle mourut en 404, âgée de cinquante-six ans.

[2] Eustochium, fille de Sainte Paule, suivit l'exemple de sa mère. Elle se retira, avec elle, dans le monastère de Bethléem, où elle demeura trente-cinq ans sous la conduite de Saint Jérôme. Ce saint, qui lui adressa un traité intitulé *Custodia Virginalis*, fait souvent son éloge dans ses ouvrages. Versée dans les langues hébraïque, grecque et latine, cette docte pucelle passa sa vie à méditer les livres saints. On assure qu'elle les comprenait.

Que de veoir un abbé ignare :
Aujourd'huy il est si commun,
Que cent mille aussi bien comme un
Se trouveront : jadis les princes,
Roys, Cesars et chefz de provinces
N'estoient moins exquis en sçavoir,
Qu'en armes, puissance et avoir :
Et n'est encores ceste chose
Si rare, comme l'on propose,
Aux Itales et en Espaigne,
Aujourd'huy voyre en Allemaigne
Force femmes se trouveront,
Qui aux plus clairs disputeront :
En Angleterre sont encore
Les filles [1] du chancelier More :
En France tenons pour Minerve
La sœur du roy [2], que Dieu conserve :
Et aux lettres fort on y prise

[1] Morus (Marguerite), fille du fameux chancelier Thomas Morus, à qui Henri VIII fit trancher la tête en 1535, parce qu'il refusait d'abjurer la foi catholique, fut une des femmes les plus remarquables de son temps ; elle aimait les sciences, et l'étude lui tenait lieu de ces plaisirs frivoles qui occupent son sexe. Lorsque son père fut jeté en prison, elle alla l'encourager à persévérer, au prix de son sang, dans sa croyance, et elle s'entretint tranquillement avec lui de littérature. Elle fut bientôt arrêtée à son tour, et accusée d'avoir rendu les derniers devoirs à son père, dont elle avait acheté le corps ; mais elle répondit avec tant de courage à ses juges, qu'ils n'osèrent pas condamner sa piété filiale.

[2] Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François I[er].

Les nobles filles de Soubize [1] :
Et si garde à vous ne prenez,
Il adviendra qu'à vostre nez
Aux escoles presideront,
En pleine esglise prescheront,
Et auront vos mitres et crosses.

L'ABBÉ.

Dieu nous gard de pertes si grosses
Toutesfoys.

YSABEAU.

Que Dieu vous en garde ?
C'est à vous à y prendre garde :
Car si tenez tousjours ces voyes,
A prescher se mettront les oyes,
Plus tost qu'elles vous souffrent estre
Pasteurs sans voz brebis repaistre.
Vous voyez quel est le danger,
La force du monde changer,
Son personnage quitter fault
Au beau milieu de l'eschafault,
Ou que de faict, ou de parolle,
Chascun sçache jouer son rolle :
Le temps vient, l'affaire est pressé.

L'ABBÉ.

Quel grand diable m'a addressé

[1] Mme de Soubise et sa fille Mme de Parthenai. *Voyez* dans le tome Ier les épîtres vingt-deux et vingt-cinq du livre Ier.

A ceste femme? En bonne foy,
Si jamais chez nous je vous voy,
Plus gracieux nous vous serons.

YSABEAU.

Et comme quoy?

L'ABBÉ.

Nous danserons,
Banqueterons, irons chasser,
Pour vous faire le temps passer,
Et si jamais vous veistes rire,
Nous rirons bien.

YSABEAU.

Vrayement beau Sire,
J'ay prou de quoy rire en ce lieu,
Sans aller là.

L'ABBÉ.

Adieu.

YSABEAU.

Adieu.



SECOND

COLLOQUE D'ERASME,

INTITULÉ

VIRGO ΜΙΣΟΓΆΜΟΣ.

AU LECTEUR FRANÇOYS.

Amy lecteur, sois adverty,
Qu'au latin n'a rien davantage
Que ce qui est icy verty
Par Marot en nostre langage.



COLLOQUE

DE

LA VIERGE MEPRISANT MARIAGE.

CLEMENT.

Bien aise suis de veoir la fin
Du souper (Catherine) à fin
D'aller se pourmener ensemble:
Car veu la saison, il me semble
Qu'il n'est chose plus delectable.

CATHERINE.

Je vieillissois aussi à table:
Et si m'ennuyois d'estre assise.

CLEMENT.

Qu'il faict beau temps, quand je m'advise:
Voyez, voyez tout à la ronde,
Comment le monde rit au monde,
Aussi est il en sa jeunesse.

CATHERINE.

Vous dictes vray.

CLEMENT.

Et pourquoy est ce,
Que vostre printemps çà, et là
Ne rit aussi?

CATHERINE.

Pourquoy cela?

CLEMENT.

Pource que n'estes pas bien gaye
A mon gré.

CATHERINE.

Paroist il que j'aye
Autre visage que le mien
Accoustumé?

CLEMENT.

Voulez vous bien,
Sans que vostre œil soit esblouy,
Que je vous monstre à vous?

CATHERINE.

Ouy.

CLEMENT.

Voyez vous bien là ceste rose,
Qui s'est toute retraicte et close
Vers le soir?

CATHERINE.

Je la voy. Et puis :
Vous voulez dire que je suis
Ainsi decheue.

CLEMENT.

Toute telle.

CATHERINE.

La comparaison est plus belle
Que propre.

CLEMENT.

Si ne m'en croyez,
Mirez vous bien, et vous voyez
En ce ruisseau : mais dictes moy,
Pourquoy avec si grand esmoy
Durant le souper souspiriez ?

CATHERINE.

Il ne fault que vous enqueriez
De chose qui aucunement
Ne vous touche.

CLEMENT.

Mais grandement.
Car quand vous estes en soucy,
Je suis tout fasché : qu'est cecy ?
Vous souspirez encor madame :

Comme il vient du profond de l'ame
Ce souspir là !

CATHERINE.

Sans point mentir,
J'ay qui au cueur se faict sentir :
Mais le dire n'est pas bien seur.

CLEMENT.

A moy qui vous tiens pour ma sœur,
Non, non, Catherine, ma mye,
N'ayez ne craincte ne demie,
Dictes moy tout sans rien obmettre :
Car à seurté vous pouvez mettre
Vostre secret en ces oreilles,
Tant il soit grand.

CATHERINE.

Voycy merveilles.
Peult estre quand vous le sçaurez,
Aucune puissance n'aurez
De m'y servir.

CLEMENT.

On vous orra.
Et qui par effect ne pourra
Vous secourir, peult estre au fort,
Qu'on vous servira de confort,
Ou de conseil.

CATHERINE.

J'ay la pepie.

CLEMENT.

D'ou vient cecy, suis je une espie,
Ou, ne m'aymez vous point autant
Que vous soulez ?

CATHERINE.

Je vous hay tant,
Que j'ay moins cher mon propre frere :
Et toutesfoys mon cueur differe
D'en dire rien.

CLEMENT.

Vous estes fine,
Venez ça, si je le devine,
Le confesserez vous adonc ?
Vous reculez, promettez donc :
Ou j'importuneray sans fin.

CATHERINE.

C'est vous mesme qui estes fin,
Or sus, puisque promettre fault.

CLEMENT.

Tout premier rien ne vous deffault
Que je voy en felicité.

CATHERINE.

Plust à Dieu que la verité
Vous en dissiez.

CLEMENT.

Quant à vostre aage,
Vous estes en la fleur : et gage
Que le plus de voz ans ne monte
Qu'à dix et sept.

CATHERINE.

Non.

CLEMENT.

A ce compte,
Je croy que la peur de vieillesse
Ne vous met pas en grand' tristesse.

CATHERINE.

Nenny.

CLEMENT.

On voit de tous costez
En vous cent parfaictes beautez,
Grans dons de Dieu.

CATHERINE.

Je vous affie,
Que ne me plains, ne glorifie
De beauté quelle qu'elle soit.

CLEMENT.

Apres, assez on apperçoit,
Que n'avez maladie aucune :
Sinon qu'il y en eust quelcune
Qu on ne voit point.

CATHERINE.

Là Dieu mercy
Je n'ay rien eu jusques icy
De mal caché.

CLEMENT.

Quant au renom,
Il n'est point mal.

CATHERINE.

Je croy que non.

CLEMENT.

Puis vous avez, je suis records,
Un esprit digne de ce corps :
Voyre tel sur ma conscience,
Que pour moy en toute science
Je le vouldrois.

CATHERINE.

S'il y en a,
Il vient de Dieu qui le donna,
Et en loue sa bonté haulte.

CLEMENT.

Au reste, vous n'avez point faulte
De ceste bonne grace exquise,
Laquelle est tousjours tant requise
En la beauté.

CATHERINE.

Je vous asseure
Que je vouldrois bien estre seure
D'avoir bonnes mœurs.

CLEMENT.

Au surplus,
Il n'est rien qui abbaisse plus
Beaucoup de cueurs, que povre race,
Mais Dieu vous a faict ceste grace,
D'estre yssue de bons parens,
Biens nez, riches et apparens,
Et qui vous ayment.

CATHERINE.

Je n'en doubte.

CLEMENT.

Que diray plus? Voyez qu'en toute
Cette ville, je ne voy point
Fille qui me vient mieulx à poinct,
Ne que pour moy si tost j'esleusse,
S'il plaisoit à Dieu que je l'eusse
Pour ma femme.

CATHERINE.

Aussi pour espoux
Je n'en vouldrois autre que vous,
Si c'estoit à moy à choisir :
Et que j'eusse quelque desir
De mariage.

CLEMENT.

Il fault bien dire
Que le regret qui vous martyre
Soit un grand cas.

CATHERINE.

Pour abreger,
Il n'est pas du tout si leger
Comme l'on diroit bien.

CLEMENT.

Or sus,
Si je vous metz le doigt dessus,
Ne vous en fascherez vous ja?

CATHERINE.

Je vous l'ay accordé desja,
Besongnez.

CLEMENT.

Sans mentir je sçay,
Et de faict j'en ay faict l'essay,
Combien le mal d'amour tourmente :

C'est vostre douleur vehemente,
Confessez, vous l'avez promis.

CATHERINE.

Je confesse qu'amour a mis
En mon cueur l'ennuy que je porte :
Mais non pas amour de la sorte
Que celle que vous entendez.

CLEMENT.

Si plus grand clair ne me rendez,
Garde n'ay que plus en devine.
Quelle amour est ce ?

CATHERINE.

Amour divine.

CLEMENT.

Brief, quand dix ans je penserois,
Plus deviner je ne sçaurois :
Mais vostre bouche le dira,
Ou ceste main ne partira
Jamais de la mienne.

CATHERINE.

Quel homme :
Vous me pressez aussi fort, comme
S'il vous touchoit.

CLEMENT.

Or quelque chose

Qui soit en vostre cueur enclose,
Mettez le hardiment icy.

CATHERINE.

Puisque vous m'efforcez ainsi,
Je là diray : quasy de l'aage
D'enfance me vint en courage
Une affection si tresgrande.

CLEMENT.

Et de quoy?

CATHERINE.

D'estre de la bande
Des vierges sacrees.

CLEMENT.

Comment,
D'estre moynesse?

CATHÈRINE.

Justement.

CLEMENT.

Hem, c'est prendre bren pour farine.

CATHERINE.

Que dictes vous?

CLEMENT.

Rien, Catherine.
Je toussois : dictes à loysir.

CATHERINE.

Mes parens à ce mien desir
N'ont jamais faict que resister.

CLEMENT.

Et vous?

CATHERINE.

Et moy de persister.
Et de prieres et de larmes,
Leur donnois souvent force allarmes
Pour les gaigner.

CLEMENT.

Et eulx que feirent?

CATHERINE.

Finablement apres qu'ilz veirent
Que je ne cessois de prier,
De requerir, pleurer, crier,
Ilz s'amollirent, promettans
Des que j'aurois dix et sept ans,
De faire à mon intention,
Pourveu que ma devotion
Continuast : or suis je au terme,
Et mon vouloir est tousjours ferme :
Toutesfoys parens et amys,
Contre tout ce que m'ont promis,
Me refusent cela que tant

Jour et nuict me va contristant,
Je vous ay dict ma maladie :
Si pouvez, faictes que je die
Que j'ay trouvé un medecin.

CLEMENT.

Vierge plus blonde qu'un bassin,
Tout premier conseiller vous veulx
Que voz affections et vœux
Vous moderez : et si contente
L'on ne vous faict de vostre attente,
D'en prendre ennuy ne vous jouez :
Mais vouez ce que vous pouvez
Pour le plus seur.

CATHERINE.

Morte je suis,
Si je n'ay ce que je poursuis,
Voyre bientost.

CLEMENT.

Mais voyrement,
D'ou prinstes vous premierement
Ce mortel desir ?

CATHERINE.

Une foys
Que guere d'aage je n'avois,
En un convent on nous mena

De nonnains : on nous pourmena,
On nous montra là toutes choses.
Ces nonnains fraisches comme roses
Me plaisoient et me sembloient anges.
Tout reluysoit jusques aux franges
En leur eglise : leurs preaux
Et jardins estoient si tresbeaulx,
Quand tout est dict, en tous les lieux
Ou je voulois tourner les yeulx,
Tout me rioit : sur ce venoient
Mille propos que nous tenoient
Ces nonnains en leur doulx langage.
J'en trouvay là deux de mon aage,
Et avec qui je m'esbatois
Du temps que petite j'estois.
De ce temps là, sans point mentir,
Commença mon cueur à sentir
Le desir d'une telle vie.

CLEMENT.

De rien condamner n'ay envie :
Si est ce qu'à toutes personnes
Toutes choses ne sont pas bonnes :
Et veu la gentille nature,
Laquelle en vous je conjecture,
Tant par les mœurs que par la face,
Il me semble, sauf vostre grace,
Que debvriez prendre pour espoux

Quelque beau filz, pareil à vous :
Et instituer bien et beau
Chez vous un convent tout nouveau,
Dont vous serez la mere abbesse,
Et luy, l'abbé.

CATHERINE.

Quoy? que je laisse
Le propos de virginité?
Plustost mourir.

CLEMENT.

En verité,
Virginité grand' chose vault,
Pourveu qu'elle soit comme il fault :
Mais pour cela n'est ja mestier
Qu'entriez en cloistre, ne monstier
D'ou ne puissiez sortir apres.
Vous pouvez vivre vierge, aupres
De pere et mere.

CATHERINE.

Il est ainsi :
Mais non trop seurement aussi.

CLEMENT.

Dictes vous? mais le plus souvent
Plus à seurté qu'en un convent :
Parmy ces diables de pourceaux

De moynes, rempliz de morceaux,
Il fault que tant de moy tenez,
Qu'ilz ne sont chastrez ne sanez,
Et tout nuds ressemblent un homme.
Tout par tout peres on les nomme :
Et de faict plusieurs foys advient
Que ce nom tresbien leur convient.
Les vierges de cueur pur et munde,
Au temps passé en lieu du monde
Plus honnestement ne vivoient
Qu'avec leurs parens, et n'avoient
Que l'esvesque pour leur beaupere.
Mais nommez moy le monastere,
Je vous pry, que vous voulez prendre,
Pour en servitude vous rendre
A jamais.

CATHERINE.

Celluy de Tempert.

CLEMENT.

N'est ce pas celluy qui appert
Sur la montaigne, par delà
Le boys de vostre pere ?

CATHERINE.

Là.

CLEMENT.

Je congnois toute la mesgnie

De leans : quelle compaignie :
Elle merite bien, pensez,
Que pour elle vous delaissez
Voz parens si bons et honnestes.
Quant au prieur sur toutes bestes
Je lá vous pleuy la plus sotte :
Il y a six ans qu'il radotte
D'aage, et d'yvrognerie extresme,
Et a deux compagnons de mesme,
Frere Jehan, et frere Gervais :
Frere Jehan n'est pas trop maulvais,
Mais au reste il n'a rien d'homme,
Fors seulement la barbe : somme
Il n'a ne sçavoir, ne cerveau :
Et frere Gervais est si beau,
De contenance si badine,
Que sans le froc sacré et digne
Qui couvre tout, il troteroit
Parmy la ville, et porteroit
Ce beau chaperon à oreilles.
Publiquement.

CATHERINE.

Ilz sont tant doulx.

CLEMENT.

Si les congnois je mieulx que vous.
Mais ilz sont, (j'entens bien le cas)

Vers voz parens, voz advocats,
Pour vous faire estre leur novice.

CATHERINE.

Frere Jehan m'y faict du service,
Et est mon grand solliciteur,
Je le sçay bien.

CLEMENT.

Quel serviteur :
Or prenons qu'ilz soient maintenant
Doctes, et bons à l'advenant
Pour ceste affaire : des demain
En moins que de tourner la main,
Sotz et maulvais se trouveront :
Et telz que baillez vous seront,
Vous les fault recevoir et prendre
Pour tout jamais.

CATHERINE.

Il fault entendre
Que souvent on faict des banquetz
Chez nous, ou on tient des caquetz
Qui m'offensent et scandalisent :
Car tousjours les propos que disent
Ces mariez par vanité,
Ne sentent pas virginité :
Et parfoys, dont faschee suis,
Le baiser refuser ne puis
Honnestement.

CLEMENT.

Qui fuyr veult
Tout ce qui offenser le peult,
Quand et quand se face inhumer :
L'oreille doibt s'accoustumer
A ouyr toutes choses dire :
Prendre le bon, laisser le pire
Pour le meilleur : et d'autre part
Je croy que vous avez à part
Vostre chambre chez vostre pere.

CATHERINE.

Ouy desja.

CLEMENT.

Si on delibere
De faire quelque gros banquet,
Tandis qu'ilz tiendront leur caquet,
Tenez vous en vostre chambrette,
Et en devotion secrette,
Avecques Dieu là devisez,
Psalmodiez, priez, lisez,
Louez sa bonté eternelle.
Ainsi la maison paternelle
Ne vous fera brin de souilleure,
Mais bien vous la rendrez meilleure,
Et plus nette, ma bonne sœur.

CATHERINE.

Si est il toutesfoys plus seur,
Parmy les vierges se trouver.

CLEMENT.

Je ne veulx certes reprouver
Leur compaignie chaste et honneste,
Mais gardez bien qu'en vostre teste
Vous n'ayez une impression
De faulse imagination :
Quand un temps y aurez esté,
Et bien veu d'un chascun costé,
Peult estre que toutes les choses
Entre les murailles encloses,
Et lesquelles voz yeulx y veirent
Ne vous riront comme elles feirent.
Toutes celles qui voiles ont,
Et m'en croyez, vierges ne sont.

CATHERINE.

Voyla bons motz.

CLEMENT.

Bons et notables
Sont les motz qui sont veritables :
Sinon qu'à maintes du Chapitre
Soit permis de prendre le tiltre
De Marie mere pucelle :

A celle fin qu'on les appelle
Vierges apres l'enfantement.

CATHERINE.

Vous parleriez bien autrement
Si vous vouliez.

CLEMENT.

Propos final :
Souvent tout n'est pas virginal
Parmy ces vierges.

CATHERINE.

Non, beau sire,
Et pourquoy ?

CLEMENT.

Je le vous voys dire :
Pour ce que parmy ces pucelles,
Se trouvent grand numbre de celles
Qui de mœurs ressemblent Sapho,
Plus que d'entendement.

CATHERINE.

Ho, ho:
Quel jargon : je ne l'entens point.

CLEMENT.

Aussi l'ay je dict tout à poinct,
A fin que ne fust entendu.

CATHERINE.

Or voyla, mon cueur est rendu
A ce desir : il fault bien dire
Que l'esprit qui à ce me tire
Vient de Dieu, puisqu'il continue
Depuis tant d'ans que m'a tenue :
Et ne faict que croistre et m'attraire
De jour en jour.

CLEMENT.

Mais au contraire,
C'est esprit là suspect me semble :
Veu que tous voz parens ensemble
Fuyent à ce que desirez.
Ilz eussent esté inspirez,
Si vostre desir fust de Dieu.
Mais la plaisance de ce lieu,
Que vous veistes petite fille,
Des nonnains la doulce babille,
Leur habit sainct, le chant d'icelles,
Leurs cerimonies tant belles,
Voyla l'esprit qui attira
Vostre cueur, et qui l'inspira :
Avec les caphardes parolles
De ces moynes à testes folles
Qui vous chevalent pour leur bien,
Et pour dringuer, ilz sçavent bien

Que vostre pere est homme large :
A souper l'auront, à la charge
Qu'il portera du vin, assez
Pour dix beuveurs maistres passez
Ou bien chez luy en iront boire.
Parquoy si vous m'en voulez croire,
Rien contre le gré ne ferez
De pere et mere : et penserez
Que Dieu veult que soubz leur puissance
Demouriez en obeissance,
Songez y bien.

CATHERINE.

En tel affaire,
C'est chose saincte de ne faire
Conte de ses parens.

CLEMENT.

Sans faincte,
Pour Jesuschrist c'est chose saincte
N'obeir à pere, ne mere.
Au contraire, c'est chose amere
Les mespriser en autre endroict :
Car un filz chrestien qui vouldroit
De male faim laisser mourir
(J'entens si le peult secourir)
Son pere idolastre ou ethnique,
Ne fault qu'à luy pardon s'applique.
Mais si vous n'avez le baptesme,

Et la mere ou le pere mesme
Vous veulent garder de le prendre,
Lors à eulx ne debvez entendre :
Ou s'ilz vous vouloient mettre en teste
De faire chose deshonneste,
Alors pourriez en verité
Contemner leur autorité.
Mais qu'a besoing tout ce mystere
De convent, ne de monastere?
Vous avez en toute saison
Jesuschrist en vostre maison.
Davantage, ainsi que je trouve,
Nature dit, et Dieu approuve,
Sainct Paul remonstre fort et ferme,
Et la loy humaine conferme,
Qu'enfans obeir sont tenuz
Aux peres dont ilz sont venuz.
Voulez vous de dessoubz les mains
De voz parens doulx et humains
Vous retirer, et faire change
D'un vray pere à un pere estrange?
Et la propre mere tant chere
Permuter à une estrangere?
Ou, pour mieulx dire, voulez vous
Pour des parens benings et doulx
Des maistres et maistresses rudes?
Et acheter les servitudes,
Vous qui meritez qu'on vous serve,

Fille de maison, non point serve?
Certes charité chrestienne
Rompt toute coustume ancienne
D'esclaves, et serfz qu'on avoit,
Fors que les marques on en veoit
Encor en quelque region.
Mais soubz nom de religion,
Ce monde fol en son cerveau
A trouvé un genre nouveau
De servitude : on n'y permet
Sinon ce que la reigle y met.
Quelque bien qu'on vous donne et baille,
C'est au prouffict de la canaille,
Trois pas aller vous pourmener,
Soudain vous feront retourner,
Comme si la fuyte aviez prise,
Pour avoir vostre mere occise.
Et à fin qu'on congnoisse mieulx
La servitude desdictz lieux,
Il fault qu'elle soit despouillee
La robbe des parens baillee :
Et à la mode qu'on traictoit
Jadis les serfz qu'on achetoit,
Ilz changent, qui est grand mespris,
Le nom qu'au baptesme on a pris.
De sorte que pour Pierre ou Blaise,
Fault avoir nom Jehan ou Nicaise.
Jaques aura, des qu'il fut né,

A Jesuschrist son nom donné :
Et quand Cordelier se rendra,
Le nom de Françoys il prendra
Souldard qui laisse la livree,
Semble renoncer à son maistre,
Et sainct homme nous pensons estre,
Celluy qui une robe vest,
Laquelle Jesuschrist qui est
Seigneur de tout, point ne luy donne,
Et s'il despouille et abandonne
L'habit que d'ailleurs il a pris,
Il en sera plus fort repris,
Que s'il laissoit par griefve offense
La blanche robbe d'innocence
Qu'il eust de Jesuschrist son roy.

CATHERINE.

Certes on dit, et je le croy,
Que c'est chose de grand merite
Si quelcun sa liberté quitte,
Et en tel servage se boute
De son gré.

CLEMENT.

Cela vient sans doubte
De Pharisaique doctrine :
Sainct Paul au rebours endoctrine
Que qui est franc, s'y doibt tenir
Sans point vouloir serf devenir :

Mais plus tost qu'on se delibere
De devenir franc et libere.
Et ce qui rend plus malheureuse
Ceste servitude fascheuse,
Il vous fault servir plusieurs maistres,
Souvent grosses bestes champestres :
Bien souvent trop longtemps tenuz,
Aucunes foys nouveaulx venuz.
Or ça est il loy ny usance,
Qui vous mette hors la puissance,
Et hors des droictz de pere et mere ?

CATHERINE.

Nenny.

CLEMENT.

Et venez ça, commere,
Pouvez vous donc oultre leur gré
Vendre ou acheter champ ou pré,
Qui soit de leur bien ?

CATHERINE.

Rien quelconques.

CLEMENT.

Qui vous baille ceste loy doncques
De vous livrer en main estrange ?
Veu que pere et mere à ce change
Ne veulent consentir à rien,

N'estes vous pas leur propre bien,
Et leur chere possession?

CATHERINE.

La foy et la devotion
Font cesser toute loy humaine.

CLEMENT.

Le faict de la loy se demeine
Ailleurs, et principalement
Au baptesme : icy seulement
N'est question que de changer
D'accoustremens, et se renger
Par une extraordinaire envie
A ne sçay quel genre de vie,
Qui n'est bon ne maulvais de soy.
Je suis marry quand j'apperçoy
Combien avec la liberté
Vous perdrez de commodité.
Maintenant il vous est licite,
Dedans vostre chambre petite
Rire à part vous, estudier,
Faire oraison, psalmodier
Quand et autant qu'il vous plaira :
Et des qu'il vous y faschera,
Vous pouvez ouyr les cantiques,
Et hymnes ecclesiastiques :
Au service divin aller,

De Dieu en chaire ouyr parler,
Ou bien si quelque fille ou dame
Qui soit bonne de corps, ou d'ame
Vous trouvez, ou homme sçavant,
Ilz vous pourront mettre en avant
Cent bons propos, desquelz à l'heure
Vous pourrez devenir meilleure.
Et pourrez eslire, ou chercher
Homme qui sçache bien prescher
Jesuschrist sans caphardenie.
Si une foys en moynerie
Vous entrez, perdre vous convient
Ces choses là, desquelles vient
Un grand proufict quant à la foy.

CATHERINE.

Mais tandis, à ce que je voy,
Je ne seray point nonnain.

CLÉMENT.

Non.

Et si serez, puisque ce nom
Vous plaist si fort, et audience,
Elles s'enflent d'obedience :
Et vous, n'avez vous pas cest heur
D'obeir à vostre pasteur,
Et aux parens, comme est escript
En la reigle de Jesuschrist ?

Quant à povreté qu'èlles vouent,
Et dont tant s'estiment et louent,
Ne l'avez vous, quand tous voz biens
Voz parens les ont, et vous riens?
Toutesfoys les vierges vouees
Jadis estoient sur tout louees
Des doctes et des sainctes gens,
De subvenir aux indigens,
Selon la fortune et l'affaire,
Ce qu'elles n'eussent pas sçeu faire,
Si leur bien eussent rejecté.
Au reste, quant à chasteté,
La vostre n'empirera point
A vostre maison : par ce poinct
Vous voyla nonnain, autant vault.
Dictes moy que c'est que s'en fault?
Un certain voile, une chemise,
Qui dessus la robe soit mise,
En lieu que dessoubz on la porte,
Et des mines de mainte sorte,
Qui de soy ne font valoir mieulx
La personne devant les yeulx
De Dieu, qui nostre cueur regarde?

CATHERINE.

Vous me comptez, quand j'y prens garde,
Choses estranges et nouvelles.

CLEMENT.

Je dy des choses vrayes et belles,
Et de raison.

CATHERINE.

Certes si est ce
Qu'au cueur jamais n'auray liesse,
Si sans espoir on m'interdict
Religion.

CLEMENT.

Voyla bien dict :
Promistes vous pas au baptesme
Religion ?

CATHERINE.

Si feiz.

CLEMENT.

Et mesme
Tous ceulx qui soubz Jesuschrist vivent,
Et ses commandemens ensuyvent,
Ne sont ilz point religieux ?

CATHERINE.

Si sont.

CLEMENT.

Je suis fort envieux
De sçavoir donc, comment s'appelle

Ceste religion nouvelle,
Qui rend ainsi de nul effect
Ce que loy de nature a faict :
Ce qu'enseigne la loy antique,
Et ce qu'apprend l'evangelique,
Et l'apostolique conferme.
Ce decret là, tant soit il ferme,
De Dieu n'est faict, ne approuvé,
Mais par les moynes controuvé.
A ce propos plusieurs se treuvent
Qui les mariages appreuvent
Des jeunes gens, lesquelz s'attachent,
Sans que pere et mere le sçachent,
Voyre malgré eulx plusieurs foys :
Raison humaine toutesfoys,
Ne les loys les plus anciennes,
Ne Moyse dedans les siennes,
Ne l'Evangile, ne canon
Ne tient cela.

CATHERINE.

Je croy que non.
Pour ce donc voulez proposer
Que je ne sçaurois espouser
Jesuschrist, s'il ne vient à plaire
A mes parens?

CLEMENT.

Je vous declaire

Que desja espousé l'avez,
Quand tous par luy fusmes lavez
Au baptesme. Et qui est l'espouse
Qui deux foys un mary espouse?
Il n'est question seulement
Que du lieu, de l'habillement,
Des cerimonies ensemble.
Pour cela ne fault, ce me semble,
Pere et mere ainsi mespriser.
Et puis, il fault bien adviser,
Qu'en voulant encor entreprendre
De Jesuschrist pour mary prendre,
A d'autre ne vous mariez.

CATHERINE.

A les escouter, vous diriez
Qu'on ne peult plus sainctement faire,
Que ne tenir en ceste affaire
Conte de parens ne tuteurs.

CLEMENT.

Priez doncques ces beaulx docteurs
Qu'aux sainctz escriptz ilz vous en treuvent
Quelque passage : et s'ilz ne peuvent,
Commandez leur de boire un verre
De bon vin de Beaulne, ou d'Auxerre,
Ilz pourront bien faire cela.
Quand ses parens on laisse là

Infideles, pour Jesus suyvre,
Cela, c'est son salut poursuyvre:
Mais ses parens chrestiens quitter,
Pour en moynerie habiter,
(Qui est souvent et j'en respons,
Pour les maulvais laisser les bons:)
Quelle devotion peult ce estre?
Encores ceulx que le bon maistre
Jesuschrist avoit convertiz
A la foy, du temps des gentilz,
Estoient tenuz par tous moyens
Servir à leur pere et parens,
Autant comme il se pouvoit faire,
Sans la loy chrestienne forfaire.

CATHERINE.

Vous tenez doncques pour maulvais
Cest ordre de vivre?

CLEMENT.

Non fais:
Mais tout ainsi qu'aux enserrees,
Et qui du tout s'y sont fourrees,
Je ne vouldrois persuader
D'en sortir hors, ne d'evader:
Ainsi, sans scrupule ny doubte,
Puis conseiller à fille toute,
Mesmes de gentille nature,
De n'entrer point à l'adventure

En lieu d'ou ne puisse sortir :
De ce vous puis bien advertir :
Veu mesmes que le plus souvent,
Virginité en un convent,
Plus tost qu'ailleurs est en danger,
Et que sans vostre habit changer,
Pouvez faire autant d'œuvres bonnes
Au logis, comme font les nonnes
En leur convent.

CATHERINE.

Voz argumens
Sont infiniz et vehemens :
Toutesfoys de ce mien desir,
Ne se peult mon cueur dessaisir,
Et j'en suis là.

CLEMENT.

Et bien ma mye,
Si attirer je ne puis mye
Vostre voulunté à la mienne.
A tout le moins, qu'il vous souvienne
Des propos tenuz en ce lieu.
Ce temps pendant je prie à Dieu,
Que l'affection desireuse
Que vous avez, soit plus heureuse
Que mon conseil n'a pas esté,
De n'avoir sçeu estre accepté.

DE L'AMOUR FUGITIF

DE LUCIEN.

ADVINT un jour, que Venus cytheree,
Mere pour lors dolente et esploree
Perdit son filz, qui ça et là voloit :
Et ainsi triste, en haste s'en alloit
Par maint carroy, par maint canton et place,
Pour le chercher : puis sus quelque terrace,
Ou sus un mont eslevé se plantoit,
Et devant tous à haulte voix chantoit
Ce qui su'ensuyt : quiconques de bon vueil
M'enseignera ou au doigt, ou à l'œil,
En quelle voye, ou devers quel costé,
Mon Cupido fuyant s'est transporté :
Pour son loyer (qui faire le scaura)
Un franc baiser de Venus il aura,
Et si quelcun prisonnier le rameine,
La mere lors envers luy plus humaine
Luy donnera (pour plus son cueur aiser)
Quelque autre don par dessus le baiser.

Toy qui iras, à fin que par tous lieux

Ce faulx garson puisses congnoistre mieulx,
Je t'en diray vingt enseignes et taches,
Que finement fault qu'en memoire caches :
Blancheur aucune en luy n'est evidente,
Son corps est tainct de rougeur tresardante,
Ses yeulx perçantz, qui de travers regardent,
Incessamment estincellent et ardent :
Et son penser cauteleux et frivolle
Jamais ne suyt sa doulcette parolle.
Certainement le son de sa faconde
Paſse en doulceur le plus doulx miel du monde :
Mais le droict sens, et la cause effective,
Correspond mal à sa voix deceptive,
Si en cholere il se prend à monter,
Il porte un cueur impossible à dompter :
Et de son bec il scait (tout au contraire)
Tremper, seduire, et en ses laqz attraire
Les cueurs rempliz d'aspre severité,
Sans que jamais confesse verité.

Certes il est enfant plein de jeunesse,
Mais bien pourveu d'astuce et de finesse.
Souvent se joue, et faict de l'inscient :
Mais en jouant tasche à bon escient
Faire son cas. Sur son dos oultreplus
Pendent en ordre uns cheveulx crespeluz.
Et en sa face, ayant fiere apparence,
Jamais n'y a honte, ne reverence.

Apres il a (si bien vous l'espiez)
Petites mains, avecques petis piedz:
Mais toutesfoys, en hault ou bas endroict,
D'un petit arc tire fort loing, et droict.

Jadis frappa de flesche et vireton,
Jusqu'aux bas lieux le cruel roy Pluton:
Et des enfers les umbres et espritz
Veirent leur roy, d'amour vaincu et pris,
Lors que dedans son grand char stygieux
Il amena Proserpine aux beaulx yeulx.

Son corps ardant, enflambé de nature,
Il a tout nud sans quelque couverture,
Mais le cueur cault, et courage qu'il porte,
Se vest de mainte et variable sorte:
Et d'advantage, en soubzlevant en l'air
Les membres siens, par un subtil voler,
Aux Nymphes va, puis aux hommes descend:
Et quand receu de bon gré il se sent,
Son siege faict plus chauld que feu de pailles
Au plus profond de leurs cueurs et entrailles.

Petit et court est son arç amoureux:
Mais le sien traict mortel et rigoureux
Va de droict fil jusques au firmament,
Depuis qu'il est descoché fermement.

Sur son espaule ardante et coloree,
Tu verras pendre une trousse doree,
Et au dedans ses pestiferes traictz :
Dont le cruel abuseur plein d'attraictz
A bien souvent faict mainte playe amere,
Mesmes à moy qui suis sa propre mere.
Griefve chose est tout ce que j'ay dict orès,
Mais voycy (las) plus griefve chose encores.
Sa dextre main jecte et darde un brandon,
Qui brusle et ard, sans mercy ne pardon
Les povres os. Brief, de son chauld extresme
Il brusleroit le bruslant soleil mesme.

Si tu le peulx donc trouver et attaindre,
Et de cordons à fermes nœudz estraindre,
Meine le moy estroictement lié :
Et si vers toy se rend humilié,
N'en pren mercy, quoy que devant toy face
Tomber ses yeulx larmes dessus sa face.
Garde toy bien qu'en ce ne te deçoives :
Et s'ainsi est, que sa bouche apperçoives :
Riant à toy, bien fault que te recordes
De n'ordonner qu'on luy lasche les cordes.

Si par doulx motz te venoit incitant
A te baiser, va cela evitant.
Car (pour certain) en ces levres habite
Mortel venin, qui cause mort subite.

Et si de franc et liberal visage
Il te promet des dons à son usage,
C'est asçavoir flesches, et arc turquoys,
La trousse painete, et le doré carquoys,
Fuy tous ces dons de nuysance et reproche :
Ilz vont bruslant tout ce qui d'eulx s'approche. [1]

[1] Voyez la suite de *l'Amour fugitif* dans les Chants divers, tome II, page 47.



DES VISIONS

DE PETRARQUE,

DE THUSCAN EN FRANÇOYS.

Un jour estant seulet à la fenestre
Vey tant de cas nouveaulx devant mes yeulx,
Que d'en tant veoir fasché me convient estre.
Si m'apparut une bische à main dextre,
Belle pour plaire au souverain des dieux.

Chassee estoit de deux chiens envieux,
Un blanc, un noir, qui par mortel effort
La gente beste aux flancz mordoient si fort,
Qu'au dernier pas en brief temps l'ont menee
Cheoir sur un roch. Et là, la cruauté
De mort, vainquit une grande beauté,
Dont souspirer me feit sa destinee.

Puis en mer haulte un navire advisoye,
Qui tout d'hebene et blanc yvoire estoit,
A voiles d'or, et à cordes de soye:
Doulx fut le vent, la mer paisible et coye,
Le ciel par tout clair se manifestoit.

La belle nef pour sa charge portoit
Riches tresors, mais tempeste subite
En troublant l'air ceste mer tant irrite,
Que la nef heurte un roch caché soubz l'onde.
O grand' fortune : o crevecueur trop grief.
De veoir perir, en un moment si brief,
La grand' richesse à nulle autre seconde.

Apres je vey sortir divins rameaux
D'un laurier jeune, en un nouveau bocage,
Et me sembla veoir un des arbriseaux
De paradis, tant y avoit d'oyseaulx
Diversement chantans à son umbrage.
Ces grandz delictz ravirent mon courage,
Et ayant l'œil fiché sur ce laurier
Le ciel entour commence à varier,
Et à noircir : dont la fouldre grand' erre
Vint arracher celluy plant bien heureux,
Qui me faict estre à jamais langoureux,
Car plus telle umbre on ne recouvre en terre.

Au mesme boys sourdoit d'un vif rocher
Fontaine d'eau murmurant soefvement :
De ce lieu frais tant excellent et cher,
N'osoient pasteurs ne bouviers approcher,
Mais mainte Muse, et Nymphes seulement
Qui de leurs voix accordoient doulcement
Au son de l'eau. Là j'assis mon desir,

Et lors que plus j'y prenois de plaisir,
Je vey helas de terre ouvrir un gouffre,
Qui la fontaine et le lieu devora:
Dont le mien cueur grand regret encor a,
Et y pensant, du seul penser je souffre.

Au boys je vey un seul phenix portant
Aesles de pourpre, et le chef tout doré:
Estrange estoit, dont pensay en l'instant
Veoir quelque corps celeste, jusque à tant,
Qu'il vint à l'arbre en pieces demouré,
Et au ruisseau que terre a devoré.
Que diray plus? Toute chose enfin passe:
Quand ce phenix veit les rameaux en place:
Le tronc rompu, l'eau seche d'autre part,
Comme en desdaing, de son bec s'est feru,
Et des humains sur l'heure disparu:
Dont de pitié et d'amour mon cueur ard.

Enfin je vey une dame si belle,
Qu'en y songeant tousjours je brusle et tremble:
Entre herbe et fleurs pensive marchoit elle,
Humble de soy, mais contre amour rebelle:
Et blanche cotte avoit, comme il me semble,
Faicte en tel art, que neige et or ensemble,
Sembloient meslez : mais en sus la ceincture,
Couverte estoit d'une grand' nue obscure.
Et au tallon un serpenteau la blesse,

Dont languissoit comme une fleur cueillie :
Puis asseuree en liesse est saillie,
Las rien ne dure au monde, que tristesse.

O chanson mienne en tes conclusions
Dy hardiment, ces six grans visions
A monseigneur donnent un doulx desir
De briefvement soubz la terre gesir.



SIX SONNETZ

DE PETRARQUE,

SUR LA MORT DE SA DAME LAURE.

I.

Voi ch'ascoltate in rime sparse il suono....

Vous qui oyez en mes rithmes le son
D'iceulx sonspirs, dont mon cueur nourrissoye,
Lors qu'en erreur ma jeunesse passoye,
N'estant pas moy, mais bien d'autre façon:

De vains travaulx dont feiz rithme et chanson,
Trouver m'attens (mais qu'on les lise et voye)
Non pitié seule, ains excuse en la voye,
Ou l'on congnoist Amour ce faulx garson.

Si voy je bien maintenant, et entens
Que long temps fuz au peuple passetemps,
Dont à part moy, honte le cueur me ronge:

Ainsi le fruict de mon vain exercice
C'est repentance, avec honte, et notice,
Que ce qui plaist au monde n'est que songe.

II.

O passi sparsi, o pensier' vaghi e pronti...

O pas espars : o pensees soudaines :
O aspre ardeur : o memoire tenante :
O cueur debile : o voulunté puissante :
O vous mes yeulx : non plus yeulx, mais fontaines :

O branche, honneur des vainqueurs capitaines :
O seule enseigne aux poetes duysante :
O doulce erreur qui soubz vie cuysante
Me faict aller cherchant et montz et plaines :

O beau visage ou amour met la bride,
Et l'esperon, dont il me poinct et guide
Comme il luy plaist, et deffense y est vaine :

O gentilz cueurs et ames amoureuses,
S'il en fut onc : et vous umbres paoureuses
Arrestez vous pour veoir quelle est ma peine.

III.

Chi vuol veder quantunque può Natura....

QUI vouldra veoir tout ce que peult nature,
Contempler vienne une qui en tous lieux

Est un soleil, un soleil à mes yeulx,
Voyre aux ruraulx qui de vertu n'ont cure.

Et vienne tost, car mort prend (tant est dure)
Premier les bons, laissant les vicieux,
Puis ceste cy s'en va du reng des dieux :
Chose mortelle et belle bien peu dure.

S'il vient à temps verra toute beauté,
Toute vertu, et mœurs de royauté,
Joincte en un corps par merveilleux secret :

Alors dira que muette est ma rithme,
Et que clarté trop grande me supprime,
Mais si trop tarde, aura tousjours regret.

IV.

Lasciato hai, Morte, senza sole il mondo....

MORT, sans soleil tu as laissé le monde
Froid, et obscur : sans arc l'aveugle archer :
Graces, beautez, prestes à tresbucher :
Moy desolé en angoisse profonde.

Bas, et banniz sont honneur et faconde :
Seul fasché suis, seul n'ay que me fascher :
Car de vertu feiz la plante arracher,
C'est la premiere, ou prendrons la seconde :

Plaindre debvroient l'air, la mer, et la terre,
Le genre humain, qui comme anneau sans pierre
Est demeuré : ou comme un pré sans fleurs :

Le monde l'eust, sans la congnoistre à l'heure,
Je la congneuz, qui maintenant la pleure,
Si feit le ciel, qui s'orne de mes pleurs.

V.

Gli angeli eletti e l'anime beate.

Le premier jour que trespassa la belle,
Les purs espritz, les anges precieux,
Sainctes, et sainctz, citoyens des haultz cieulx
Tout esbahiz vindrent à l'entour d'elle.

Quelle clarté, quelle beauté nouvelle,
(Ce disoient ilz) apparoist à noz yeulx ?
Nous n'avons veu du monde vicieux
Monter ça hault encor une ame telle.

Elle contente d'avoir changé demeure,
Se parangonne aux anges d'heure à heure,
Puis coup à coup derriere soy regarde,

Si je la suy : il semble qu'elle attend :
Dont mon desir ailleurs qu'au ciel ne tend,
Car je l'oy bien crier que trop je tarde.

VI.

Da più belli occhi e dal più chiaro viso ?...

Des plus beaulx yeulx, et du plus clair visage
Qui oncques fut, et des beaulx cheveulx longs,
Qui faisoient l'or, et le soleil moins blonds,
Du plus doulx ris, et du plus doulx langage,

Des bras et mains, qui eussent en servage,
Sans se bouger, mené les plus felons,
De celle qui du chef jusqu'aux tallons
Sembloit divin, plus qu'humain personnage,

Je prenois vie. Or d'elle se consolent
Le roy celeste, et ses couriers qui volent,
Me laissant nud, aveugle en ce bas estre :

Un seul confort attendant à mon dueil,
C'est que là hault, elle qui sçait mon vueil,
M'impetrera qu'avec elle puisse estre.



EPIGRAMME

DE SALMONIUS,

MIS DE LATIN EN FRANÇOYS.

AU ROY.

Ainsi qu'un jour, au grand palais, tes yeulx
Veirent dresser les simulachres vieux
Des roys françoys (roys d'entre eulx l'excellence)
Numbrer vouluz tous par ordre et sequence
Les tiens ayeulx, qui ont de main en main
Baillé le sceptre à prince tant humain :
Mais quand le lieu vuyde tu vins à veoir,
Lequel s'attend le tien image avoir,
Voyez (dis tu) la place à moy promise,
Quand ceste chair au tumbeau sera mise.

Or je demande, en tenant ce propos,
Fuz tu esmeu de la paour d'Atropos,
Non, car tu as, maulgré mort, asseurance,
Qu'entre les dieux sera ta demeurance.



LES TRISTES VERS

DE BEROALDE[1],

SUR LE JOUR DU VENDREDY SAINCT.

OR est venu le jour en dueil tourné,
Or est le temps plein de pleurs retourné :
Or sont ce jour les funerailles sainctes
De Jesuschrist celebrees, et tainctes
D'aspre douleur : soient doncques rougissans
Ores noz yeulx par larmes d'eulx yssans.
Tous estomachz en griefz vices tombez
Par coups de poing soient meurdriz et plombez :
Quiconques ayme, exalte, et qui decore
Le nom de Dieu, et son pouvoir adore,

[1] Béroalde (Philippe), de Boulogne, est un des hommes les plus remarquables qu'a produits le xv[e] siècle. Sa vie entière, consacrée à l'étude, lui permit d'assembler d'immenses connaissances. Il professa les belles-lettres à Paris et à Parme. Il possédait surtout les secrets de la langue latine, et ses vers ont cette couleur antique qu'il est si difficile d'imiter. Il n'est plus guère connu aujourd'hui que par cette belle pièce de vers sur le vendredi saint, *Venit mæsta dies*, etc., qui perd beaucoup dans la traduction de Marot. Ce savant personnage mourut en 1504.

Cœuvre son cueur et sensitif expres
De gros sanglotz s'entresuyvant de pres.

Voycy le jour lamentable sur terre,
Le jour qu'on doibt marquer de noire pierre.
Pourtant plaisirs, amours, jeux, et banquetz,
Ris, voluptez, broquars, et fins caquetz,
Tenez vous loing : et vienne douleur rude,
Soing, pleurs, souspirs, avec solicitude.
C'est le jour noir, auquel fault pour paincture
De dueil monstrer, porter noire paincture :
Soient donc vestuz de couleur noire et brune
Princes, prelatz, et toute gent commune :
Viennent aussi avec robbe de dueil,
Jeunes et vieux, en plorant larmes d'œil,
Et toute femme ou liesse est apperte,
De noir habit soit vestue et couverte.

Rivieres, champs, foretz, montz, et vallees,
Ce jourd'huy soient tristes et desolees.

Bestes aussi privees et sauvages
En douleur soient. Par fleuves et rivages
Soient gemissans poissons couvers d'escaille,
Et tous oyseaulx painctz de diverse taille.

Les elemens, la terre, et mer profonde,
L'air, et le feu, lune, soleil, le monde,

Le ciel aussi de haulteur excellente,
Et toute chose à present soit dolente:
Car c'est le jour dolent, et douloureux,
Triste, terny, trop rude, et rigoureux.

Maintenant donc fault usurper et prendre
Les larmes d'œil qu'Heracle sceut espandre:
De Xenocrate ou de Crassus doibt on
Avoir la face, et le front de Caton:
La barbe aussi longue, rude et semblable
A celle-là d'un prisonnier coulpable.

Porter ne vueille homme ou femme qui vive,
Robbe de pourpre, ou d'escarlate vive:
Ne soit luysant la chaine à grosse boucle
Dessus le col, ny l'ardante escarboucle:
Ne vueille aucun autour des doigts cercler
Verte emeraude, ou dyamant tresclair:
Sans pigner soit le poil au chef tremblant,
Et aux cheveulx soit la barbe semblant:
Ne soit la femme en son cheminer grave,
Et d'eau de fard son visage ne lave:
Ne soit sa gorge en blancheur decoree,
Ne d'aucun art sa bouche coloree:
Ne soient les chefz des grans dames coiffez
D'ornementz fins, de gemmes estoffez:
Mais sans porter brasseletz ne carcans,
Prennent habitz, signe de dueil marquans.

Car c'est le jour auquel le redempteur,
De toute chose unique createur,
Apres tourmens, labeurs de corps et veines,
Mille soufflетz, flagellementz, et peines,
Illusions de ces Juifs inhumains,
Pendit en croix, encloué piedz et mains,
Piquant'couronne au digne chef portant,
Et d'amertume un breuvage goustant.

O jour funebre, o lamentable mort,
O cruauté, qui la pensee mord
De ceste gent prophane et incredule,
O fiere tourbe emplie de macule,
Trop plus subjecte à rude felonnie,
Qu'ours de Lybie, ou tigres d'Hyrcanie,
Ne que le sale et cruelle domicile,
Où s'exerçoit tyrannye en Sicile,
Ainsi avez (sacrileges) mouillé
Voz mains au sang qui ne fut onc souillé:
Et icelluy mis à mort par envie,
Qui vous avoit donné lumiere et vie,
Manoirs et champs de tous biens plantureux
Puissant empire, et siege bienheureux:
Et qui jadis, en faisant consommer
Pharaon roy dedans la Rouge mer,
En liberté remit soubz voz monarches
Tous voz parens anciens patriarches.

O crime, o tache, o monstre, o cruel signe,

Dont par tout doibt apparoir la racine.
O faulse ligne extraicte de Judee,
As tu osé tant estre oultrecuydee
De perdre cil qui par siecles plusieurs,
T'a preservé par dons superieurs,
Et t'a instruict en la doctrine exquise
Des sainctes loix du prophete Moyse,
En apportant sur le hault des limites
De Sinày les deux Tables escriptes,
Pour et à fin qu'obtinses diademes ?
O digne palme aux regions supremes.

Las quelz mercys tu rends par un tel don,
O quel ingrat et contraire guerdon,
Et quel peché se pourroit il trouver
Semblable au tien? point ne te peulx laver.

A tous humains certes est impossible,
D'en perpetrer encor un si horrible:
Car beau parler, ny foy ferme et antique,
Religion, ne vertu autentique
Des peres sainctz n'ont sceu si hault attaindre,
Que ta fureur ayes voulu refraindre.

Des vrays disans prophetes les oracles,
Ne de Jesus les apparens miracles
De faulx conseil ne t'ont sceu revocquer,
Tant t'es voulu à durté provocquer.

O gent sans cueur, gent de faulse nature,
Gent aveuglee en ta perte future,
En meurdrissant par peines et foiblesses
Un si grand roy, de ton cousteau te blesses :
Et qu'ainsi soit à present tu en souffres
Cruelle gehaine en feu, flambes, et soulphres :
Si qu'à jamais ton tourment merité
Veoys et verras : et ta posterité
Si elle adhere à ta faulte importune,
Se sentira de semblable fortune :
Car il n'y a que luy qui sceust purger
Le trop cruel et horrible danger
De mort seconde : et sans luy n'auront grace
Voz filz vivans : n'aucune humaine race.

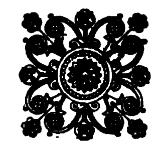
Quelconque Juif pour tell' faulte ancienne
N'a siege, champ, ny maison qui soit sienne.
Et tout ainsi que la forte tourmente
En pleine mer la nasselle tourmente,
Laquelle estant et sans voille, et sans maistre,
De tous les ventz à dextre et à senestre
Est agitee : ainsi estes vous, Juifz,
De tous costez deschàssez et fuytz,
Vivans tousjours soubz tributaire reigle,
Et tout ainsi que le cygne hait l'aigle,
Le chien le loup, Hannuyer le Françoys,
Ainsi chascun quelque part que tu sois,
Hayt et hairra ta faulse progenie,

Pour l'inhumaine et dure tyrannie,
Que feis à cil qui tant de biens t'offrit,
Quand paradis et les enfers t'ouvrit.
O doulce mort, par salut manifeste
Tu nous repais de viande celeste :
Par toy fuyons le regne plutonique ;
Par toy gist bas la serpent draconique :
Car le jour vient agreable sur terre,
Le jour qu'on doibt noter de blanche pierre :
Le jour heureux en trois jours surviendra,
Que Jesuchrist des enfers reviendra.

Parquoy, pecheur dont l'ame est delivree,
Qui ce jourd'huy portes noire livree,
Resjouy toy, pren plaisir pour douleur :
Pour noir habit, rouge et vive couleur :
Pour pleurs, motetz de liesse assignee :
Car c'est le jour d'heureuse destinee,
Qui à Satan prepare affliction,
Et aux mortelz seure salvation.

Dont congnoissant le bien de mort amere,
Doulx Jesuchrist né d'une vierge mere,
S'il est ainsi que ton pouvoir honnore,
S'il est ainsi que de bon cueur t'adore,
S'il est ainsi que j'ensuyve ta loy,
S'il est ainsi que je vive en ta foy,

Et comme croy qu'es aux cieulx triumphant,
Secours (helas) un chascun tien enfant:
Si qu'en vivant soit en santé la vie,
Et en mourant aux cieulx l'ame ravie.



LES
COMMANDEMENS DE DIEU.

Exode, C. 20.

LEVE le cueur, ouvre l'oreille,
Peuple endurcy, pour escouter
De ton Dieu la voix nompareille,
Et ses commandementz gouster.

Je suis, dit il, ton Dieu celeste,
Qui t'ay retiré hors d'esmoy,
Et de servitude moleste:
Tu n'auras autre Dieu que moy.

Tailler ne te feras image
De quelque chose que ce soit:
Si honneur luy fais et hommage,
Ton Dieu jalousie en reçoit.

En vain son nom tant venerable
Ne jureras, car c'est mespris :
Et Dieu ne tiendra incoulpable
Qui en vain son nom aura pris.

Six jours travaille, et au septiesme
Sois du repos observateur,
Toy, et les tiens : car ce jour mesme
Se reposa le createur.

Honneur à pere et mere porte,
A fin de tes jours allonger,
Sur la terre qui tout apporte
Là ou Dieu t'a voulu loger.

D'estre meurdrier ne te hazarde,
Metz toute paillardise au loing,
Ne sois larron, donne t'en garde,
Ne sois menteur ne faulx tesmoing.

De convoiter point te t'advienne
La maison et femme d'aultruy,
Son servant, ne la beste sienne,
N'aucune chose estant à luy.

O Dieu, ton parler d'efficace
Sonne plus clair que fin alloy :
En noz cueurs imprime la grace
De t'obeir selon ta loy.



ORAISONS.

L'ORAISON DE NOTRE SEIGNEUR JESUCHRIST.

Mathieu, c. VI.

PERE de nous, qui es là hault es cieux,
Sanctifié soit ton nom precieux,
Advienne tost ton sainct regne parfaict :
Ton vueil en terre, ainsi qu'au ciel soit faict :
A ce jourd'hui sois nous tant debonnaire,
De nous donner nostre pain ordinaire :
Pardonne nous les maulx vers toy commis,
Comme faisons à tous nos ennemys :
Et ne permetz en ce bas territoire,
Tentation sur nous avoir victoire :
Mais du maling cauteleux et subtil,
Delivre nous, o pere, ainsi soit il.

LA SALUTATION ANGELIQUE.

Luc, c. I.

Benoiste soit ceste incarnation,
Du hault des cieulx icy bas annoncee,
Pour noz salutz, en salutation,
Qui fut ainsi par l'ange prononcee.

RESJOUY toy vierge Marie
Pleine de grace abondamment,

Le Seigneur qui tout seigneurie
Est avec toy divinement.

Benoiste, certes tu es entre
Celles dessoubz le firmament.
Car le fruict qui est en ton ventre
Est beneit eternellement.

LES ARTICLES DE LA FOY.

Je croy en Dieu le pere tout puissant,
Qui crea terre, et ciel resplendissant :
Et en son filz unique Jesuchrist
Nostre Seigneur conceu du sainct Esprit :
Et de Marie entiere vierge né :
Dessoubz Pilate à tort passionné,
Crucifié, mort, en croix estendu,
Au tumbeau mis, aux enfers descendu :
Et qui de mort reprint vie au tiers jour,
Monta lassus au celeste sejour.
Là ou il sied à la dextre du pere,
Pere eternel qui tout peult et tempere :
Et doibt encor de là venir icy
Juger les mortz, et les vivans aussi.

Au sainct Esprit ma ferme foy est mise :
Je croy la saincte, et catholique eglise
Estre des sainctz, et des fideles une
Vraye union, entre eulx en tout commune :

De noz pechez pleine remission:
Et de la chair la resurrection:
Finablement croy la vie eternelle,
Telle est ma foy, et veulx mourir en elle.

PRIERE DEVANT LE REPAS.

O souverain pasteur et maistre
Regarde ce troupeau petit
Et de tes biens souffre le paistre,
Sans desordonné appetit,
Nourrissant petit à petit
A ce jourd'huy ta creature
Par celluy qui pour nous vestit
Un corps subject à nourriture.

LA MEME.

NOSTRE bon pere tout puissant,
Qui gouvernes ta creature,
Ouvre ta main nous benissant,
Pour sobrement prendre pasture,
Donne nous, par ton escripture,
Que noz espritz soyent nourriz,
Et les biens donnez par ta cure
Aussi de toy soyent beniz.

PRIERE APRES LE REPAS.

PERE eternel, qui nous ordonnes
N'avoir soucy du lendemain,
Des biens que pour ce jour nous donnes,
Te mercions de cueur humain.
Or puis qu'il t'a pleu de ta main
Donner au corps manger et boire,
Plaise toy du celeste pain
Paistre noz ames, à ta gloire.
Amen.

GRACES POUR UN ENFANT.

NOUS te remercions, nostre pere celeste,
Du repas qu'avons pris, aussi de tout le reste,
Soit des biens, soit des maulx. Messieurs, bon prou vous face,
Priez Dieu qu'il me doint de bien croistre la grace,
A la gloire de luy, au proufict de mon proche,
Tant que sus mes parens il n'en tombe reproche.

ADAM ET EVE.

CLERCZ et lays nobles et gentilz,
Sont de nous deux filles et filz,
Et n'y a point de difference,
Sinon povreté ou chevance.
S'il y a mal, il vient de nostre part,
S'il y a bien, il vient d'ond le bien part.

PETIS DEVIS CHRESTIENS.

CHRIST est il mort? ouy certainement.
Qui l'a tué? parfaicte charité.
L'occasion? pour aymer ardemment.
Quoy? nous pecheurs qui l'avons irrité?
De quoy sert il? Il nous a merité
Son paradis, que sans luy nullement
Nous eussions eu, mais par austerité,
Jeusner, veiller, honte, croix et tourment,
Le povre Adam damné tresjustement
Il a saulvé, et sa posterité,
Luy acquerant le haultain firmament,
Dont par peché estoit desherité.
Et qui croira en ceste verité
Par foy passant sens et entendement,
Aymant d'un cueur remply de purité,
En grand' clarté congnoistra vivement
Que par Dieu seul il a son saulvement
Sans que jamais en rien l'ait merité.



ŒUVRES DIVERSES

EN PROSE.

La mort n'y mord.

EPISTRE

A LA DUCHESSE D'ALENÇON,

TOUCHANT L'ARMEE DU ROY EN HAYNAULT [1].

Icy voit on (tresillustre princesse) du roy la triumphante armee : qui un mercredy (comme sçavez) s'attendant avoir la bataille, par parolles persuadantes à le bien servir esleva le cueur de ses gens à si vouluntaire force, qu'alors ilz eussent non seulement combatu, mais fouldroyé le reste du monde pour ce jour : auquel fut veue la haultesse de cueur de maintz chevaliers, qui par ardant desir voulurent poulser en la flotte des ennemys, lors qu'en diffamee fuyte tournerent, laissant grand numbre des leurs ruynez en la campaigne par impetueux orage d'artillerie : dont fut attainct le Bastard d'Amercy, si au vif,

[1] L'empereur était venu jusqu'à Valenciennes avec trente mille hommes ; mais, à la nouvelle de l'approche de l'armée française, il se retira vers les Pays-Bas. François Ier, par un sot orgueil, ne voulut pas suivre les conseils du connétable de Bourbon, qui le pressait de charger l'arrière-garde de l'empereur, et lui promettait la victoire. De legères escarmouches furent à peine engagées ; Bourbon, dont le roi avait eu soin de négliger les avis, conserva toujours contre son maître un ressentiment qui le porta plus tard à servir les ennemis de sa patrie.

que le lendemain fina ses jours à Vallenciennes. Apres peult on veoir des anciens capitaines la rusee conduicte : de leurs gens d'armes la discipline militaire observee : l'ardeur des adventuriers, et l'ordre des Suysses [1], avec le triumphe general de l'armee gallicane dont la veue seulement a meurdry l'honneur de Haynault, comme le basilisque premier voyant l'homme mortel. Autre chose (ma souveraine dame) ne voyons nous, qui ne soit lamentable, comme povres femmes desolees errantes (leurs enfans au col) au travers du pays despouillé de verdure par le froid yvernal, qui ja les commence à poindre: puis s'en vont chauffer en leurs villes, villages, et chasteaulx mis à feu, combustion et ruyne totale, par vengeance reciproque : voyre vengeance si confuse, et universelle, que noz ennemys propres font passer pitié devant noz yeulx. Et en telle miserable façon ceste impitoyable serpente Guerre a obscurcy l'air pur, et net, par pouldre de terre seche, par salpestre, et pouldre artificielle, et par fumee causee du boys mortel ardant en feu (sans eau de grace) inextinguible. Mais nostre espoir par deça est, que les prieres d'entre vous nobles princesses monteront si avant es chambres celestes, qu'au moyens d'icelles, la tressacree fille de Jesuchrist, nommee Paix, descendra, trop plus luysante que le soleil, pour illuminer les regions Galliques. Et lors sera vostre noble sang hors du danger d'estre espandu sur les mortelles plaines. D'autre part aux cueurs des jeunes dames et damoyselles entrera certaine esperance du retour desiré de leurs marys, et vivront povres laboureurs seurement en leurs habitacles,

[1] Louis XI est le premier de nos rois qui se soit avisé de prendre des Suisses à son service, et depuis ce tems-là l'Helvétie a fourni de courageux soldats à nos armées et à celles de nos voisins. Les Suisses, qu'on a voulu faire passer pour de lâches mercenaires, nous ont donné plusieurs fois des preuves de leur fidélité.

comme prelatz en chambres bien nattees [1]. Ainsi bien heuree princesse, esperons nous la non assez soudaine venue de Paix : qui toutesfoys peult finablement revenir en despit de Guerre cruelle : comme tesmoingne Minfant [2] en sa comedie de *atalle destinee* disant

Paix engendre prosperité :
De prosperité, vient richesse :
De richesse, orgueil, volupté :
D'orgueil, contention sans cesse :
Contention, la guerre adresse :
La guerre, engendre povreté :
La povreté, humilité :
D'humilité, revient la paix :
Ainsi retournent humains faictz.

Voyla comment (au pis aller, dont Dieu nous gard) peult revenir celle precieuse dame souvent appellee par la nation

[1] Autrefois les tapisseries étaient rares ; on n'en voyait que chez les grands seigneurs. On les remplaçait par des nattes. Marot fait peut-être ici allusion à ces vers de Villon :

Sur mol duvet assis ung gras chanoyne,
Lez ung brasier en chambre bien nattee,
A son costé gisant dame Sydoine,
Blanche, tendre, polye et attaintee,
Boyre ypocras à jour et à nuictee,
Rire, jouer, mignonner et baiser,
Et nud à nud pour mieulx des corps s'aysier,
Les vey tous deux par ung trou de mortaise ;
Lors je congneu que pour dueil appaiser,
Il n'est tresor que de vivre à son aise.

[2] Jacques Miffant, selon Lacroix Du Maine, né à Dieppe, a composé une comédie française, intitulée : *la Déesse Astrée, de laquelle il y a quelques vers aux œuvres de Clément Marot son contemporain.* Duverdier Vauprivas parle du même auteur, comme ayant traduit un ouvrage de Xénophon, et ne dit rien de sa comédie. Il cite ailleurs un David Minfant ou Miffant, de Dieppe, qui a traduit en français les offices de Cicéron, imprimés à Paris, en 1502.

Françoyse, dedans les temples divins, chantans : Seigneur, donne nous paix, laquelle nous vueille de brief envoyer icelluy Seigneur et redempteur Jesus : qui vous doint heureuse vie transitoire, et enfin eternelle.



PREFACE

DU

ROMAN DE LA ROSE [1].

1527.

S'IL est ainsi que les choses dignes de memoire pour leur prouffict et utilité, soient à demeurer perpetuellement sans estre du tout assoupies par trop longue saison et labilité de temps

[1] Le *Roman de la Rose*, qui fut long-temps regardé comme un phénomène littéraire auquel les anciens n'avaient rien à opposer, jouissait du tems de Marot d'une réputation qui s'est affaiblie à mesure que la langue s'est épurée. Ce poème, dont le sujet est une longue allégorie, est semé d'une foule d'épisodes empruntés à l'histoire profane et à l'histoire sainte. L'érudition dont il est rempli n'exclut pas la grâce des pensées, brillantes au milieu du jargon gothique; on y rencontre de fréquens traits de satire contre les mœurs du siècle où il a été écrit. Pasquier, dans les *Recherches de la France*, fait un grand éloge du *Roman de la Rose*: «Soubz le regne de sainct Loys, dit il, nous eusmes Guillaume de Lorry et soubz Philippe le Bel Jean de Meung, lesquelz quelques uns des nostres ont voulu comparer à Dante, poete italien; et moy je les opposerois vouluntiers à tous les poetes d'Italie, soit que nous considerions ou leurs mouelleuses sentences ou leurs belles locutions, encores que l'œconomie generale ne se rapporte à ce que nous pratiquons aujourd'huy. Recherchez vous la philosophie naturelle ou morale? Elle ne leur deffault au besoing. Voulez vous quelques sages traictz? les voulez vous de follie? Vous y en trouverez à suffisance; traictz de follie toutesfoys dont vous pourrez vous faire sages. Il n'est pas que quand il fault repasser sur la theologie, ilz se monstrent n'y estre apprentifz. Et tel depuis eulx a esté en grande vogue, lequel s'est enrichy de leurs

caduc et transitoire, l'esguillon et stimulement de juste raison et non simulee cause m'a semond et entesté comme tuteresse de tout bien et honneur à reintegrer et en son entier remettre le livre, qui par long temps devant ceste mordente saison, tant a esté de tous gens d'esprit estimé, que bien l'a. daigné chascun veoir et tenir au plus hault anglet de sa librairie, pour les bonnes sentences, propos et dictz naturelz et moraulx qui dedans sont mis et inserez. C'est le plaisant livre du *Roman de la Rose*, lequel fut poetiquement composé par deux nobles autheurs dignes de l'estimation de tout bon sens et louable sçavoir, maistre Jehan de Mehung et maistre Guillaume de Lorris. Cestuy livre plaisant a esté auparavant par la faulte, comme croy, des imprimeurs, assez mal correct, ou par adventure de ceulx qui ont baillé le double pour l'imprimer : car l'un et l'autre peult estre cause de son incorrection : pour laquelle chose restituer en meilleur estat et plus expediente forme pour l'intelligence des lecteurs et auditeurs, nonobstant la foiblesse du mien petit entendement et indignité de rural engin, ay bien voulu relire ce present livre des le commencement jusques à la fin, à laquelle chose faire fort laborieuse me suis employé et l'ay corrigé au moins mal que j'ay pu, y adjoustant les quotations des plus principaulx notables et auctoritez venans à propos sans le mien voulontaire consentement, comme debvez entendre et pour autant qu'on pourroit dire, comme ja plusieurs ont dict, que ce livre parlant en vray de l'estat d'amours, peult estre cause de tourner les

plumes sans en faire semblant, aussi ont ilz conservé et leur œuvre et leur memoire jusques à huy, au milieu d'une infinité d'autres qui ont esté enseveliz dans le cercueil des tenebres. Clement Marot les voulut faire parler le langage de nostre temps affin d'inviter les espritz flouetz, à la lecture de ce roman qui n'estre autre chose qu'un songe dont le principal subject est l'amour, etc. »

entendemens en mal et les appliquer à choses dissolues à cause de la persuasive matiere de fol amour[1], dedans tout au long continue, pour cause que fol appetit sensuel ou sensualité, nourrice de tout mal et marastre de vertu, est moteur d'icelluy propos, tout honneur saulvé et premis. Je respons que l'intention de l'autheur n'est point simplement et de soy mesme mal fondee ne maulvaise. Car bien peult estre que le dict autheur ne jectoit pas seulement son penser et fantasie sur le sens litteral, ains plus tost attiroit son esprit au sens allegorique et moral, comme l'un disant et entendant l'autre. Je ne veulx pas ce que je dy affermer, mais il me semble qu'il peult ainsi avoir faict, et si celluy autheur n'a ainsi son sens reglé et n'est entré soubz la morale couverture penetrant jusqu'à la morale du nouveau sens mystique, toutesfoys l'on le peult moralement exposer et en diverses sortes. Je dy donc que par la rose qui est tant appetee par l'amant, est entendu l'estat de sa sapience : bien est justement à la rose conforme pour les valeurs, doulceurs et odeurs qui en elle sont, laquelle moult est à avoir difficile pour les empeschemens entreposez auxquelz ne me veulx arrester pour le present. Et en ceste maniere d'exposer, sera la rose figuree par la rose papale, qui est de trois choses composee : c'est asçavoir d'or, de musc et de basme : car vraye sapience doibt estre d'or, signi-

[1] Le *Roman de la Rose*, à son apparition, fut trop admiré et trop critiqué. Les prédicateurs le dénoncèrent comme hérétique, et tendant à la corruption des mœurs. Guillaume de Lorris et Jean de Meun, avaient osé se moquer des moines ! Les femmes, qui n'étaient pas bien traitées dans ce livre, joignaient leurs prudes criailleries aux censures ecclésiastiques. Mais les admirateurs de ce roman opposèrent leur enthousiasme à cette ligue pieuese, et les théologiens découvrirent bientôt avec joie sous le voile érotique de l'allégorie les mystères les plus vénérables de la religion.

fiant l'honneur et reverence que nous debvons à Dieu le createur : de musc, à cause de la fidelité et justice que nous debvons avoir à nostre prochain : et de basme quant à nous mesmes en tant que nous debvons tenir noz ames cheres et precieuses, comme le basme pur et cher sur toutes les choses du monde : secondement on peult entendre par la rose l'estat de grace qui semblablement est à avoir difficile non pas de la part de celluy qui la donne, car c'est Dieu le Toutpuissant : mais de la partie du pecheur qui tousjours est empesché et esloingné du collateur d'icelle : ceste maniere de rose spirituelle, tant bien spirant et reflagrant, pouvons aux roses figurer par la vertu desquelles retourna en sa premiere forme le grand Apulée, selon que l'on escrit au livre de l'*Asne d'or*, quand il eust trouvé le chappelet de fleurs de rosier pendant au sistre de Ceres deesse des bledz. Car tout ainsi que ledict Apulee qui avoit esté transmué en asne, retrouva sa premiere figure d'homme sensé et raisonnable, pareillement le pecheur humain faict et converty en beste brute par irraisonnable similitude, reprend son estat premier d'innocence par la grâce de Dieu qui luy est conferee, lorsqu'il trouve le chappelet ou couronne de rose, c'est asçavoir l'estat de penitence pendu au doulx sistre de Ceres. C'est la doulceur de la misericorde divine. Tiercement nous pouvons entendre par la rose la glorieuse vierge Marie, pour ses bontez, doulceurs et perfections de grace, desquelles je me tais pour le present. Et sçaches que ceste virginale rose n'est facile aux heretiques d'avoir et n'y eust il seulement que Malebouche qui les empesche d'approcher de sa bonté, car ilz ont mal d'elle parlé voulans maculer et denigrer son naturel honneur, en disant qu'il ne la fault saluer et appeller mere de pitié et de misericorde. C'est la blanche rose que nous trouverons en Hierico, plantee, comme dit le Sage, *quasi plantatio rosæ in Hierico.* Quartement nous

pouvons par la rose comprendre le souverain bien infiny et la gloire d'eternelle beatitude, laquelle comme vrays amateurs de la doulceur et amenite perpetuelle, pourrons obtenir en evitant les vices qui nous empeschent et ayant recours des vertus qui nous introduirens au verger d'infinie liesse jusqu'au rosier de tout bien et gloire qui est la beatifique vision de l'essence de Dieu. Ce rosier peult estre figuré non pas aux roses de Pestum en Italie qui fleurissent deux foys l'an, car c'est peu souvent, mais à la rose que presenta au sage roy Salomon la royne de Sabba Ethyopienne, comme nous lisons, et appert au livre de ses Proverbes et des questions qu'elle luy demanda pour esprouver sa sapience, dont tant fut esmerveillee, que son sens defailloit en elle, selon qu'il est escript au livre des Roys. Elle prit deux roses desquelles l'une venoit de l'arbre naturellement et l'autre procedoit par simulation : car elle l'avoit faict sophistiquement et par art ressemblant à la rose naturelle, tant estoit subtilement ouvree. Voyla, dit elle, deux roses devant votre pacifique majesté presentes dont l'une vrayement est naturelle et l'autre non. Pourtant dictes moy, Sire, qui est la naturelle rose, monstrez la moy avecques le doigt. Salomon ce voyant feit apporter aucunes mouches à miel, pensant et considerant par la science qu'il avoit de toutes choses naturelles que lesdictes mouches, selon leur proprieté, iroient incontinent à la rose naturelle, non pas à la sophistiquee : car telz oyseletz plaisantz et mellifiques desirent et appetent les doulces fleurs sur toutes choses. Parquoy il monstra à la royne la vraye rose la discernant de l'autre qui estoit faicte de senteurs contrefaisant nature. Celle rose naturelle peult donc signifier le bien infiny et vraye gloire celeste, qui point n'est sophistique ne decevable, comme la gloire du monde present, qui nous deçoit en tant que nous croyons qu'elle soit vraye : mais non est. Donc-

ques qui ainsi vouldroit interpreter le *Roman de la Rose*, je dy qu'il y trouveroit grand bien, proufict et utilité cachez soubz l'escorce du texte qui pas n'est à despriser : car il y a double gaing. Recreation d'esprit et plaisir delectable quant au sens litteral et utilité quant à l'intelligence morale. Fables sont faciles et inventees pour les exposer au sens mystique : parquoy on ne les doibt contemner. Si le grand aigle duquel parla Ezechiel quand il dit : *Aquila grandis magnarum alarum, plena plumis et varietate, venit ad Libanum, et tulit medullam cedri*, qui tant estendu son volatif plumage, se fust seulement arresté sur l'escorce du cedre, quand il vola au mont Liban, point n'eust trouvé la mouelle de l'arbre, mais s'en fust en vain retourné, et eust perdu son vol. Semblablement si nous ne creusions plus avant que l'escorce du sens litteral, nous n'autions que le plaisir des fables et histoires, sans obtenir le singulier proufict de la mouelle pneumatique. C'est asçavoir venant par l'inspiration du sainct Esprit, quant à l'intelligence morale qui ne penseroit, sinon au sens litteral, encores y a il proufict pour les doctrines et diverses sciences dedans contenues, car neantmoins que le principal soit un traict d'amour, toutesfoys il est confict de bons incidentz qui dedans sont comprins et alleguez causans maintes bonnes disciplines. Les philosophes naturelz et moraulx y peuvent aprendre : les theologiens, les astrologues, les geometriens, les alchimistes [1], faiseurs de mirouers, painctres et autres gens, nez soubz la constellation et influence des bons astres, ayans leur aspect sur les ingenieux et autres qui desirent sçavoir toute maniere d'artz et de sciences.

[1] Les alchimistes prétendaient trouver dans le *Roman de la Rose* le secret de la pierre philosophale.

PREFACE

DE

L'ADOLESCENCE CLEMENTINE.

1530.

CLEMENT MAROT

A UN GRAND NOMBRE DE FRERES QU'IL A, TOUS ENFANS D'APOLLÓ,

SALUT.

Je ne sçay, mes treschers freres, qui m'a plus incité à mettre ces miennes petites jeunesses en lumiere, ou voz continuelles prieres, ou le desplaisir, que j'ay eu d'en ouyr crier, et publier par les rues une grande partie toute incorrecte, mal imprimee, et plus au proufict du libraire qu'à l'honneur de l'autheur. Certainement toutes les deux occasions y ont servy : mais plus celle de voz prieres. Puis doncques que vous estes cause de l'evidence de l'œuvre, que je suis d'advis, s'il en vient blasme, que la moitié en tombe sur vous : et s'il en sort (d'adventure) honneur, ou louenge, que vous ne moy n'y ayons rien, mais celluy, à qui seul est deu honneur, et gloire. Ne vous chaille (mes freres) si la courtoisie des lecteurs ne nous excuse, le tiltre du livre nous excusera. Ce sont œuvres de jeunesse, ce sont coups d'essay : ce n'est en effect autre chose qu'un petit jardin, que je vous ay cultivé de ce que j'ay peu recouvrer d'arbres, d'herbes, et fleurs de mon printemps : là ou toutesfoys ne verrez un seul brin de soucie. Lisez hardiment, vous y trouverez quelque delectation : et en certains endroictz quelque peu de fruict : peu dy

je, pource qu'arbres nouveaulx entez ne produisent pas fruictz de grande saveur. Et pource qu'il n'y a jardin, ou se puisse rencontrer quelque herbe nuysante, je vous supply (mes freres et vous nobles lecteurs) si aucun maulvais exemple (d'adventure) en lisant se presentoit à voz yeulx, que vous luy fermiez tost la voulunté : et que le pis, que vous tirerez de ce livre, soit passetemps. Esperant de brief vous faire offre de mieulx : et pour arrest de ce mieulx, desja je vous metz en veue, à la fin de l'*Adolescence*, ouvrage de meilleure trempe, et de plus polie estoffe : mais l'*Adolescence* ira devant et la commencerons par la premiere eglogue des bucoliques virgilianes, translatee (certes) en grande jeunesse : comme pourrez en plusieurs sortes congnoistre : mesmement par les couppes [1] feminines : que je n'observois encore alors : dont Jehan Lemaire de Belges (en les m'aprenant) me reprint. Et à Dieu freres tresaymez : lequel ardemment je supply vous donner et continuer sa grace. De Paris ce douziesme d'aoust 1530.

[1] Les coupes feminines négligées par Marot étaient l'*e* muet à la fin d'un mot, que les poètes ne comptaient pas alors comme syllabe, quand même il suivait une consonne ; en voici des exemples tiré de la version de la première églogue de Virgile, donnée par Marot, où la faute est restée en trois endroits : *accompagnees d'aigneaux et brebiettes*. *Accompagnées* devrait selon l'usage être de cinq syllabes ; mais Marot ne l'a fait que de quatre, ce qui est une faute dans la versification, comme le poète l'avoue ici lui même. Voici les deux autres exemples : *o Melibee, je vey ce jeune enfant ; o Melibee, plante arbres à la ligne*. Dans ces deux vers *Mélibée*, qui n'est que de trois syllabes, devait être de quatre, ou la dernière devrait être mangée par une voyelle, comme dans ce vers de la même églogue : *o Melibee, amy cher et parfaict*. Mais depuis le temps de Marot, la versification a été portée à une exactitude inconnue aux anciens poètes français ; et l'on n'y voit plus ces négligences que les novices même ne se permettent pas. L. DUFRESNOI.

PREFACE

DES

POESIES DE VILLON.

1532.

CLEMENT MAROT,

DE CAHORS,

AUX LECTEURS.

Entre tous les bons livres imprimez de la langue françoyse, ne s'en veoit un si incorrect, ne si lourdement corrompu, que celluy de Villon : et m'esbahy (veu que c'est le meilleur poete parisien qui se trouve) comment les imprimeurs de Paris, et les enfans de la ville, n'en ont eu plus grand soing. Je ne suis (certes) en rien son voisin : mais pour l'amour de son gentil entendement, et en recompense de ce que je puis avoir aprins de luy en lisant ses œuvres, j'ay faict à icelles ce que je vouldrois estre faict aux miennes, si elles estoient tombees en semblable inconvenient, tant y ay trouvé de broillerie en l'ordre des coupletz et des vers, en mesure, en langage, en la rythme et en la raison, que je ne sçay duquel je doy plus avoir pitié, ou de l'œuvre ainsi oultrement gastee, ou de l'ignorance de ceulx qui l'imprimerent : et pour vous en faire preuve, me suis advisé (lecteurs) de vous mettre icy un des coupletz incorrectz du mal imprimé Villon, qui vous fera

exemple et tesmoing d'un grand numbre d'autres autant broillez et gastez que luy, lequel est tel :

Or est vray qu'aprez plainctz et pleurs
Et angoisseux gemissemens,
Apres tristesses et douleurs,
Labeurs et griefz cheminemens,
Travaille mes lubres sentemens
Aguysez ronds, comme une pelote
Monstrent plus que les comments
En sens moral de Aristote.

Qui est celluy qui vouldroit nyer le sens n'en estre grandement corrompu ? Ainsi pour vray l'ay je trouvé aux vieilles impressions, et encores pis aux nouvelles. Or voyez maintenant comment il a esté rhabillé, et en jugez gratieusement.

Or est vray qu'apres plainctz et pleurs,
Et angoisseux gemissemens,
Apres tristesses et douleurs
Labeurs et griefz cheminemens,
Travail mes lubres sentemens
Aguysa (ronds comme pelote)
Me monstrant plus que les comments
Sur le sens moral d'Aristote.

Voyla comment il me semble que l'autheur s'entendoit, et vous suffise ce petit amendement, pour vous rendre advertiz de ce que puis avoir amendé en mille autres passages, dont les aucuns me ont esté aisez, et les autres tresdifficiles : toutesfoys, partie avecques les vieulx imprimez, partie avecques l'ayde des bons vieillards qui en sçavent par cueur, et partie par deviner avecques jugement naturel, a esté reduict nostre Villon en meilleure et plus entiere forme qu'on ne la veu de noz aages, et ce sans avoir touché à l'antiquité de son parler, à sa façon de rithmer, à ses meslees et longues parentheses, à la quantité de ses syllabes, ne à ses couppes,

tant feminines que masculines : esquelles choses il n'a suffisamment observé les vrayes reigles de françoyse poesie, et ne suis d'advis que en cela les jeunes poetes l'ensuyvent, mais bien qu'ilz cueillent ses sentences comme belles fleurs, qu'ilz contemplent l'esprit qu'il avoit, que de luy apreignent à proprement descrire, et qu'ilz contrefacent sa veine, mesmement celle dont il use, en ses ballades, qui est vrayement belle et heroique, et ne fais doubte qu'il n'eust emporté le chappeau de laurier de tous les poetes de son temps, s'il eust esté nourry en la court des roys, et des princes, là ou les jugementz se amendent, et les langages se polissent. Quant à l'industrie des loys qu'il feit en ses *Testamentz* pour suffisamment la congnoistre et entendre, il fauldroit avoir esté de son temps à Paris, et avoir congneu les lieux, les choses, et les hommes dont il parle : la memoire desquelz tant plus se passera, tant moins se congnoistra icelle industrie de ses lays dictz. Pour ceste cause qui vouldra faire une œuvre de longue duree, ne preigne son subject sur telles choses basses et particulieres. Le reste des œuvres de nostre Villon (hors cela) est de tel artifice, tant plein de bonne doctrine et tellement painct de mille couleurs, que le temps qui tout efface, jusques icy ne l'a sceu effacer, et moins encores l'effacera ores et d'icy en avant que les bonnes escriptures françoyses sont et seront mieulx congneues et recueillies que jamais.

Et pource (comme j'ay dict) que je n'ay touché à son antique façon de parler, je vous ay exposé sur la marge avecques les annotations, ce qui m'a semblé le plus dur à entendre, laissant le reste à voz promptes intelligences comme *ly rois* pour *le roy* ; *homs* pour *homme*, *compaing* pour *compaignon* : aussi force pluriels pour singuliers et plusieurs autres incongruitez dont estoit plein le langage mal lymé d'icelluy temps. Apres quand il s'est trouvé faulte de vers entiers, j'ay

prins peine de les refaire au plus pres (selon mon possible) de l'intention de l'autheur : et les trouverez expressement marquez de ceste marque †, à fin que ceulx qui les sçauront en la sorte que Villon les feit, effacent les nouveaulx pour faire place aux vieux.

Oultre plus, les termes et les vers qui estoient interposez, trouverez reduictz à leur place, les lignes trop courtes alongees, les trop longues accoursies, les motz obmiz remiz : les adjoutez ostez, et les tiltres mieulx attiltrez.

Finablement j'ay changé l'ordre du livre, et m'a semblé plus raisonnable de le faire commencer par le *Petit Testament*, d'autant qu'il fut faict cinq ans avant l'autre.

Touchant le jargon, je le laisse à corriger et exposer aux successeurs de Villon, en l'art de la pinse et du croq.

Et si quelcun d'adventure veult dire que tout ne soit raccoustré ainsi qu'il appartient, je luy respons des maintenant que s'il estoit autant navré en sa personne comme j'ay trouvé Villon blessé en ses œuvres, il n'y a si expert chirurgien qui le sceust panser sans apparence de cicatrice : et me suffira que le labeur qu'en ce j'ay employé, soit agreable au roy mon souverain, qui est cause et motif de ceste emprise [1], et de l'execution d'icelle, pour l'avoir veu escouter et par tresbon jugement estimer plusieurs passages des œuvres qui s'ensuyvent.

[1] Voyez l'*Essai historique* et l'épigramme 15 du liv. I[er], t. II, p. 338.



PREFACE

DE LA PREMIERE EDITION ENTIERE

DE

CLEMENT MAROT,

A LYON.

1538.

CLEMENT MAROT

A ESTIENNE DOLET,

SALUT [1].

Le tort, que m'ont faict ceulx, qui par cy devant ont imprimé mes œuvres, est si grand, et si oultrageux, cher amy Dolet, qu'il a touché mon honneur, et mis en danger ma personne: car par avare convoitise de vendre plus cher, et plus tost ce qui se vendoit assez, ont adjousté à icelles miennes œuvres plusieurs autres qui ne me sont rien, dont les unes sont froidement et de maulvaise grace composees, mettant sur moy l'ignorance d'aultruy, et les autres toutes pleines de scandale,

[1] En d'autres éditions, le titre de cette épître est différent, et porte : *Clement Marot à ceulx qui par cy devant ont imprimé ses œuvres;* quant au reste, c'est la même chose, à quelques mots près, qui ne sont d'aucun intérêt.

et sedition : de sorte, qu'il n'a tenu à eulx, que durant mon absence, les ennemys de vertu n'ayent gardé la France, et moy de jamais plus nous entrevoir. Mais la grace de Dieu par la bonté du roy (comme tu sçais) y a pourveu. Certes j'ose dire sans mentir, toutesfoys sans reproche, que de tous ces miens labeurs le proufict leur en retourne. J'ay planté les arbres, ilz en cueillent les fruictz. J'ay traisné la charrue, ilz enserrent la moisson : et à moy n'en revient qu'un peu d'estime entre les hommes, lequel encore ilz me veulent estaindre, m'attribuant œuvres sottes, et scandaleuses. Je ne sçay comment appeller cela, sinon ingratitude, que je ne puis avoir desservie : si n'est par la faulte que je feiz, quand je leur donnay mes copies. Or je ne suis seul, à qui ce bon tour a esté faict. Si Alain Chartier vivoit, croy hardiment, amy, que vouluntiers me tiendroit compaignie à faire plaincte de ceulx de leur art qui à ses œuvres excellentes adjousterent : *La contre Dame sans mercy : l'Hospital d'Amours : la plaincte de sainct Valentin :* et *la Pastourelle de Granson :* œuvres certes indignes de son nom, et autant sorties de luy, comme de moy, *la complaincte de la Bazoche : l'Alphabet du temps present* [1] *: l'Epitaphe du comte de Sales :* et plusieurs autres lourderies, qu'on a meslees en mes livres. Encores ne leur a suffy de faire tort à moy seul, mais à plusieurs excellentz poetes de mon temps, desquelz les beaulx ouvrages les libraires ont joinctz avecques les miens, me faisant maulgré moy, usurpateur de l'honneur d'aultruy. Ce que je n'ay peu sçavoir, et souffrir tout ensemble. Si ay jecté hors de mon livre non seulement les maulvaises, mais les bonnes choses, qui ne sont à moy, ne de

[1] Nous avons cru devoir ajouter les principales de ces pieces à la fin des œuvres de Clément Marot : et l'on verra par l'impertinence de celles qui sont mauvaises, que Marot avait raison de se plaindre.

moy : me contentant de celles, que nostre Muse nous produict. Toutesfoys au lieu des choses rejectees, affin que les lecteurs ne se plaignent, j'y ay mis douze foys autant d'autres œuvres miennes, par cy devant non imprimees : mesmement deux livres d'epigrammes [1]. Et apres avoir reveu et le vieil, et le nouveau, changé l'ordre du livre en mieulx, et corrigé mille sortes de faultes infinies procedans de l'imprimerie, j'ay conclu t'envoyer le tout, à fin que sous le bel et ample privilege, qui pour ta vertu meritoire t'a esté octroyé du roy, tu le faces en faveur de nostre amitié, reimprimer non seulement ainsi correct, que je le t'envoye, mais encores mieulx : qui te sera facile, si tu y veulx mettre la diligence egale à ton sçavoir. Si te prie de tout mon cueur y vouloir vacquer en amy, m'aydant à garder diligemment les imprimeurs, et libraires, que desormais ilz n'y adjoustent rien sans m'en advertir, et ilz feront beaucoup pour eulx. Car si j'ay aucunes œuvres à mettre en lumiere, elles tomberont assez à temps en leurs mains, non ainsi par pieces, comme ilz les recueillent çà et là, mais en belle forme de livre. D'advantage par telles leurs additions se rompt tout l'ordre de mes livres, qui tant m'a cousté à dresser. Lequel ordre, docte Dolet, et vous autres lecteurs debonnaires, j'ay voulu changer à ceste derniere revue, mettant l'*Adolescence* à part : et ce qui est hors de l'*Adolescence*, tout en un : de sorte que plus facilement,

[1] Dans les éditions d'Estienne Dolet, de 1538, et dans celle de Gryphius de la même année, les épigrammes de Marot étaient divisées en deux livres ; le premier dédié à M. de Chateaubriant, et le second à Anne sa maîtresse ; mais dans les éditions suivantes, et surtout dans celle de Niort, ces épigrammes sont réunies en un seul livre. Nous parlons ailleurs des motifs qui nous ont engagé à hasarder une nouvelle classification.

que paravant rencontrerez ce que vouldrez lire [1]. Et si ne le trouvez là, ou il souloit estre, le trouverez en reng plus convenable. Vous advisant, que de tous les livres, qui par cy devant ont esté imprimez soubz mon nom, j'advoue ceulx cy pour les meilleurs, plus amples et mieulx ordonnez. Et desavoue les autres comme bastars, ou comme enfans gastez. Escript à Lyon ce dernier jour de juillet, l'an mil cinq cent trente et huict.

[1] L'arrangement de ces premières éditions a été entièrement changé : et l'on a réduit indifféremment sous une même suite d'ouvrages toutes les poésies de Clément Marot, sans y distinguer l'*Adolescence*, de la *Suite* et du *Recueil*.



POÉSIES

ATTRIBUÉES A CLÉMENT MAROT.

DICTIER

PRESENTÉ A MONSEIGNEUR DE NASSAU,

AU RETOUR DE FRANCE[1].

PRINCE de paix et de prouesse,
Chef d'œuvre d'honneur et de mœurs
Qui contre guerre qui nous blesse
En fleur de triumphant' noblesse,
Avez forgé paix sans rumeurs.
De plainctes, de cris et clameurs
En ce quartier plus ne souvient :
Si hault crie on Noel qu'il vient.

De garder murailles cristeaux [2]
De faire joustes et tournoys,
D'assaillir villes et chasteaulx,
De couvrir la mer de bastéaux,

[1] L'édition d'Anvers de 1539, imprimée chez Jean Steels, attribue cette pièce à Marot. L. Dufrenoi croit reconnaître dans ce *Dictier* le style de Jean Molinet. Ce poète, qui demeurait à Valenciennes, où il était chanoine, vivait sous Louis XII et François Ier, presqu'en même tems que Clément Marot.

[2] Ce sont des murailles à crénaux, *muri cristati*, tels qu'on en voit encore dans les antiques châteaux et les vieilles fortifications.

De prendre portz Sarrasinoys,
Ce sont haultz faictz, je le connois:
Mais de paix faire en peu d'espace,
C'est œuvre qui toute autre passe.

Du pays estes le salut
S'en aurez prieres mainte une
Oncques prise, un mot absolut [1],
Pour le pays tant ne valut,
Que fust la vostre de Bethune [2],
Nous en aurons bonne fortune
Et de paix joyeux recouvrier,
A l'ouvrage on voit l'œuvrier.

Si par vous les perfections
De paix avons pour nous repaistre,
Cent mille benedictions
Aurez de toutes nations,
Et de Dieu le souverain maistre.
Petis enfans encor à naistre
Le grand fruict en pourront sentir:
Jamais bon sens ne peult mentir.

Si vous avez en temps de guerre
Acquis loz et excellent bruict,

[1] Pour dire, en un mot.

[2] Ville de la province d'Artois, prise et reprise plus d'une fois.

Encores pouvez vous acquerre
Gloire du ciel, pour la paix guerre,
Qui de Dieu est precieux fruict.
Par guerre humain sang est destruict:
Par paix tout bien vient sans deffault:
Un jour de repris cent marcs vault.

Corps et ame, honneur et chevance
De bon cueur sans estre esbahiz
Loyalement sans decepvance
Avez exposé en l'advance
Du bien public et du pays:
Du pere qui n'est point hays
Et du filz vous sera rendu:
Oncques bienfaict ne fut perdu.

C'est pitié d'aller par les champs
Argent monte, honneur rappetisse:
Prebstres, clercs, bourgeois et marchans
Sont empluchez [1] par gens meschans,
Querans proye ou bague faitisse [2]:
Et que pis est s'on faict justice
D'un gros varlet, son maistre en hongne:
On est Charles duc de Bourgongne.

[1] Dépouillés.

[2] Bagues belles et bien faites, ou même joyaux.

Mille tours faictz, mille pillages,
Mille forces, mille bastures
Se font par champs et par villages:
Sont ce point povres vasselages [1]?
Las ouy, ce sont choses dures.
Leurs pleurs et leurs deconfitures,
Crient vengeance devant Dieu:
Ou force regne droict n'a lieu.

Mais se bonne paix vient en regne
Ainsi que brief nous esperons,
Justice qui guieres ne regne
Ira chercher en la garenne
Les foullars et les happerons:
Nous employrons noz esperons
A chasser, voller et esbatre:
Se nous ne comptons sans rabbatre.

Quoyque Valenciennes soit jus
Povre que femme sans litiere
Plus pressee que n'est vertjus
Elle demourre apres tout jus,
Ferme, droicte, saine et entiere.
Plus riche d'elle à la ratiere
Est prise qui n'a cueur si net:
Dieu sçait qui bon pellerin est.

[1] Servitudes, esclavages.

Valenciennes fort povre et nue
Esperant le bon temps paisible
Vous festoye à vostre venue,
Non point tant qu'elle y est tenue,
Mais autant que luy est possible:
Prince de paix, conte invincible,
En qui vertu prend son degré,
Prenez son petit faict en gré.

L'ALPHABET DU TEMPS PRESENT.

QUI veult aprendre l'alphabet
Du temps present, vienne à l'escolle
De monsieur maistre Jehan Favet
Qui luy en baillera la colle.
C'est celluy qui fort bien recolle
En disant qu'en tout l'A B C
N'a bonne lettre sinon G.

Quant le maistre dit : A A A,
Le disciple se prend à rire
Des oysons qui crient K K,
Car c'est le parler pour vous dire
De chiabren au pis le pire

Je treuve qu'en tout l'A B C
N'a bonne lettre sinon G.

D est une maulvaise lettre
Qui faict emprunter à usure,
B vault beaucoup mieulx selon lettre
Quant apres C prend sa mesure:
Toutesfoys quant bien je mesure
En trestout de mon A B C
N'a bonne lettre sinon G.

L est une lettre qui tranche,
N bien grasse est de saison.
L de chappon sur la tranche
Faict bon prendre en bonne maison.
M sans peché c'est raison
Qu'elle die qu'en l'A B C
N'a bonne lettre sinon G.

Les Q troussez gros et espaiz
Ont fort aujourd'huy le credict.
Qui guerre font et poulsent petz
En ont O pres le trou mauldict.
P pour bien faire on leur a dict
Et leur maintiens qu'en l'A B C
N'a bonne lettre sinon G.

R maint un au temps present

Pour un peu sçavoir trop me cuyde
S heresie qui à present
Nous faict de W l'oultrecuyde.
Voyla le poinct en est tout vuyde
Que certes en mon A B C
N'a bonne lettre sinon G.

X est la lettre venimeuse
De filles à jeunes enfans :
Mais toutesfoys quoy qu'on y muse
La lettre du Q leur deffens,
Ou cherront d'estre triumphans
Disans puis qu'en tout l'A B C
N'a bonne lettre sinon G.

Con faulse lettre detestable,
Advisez comment elle est faicte
Tout ainsi faict par cas notable
Devenir ceulx qui en font feste.
Ny mestez plus vostre entrefaicte :
Mais concluez qu'en A B C
N'a bonne lettre sinon G.



LE DIFFERENT

DE BEAUTÉ, FORCE ET AMOUR.

DALILA.

Je suis la belle Philistine,
Qui par decevable façon
Ay rendu foible Palestine
Par raire le chef de Sanson :
N'est ce pas entiere raison
Quand on est prins de belle face,
Que par fins tours et desraison
Il n'est rien que femme ne face.

SANSON.

Sanson le fort en toute place,
Sur tous les vivans appellé,
Vaincu d'amoureuse fallace
Lors que sur moy euz appellé
Le femenin, fuz expellé
De mon pouvoir par une force,
Qui me rendit tondu pellé,
Dont j'en perdy yeulx, sens et force.

VENUS.

Du fruict amer la doulce escorce
L'on me dict et si suis Venus
Forte, plus que n'est vin de Corce
A cerveaulx foibles devenuz:
Vers moy ceulx là sont bien venuz,
Qui n'ont cure de loyauté:
Et quand à moy sont advenuz,
Je leur oste force et beauté.



EPISTRE

A SAGON ET A LA HUETERIE [1].

1536.

Quand j'ay bien leu ces livres nouvelletz,
Ces chantz royaulx, epistres, rondeletz,
Mis en avant par noz deux secretaires [2],
Qui en rithmant traictent plusieurs affaires,
Je leur escry par moyen de plaisir,
Et de ce faire est bien prins le loysir :
Car raison veult que je les advertisse,

[1] Cette épître n'est point de Marot; mais elle en est digne. Charles Fontaine, qui l'a faite, était disciple du poète; on le voit bien à cet air aisé, à ce tour ingénieux, et à cette raillerie fine qui ne devait pas moins piquer la partie intéressée, que satisfaire agréablement les indifférens. Il fut indigné de voir que les insectes du Parnasse en voulussent à celui qui a fait en son tems le plus d'honneur à notre poésie, et à qui on n'aurait eu garde de susciter le moindre chagrin, si ç'avait été un Sagon ou un Gacon. Ces rimailleurs ont beau faire de méchans vers, ils vivent en paix. Leurs anti-Marots sont ou méprisés ou inconnus. D'ailleurs, pour mieux connaître la raison que Charles Fontaine a eue de redresser ces rimeurs, il ne faut que parcourir leurs poésies. L. Dufresnoi.

[2] Sagon était secrétaire de Félix de Brie, abbé de St.-Evroul; et La Hueterie, du duc de Vendôme.

Qu'ilz n'ont pas eu du poete [1] notice,
Qui dit, qu'on doibt garder ses vers neuf ans [2]:
Pource qu'on doibt craindre flottes, et ventz,
Lors qu'on transporte, et qu'on met en lumiere
Des escrivans leur ouvrage premiere:
Laquelle il fault reveoir diligemment,
Et de plusieurs avoir le jugement.

Celluy est sot, qui son imparfaict œuvre
A toutes gens imprudemment descœuvre.
Plusieurs sçavans disent : qui sont ces veaulx,
Qui à rithmer se rompent les cerveaulx ?
Il semble à veoir, quand leur rithme on entonne,
Que tout par tout, là ou on l'oyt, il tonne,
Tout leur escript est rude, estrange, obscur,
Tant l'un que l'autre, et en sa veine dur.

Il est bien vray, que cest art d'escripture
Est bien seant, quand on l'a de nature :
Ce qu'on congnoist à la facilité,
Et ne court point sans grande verité
Ce commun dict : on ne faict rien qui serve,
Quand on le faict, bon gré maulgré Minerve :
Ce que les gens d'esprit et de sçavoir

[1] Horace.

[2] . . . . *Si quid tamen olim*
Scripseris, in Metii descendat judicis aures,
Et patris et nostras, nonum que prematur in annum.
Hor. Art Poétique.

Facilement peuvent appercevoir :
On voit tant bien une œuvre qui sent l'huile,
Ou esventee, et seche comme tuyle,
Il est facile à discerner les vers,
Qui n'ont point vie, et gissent à l'envers,
Il est facile, on le sent à la trace,
Quand aucuns vers viennent de bonne race.

Je ne veulx pas pourtant les abbaisser
A celle fin de mon style haulser :
Car je congnois la petite science,
Que Dieu me donne, et prens en patience :
Mais seulement je veulx mettre en avant
Le jugement de maint homme sçavant,
Et de plusieurs qui leur maistre seroient,
Quand en cest art leur plume addresseroient.
Je ne veulx donc trancher du parangon
Pour me monstrer ennemy de Sagon.
Je ne pretens ne plaid, ne huterie
Avec Sagon, ne La Hueterie :
Ce nonobstant, s'ilz en veulent à moy,
Je n'en seray (ce croy je) en grand esmoy :
Car je voy bien à peu pres, que leur veine
Est un petit trop debile, et trop vaine
Pour bien jouer. Cela tresbien je sçay
A veoir sans plus leur povre *Coup d'essay*.
Si dessus moy leur cholere s'allume,
Là Dieu mercy nous avons encre et plume

Pour leur respondre un peu plus sagement,
Qu'ilz n'ont escript tout deux premierement.
Que bien, que mal, selon noz fantasies,
Nous escrivons souvent des poesies:
Si ne suffist d'escrire maint blason,
Mais il convient garder rithme et raison.
Rithme et raison, ainsi comme il me semble,
Doibvent tousjours estre logez ensemble.

L'homme rassis doibt son cas disposer
De longue main, premier que d'exposer
Son escripture et ses petis ouvrages
Dessoubz les yeulx de tant de personnages:
Dont plusieurs n'ont mis en jeu leurs volumes,
Combien qu'ilz soyent faictz d'excellentes plumes.
Tant moins doibt on faire un œuvre imprimer,
Ou il y a grandement à limer:
Il fault souvent y approcher la lime [1],
Avant qu'il soit permis que l'on imprime:
Car les sçavanz disent, bren du rithmeur,
Pareillement, merde pour l'imprimeur,
Lequel nous vient cy rompre les cervelles
Des ses traictez non vaillans deux groyselles.

Tiltres haultains ne nous font qu'abuser,
A celle fin qu'on y voyse muser :

[1] Long-tems sur le métier remettez votre ouvrage;
Polissez-le long-tems et le repolissez.
BOILEAU, *Art Poétique*.

Il n'y a point de plaisir en leur Muse
Non plus qu'au son de vieille cornemuse.
Je n'eusse pas pensé, que de six ans
On eust peu veoir de si sotz courtisans,
Qui eussent eu la plume si legiere,
Qu'elle auroit paour de demourer derriere.
On jugeroit que ces compositeurs
Sont aussi tost poetes, qu'orateurs.

O courtisans, vostre veine petite,
Pour bons rithmeurs va un petit trop viste:
Non faict, que dy je? Ains pour le faire court,
Il fault ainsi avoir bruict en la court.
Un bon rithmeur, qui tant d'experience
Que de nature a cest art et science:
En second poinct il ne doibt tant errer,
Qu'il n'ait pouvoir de sa main temperer
A ce que par quelque maniere lasche
Dessus aultruy ses aiguillons ne lasche
Effrenement, l'assaillant le premier.

O le beau faict, que l'on doibt premier :
Je ne vey onc, depuis que suis en vie,
Escrire plus d'ardeur, gloire, et envie :
Certes l'escript le plus à detester,
C'est par ranqueur mesdire, et contester.
Celluy lequel aguise ainsi son style,
Doibt à bon droict estre appellé Zoile.

Tu monstres bien ta male affection,
A l'affligé donnant affliction [1].

Ce n'est pas là, ce n'est pas là la voye,
Qui gens d'esprit à bon renom convoye.
Communement de tel commencement
On n'en voit pas fort bon advancement:
C'en est bien loing, il y a trop à dire,
Qu'on vienne à bien par blasmer, et mesdire:
Certes avant qu'il soit jamais dix ans,
On monstrera au doigt les mesdisans.

Desja on dit de La Hueterie,
Et de Sagon, ce n'est que flaterie:
A l'entour d'eulx de cent pas on la sent:
Je l'ay desja bien ouy dire à cent.

Sage n'est pas celluy, qui se soulace
A dire mal, pensant acquerir grace:
Et mesmement, qui dit mal de celluy,
Qui ne s'en doubte, et est bien loing de luy:
Dont il pretend avoir le lieu, et gages [2]:
Mais beau temps vient apres pluye et orages.

[1] On voit par cet endroit et par ce qui suit, que Marot n'était pas encore rappelé, lorsque Charles Fontaine fit cette épître.

[2] Parce que La Huéterie demanda, mais inutilement, à remplacer Marot dans l'emploi de valet-de-chambre de François Ier.

Facilement et sans prendre grand soing,
On dit du mal de celluy qui est loing,
Que l'on pourroit avoir en reverence
Pour son sçavoir, quand il est en presence.
Quand telles gens se cuydent advancer,
Lors on les voit tant plus desadvancer:
Il ne fault pas par moyen deshonneste
Penser venir à quelque fin honneste.

Et qui a il plus loing d'honnesteté
Que de mesdire avec une aspreté?
Voyla comment pour le moins (à ce conte)
De vostre faict ne peult sortir que honte,
Et deshonneur, si vous n'estes contez
Pour gens qui sont desja tous eshontez.

Je m'esbahy, comment tu as peu estre
Si aveuglé de te prendre à ton maistre:
Vous en deussiez tous deux mourir de dueil,
On le congnoist et au doigt, et à l'œil:
D'autant s'en fault, que la vostre marotte
Ne luy ressemble : elle est trop jeune et sotte.

Un peu trop tost vous voulustes frotter
De l'ensuyvir, pour contremarotter.
L'un va rithmant *la fere* contre *affaire*,
Et l'autre aussi *frere* contre *desplaire:*
L'autre par trop les oreilles m'offense,

Quand pour *allume* a voulu dire, *accense*:
L'autre redict *moitié*, et *amytié*,
En douze vers, et moins de la moitié :
L'autre descrit apres, Dieu sçait commēt,
Un chascun ciel, et chascun element :
L'astronomie, aussi l'astrologie,
Vous la diriez estre par eulx regie [1].

[1] Charles Fontaine a ici en vue l'épître que Sagon avait adressée dans son *Coup d'essai, aux trois freres princes et enfans de France.* Cette pièce, où, pour faire l'éloge du nombre trois, le poète place les trois parques, les trois furies, les trois juges de l'enfer, à côté de la très-sainte Trinité, est enveloppée d'une obscurité mystérieuse. Nous croyons devoir rapporter quelques vers de cette énigme. Nous choisissons la partie la moins inintelligible :

Sont pas rendans à Dieu gloire et louenges
En paradis trois hierarchies d'anges
Supreme, infime, et moyenne entre deux,
Et trois degrez de sainctz ou bien heureux ?
Vela les trois du spirituel monde,
Venons au ciel et en la sphere ronde.
Signes y sont trois en quaternion
Mobile, fixe, ou en communion :
Et de chascun la maison et regie
D'un de trois poinctz qu'enseigne astrologie,
Ou l'on peult veoir en trois quaternitez
Un seul de trois sur quatre trinitez.
Cela est vray, mais j'ayme mieulx m'en taire
Pour depescher le monde elementaire,
Subject au ciel, dont les signes ja dictz
Sont encor plus subjectz au paradis.
Les elemens ont trois degrez d'espece :
Car les uns sont pensez à leur simplesse
Les seconds non, mais en leur mixtion :
Quant est des tiers, grande est la question
Comme est leur droict nom, propre et veritable
Dont ilz parfont maint effect proufitable.
Ces trois raisons font à l'homme discret
Des elemens entendre le secret,
Et à l'esprit font premiere ouverture
De concevoir tout effect de nature.
Vela comment par trois moyens certains
Je vous compare aux trois mondes haultains.

Voilà les Pygmées qui se liguaient contre Marot !

Maistre, et *remettre*, aussi *cueurs*, et *obscurs*,
Ce sont beaulx motz : mais en rithme ilz sont durs,
Et puis on veult pour agreable avoir
Œuvre tant sot, et mal plaisant à veoir.

Tantost apres, *vingt et deux* si arrivent,
Qui pas à pas l'un et l'autre s'ensuyvent :
Puis Sagon fonde, en docteur arcadique,
Quatre raisons [1], sans texte evangelique :
Aussi plusieurs personnages divers
Oncques n'ont peu m'exposer ces deux vers :

Ton mal penser met bien loing ta pensee,
Pres du soucy de ton ame offensee.

Pres, et *bien loing*, s'entresuyvent tresmal.
Aussi sent il troubler l'esprit vital,
Et cela vient de trop d'audace prinse,
Qui de plusieurs pourroit estre reprinse :
Ce nonobstant par telle folle audace
Nul d'eulx ne quiert, que d'estre mis en grace,
Ce qui leur est chose plus qu'impossible.
Que s'il m'estoit par bon loysir possible,
J'aurois assez pour esmouvoir maintz cueurs
Des sotz propos de ces rethoriqueurs.

[1] Voyez, tome Ier, dans les notes de l'epître de *Fripeline à Sagon*, ces *quatre* puissantes *raisons* que l'auteur du *Coup d'essai* avait trouvées pour *confuter les Luthériens*.

Ne sçay si bons la commune les clame:
Mais je sçay bien, que tout sçavant les blasme:
Voyla que c'est, noz compositions
Veulent regner par noz affections.

Je n'ay loysir plus avant m'entremettre:
Mieulx me vauldroit entreprendre autre metre,
On l'on pourroit cueillir quelque bon fruict,
Car je ne veulx comme eulx acquerir bruict:
Mais je sçaurois vouluntiers, quel homme est ce,
Qui m'asseurast en sa foy et promesse
Qui auroit peu tirer un seul proufict
De ces traictez, que l'un et l'autre feit,
Tant froidz vers Dieu, vers le monde et l'eglise:
Tant seulement chascun d'eulx temporise,
A celle fin d'obtenir quelque don:
Leur style est doulx, voyre comme un chardon:
Ce nonobstant cuydent en ceste sorte,
Que de l'honneur, et proufict il en sorte.

Homme ne doibt s'entremettre en quelque art,
Duquel jamais n'entendit bien le quart.



EPISTRE DE COMPLAINCTE,

A UNE QU'A LAISSÉ SON AMY.

DEVANT les dieux protecteurs de pitié,
Certains vengeurs de rompue amytié,
Devant Amour qui sçait ta conscience
En verité, ayant pleine science
De nostre cas, et qui seul en atteste,
Des maintenant je denonce et atteste,
Que si depart d'entre nous deux se faict,
Ce ne sera par aucun mien forfaict,
Ne par exces d'envieuse fortune,
Ne par deffault de saison opportune,
Ne par raison de lieu mal disposé:
Mais seulement fault qu'il soit imposé
A ton vouloir rigoureux et contraire
Aux loix d'amours, piteuse et debonnaire:
Car tu sçais bien que j'ay faict mon debvoir
Pour avec toy durable amour avoir.
Et si as veu ma force esvertuer
Plus d'une foys pour la perpetuer,
Et pour ce faire employer et choisir
Tous les moyens, ou tu prenois plaisir,

Et me fondant es gracieux propos,
Qui m'ont tollu et sommeil et repos.
Mais o cueur fainct, tu as eu en la bouche
Parler qui faict à tes effectz reprouche,
Tu as monstré mieulx que table pourtraicte,
Comme du dire au faire a longue traicte,
Tu as voulu me guinder et haulser,
Pour puis apres hault en bas me poulser:
Et pour couvrir tes espines de roses,
Pour coulorer tes entremetz, tu oses
Sans fort rougir nommer meschanceté,
De ferme amour la vraye seureté.
Tu ne crains point tant amour ravaller
Que sciemment cas fascheux appeller
Son plus cher bien, son tresor et le don,
Lequel il garde aux amans pour guerdon:
Qui telle erreur t'as mis en fantasie?
Ou tu as prins ceste neuve heresie?
Je suis deceu, et mes livres sont faulx
Ou tu verras que lourdement tu faulx
Par les discours qu'orras cy manier.
En premier lieu tu ne sçaurois nyer,
Que chascun art, et chascune action,
Dont les humains ont faict election,
Ne tasche et vire qu'à une fin certaine,
Ou l'on pretend felicité mondaine,
De tous vivans tant appetee et quise,
Que là sur tout est leur pensee assise.

Apres te fault par force confesser
Que qui les fins vouldroit faire cesser,
Toute action et tout art devant dicte
Demoureroit ainsi comme interdicte,
N'aucun seroit qui se meit à pener,
S'il ne pensoit sa peine à fin mener :
Et par tel cas sans doubte conviendroit
Qu'oyseux le monde et confuz deviendroit:
Dont ensuyvroit par resolution
Bientost apres la dissolution.
Pour de quoy faire ouverture plus ample,
Donner t'en vueil en brief langage exemple.
Les vertueux tendent à fin de gloire,
Les combatans à triumphe et victoire.
Qui gloire oster du monde ordonneroit,
Nul à vertu jamais s'addonneroit :
Et qui vouldroit les victoires suspendre,
Qui seroient ceulx qui vouldroient armes prendre?
Nul pour certain vouluntiers s'exercite
En quelque exploit s'on luy tolt son merite.
Ainsi tu veois quand ce lieu auroit eu,
Qu'on resteroit sans armes ne vertu,
Et mesme aussi sans tout autre artifice,
Tenant le monde en beauté et police :
Car il est force oster tous les principes
Et les meilleurs si les fins tu dissipes.
Or ne peulx tu dire ne soustenir
Qu'amour pretende à autre fin venir,

Que seulement au bien de jouyssance,
Ne qu'elle employe autre part sa puissance,
Et tout le fons de sa capacité
Pour en ce monde avoir felicité:
Car tout ainsi qu'ilz sonnent ses helas
En celle aussi commencent ses soulas:
En la voulant doncques du monde oster,
(Comme tu fais quand tu l'oses noter
De tiltre infame, et de surnom immonde)
Tu veulx amour forbannir de ce monde,
Et à part toy tu pense un monde faire
Ou n'aura lieu amour pour le retraire.
O gentil monde, o mansion tresbelle,
O d'aise pleins les habitans d'icelle,
Qui vont menant une vie admirable,
Sans amytié seure, ferme et durable,
Et sans sçavoir que c'est du bien d'amer.
Quant est de moy trop me seroit amer
Et contre cueur demourer en quartier,
Ou amytié n'ait son cours tout entier:
Car il me semble estre moins grief dommage
Au monde oster du clair soleil l'usage,
Que d'estranger vraye amour cordialle,
Comme font ceulx qui la fin principale,
Tant necessaire honnorable et utile,
Tiennent au lieu de meschanceté vile,
En ensuyvant les obstinez devis.
Mais je croy bien que tel n'est ton advis

En cueur secret, et que ton sentement
N'est si privé de juste jugement,
Qu'en ceste erreur tu sois seule aheurtee,
De tous, fors toy, mauldicte et reboutee.
Il est bien vray que tu l'as voulu dire,
Pour en ce poinct soubz un doulx escondire,
Honnestement de moy te despecher,
Imaginant que te pourroit fascher,
Au long aller si te convenoit vivre
Avecques moy : plusieurs en ont un livre
Faict pour toy seule, et duquel la teneur
Eust consacré ton renom à honneur :
Et pour autant ce moyen as songé
Entre plusieurs pour me donner congé.
Puis qu'ainsi veulx, maulgré moy je l'accepte,
Sans faire plus ne mise, ne recepte,
Du temps perdu, et pas en vain hastez,
Et des labeurs en ce pourchas gastez,
Dont je reçoy pour retribution
Larmes aux yeulx, au cueur affliction,
Avec regretz d'avoir faict en toy preuve,
Ou miel en bouche, et fiel au cueur je treuve,
Mais puis qu'il fault que ce depart je face
A celle fin que memoire s'efface,
Entierement à tous deux tous ensemble
Des faictz passez, raison veult ce me semble,
Que ce que l'un a eu de l'autre à prendre,
Il soit tenu doulcement à le rendre.

Pource rendz moy le cueur plein de douleur
Que me ravit ta prisee valeur.
Cueur destiné pour consummer ses jours
A souspirer et complaindre tousjours,
Et à t'aymer en pure loyauté,
Se n'eust esté ta grande cruauté:
Apres rendz moy l'estat de ma franchise,
Qui par toy fut en servitude mise,
Lors que j'ouy ta bouche souhaiter
Que fusse digne assez pour m'accointer
En servitude, à moy beaucoup plus chere
Que liberté : tant que me monstras chere
De prendre en gré mon service ordonné:
A te servir, sans estre guerdonné,
Fors d'amertume à ma part advenue
Pour t'avoir peu (ou bien par trop) congneue:
Rendz moy aussi le repos bien heureux,
Ou sans soucy, sans ennuy langoureux
Mon temps en aise à part moy je passoye,
Lors que asseurré mes desirs compassoye,
Avant que fusse en espoir eslevé
De tes douleurs estre un jour abbrevé :
En lieu de quoy le faulx amour m'offrit
Lasseur du corps, et travail d'esperit :
Si tu as chose autre qui soit du mien,
Je suis content que ne me rendes rien,
Bien te requiers que la vueilles brusler
Pour à jamais la memoire aveugler

De moy, qui t'ay en joye un temps servie :
Et maintenant me fais hayr ma vie,
Voyant à l'œil, que me tiens homme indigne,
A qui soit faict tour d'amytié benigne.
Du tien je n'ay onc empris chose aucune,
Sinon rigueur et rudesse importune :
Pardonne moy, si tes faictz nomme ainsi,
J'amasse mieulx les appeller mercy :
Mais je suis seur que trouverois estrange
Que l'on mentist pour te donner louenge.
Puis que n'ay rien, rien rendre ne me fault :
Et toutesfoys pour ne causer deffault
De quelque chose au depart de ceste heure
Rendre je veulx tout ce qui me demeure :
Au dieu d'amours je quicte et rendz les armes,
Et ne retiens de son train que les larmes,
Pour m'en servir à plorer mon malheur,
Et jecter hors par mes yeulx ma chaleur,
Le suppliant que mieulx il se contente
De mes travaulx, que moy de son attente.
A Apollo je rendz ses instrumentz,
Lucz, harpe, et lyre, et ses habillementz
Appropriez à deschasser ennuytz,
Dont je me veulx accoustrer jours et nuictz :
Prenant congé des bonnes compaignies,
Et leur quictans, sons, chantz, et harmonies,
Invention de fureur poetique
Parler orné, trace de rhetorique,

Plaisans devis, et joyeuses parolles:
A moy ne fault que dolentes violles,
Pour en chanter quelquesfoys lays de plaincte,
En attendant que mort ma flamme estaincte.
Finablement je rendz comme proscript
Aux Muses l'art de coucher par escript,
Les beaulx traictez de prose mesuree,
Et les façons de rithme couloree:
Ou j'ay trouvé si trespeu de secours
Que plus ne veulx en avoir de recours
Pour ce chansons, ballades, trioletz
Mottetz, rondeaulx, servant aux virelayz,
Sonnetz, strambotz, borzelotes, chapistres,
Lyriques vers, chantz royaulx et epistres,
Ou consoler mes maulx jadis souloye,
Quand serviteur des dames m'appelloye:
Puis que je n'ay de vous que repentance
Allez ailleurs querir vostre accointance:
Avecques moy demeurent invectives
Pour accuser les personnes chetives
De nostre siecle, et des gens y estans,
Sur tout de fraude et dol se delectans,
Et de l'un dire, et de l'autre exploiter
Pour de l'ennuy des simples soy hayter,
Sur lequel poinct feray fin en ce lieu
A mes escriptz, en te disant adieu.



EPISTRE DE L'ASNE AU COQ,

RESPONSIVE A CELLE DU COQ A L'ASNE[1].

PUIS que ma plume est en sa voye,
Autant de salutz je t'envoye
Coq mon amy, sur tous admis,
Que puis n'agueres m'a transmis,
Te remerciant de ta lettre,
Car puis que m'as desclaré l'estre
De par delà, comme on peult veoir,
De pardeçà te fais sçavoir
Que feistes clost là sainct Hilaire :
Voyla d'ond vint la grand' cholere
Que Ragot n'osta son bonnet.
Pour estre beneit franc et net,
De trois doigtz despois sur le tymbre
Et si n'estoit que vint le tymbre
Aux cantines du parion
Espaigne avoir son horion
Pour un cartier de recompense,
Mais ce n'est pas ce que je pense :
Car à bon pied, bon œil, bon cueur,
Alors disoit l'equivocqueur

[1] Voyez dans le tome Ier, la première épître du *Coq à l'Asne*.

A sa femme non pas sans ire,
Quand par esbat luy pensoit dire
Mon amy doulx, equivocquons
Qui faict cela et qui voz cons
Que nous soyons en jalouzie,
Mauldict soit tant de fantasie
Qu'on a du gorgerin meschant,
Il coute bon à maint marchant
Pour paour de monsieur le derriere,
Guare devant, arriere arriere,
Se disent noz ventrefendu,
C'est alors qu'on a deffendu,
Que l'on en veult bon gré deffenses
Puis pour reparer les offenses
L'on s'en venge par Atropos.
Mais je reviens à mon propos
Affin qu'à m'entendre ne failles,
Puis que tu es hors des murailles
Je te veulx racompter de moy
Si n'estoit qu'il y a de l'esmoy
Plusieurs jours seroient à leur aise :
Mais que veulx tu, quand on le baise
C'est un signe qu'on est bien pres :
L'on crie bien apres apres,
Et cependant la proye eschappe :
C'est assez, puis qu'on a la chappe,
Laisse trotter le chapperon :
Je croy que nous l'eschapperon

Si ne demourons au passage :
Au temps qui court, il n'est pas sage
Celluy qui n'a jambe de boys :
Aux chiens congnoist on les abboys,
Si l'on ne fault à bien comprendre :
Car disent ceulx qui sçavent prendre
Tout, fors esguilles par le bout,
Femmes de plat et boys debout
Durent comme tous les diables :
Ceulx qui trenchent des serviables,
Auront part en rochemolon.
Qui veult trouver le bon melon,
Il luy convient sentir au cul,
Maint un seroit desja coqu
S'il avoit son faulcon en mue.
C'est assez dict, l'on se remue
En esté quand la place est chaulde,
Garder se fault qu'on ne s'eschaulde,
Quand l'on prend le morceau trop hault :
Au pis aller il ne m'en chault,
J'ay aprins souffler dans ma souppe,
Aussi l'on me dit monsieur souppe :
Au moins il est à son privé :
Sçavoir vouldrois qui t'a privé
Du grand credict envers les femmes,
Un tas d'*Adieux* [1] faictz par infames

[1] Ce sont les *Adieux aux femmes de Paris*, rapportés dans l'épître III du livre II.

Ont rendu Paris tout crotteux.
Par mon serment je suis honteux,
Quant l'on preste tous pour chevilles
Sçavoir vouldrois si les chevilles
Ont point gasté voz cachenez.
Je m'esbahy de ces punays
Qui frisent leurs peaulx à escaille,
Si l'on faict sonner l'antiquaille
Peu de dames la danseront,
Car quand les mommons y seront,
L'on fera la danse à tastons,
Maint un pour espargner frettons
Est contrainct de souffler les orgues.
Laissez passer monsieur des Morgues,
C'est luy qui joue du cousteau,
L'yvrongne ne scet que couste eau,
Mais par ta foy si l'on en parle
De ceste belle fille Darle,
Et je te diray le pourquoy,
Il ne s'en fault qu'avoir de quoy
A plusieurs pour faire grand' chere,
Le prix est moindre qui l'enchere
Quand dedans est le pate creux :
Est il vray que dit songecreux
Que les femmes qui portent linge
Sont semblables à un vieux singe
Au moins les nostres par deçà,
Car faillir peu de temps en ça

Qu'elles ne soient escouvees,
Depuis que sont tresbien couvees
Par un tas de gourtz babouyns
Qui supplient pour les touyns
De queues à telles friandes
Laissons à part celles viandes,
Puis que les langues d'ysopet
En ce temps ne vallent un pet.
Toutesfoys puis que je m'advise
Des nouvelles devers la bize,
Je t'en veulx dire pour grand' chose,
Mais je ne sçay coucher en prose,
Et les vers minent trop les metres:
Les disciples sont sur les maistres,
Ainsi que disent messieurs,
A tous honneurs, tous messieurs.
Dont j'en suis un lievre escossoys
Aulx et oignons pour les Françoys,
Et saule verd pour benefices:
L'on ne souhaite plus d'offices.
Aussi certes c'est temps perdu,
Car tel a du tresor pendu
Qui vient son filz pour le despendre:
Celluy n'est en riens à mesprendre
D'avoir en jouant les marmotz
Consommer son bien en deux motz
De l'asne par simple commande.
Mais sçais tu que Midas te mande

Que plus ne chantes à mynuict,
Car ton chanter aux marys nuyct :
Quand par ton chant as esveillee
La dame trop en sa veillee
Fascheuse, en ostant le linceul
Sur le deduict de seule à seul :
Tesmoing le grand jaseur de crette.
Recommande moy à ta creste
Au regard du bec, tu l'as bon.
Escript au jour du premier bon
Pour paour de ne faillir la chasse,
Adieu, je m'en voys à la chasse.



EPISTRE

DU BIAU FY DE PAZY [1].

Madame je vous rayme tan,
Mais ne le dicte pas pourtan,
Les musailles on derozeille,
Celluy qui et les gran merveille
Nou doin bien to couché ensemble,
Car je vous rayme, ce me semble,
Si for que ne vou l'ore dize,
Et vou l'ay bien voulu escrize,
Affin de paslé de plu loing.
Pensé que j'avoy bien beroing
De deveni si amouzeu.

O que je sesoy bien heuzeu,
Ha madame la renchesie,
Se n'est que vostre fachesie,
Non pa pour vou le reprochez,

[1] Les deux épîtres suivantes ne sont pas de Clément Marot. Peut-être sont-elles de son fils Michel, ou de quelqu'un de ses disciples. Elles n'ont de la bizarrerie, que parce qu'elles critiquent un langage bizarre, qui s'était introduit à la cour.

May si to que je veu touchez
Vostre joly tetin molet,
Vous m'appellé petit folet,
Et me diran, laissé cela,
Vou n'avé rien caché yla,
Dieu, vous devené mou privé,
Ou pensé vou estre arrivé ?
Et me faicte laide grimasse,
Et tout ainsi qu'une limasse,
Qui ses deu cornuchon retise,
Je me recueily san mo dise,
Tou quinau, et tou marmiteu.

Quan la dame a le cueur piteu,
C'est une si joyeure chore.
Et dit le Norman de la Rore,
Si une fille est orgueilleure,
C'est une chore pezilleure
Pour un biau jeune fy et sage.
Car il n'y a si biau virage,
Qui ne s'en voire egratigné.
May encor qu'arié vou gaigné
Si j'en mousoy, ou envison ?
Ha cueur plu dur qu'un potizon,
Tant tu me donne de travau.
Si tu sçaviez ten que je vau,
Tu feriez de moy plu gran feste,
J'ay eu le pry de l'arbaleste,

Je chante comme un pazoquet,
Je ne voua jamais san bouquet,
J'ay plu de bonnets que de teste,
J'ay mon biau pourpoin des gran feste,
Des jour ouvrié, et des dimanche,
Tou les moy deu chemire blanche
Pour estre ny sale ny ort.
J'ay esté jusques à Nyort
Desja deu foys pour veoir le monde,
Il est vray que vour este blonde,
Et aussi blanche comme laict.
Et aussi je ne suy pa laid,
Car chascun me dit en maint lieu,
Adieu hau le biau fy, adieu,
Adieu hau respon se tu veu,
Le biau fy au jaune cheveu.
Je cray que tresbien il entende,
Car j'ay les cheveu qui me pende
Dessus la chemire froncee.
La petite jambe troussee,
Pour dansez haye de Bretaigne,
Et les passepié d'Allemaigne,
Il est vray qu'à la basse dance
Je n'y vien pa à la cadance,
May de branle et puy la recoupe
Des deu pié je les vou recouppe
Menu comme chair à pasté.
Le fy de Guillaume Gasté

Au pry de moy n'est qu'un canar,
J'an veu bien croize Jan Benar,
Ou Chauvin, à qui Dieu pardoin.

A propo vous souvien ty poin
Du jour de la sin Nicoula,
Que j'etien tou deu si tresla
D'avor dancé? vou commensite,
Aussi tresbien vour achevite :
C'est au jardin mon peze entry,
D'advantuze me rencontry
Aupres de vou, et si avoy
Touriou l'yeu dessu vostre voy,
Laquelle me sembly depuy
Aussi claize que l'eau de puy :
May se piar nou regardet,
Qui de gran jalourie ardet,
Et quan il m'eu bien espié,
Vou me marchiste sur le pié,
Si fort, en me sarran la main,
Que j'en clochy le lendemain.

RESPONCE DE LA DAME

AU JEUNE FY DE PAZY.

Pour vou respondre, mon amy,
J'ay veu vostre lettre à demy,
Car mon mazy lor arrivit,
Qui en la lirant me trouvit,
Et Dieu scet si je fu faschee,
J'eusse voulu estre ecorchee,
Parmanda voyze toute morte :
Mais ce que plu me reconforte,
C'est que mon mazy n'en vy rien,
Et aussi que je sçay trop bien
Qui n'en eu pas esté conten.
Nostre aprenty vin ecoustan,
Pour ouy ce qui me diset,
Mais mon povre cueur souspiset
De gran douleur et de tristesse.
Si je n'eusse esté la maistresse,
Mon amy, j'estes affolee.

Vostre lettre m'a consolee,
Quand j'ay congneu que m'aymez tan

Je ne le veu croire pourtant,
Car les homme son tou trompeu,
Et les femmes on touriou peu
D'estre par leu dictz aburee:
J'enten qui ne son pas ruree:
Et de moy, la mercy à Dieu,
Je pu bien allez en tou lieu,
Et frequentez parmy le monde.
Vous me dicte que je suis blonde,
May je cray qui vous plaist à dise
Aussi je ne m'en foua que rise:
Si suy je comm' une autre belle.

Vou m'escrivé que suy rebelle,
Et quant vous me voulé touchez,
Que je ne vou laisse approchez:
Il est bien vray que je m'en fache:
Car une belle dame cache
Tous les jours, et le plus souven,
Son biau tetin, et son devan.

Par vostre lettre vou vanté
Que comme un oyreau vous chanté,
Je vous respon qu'en suy bien ayre:
Car quand je sezetz à mallaire,
Vostre chant me resjouysset.

Un jour mon mazy me diset

Qui vouldroit sçavoir la musicle,
Pour la chanté en la bouticle.

Vous me mandé par vostre lettre
Qu'avé le pry de l'abalestre:
Et qu'este for propre, et mignon,
Touriou vestu comme un oignon,
Don en cela vou m'avé faict
Un singulier plairir parfaict:
Car c'est l'honneur d'un biau jeune homme
D'avoir habillement gran somme:
Et aussi que c'est la rairon
Qu'un biau fy de bonne mairon
Soit touriou fort bien acconstré.

De ma par je vour ay monstré,
Si vour avé bonne memoise,
Nostre jeu de bille d'ivoise:
Et ma zobbe d'un fin dra noir.
Vou varriez, si voulé veoir,
Tou mes mancheson de velour,
Mes solié qui ne sont pas lour
Pour enjambez nostre ruissiau,
Et ma cotte de drap de siau
Bien teinte que me la donna
Le sise Jan, quan ordonna
Et voulu par son testamen,
Que je l'eusse soudainemen.

Ha si j'estiez tou deux ensemble,
Je vous contesoy, se me semble,
Cen mille bon peti prepo,
Toute nui je per le repo,
Tan, et si for en vou je pense,
Je ne set quelle recompense
Vous m'en fesez : si suy je seuse,
Que n'atten maintenant que l'heuse,
Que vous reveniez de Lyon :
Vous me donrez un million
De biau cordon de saye fine,
Pour en donné en ma voirine,
Laquelle à vous se recommande.

Autre chose ne vou demande
Qu'autan en un mot comme en cen
Qu'à vour aymé mon cueur consen :
Vous suppliant, mon dou amy,
N'estre à me respondre endormy,
Si ne vené bien to icy :
Car je sesets en gran soucy,
Si je navetz de vo nouvelle :
Je prie à Dieu qui seynt telle
Que pour vray je les vou desise.
Et à tan fesay fin d'escrise.

C'est de Pazy ce jour et an,
Que je m'en ally droict à Lan.

BALLADE [1]

AU NOM DE CLEMENT MAROT CONTRE SAGON.

Je vey n'aguere un des plus beaulx combats
Qu'il est possible, et vault bien qu'on le sçache.
Un milan veit un chat dormant en bas,
Si fond sur luy, et du poil luy arrache:
Le chat s'esveille, et au milan s'attache
Si vivement, et l'estraint si tresfort,
Que le milan faisant tout son effort
De s'envoler, se tint pres à la prise:
Lors me souvint d'un qui a faict le fort
Qui sa force a par son dommage apprise.

Je laisse aux grans parler de grans debatz
Je sçay tresbien ou mon soulier me marche,
Et ne veulx point que soubz mon style bas
Il soit pensé que riens de grand je cache,
Ce que j'entens n'est sinon qu'il me fasche
Qu'en ce temps cy, ou nous avons renfort

[1] Cette Ballade est de Mellin de St. Gelais, dans les poésies duquel elle se trouve.

Du vif esprit qui donne reconfort
Aux bonnes artz, que le commun desprise,
Un sot buzart le moleste à grand tort,
Qui sa force a par son dommage apprise.

Pour ce coup cy son nom n'escriray pas
Ce m'est assez qu'on l'entende à sa tache :
Mais s'en avant il faict jamais un pas
Qu'il ne s'estonne apres si on lui lasche
Deux mille traictz dont le moindre et plus lasche
(De Licambes teint au sang noir et ord)
L'ira querir jusques dedans son fort :
Pourtant qu'il prenne avis sur l'entreprise,
Du fol milan volant pour chat qui dort,
Qui sa force a par son dommage apprise.

ENVOY.

Prince, un bon cueur guere ne poinct ne mord,
Mais les poignans hayt jusque à la mort
Et l'envieux, s'il peult, nuyct en surprise,
Dont ceste envie à la fin le remord,
Qui sa force a par son dommage apprise.



CHANT ROYAL

DE LA FORTUNE ET DES BIENS MONDAINS.

COMPOSÉ PAR UN DES AMYS DE CLEMENT MAROT.

Le trespuissant Dieu, le pere parfaict,
Qui tout regit, tout tempere et parfaict,
Tout sçait, tout veoit, et en tout ordre a mis,
A un festin, ou à chascun part faict,
Nous invita tant par dict que par faict,
Lors que nous tous fusmes au monde admis,
Deliberant comme ses chiers amys
Bien festoyer en chere et en despense.
C'est ceste vie, ou selon la dispense
Vivent et sont tous hommes ensemblement.
Riens n'y portons : et luy pour recompense
Riens ne requiert par escot, fors que on pense
Remercier le Seigneur humblement.

En ce festin il nous fault en effect
Avoir maintien tout ainsi qu'en est faict
Civilement en un bancquet promis.
Laver ses mains, que rien n'y soit infect,
S'asseoir au lieu que le paranymphe ait
Plus bas marché ou pour luy sont commis,

si plus hault monter nous soit commis,
btemperer en toute diligence.
nsi assis ne faire nulle urgence.
uant au service, attendre affablement,
es metz serviz prendre à son indigence,
uis en rendant graces de l'allegeance,
emercier le Seigneur humblement.

insi convient pour eviter meffaict
y maintenir : car l'homme trop meffaict
ui d'observer ceste grace est remis.
remierement, devant qu'on soit refaict
es biens de Dieu, fault que l'on soit refaict
t relavé, car trop sommes maulmis.
'est par baptesme, ou par seur compromis
ommes esleuz à la saincte assistence.
uis se vestir de la ferme existence
e foy, qui l'homme orne tresnoblement :
insi s'asseoir, cedant sans desistence
es lieux premiers, et là sans resistence
emercier le Seigneur humblement.

tout soudain qu'on est à table affect
'on n'est servy, et que autant que eust Japhet
'on n'a de biens, foysonnans comme fromys.
ourtant ne fault en murmur putrefaict
y convertir, ainsi qu'est contrefaict
ar gens brutaulx, passez au gros tamys.
ar foy nous dit qu'il nous sera transmis

Lassus du ciel pour vivre à suffisance,
Mais Dieu prevoit que la soudaine usance
De biens mondains nous nuyroit doublement :
Par ce attendons, et lors que à jouyssance
Offertz seront, reste à nostre puissance
Remercier le Seigneur humblement.

Si Nemesis (qui du faict et deffaict
Use tousjours) nostre repas deffaict
En desservant les metz à nous submis,
Gemir n'en fault, car l'homme trop forfaict,
Qui dit que Dieu luy tiendroit nul tort faict,
En repetant les biens qu'il a permis.
Mieulx nous advient, ces metz et biens demis
Ja nous avoient, et nous faisoient grevance,
Et Atropos si du convis s'avance
Nous mettre hors, ains que finablement
Ayons myné nostre avoir et chevance,
Suyvre la fault, et en toute observance
Remercier le Seigneur humblement.

ENVOY.

Prince, quiconque en ceste corpulence
Humaine estant, par terrestre opulence
Ainsi qu'ay dict, vivra, visiblement
Le verra l'on assis sans deffaillance
Au grand bancquet d'eterne precellence,
Remercier le Seigneur humblement.

RONDEAUX.

Au cueur ne peult un chascun commander,
Ne les raisons de son vueil demander,
Pour les entendre à la perfection,
Cela pour vray gist à l'affection
Qui sert de luy pour nuyre ou amender.

L'œil fourvoyé se peult contremander,
Bouche obeir pour se recommander,
Bien que ce soit dissimulation
Au cueur.
La main se peult à tous faictz hasarder,
L'oreille ouyr ou d'ouyr se garder,
Franche est ainsi leur occupation :
Au dedans gist toute l'affection
Mesme d'amour, ou il faut regarder
Au cueur.

Juges, prevotz, bourgeois, marchans, commun,
Nobles, villains, et vous seigneurs d'eglise

Amendez vous : sinon je vous advise,
Que ne verrez l'an cinq cens quarante un.

Lassus aux cieulx il est bruict que chascun
Offense Dieu qui n'est pas bonne guise,
Juges, prevostz.
Perseverer en son mal, c'est esgrun.
Le monde faict de peché marchandise :
Brief il fauldra que chascun se reduise,
Ou des trois partz n'en demourra nes un,
Juges, prevostz.

SUR

JUPITER EX ALTO PERJURIA RIDET AMANTUM.

O bon Jesus de Dieu eternel filz,
Qui avec luy les cieulx et monde feis,
Las pren pitié de moy ta creature :
J'ay contre toy tant faict de forfaicture,
Que tous mes sens en sont de dueil confictz.

En une croix tout ton corps fut affix,
Ou par ta mort les enfers tu defeis,
Non pour moy seul, mais pour toute nature,
O bon Jesus.
En ceste croix ou tu fuz crucifix,
De paradis le chemin tu refeis,
Et icelluy feis à tous ouverture,
De tous delictz tu es la couverture :

Couvre les miens, et ce qu'oncques meffeis,
O bon Jesus.

A NOSTREDAME.

En temps obscur estoille refulgente,
Raid de soleil, aulbe du jour fulgente,
Port de salut, allectante pucelle,
Rose vernant, de Dieu mere et ancelle,
Royne des anges, au pecheur indulgente,
Tournez voz yeulx, maternelle regente,
Vers voz enfans, aidez à qui regente
Le parc de Dieu, et sa saincte nacelle,
En temps obscur
Contre le corps d'eglise diligente,
Gens sans raison de tout bien indigente
Et contre vous a mise sa parcelle.
Monstrez vous mere, et que ayons paix par celle
Qui a pouvoir : la cause en est urgente
En temps obscur.

O quelle erreur, par finiz esperitz
Vouloir finir l'infiny, sans nul prix :
Par raison morte et mondaine apparence
Voulant comprendre en debile science
Une bonté qui tous nous a compris :

Creé nous a en ce mondain pourpris
Et rachepté quand nous eusmes mespris :
Et nous doubtons quelle est sa puissance ?
O quelle erreur.

Par testament sa loy nous a appris
Amour donné pour acquerir le prix
D'heureux labeur : par foy et esperance
Allons à luy, en nous n'ayons fiance :
Qui ne le faict, en enfer est repris :
O quelle erreur.

RONDEAU DU GUAY.

Oyez le Guay, petit mignon,
Monsieur, madame pimpellotte
Avec le clerc à la pellotte
Non faict, si faict, par santrignon,
Villain, vous trenchez de l'oignon,
Et ne vallez pas eschallotte.
Oyez le Guay, etc.
Gros coquin, oste le tignon
Si veulx avoir la bachelotte.
Drinc drinct a mis en eschec l'hoste,
Mamye levez le groignon :
Oyez le Guay, etc.



HUICTAIN.

Qui ses besoingnes veult bien faire
Selon le temps qui present court,
Dissimuler fault, et soy taire.
Peu parler et faire le sourd,
Est bon, car grand proufict en sourt,
Le herault un peu contrefaire,
Mais encor est il necessaire
Estre beau parleur, et non lourd.

RAISON.

Venir fault en toute saison
Labourer au champ de raison.

LES GENS DE MESTIERS.

Mieulx vault mestier de cueur loyal
Que oysiveté de cueur royal.

CONSEIL.

A nully ne preste l'oreille,
Et à moy mesme me conseille.
Enfans je vous fais asçavoir

De plaire à tous pour paix avoir.
On est en repos en tout temps,
Avec les sages et constans.
Les bonnes mœurs et les vertus
Sont en tout temps en leurs vertus :
Tien ton infortune secrette,
A fin que tes grans ennemys
Ne s'esjouyssent de ta souffrette:
Sois soingneux en toute saison
Du train de toute ta maison.
Lis en plusieurs livres souvent,
Plus sage en sera que devant.
Tes filz et filles endoctrine
Et tien subjectz par ta doctrine.
En tous affaires et passage
Use et tien le conseil de sage.
Evite noises et desbatz,
Ou que tu sois, soit hault ou bas.



DIXAIN

DE L'YMAGE DE VENUS ARMEE.

Vous chevalier de la basse bataille,
Canonizez de maint coup de faulcon,
Ne poulsez plus du court estoc sans taille,
Ostez les getz de vostre vieux faulcon:
Venus je suis au visage facond
De main d'ouvrier faicte en ce temps armee:
Mais non pourtant moins forte desarmee:
Par maintz combatz, et chocz m'avez congneue,
Car bien sçavez que dans la mienne armee
Vaincu vous ay tant de foys toute nue.

DIXAIN

DU TROP SAOUL ET DE L'AFFAMÉ [1].

L'autre jour un povre estranger
Me comptoit d'un qui mourut yvre,

[1] Cette épigramme est en quelques éditions attribuée à Clément Marot, mais on la trouve dans les poésies de Mellin de St-Gelais à qui elle appartient probablement.

Et me dit, Je n'ay que manger,
Je me meurs, et n'ay de quoy vivre :
Je serois heureux de le suyvre.
Et demandoit lequel des deux
Me sembloit le plus malheureux.
L'un est mort, dy je, et tu es sain.
Las (dit il) j'ay moy langoureux
Faim sans fin, l'autre eust fin sans faim.

EPIGRAMME

SUR

JUPITER EX ALTO PERJURIA RIDET AMANTUM.

Tous les sermens que femme peult jurer
A son amy quand elle est accusee,
Tous les propos que jeunesse abusee
Presente au cueur doubteux pour l'asseurer,
Ont ilz pouvoir de faire moins durer,
Ou divertir mon malheureux soucy ?
Non, car j'ay veu son mary murmurer
Souvent de moy qu'elle juroit ainsi.



EPITAPHE DE MARIE,

FILLE AISNEE DE M. DESTISSAC,

COMPOSÉ PAR UN DES AMYS DE CLEMENT MAROT.

L'AME PARLE.

De Dieu formee, et du hault ciel yssue,
En terre vins, ou je me suis tissue,
Le petit corps traict Destissac et Lude,
Pure j'estois, mais lors que y fuz conceue
En tel delict je me suis apperceue
Que fut Adam par son ingratitude :
Dont ne voulant en cette turpitude
Long sejourner, devant terme nasquis,
Et vins au monde, ou par baptesme acquis
Estre remise en premiere innocence
Que de rechef craignant perdre, requis
Plus tost mourir par ce moyen exquis
Une heure apres j'en euz de Dieu dispense.



EPITAPHE

DU CONTE DE SALLES.

S'ONCQUE à pitié il te convint mouvoir,
Et d'aultruy cas ou malheur te douloir,
O viateur, ne te desdaigne mye
Veoir cest escript et piteuse omelie:
Si gemiras le grief despart d'un conte,
Qui vivant pleut en toute compaignie,
Mais on n'en faict mise, recepte, ou conte.

Je suis celluy, comme tu dois sçavoir,
Conte de Salles, assez plaisant à veoir,
Qui par mes gestes, brocardz, et tragedie
Mainte assemblee ay souvent resjouye,
En entretien ayant plus grace que honte,
Et en accordz, et doulx chantz armonie :
Mais on n'en faict mise, recepte, ou conte.

Cuydant fuyr le naturel debvoir,
Mort ou passay m'arrester eust vouloir,
Et n'est amy qui à m'ayder s'emplie,

Par quoy laissay pour bon gage ma vie,
Dont j'ay quittance sans faulte ne mesconte,
Escripte au rolle des mortz d'epidemie:
Mais on n'en faict mise, recepte, ou conte.

ENVOY.

Prince, inutile est mon ramentevoir,
Parquoy vous dy adieu jusque au revoir.
Des bonnes partz la meilleure ay choisie.
Fol est pour vray qui au monde se fie,
Car tel est bien hault juché qu'on demonte:
L'homme prudent à tel jeu ne l'envie,
Mais on n'en faict mise, recepte, ou conte.

COMPLAINCTE

DE DAME BAZOCHE,

SUR LE TRESPAS DU DICT CONTE.

O sort inepte de lubrique repos,
O fil couppé par la dure Atropos,
Que Lachesis en commençoit filler.
Les destinez de trop ferme propos
M'ont tost osté mon plus plaisant suppost
Par le vouloir de celluy qui feist l'air.

Pas ne falloit si soudain affiler
Poincte à la mort pour chose si trestendre,
Quand l'on pouvoit sans plus tordre enfiller.
Plus l'arc est foible, moins de force à le tendre.

Si pour r'avoir les tresnobles enfans[1],
Les francz Gaulloys furent tant triumphans,
Demenans joye sans bornes et sans lyce,
Austere mort toy qui mon cueur fendy,
N'as tu pas tort qu'ainsi me deffendy
Ma joye entiere? n'es tu pas faulse lice?
Plus je ne puis mettre à mes plainctz police,
Il en est faict: le cas trop pres me touche,
Doresnavant s'on voit que je palisse,
L'on congnoist l'or, quant est mis sur la touche.

Vous elemens, qui l'avez delaissé
Venez à moy, je vous veulx à la laisse
Pour avec vous contenter ma douleur:
L'air en souspirs me sera delaissé,
En criz le feu et la terre, je laisse
Dessus ma teste en signe de rigueur,
En pleurs et larmes me donra sa valeur

[1] Les enfans de France, retenus comme otages en Espagne, furent rendus à leur père par le traité de Cambrai, que conclurent en 1529 la régente Louise de Savoie, Marguerite de Navarre et Marguerite d'Autriche. Voyez tome II, page 117, le rondeau XIII du livre Ier, et les notes qui l'accompagnent.

L'eau distillant plus dru que d'un rosaire
De mes deux yeulx en perdant ma couleur,
Car trop est fort porter tant de misere.

S'esbahit on si mon cueur trist' rendy
Quand veoy mon conte au cloistre sainct Laurens
Ainsi de peste soudainement mourir ?
Ha, mes suppostz, jectez vous sur les rengs
Pour avec moy estre rememorans
La perte grande qu'il nous convient souffrir.
Veistes jadis à tous voz faictz souffrir,
Et en voz jeulx faire florir son nom,
Ire fatalle ores le faict pourrir.
Par faulx esteuf on perd souvent le bon.

Vous Baronat, qui fustes son seigneur,
Et vous Guillaud, de son bien enseigneur,
Voycy pour vous piteuse chansonnette.
Vous compaignon, qui l'aymastes de cueur,
Avez point eu tristesse du malheur
Qui succumba si simple personnette ?
Chascun de vous à lamenter se mette,
Le passetemps, la joye, et le confort,
Que son vivant perd sa façon et geste
A un chascun plaire faisoit effort.

Las, si n'estoit l'espoir de paradis,
Ou il repose chantant motetz et dictz,

En desespoir je finerois ma vie,
Puis que là gist, comme je croy et dis,
Fin je feray, aux presens j'entenditz:
Non que pourtant à jamais je desvie
Pour telle perte en pleurs estre ravie,
En conferant son trespas par encombres,
Meres piteuses, toutes je vous convie,
M'apparenter aux filliales umbres.



GLOSSAIRE.

« Je suis bien loin de vouloir qu'on mêle un idiome étranger au nôtre ; mais je ne puis m'empêcher de souhaiter que nous nous emparions de nos propres richesses trop négligées. Si nous sommes pauvres, c'est notre faute ; Montaigne ne l'était pas. »

ROUCHER (*Notes du Poème des Mois*).

GLOSSAIRE

POUR LES ŒUVRES

DE CLÉMENT MAROT.

A.

joint au mot *tout*, signifie avec.

ɪOIS, cris, clameurs.

ECTER, humilier, mépriser, soumettre; *abjicere.*

ɔMINER, abhorrer, avoir en aversion; *abominari.*

CONS, caché, mystérieux; *absconditus.*

ɪSION, abus, tromperie.

ESSOIRE, déroute, désordre.

OINTANCE, familiarité, liaison, amitié.

> Je te feray havoir d'eulx *accointance.*
> Ch. D'ORLEANS.

OINTER, hanter quelqu'un, faire commerce avec lui, se lier ié, *Adcomitare. Accointer* une femme, la fréquenter, avoir des s avec elle.

OLLADE et ACCOLLEE, embrassade, embrassement.

OLLER, mettre autour du cou, embrasser; *ad collum.* Ce mot re un troisième sens.

> Force visaiges gracieux,
> Assez pour en estre amoureux,
> Bien souvent j'*accole*, je baise,
> Mais cela point mon cueur n'appaise,
> Car il ne peult estre joyeux
> Maintenant.
> MARTIN FRANC. *Le Champion des Dames.*

OMPARANT, pour comparant.

ɔRDANCE, accord, mesure, cadence.

ACCOUSTREMENT, ornement, habillement. Cette expression, comme un grand nombre d'autres, est encore en usage parmi le peuple.

ACCOUSTRER, accommoder, rétablir, ajuster, habiller.

Les Millanoys tant nobles que marchands
Au devant vont en triumphe marchans :
L'on ne sçauroit veoir gent mieulx *accoustree*.

JEAN MAROT.

ACCOUSTUMANCE, coutume. Ce mot se dit fréquemment chez le peuple, qui a conservé une foule de vieilles locutions.

ACCULER, mettre sur le *cul*, fixer, demeurer, renverser.

ACERTENER, certifier, assurer, rendre certain.

ACHOISON, destinée, occasion heureuse ou malheureuse.

............Vous ne vouldriez
Jamais trouver d'autre *achoison*,
De venir boire en ma maison.

PATHELIN.

ACQUERRE, pour acquérir.

ACQUEST, acquisition, gain, profit.

ADEXTRE, favorable, salutaire, agréable, adroit.

ADMIRATION, étonnement.

ADMIRATIVE, admirable.

ADMONESTEMENT et ADMONITION, avertissement, avis, instruction, conseil.

ADMONESTER, avertir, instruire; *admonere*.

Le debauché se rit des sermons de son pere :
Et dans vingt et cinq ans venant à se changer,
Retenu, vigilant, soigneux et mesnager,
De ces mesmes discours ses fils il *admoneste*
Qui ne font que s'en rire et qu'en hocher la teste.

REGNIER, Sat. V.

ADONC et ADONCQUES, alors, donc.

ADVENANT, agréable, qui plaît, fortuné.

Et sachiez à qui l'on octroye
Le baisier : il a de la proye
Le mieulx et le plus *advenant*
Et avec ce le remenant.

Roman de la Rose.

ADVENEMENT, venue, arrivée.

ADVENIR, venir, arriver; *advenire*.

ADVERSE, contraire, funeste; *adversus*.

ADVERTIN, fantaisie, caprice, boutade. Ce mot, dont nous avons

tiré *verve*, vient de *verbum*. D'autres pensent qu'il est dérivé de *avertere* ou de *ver*, parce que le peuple croit qu'il existe un ver dans la tête des chiens enragés, et par conséquent des poètes.

ADVIS, *me fut*, me sembla, de l'italien *aviso*.

ADVISER, choisir, prendre, voir, remarquer; *videre*.

ADVISER, avertir, donner avis.

ADUMBRÉ, couvert, caché, secret; *ad umbram*.

AFFAIRE, ce mot était employé au masculin; *negotium* n'étant pas du genre féminin.

AFFECTÉ, passionné, prévenu.

AFFECTEE, vive, légère, volage. Ce mot s'emploie aujourd'hui dans un autre sens.

AFFERMER, pour affirmer.

AFFIER, assurer, certifier.

Je vous *affie*
Et certifie
Que quelque jour
J'ai bonne envie....

LA FONTAINE.

AFFIERT, il convient, il importe.

Cela n'*affiert* pas à un homme de telle qualité que vous estes.

NICOT.

AFFINER, tromper, raffiner.

Notre maître Mitis
Pour la seconde fois les trompe et les *affine*,
Blanchit sa robe et s'enfarine.

LA FONTAINE.

AFFINE, semblable, conforme; *affinis*.

AFFIQUET, jouet d'enfant, bagatelle.

AFFOLLER, rendre fou, blesser, nuire, faire tort, incommoder.

Encore est ce un confort à l'homme malheureux
D'avoir un compaignon au malheur qui l'*affolle*.

P. DESPORTES.

AGGRAVANTÉ, accablé, affaibli; de *gravis*.

AGIOS, mots sacrés, prières, paroles mystérieuses et magiques; du grec ἅγιος.

AGU, subtil, pointu, fin, perçant.

AGUET, attentif. On dit familièrement *être aux aguets*.

AHAN, peine, tourment, travail, fatigue. Ce mot semble venir du *han* que pousse le bûcheron en fendant du bois. Le fameux han de

Saint-Joseph retrouvé en France dans sa bouteille cinq ou six siècles après la mort de son maître, a enrichi notre langue de cette expression. D'autres savans, qui vont chercher toutes les étymologies dans le latin, disent, avec quelque raison, qu'il est formé de *anhelare*. D'autres le tirent de l'italien *affanno*. Dans la comédie du *Mauvais Riche*, l'ange Raphaël dit à Dieu, en parlant de Lazare :

> Tresdoulx Dieu, j'ay en bien tost faict,
> Ainsi que m'aviez commandé,
> Au povre ladre j'ay esté,
> Qui est trespassé de ce monde :
> Voyez son ame pure et munde ?
> Qu'avecques moy ay apporté :
> Dictes moy ou sera posee,
> Car elle souffre grand *ahan*.

AHANNER, haleter, être fatigué, se plaindre de fatigue.

AIGNELET, petit agneau; *agnellus*.

AINCOYS et AINS, mais, avant que; *ante*; en italien *anzi*; en espagnole *antès*.

AISEMENT, soulagement, consolation.

AISER, faire plaisir, se mettre à son aise; de ἴασις, santé, ou de αἴσιος, heureux.

AISSEUL, essieu; de *ala*, *ascella*, aile.

ALAIGRE, gai, joyeux, léger, dispos; *alacer*.

> Pour s'échapper de nous Dieu sait s'il est *alaigre*.
>
> RACINE. *Les Plaideurs*.

ALLEGEANCE, allégement, soulagement; de *allevare*.

ALLENEE, haleine, respiration, souffle; *d'une allenee*, de suite, sans reprendre haleine.

ALLOUER, mettre au nombre, au rang, louer; *alloué*, payé.

ALTERCAS, altercation, dispute; *altercatio*.

> Adonc le roy oyant leurs *altercas*
> Leur respondit, j'entens bien vostre cas.
>
> JEAN MAROT.

ALTITONANT, dieu du tonnerre; *altitonans*.

AMATEUR, qui aime, amant, amoureux; *amator*.

AMENDEUR, qui corrige; de *emendare*.

AMENE, agréable, délicieux; *amænus*.

AMER, pour amertume.

> Dont m'esbahy comme l'on peult aymer
> Et estimer dames de telle taille :

Car ce n'est rien à bien tout resumer,
Fors les habits, qui les font renommer :
Mais c'est *amer* que dessoubs miel on baille :
L'habit est beau, le surplus ne vault maille,
Car soubs l'escaille on vient à esprouver,
Qu'il n'y a pas ce qu'on pensoit trouver.

JEAN MAROT.

AMODERER, modérer, tempérer; *moderare*.

AMYABLE, favorable, amical, aimable.

ANCELLE, servante; *ancilla*. C'est le nom que nos poètes donnent à la Vierge.

Mais il est vray que celle *Ancelle*
Son tressainct ventre elle estendit
Plus que Platon n'y entendit.

Roman de la Rose.

ANGELET, pour ange.

ANGOISSEUX, rempli d'angoisses, d'inquiétude.

ANHELER, souffler, haleter, respirer avec peine; *anhelare*.

ANICHILÉ, anéanti, réduit à rien; *annihilare*.

ANORMAL, énorme.

ANNUICT, cette nuit.

APERT, connu, manifeste, évident; *apertus*.

APERTEMENT, clairement, ouvertement.

APPAIST, pâture, nourriture.

APPARIER, joindre, unir.

APPAREILLER, préparer.

Tous deux brulans d'une flamme pareille,
Un mesme feu Amour nous *appareille*.

O. ST.-GELAIS. *Ero à Leander.*

APPETER, souhaiter, désirer, rechercher; *appetere*.

APPETISSER, abaisser.

Amours, que vous en fault plus dire,
Il *appetisse* et humilie
Sagesse, royaume et empire,
Amours tout vainc, tout amolie.

Le Champion des Dames.

APPOINCT, à propos, justement.

APPOINCTER, accorder, accommoder un différend, juger un procès.

APPORT, rapport, profit.

APRINS, pour appris.

APTE, propre, convenable; *aptus*.

Araris, la Saône, rivière de France.

Arcade, Arcadie, contrée de la Grèce.

Ardentement, ardemment.

Ardre, brùler; *ardere*: *ard*, brûle; *arse*, brûlée.

Ardu, élevé, subtil, sublime, difficile; *arduus*.

Argus, conversation, discussion. On en avait fait le verbe *arguer*, argumenter, disputer.

Armet, casque pesant orné de ciselures.

> Ce que nos anciens appellent heaume, on l'appela soubz Françoys Ier *armet*.
>
> Pasquier. *Recherches sur la France*.

Aronde et **Arondelle**, hirondelle; *arundo*.

Arraisonner, raisonner d'une chose avec quelqu'un, entretenir.

> Tant l'ayme fort, que douleur aspre et forte
> Mon propre cueur à toute heure supporte
> Par un forfaict dont n'ose mot sonner,
> Craignant toujours que trop l'*arraisonner*
> De ce propos, plus d'ennuy ne m'apporte.

Arriere, loin d'ici, éloignez-vous; répond au latin *procul*.

Arrouser, pour arroser.

Arroy, équipage, train, suite, magnificence, état, situation.

> Car jeunes gens qui desirent l'honneur
> Quand veoir vont aucun royal seigneur,
> Ilz le doibvent mettre de leur puissance
> En bel *arroy*, car cela les advance
> Et si les faictz estre prisez des gens.
>
> Ch. d'Orleans.

Arsoir, pour hier soir.

Asserrer, accumuler, assembler, augmenter.

Astuce, ruse, finesse; *astucia*.

Attente, but, point où l'on tend; de *tendere*.

Attourné, orné, ajusté, paré de beaux habits; du grec τορεύω.

Attraire, attirer; *attrahere*.

Attrempance, température, modération.

Attremper, tempérer, modérer, gouverner; *attemperare*.

Aval, en bas, vers le bas.

Avaller, mettre *aval*, laisser aller en bas, descendre, abaisser.

Avoyer, mettre sur la voie, dans le droit chemin.

> Voulsisse qu'il semblast l'estoille

Qui ne se meut * moult bien le voyent
Les maronniers ** qui s'y *avoyent.*

Bible Guyot.

Aucunesfoys, quelquefois, plusieurs fois.

Aucuns, quelques; *aliqui.*

Aulbade, concert de musique.

Authentique, avéré, certain.

Autrehier, avant-hier.

Audivi, pouvoir, autorité, crédit.

Je suis Amon, fils de David,
Qui ma sœur Thamar desfloray,
J'avois pour lors grand *audivit*,
Mais Absalon qui cecy veit,
S'en vengea, il n'est rien plus vray :
Moy estant en mon lict couché,
Du corps il me feit partir l'ame;
Le friand vin froid cueur enflamme.

Moulinet. *Les neuf Preux de Gourmandise.*

Aymer, amour, comme *penser*, pensée, *croire*, croyance.

B.

Babille, pour babil.

Babouin, sot, niais; de *babou*, jeu d'enfans qui se font la moue.

Bague, débauchée, qui mène une vie joyeuse.

Bailleur, donneur, qui donne.

Ballay, rubis *ballay*, qui a une teinte violette.

Baller, danser, sauter, du grec βάλλειν. Nous en avons fait *bal*, *baladin*, *ballade*, etc.

Balleur, danseur, sauteur.

Barbotter, murmurer, parler entre ses dents.

Mais que diable est ce qu'il barbouille ?
Sainete dame comme il *barbotte!*

Patelin.

Basme, pour baume.

Dans le tombeau ne sent que *basme.*

Roman de la Rose.

Bassement, tout bas, à voix basse.

* La grande Ourse.

** Mariniers.

Basseur, pour bassesse.

Baston, épée, toute arme offensive; de l'italien *bastone*. Le verbe *battre* est tiré de ce mot.

Le lendemain feit crier par les places
Luy apporter tous les *bastons* de guerre.

Jean Marot.

Bave, salive qui découle de la bouche; par métaphore, paroles inutiles. Notre mot *bavard* en est formé.

He dieu ! que vous aves de *bave* !

Pathelin.

Baveur, babillard, qui parle inutilement.

Belistre, sot, impertinent. Cette injure revient souvent dans Molière.

Bellique, de guerre, militaire ; *bellicosus*.

Belliqueur, guerrier, belliqueux.

Bender, mettre, tenir en inquiétude.

Benedict, béni ; *benedictus*.

Beneficence, bienveillance.

Benistre, bénir.

Benoistier, bénitier.

Bers, berceau.

Besongner ou **Besoigner**, travailler. Il exprime aussi un travail d'une espèce toute particulière.

Un mary se voulant coucher
Avecques sa femme nouvelle,
S'en vint tout bellement cacher
Un gros maillet dans la ruelle.
O mon doulx amy, se dit elle,
Quel maillet vous voy je empoigner ?
C'est, dit il, pour vous mieulx coigner.
Maillet, dit elle n'ay onc eu,
Quand Gros Jean me vient *besoigner*,
Il ne me coigne que du cu.

Mellin de St-Gelais.

Bienheurer, rendre heureux.

N'avoir crainte de rien, et ne rien esperer,
Amy, c'est ce qui peut les hommes *bienheurer*.

Regnier.

Bienveigner, célébrer la bienvenue, bien recevoir quelqu'un à son arrivée.

Bigne, bosse qui provient d'un coup.

> Et une foys il se feit une *bigne*
> (Bien m'en souvient) à l'estal d'un boucher.
>
> Villon.

Bigot, faux dévôt, hypocrite, tartuffe.

> A Rabelais certain *bigot*
> Disait un jour d'un ton sevère
> Cessez de railler le Saint-Père
> Autrement gare le fagot.
>
> La Monnoye.

Bise, brune. C'est l'épithète que l'on donnait autrefois aux roches.

Blandissant, flatteur; de *blandiri*.

Blason, éloge, critique.

Blasonner, censurer, louer, faire un éloge ou une critique.

Blasonneur, qui loue ou qui critique.

Blesmy, blême, pâle.

Bombarde, grosse pièce d'artillerie employée surtout dans les siéges.

Bouc (de broc en), expression proverbiale; de la broche dans la bouche, sortant de la broche.

Bouccon, *poison pris par la bouche*. Borel. *Bailler le bouccon*, empoisonner.

Bourree, fagot, bûcher.

Bouter, mettre. Ce verbe est en grand usage dans les provinces.

Braguer (se), porter une *brague*, pièce singulière du haut-de-chausse dont on connaîtra l'usage par ces lignes naïves de Montaigne:

> Que vouloit dire cette ridicule piece de la chaussure de nos peres, qui se veoit encore en noz Suisses? A quoy bon faire la monstre que nous faisons à cette heure de nos pieces en forme soubz nos gregues? et souvent qui pis est, oultrer leur grandeur naturelle par fausseté et imposture? Il me prend envie de croire que cette sorte de vestement fut inventee aux meilleurs et plus conscientieux siecles, pour ne piper le monde, affin que chacun rendit en public compte de son faict. Les nations plus simples l'ont encore, aucunement rapportant au vray. Lors on instruisoit la science de l'ouvrier, comme il se faict de la mesure du bras et du pied.

Se debraguer voulait dire, au figuré, faire le fanfaron, mener une vie joyeuse.

Bragues, divertissemens, fêtes galantes, plaisirs de l'amour.

Brairies, vociférations, cris, hurlemens.

Branché, pour perché, placé sur une branche.

Braquemart, courte épée. Il signifie bien autre chose!

> Un jeune amant pres sa dame souppoit,
> Le nerf tendu trop mieulx que l'appetit:
> Advint que comme elle du pain couppoit,
> Dessus lui cheust son coustelet petit:

Lequel cherchant sur luy, elle sentit
Un *braquemard* de plus rude allumelle :
Dont si soudain tira son bras à elle,
Que le mary lui prenant la main blanche,
Luy dit, ma mye, il pique fort et tranche :
Saignez vous point ? N'ayez paour, dit la bel,
Non, mon amy, je l'ay pris par le manche.

Brasser, procurer, fournir, donner.

Bren, terme d'impatience, de mépris, qui équivaut à la sale expression de *merde*, usitée parmi le bas peuple.

Brèveté, courte durée; *brevitas*. Ce mot manque à la langue.

Bric, trébuchet, cage à prendre les oiseaux.

Brief, enfin; *brief parler*, peu de paroles.

Brimballer, branler de côté et d'autre. On verra son autre sens dans ces vers du *Champion des Dames :*

De Ruben que ne parles tu,
Lequel dormit avec Bala
Et feit son beaupere cocu,
Dont à la fin mal en alla :
Et d'Absalon qui viola
Les concubines de David,
Ou bien d'Amon qui *brimballa*
Sa sœur Thamar et la ravist.

Brisees, route, chemin. On dit au figuré, *aller sur les brisées de quelqu'un.*

Brocher, piquer, aiguillonner.

Broillis, pour brouilleries, chicanes.

Brouas, *brouas terriens*, brouillards qui s'élèvent de la terre.

Bruict, renommée, réputation.

Bruyre, faire du bruit, retentir, murmurer. Roucher nous a rendu ce verbe ainsi que son composé *bruissement :*

Et la foret en pousse un long *bruissement*.

Les Mois.

Buccine, trompette; *buccina*.

Butor, oiseau, de *bos* et *taurus*.

Quand le *butor* se trouve à la rive de quelque estang ou marais, mettant son bec en l'eau, il faict un si gros son qu'il n'y a bœuf qui peust criér si hault.

Buyssonet, diminutif de buisson.

C

Cachette, retraite secrète, se dit encore dans le style familier.

Cagot, hypocrite, tartuffe. Ce mot vieillira, quand on ne pourra plus l'appliquer à personne. Nous lui garantissons une longue existence.

Calamiteux, infortuné, accablé de misères; *calamitosus*.

Calandre, espèce d'alouette.

En autre lieu vey amassees
Force *kalandres* qui lassees
Feurent de chanter aux envis.
Car les rossignols et maulvis
Sceurent si haultement chanter
Qu'ilz vindrent à les surmonter.

Roman de la Rose.

Camus, attrapé, sot.

Cancionaire, livre de cantiques.

Capellen, prêtre, moine; de *cape*.

Caphard, tartuffe, cagot, hypocrite, dissimulé. Ce surnom, qui convenait si bien aux religieux des ordres mendians, vient de *caphardum* (de l'hébreu *caphar*, couvrir, cacher), manteau de moine à capuchon.

Caphardérie, hypocrisie, cagoterie.

Cappe, manteau à capuchon que les hommes portaient autrefois; de *caput*. On dit encore, par métaphore, *rire sous cape*.

Caqueter, faire des *caquets*, babiller, bavarder.

Carraque, barque, vaisseau marchand, petit bâtiment.

Carroy, place publique, rue, endroit spacieux où peuvent aller les chars.

Casse, pour cassée.

Cault, Caulte, rusé, fin, subtil, adroit; *cautus* et *callidus*.

Et de quel soing prudent et *cault*
Ton peuple justement tu guides.

Ronsard.

Caultelle, ruse, finesse, adrésse.

Causeur, plaideur, qui a une *cause*.

Cedulle, billet, obligation pour emprunt.

Du moins, Amour, fais moi bailler *cedulle*
D'aimer encor, même sans être aimé.

J. B. Rousseau.

Celestine et Céliqué, céleste, du ciel.

Cens, rente foncière, revenu.

Je n'ay ne *cens*, rente ne avoir.

Villon.

Cerceau, cercle.

Cercler, entourer, environner.

Cerne, cercle. On dit familièrement *yeux cernés*.

Cervoise, bierre; *cerevisia*.

Cestuy, ce, celui.

Cesure, l'hémistiche, le repos du vers.

Chalemelle et **Chalemie**, chalumeau, pipeaux, flûte pastorale; *calamus*.

Change, changement, insconstance en amour.

Il jurera aussi secondement
Qu'en un seul lien aymera fermement
Sans point querir ou desirer le *change*.

Ch. d'Orleans.

Chaloir, inquiéter, être en peine, importer. *Il ne me chault*, il ne m'importe; *chaloit*, était en peine; *chalut*, se mit en peine; *ne te chaille*, ne t'inquiète pas.

La dame a plus de privilege
Que n'a son serviteur sans faille,
Et c'est un droict empereur en siege,
Qui sa grace en son vouloir baille:
Pour ce se tu en as l'escaille,
Et un autre en a les noyaux,
Souffrir le te fault ne te *chaille*,
Elle est dame de ses joyaux.

Chambriere, femme de chambre, suivante, confidente.

Je m'en viens à l'huys; tac: qu'ella?
Je regarday par la serrure,
La *chambriere* je vey la
Qui me vint faire l'ouverture
Par une vis * en sa chambrette.

Coquillart.

Chapperon, ancienne coiffure de tête. Ce bonnet avait une queue qui pendait par-derrière; on le mit ensuite sur l'épaule.

Chardonnerette, c'est le cardon d'Espagne, dont on se servait alors très-souvent pour farcir et assaisonner les viandes, surtout le chevreau. Sans doute ce ragoût devait passer pour un mets délicieux, puisque Rabelais, dans sa Bibliothèque de Saint-Victor, suppose un livre intitulé: *Pasquilli Doctoris marmoxei de Capreolis cum chardoneta comedendis tempore Papali ab Ecclesia interdicto.*

* Escalier secret.

Charites, les trois Grâces; Χάριτες.

> Je viens pour chanter la tienne
> Sur la corde Dorienne,
> Des *Charites* ennobly.
>
> Ronsard.

Charrié, carrié, vermoulu.

Charroy, équipage, char de triomphe.

Charte, lettre, épître; *charta.*

Chatemite, hypocrite, doucereux.

Chaulde (a la), subitement, dans la première chaleur.

Chef, tête. Cette expression, qui ne s'employait que dans le style sérieux, a malheureusement vieilli; elle est beaucoup plus noble que *tête*. Corneille l'affectionne.

> Phœbus, l'Amour, Cypris veult saulver, nourrir et orner
> Ton vers, cueur et *chef* d'umbre, de flamme, de fleurs.
>
> Jodelle. *Distique à la latine.*

Cheminer, marche, démarche.

Chenu, blanc de vieillesse; *canus.* Pourquoi ce mot a-t-il vieilli?

Cheoir, tomber; *chet*, tombe; *cheut*, tomba; *cherra*, tombera; *cherrait*, tomberait.

Chere, accueil, réception.

> Je la baise, je la salue,
> Demandant comme elle se porte :
> El' ne me feit pas *chiere* morte
> Car tout autant el' me rendoit,
> Et qu'il soit vray je m'en rapporte
> Au page qui me regardoit.
>
> Coquillart.

Chere, visage, mine, physionomie, contenance.

> *Item* je donne à frere Baulde
> Demourant à l'hostel des Carmes
> Portant *chere* hardie et baulde *
> Une sallade.....
>
> Villon.

Cherer, faire bon visage, faire beaucoup d'amitiés, recevoir, accueillir.

Chevaleureux, courageux, vaillant.

Chevance, biens, richesse, fortune.

> Grosse *chevance* oncques ne m'a tenté.
>
> J. B. Rousseau.

* Joyeuse.

CHEVAULCHER, aller à cheval. Il a aussi une autre sens au figuré.

Moynes *chevaulchent* nos voysines.
VILLON.

CHEVAULCHEUR, qui monte à cheval, cavalier.

CHEVESCE, chouette, hibou.

CHEVESTRE, joug auquel on attache la tête des bœufs.

CHEVIR, sortir d'une affaire, en venir à bout, achever, terminer.

CHOMMER, retarder, ne rien faire, rester oisif, se reposer. On dit *chommer une fête*, parce qu'on ne travaille pas un jour de fête.

La justice debvroit avoir congnoissance et animadversion de ceulx qui *chomment*.
MONTAIGNE.

CHOSE PUBLIQUE, république; *respublica*.

CIL, pour celui.

CIMBALLER, faire du bruit, retentir.

CIRCONVOLANT, volant autour; *circumvolare*.

CIRCUIR, tourner, aller autour; *circumire*, *circuire*.

CLAMER, appeler, *clamare*. Nous avons gardé son composé, *réclamer*. Un charmant rondeau où ce mot est heureusement placé, suppléera à toute autre explication.

Sur un lit mollet, bas et quoy,
Devisant sans mesdire d'ame,
Je me trouvay pres de ma dame,
Qui fut esbahy, ce fut moy.
Pardon lui demande, et pourquoy,
Me dist elle, suis je pas femme
Sur un lict.

Je la prins par le petit doy,
En la baisant, amy me *clame*,
En m'estendant, elle se pame,
Conseillez moy que faire doy
Sur un lict.

CLAMOUR, soupir, gémissement, plainte amoureuse.

En amour n'a point de *clamour*.
Roman de la Rose.

CLAIR, brillant, illustre, célèbre, éclatant; *clarus*.

CLERC, savant, instruit, érudit. Cette expression vient de ce qu'autrefois il n'y avait que les *clercs* ou les gens d'église qui sussent lire et écrire.

Un loup quelque peu *clerc*
Prouva par sa harangue
Qu'il falloit dévorer ce maudit animal.
LA FONTAINE.

CLIQUANT, cliquetant, faisant du bruit ; de *cliquette*, espèce de castagnettes.

COAC, terme familier qui répond à *c'en est fait.*

COFFIN, corbeille, panier.

COINT, COINTE, beau, galant, ajusté, paré, propre ; de *comptus* ou *cultus.*

En la chambrette belle et *cointe.*
L'an des sept Dames.

COLLAUDER, louer, faire l'éloge, célébrer ; *collaudare ; collaude*, loue ; *collaudé*, loué.

COLLE, cou, tête ; *collum.*

COLLIEGE, assemblée, réunion, société ; *collegium.*

COLLOQUER, mettre, établir.

COMMANT, se joint toujours au mot *adieu ; adieu commant ;* adieu vous dis.

COMPAING, compagnon.

Dieu te gard, *compains*, qu'il te fault ?
PATHELIN.

COMPARAGER, pour comparer.

COMPAS, mesure, discrétion. Jean Marot dit, après avoir dépeint la maigreur des femmes italiennes,

D'ond vient cela ? sinon qu'elles n'ont pas,
Un bon repas estans en leurs sejours ;
Mais quand s'en vont dessus aultruy appast
Elles repaissent sans ordre ne *compas*,
Et de ce pas en prennent pour dix jours ;
Et de là vient que l'on les voit tousjours,
Soubz leurs atours, plus maigres qu'un vieil monstre :
A meschant drap vouluntiers belle monstre.

COMPASSER, arranger, mettre en ordre, mesurer.

COMPLAINDRE, se plaindre, gémir.

COMPRINS, pour compris, appris.

CONCÉDER, céder, accorder ; *concedere.* Il n'est plus d'usage que dans la jurisprudence.

CONCEVOIR, conception, pensée, imagination.

CONCLUD, soumis, asservi, enfermé. C'est un néologisme hasardé pour traduire ce mot de saint Paul : *omnia concludit sub peccato.*

CONCORDANT, qui s'accorde, convenable, propre.

CONDEMNADE, jeu de cartes à trois personnes.

CONDIGNE, digne ; *condignus.*

CONDUCTEUR, général.

CONDUICT, conduite.

CONFERENCE, comparaison.

CONFICT, rempli, absorbé, éprouvé.

CONFLICT, combat, bataille, choc; *conflictus.*

CONFORMER, pour confirmer, encourager.

CONFORT, consolation, soulagement, encouragement.

CONFORTER, consoler, soulager, fortifier.

CONFUTER, pour réfuter.

CONSISTOIRE, conseil, assemblée. On appelle ainsi l'assemblée des cardinaux convoquée par le pape; les protestans donnent ce nom aux assemblées de leurs ministres.

CONNIL, lapin; *cuniculus.*

Le suppliant trouva une jeune fille de l'aage de douze ans environ sur le chemin.... laquelle lui demanda s'il chaçoit aux *connils.* A quoy il luy respondy que ouy aux *connils* privez, et qu'il chaceroit au sien.

On voit par cette phrase, tirée d'un ancien roman, que *connil* avait deux significations.

CONQUESTER, pour conquérir.

CONQUERRE, pour conquérir.

> Puisqu'il avoit gaigné par bonne guerre
> Genes leur ville, il luy pleust de *conquerre*
> Par sa mercy le cueur des habitans.
> JEAN MAROT.

CONSOLEUR, consolateur.

CONSONNANT, qui s'accorde, semblable, conforme, pareil.

CONSORS, concitoyen.

CONTAMINER, souiller, tacher, profaner; *contaminare.*

CONTEMNER, mépriser, dédaigner; *contemnere.*

CONTENDRE, débattre, disputer; *contendere.*

CONTENDS, contestations, débats, différends, disputes.

CONTINUE, pour fièvre continue.

CONTRAIRE, ennemi.

CONTREMAROTTER, écrire contre Marot.

CONTREMONT, en haut, en remontant; CONTREBAS, en descendant.

CONVENANCE, accord, convention, promesse.

CONVENT, pour couvent; *conventus.*

CONVERTIR, tourner, changer; *convertere.*

CONVIS, repas, festin; *convivium.*

Convoyer, conduire, attirer, inviter.

Coquard et **Coquardeau**, jeune sot, ignorant, imbécille, nigaud.

> Allez sorner à voz *coquards*
> A qui vous vouldrez vous jouer.
>
> Pathelin.

Cor (a cry et) expression tirée de la chasse, c'est-à-dire bien haut, de toutes manières.

Cordeau et **Cordelle**, corde, ficelle.

Cordelle, pour cœur ; *cor.*

Corner, donner du cor.

Costoyer, marcher à côté, border.

Couard, **Couarde**, lâche, poltron, sans cœur, sans courage

Coulomb, pigeon, colombe; *columba.*

Coulpe, faute ; *culpa.*

Coup (a), à l'instant, dans le moment.

Courcé, pour courroucé.

Courre, pour courir. On dit encore en terme de chasse *courre un cerf.*

> A-t-on jamais parlé de pistolet, bon Dieu,
> Pour *courre* le cerf !
>
> Molière, *les Facheux*.

Court, s'écrit avec un *t* comme dérivant de *cortis*, tente.

Courtil, jardin fermé, clos. Il est inutile de remarquer que la *courtille* en est formée.

Courtine, rideau, la tenture du lit ; *cortina.*

Coust, dépense.

> Monsieur le mort, j'aurai de vous
> Tant en argent et tant en cire,
> Et tant en autres menus *coûts*.
>
> La Fontaine.

Coustumier, ordinaire, accoutumé.

> Ah ! du moins en faveur de nos humbles chaumières,
> Rappelle, Dieu clément, tes bontés *coutumières*.
>
> Roucher, *les Mois*.

Coy, tranquille, immobile, en repos, calme,

> Dans les visites qui sont faites
> Le renard se dispense et se tient clos et *coi.*
>
> La Fontaine.

Crespelu, crêpu, crêpé, frisé.

Cristallin, de cristal.

Croche, crochu, recourbé.

Crousler, trembler, agiter, secouer.

Cumane, la sibylle de Cumes.

Cupidique, de Cupidon, amoureux.

Cure, soin, peine, attention ; *cura.*

Curvature, ligne courbe.

Cuyder, croire, penser, estimer; les *dénicheurs* d'étimologies le font dériver de *cogitare.*

Cy, pour ici ; **Cybas**, ici bas.

D.

Dague, poignard, épée courte ; *dague à rouelle*, stylet monté d'une rouelle assez large qui servait de garde. Cette arme, qui fut introduite par Louis XI, était déjà regardée comme une antiquaille du tems de Marot.

Dam, perte, dommage, condamnation ; *damnum.*

Dangier, argus jaloux, fâcheux en amour, par conséquent un mari envieux, la jalousie, l'envie personnifiées.

> Dedans mon sein, pres de mon cueur,
> J'ay mussié ung prisé baisier
> Que j'ay emblé maulgré *dangier*,
> Dont il meurt en peine et langueur.
>
> Ch. d'Orleans.

> *Dangier* toute nuict en labeur
> A faict guet ; or gist en sa tente :
> Tandis qu'il dort c'est le meilleur,
> Prenez ce tost baisier, mon cueur.
>
> *Le même.*

Darde, flèche, dard ; nous avons encore le verbe *darder.*

Dea, certes, vraiment, assurément, oui-dà. On fait dériver ce mot du grec *dia*, par Jupiter.

> He *dea*, on ne te orra point :
> Parle hardiment ne et chaille.
>
> Patelin.

Debander, lancer un flèche.

Debilité, affaibli, abattu ; *debilitis*

Debouter, chasser, ôter.

Debteur, pour debiteur.

Decens, convenable; *decens*.

Deceptif, trompeur, qui abuse, décevant.

Deception et **Decevance**, tromperie, mensonge.

Decevoir, tromper, abuser; *decipere; decoy*, je trompe; *deceut*, trompa; *deceu*, trompé.

Deconfict, détruit, défait.

Deconficture, défaite, destruction, désastre, dégât.

Un chat nommé Rodilardus
Faisoit des rats telle *déconfiture*
Que l'on n'en voyoit presque plus.

La Fontaine.

Deconfort, tristesse, désespoir, désolation, embarras.

Decore, gloire, honneur, illustration, décoration; *decus* et *decor*.

Decore, brillant, illustre, embelli, orné; *decorus*.

Decours, détresse.

Deduyct, divertissement, passe-temps, plaisir, joie; *deduyct de chasse*, le plaisir de la chasse.

C'est bien raison qu'ils entretiennent
En tout *deduit* leurs plus beaux jours.

La Fontaine.

Deduyre, narrer, raconter, rapporter en détail; se divertir, prendre plaisir, se réjouir, *deducere; deduysoye*, prenais plaisir.

Deffaillir, être en faute, manquer; *deffault*, manque.

Deffensible, qui peut être défendu, en état de défense.

Defferer, couper la parole, empêcher de parler, rendre confus.

Definé, fini, mort.

Defroc, désastre, désordre.

Dehaitter, déplaire, affliger, chagriner.

Dejecté, rejeté, quitté.

Deifique, de Dieu, divin.

Delict, ébat, plaisir; *grief delict*, plaisir coupable.

Delivre, libre, exempt, dégagé, débarrassé, délivré.

Demainer, agiter une question, discuter, traiter, conduire.

Demerite, faute, mauvaise action. Ce mot n'est plus d'usage qu'en morale.

Demettre, quitter, abandonner.

Demeurance, **Demourance**, demeure.

Demeuree, **Demouree**, retard, retardement, séjour.

Advancez vous sans faire *demouree*.

Demourant (au), au reste.

Demie (ne), pour dire point du tout, en aucune manière, nullement.

.... Ou sans pact *ne demye*,
L'on se guérit, l'on guérit sa monture.
La Fontaine.

Denigrer, détruire, perdre.

Departement, **Departie**, **Departir**, départ, séparation.

Departir, donner, accorder, partager, distribuer; *partiri*. On s'en sert encore souvent en poésie.

Deporter (se), se garder; se dispenser, s'exempter.

Deprimer, mépriser, mésestimer, abaisser; *deprimere*. *Deprimé*, méprisé et même méprisable.

Derompu, pour rompu, brisé.

Desarroy, désordre, confusion, désastre, infortune, malheur.

Desavancer, mettre en désordre, reculer, repousser.

Desavouable, qui peut être désavoué.

Descacher, découvrir, rendre publique, mettre au jour, dévoiler.

Deschasser, pour chasser, expulser.

Descirer, pour déchirer, mettre en pièces; *discindere*.

Décœuvrer, pour découvrir.

Descoiffer, ôter de l'esprit. On dit encore, familièrement parlant, *être coiffé de quelqu'un*.

Desconvenue, désastre, infortune, mésaventure.

Descouvrance (a), à découvert, publiquement, en évidence.

Desdiez, pour dédisiez.

Desestimer, mésestimer, mépriser.

Desfermer, ouvrir.

Desgorger, parler, respond assez bien au verbe *dégoiser*.

Deshousee, déflorée, dépucelée.

Desjuc, lever matin. Il fait encore partie de la langue quoiqu'on ne s'en serve jamais; il se trouve dans le Dictionnaire de l'Académie.

Desloger, délogement, décampement.

Desmis, ôtés, enlevés.

Desnué, ôté, dépouillé.

Despeché, dépêtré, débarrassé, délivré.

Despendre, dépenser, dissiper, absorber, consommer.

Il avoit comme ay dict dessus soixante et trois manières de recouvrer argent : mais il en avoit deux cens quatorze de le *despendre*.

Rabelais.

Despit, Despiteux, qui est de mauvaise humeur, colère, furieux, irrité, maussade, chagrinant, malfaisant, repoussant.

Despiter, mépriser, se moquer, chagriner, se mettre en colère.

Desplacer, sortir, partir, quitter, abandonner.

Desplaisance, peine, chagrin, désagrément.

Desplaisant, désagréable, affligant.

Despourveu, abandonné, délaissé.

Desroy, par syncope pour *désarroy*.

Desserte, mérite, démérite, peine due au démérite, récompense due au mérite.

Car maints amans par leurs parolles
Par sotz regards et contenances folles,
Ont faict souvent parler les mesdisans :
Parquoy grevez ont esté voz servans,
Et ont reçu souventesfoys grand' perte
Contre raison et sans nulle *desserte*.

Ch. d'Orleans.

Desservir, servir, être utile, mériter; *dessert*, est digne. Voici des vers charmans de Jean Marot, où ce mot est employé.

Je fuz n'agueres amoureux
De dame en beauté assouvie,
Qui me dit en motz savoureux :
Mon amour est en vous ravie :
Mais il fault qu'el' soit *desservie*
Par cinquante écuz d'or, s'on peult :
Cinquante ecus, bon gré ma vie,
Il ne faict pas ce tour qui veult.

Destination, destinée, sort, arrêt du destin.

Destorce, écart, détour.

Destourber, détourner; empêcher, troubler, faire de la peine, embarrasser.

Destresse, chagrin, affliction.

Desvier, sortir du chemin, s'égarer; au figuré, sortir de la vie, mourir.

Et *devia* si que percevit les anges qui l'emporterent à la maesté au ciel avec son pere.

Merlin.

Desvoyé, hors de la voie, qui s'est écarté du droit chemin ; il n'est pas tout-à-fait hors d'usage.

Devaller, descendre, est encore usité dans le midi de la France ; *devallé*, descendu. Ici M. Anguis a élégamment copié L. Dufrénoy ; il s'est bien gardé d'oublier de mettre *descendu en bas*. M. Anguis est, comme on voit, partisan du pléonasme.

Devestir, dépouiller, déshabiller, découvrir ; *devestire*.

Devineur, devin, sorcier.

Devis, pour devise, attribut, conversation, discours, propos.

Deviser, parler, discourir, converser.

> Rire, chanter, *deviser* franc
> Ce n'est meurdre ne larrecin.
>
> Pathelin.

Deviser, pour diviser, séparer.

Deult, voyez *Douloir*.

Dextre, main droite ; *dextra*.

> Certes Sapho le signet de ta *dextre*,
> N'estoit besoing de voir, pour le congnoistre,
> Ce style doulx et docte, en bonne foy
> Monstroit treshien qu'il procedast de toy.
>
> Phaon a Sapho. *Les Contrepistres* d'Ovide.

Diapré, teint de brillantes couleurs, éclatant, orné, décoré, paré.

Dict, **Dire**, parole, discours ; *dictum*. *Dire* s'emploie encore dans le familier.

Dicté, sentence, maxime de doctrine où de morale.

Diffame, honte, déshonneur, infamie.

Discordans, gens qui ne s'accordent pas, qui sont en discorde.

Dispensé, autorisé.

Divers, triste, bizarre, chagrinant, méchant, malfaisant, inconstant, fâcheux, contraire.

> Et quand le temps sera *divers* et rude
> Privé seray de ma beatitude.
>
> *Ero a Leander.* O. de St.-Gelais.

Doint, du vieux verbe *doigner*, donner ; *doue*, donne.

Dona, demoiselle, de l'espagnol *dona*.

Doubtance, **Doubte**, crainte, soupçon.

Doubter, craindre, redouter, appréhender, soupçonner ; *dubitare*.

DOULCINE, ancienne flûte, nommée ainsi à cause de la douceur de ses sons.

> Trompes et buccines,
> Clairons et *doulcines*,
> Lucz, rebecz, orguines,
> Tabours, chalemines,
> Sonnoient à mieulx mieulx.
>
> JEAN MAROT. *Voyage de Genes.*

DOULOIR, souffrir, être affligé, se plaindre; *dolere*. *Deult*, s'afflige; *deulent*, s'affligent; *douloit*, s'affligeait; *douleur*, *douloureux*, *dolent*, n'ont pas vieilli.

> Femme se plainct, femme se *deult*,
> Femme pleure quand elle veult.
>
> *Ancien proverbe.*

DRAGME, monnaie romaine, de peu de valeur; par métaphore, petite partie, faible portion.

DRAPEAU, linge, chiffon.

DRINGUER, boire, est tiré de l'allemand.

DRU, épais, robuste, vigoureux, gaillard. Ce terme est très-usité parmi le peuple.

DUC, chef, capitaine, général; *dux*.

DUCHÉ, était alors du genre féminin; le genre de ce mot et de beaucoup d'autres, n'a été fixé que long-tems après. Ménage, dans sa *Requeste des Dictionnaires*, imprimée en 1649, parle ainsi des puristes.

> Ils veulent, malgré la raison,
> Qu'on dise aujourd'hui la poison,
> Une épitaphe, une anagramme,
> Une navire, une épigramme,
> Une reproche, une *duché*,
> Une mensonge, une évêché.

DUYRE, convenir, plaire.

DUYSANT, DUYSIBLE, DUYT, convenable, accoutumé, qui plaît, qui sied.

DUPLIQUANT, doublant, augmentant; *duplicare*.

DU TOUT, tout-à-fait, entièrement.

E.

ESCOUTANT, auditeur.

EDIFIÉ, certain, assuré.

Effect, action, fait.

Efficace, pouvoir, efficacité.

Efforcer, soutenir, supporter.

Embarrer, enfermer entre des barrières.

Embasmant et **Embasmee**, embaumée, qui répand une odeur balsamique.

Embler, enlever, retirer, prendre, voler. On nous assure qu'il est formé d'*ambulare*.

> Pleust à Jesuchrist que le pire
> De ce monde luy ressemblast,
> Ou ne tollist pas ne n'*emblast*
> L'ung à l'autre comme l'on faict.
>
> Pathelin.

Emblee, démarche secrète; d'*emblee*, secrètement, furtivement, en cachette.

Embouché, la bouche pleine.

Embrassee, embrassade, embrassement.

Embrumé, brumeux, rempli de frimats, de brouillards.

Embusché, embusqué, en embuscade.

Emmurer, servir de murs, entourer.

Empartir (s'), pour partir.

Empescher, occuper, embarrasser.

Empenné, garni de plumes; de *penna*.

> Mortellement atteint d'une flèche *empennée*,
> Un oiseau déploroit sa triste destinée.
>
> La Fontaine.

Empennon, les plumes qui garnissent une flèche.

Emprinse et **Emprise**, pour entreprise.

> Tant tarde on qu'on fault à l'*emprise*.
>
> Villon.

Empris, pour entrepris.

Emprisonnerie, pour emprisonnement.

Enamouré, enflammé d'amour, amoureux.

Enchassé, exilé, banni.

Enclos, renfermé, contenu.

Encocher, fixer, assurer, attacher.

Encombre, accident, malheur; de *incumbere*.

Encontre, pour contre.

Encontremont, en remontant.

Encourtiné, entouré, environné.

Enda, sorte d'exclamation qui s'est conservée chez le peuple.

Endurer, souffrir, être souffrant.

Engainer, fourrer dans une gaine, mettre dans un étui. Il se prend aussi au figuré.

Engin, esprit; *ingenium*. Ce terme, qui commençait à vieillir du tems de Marot, a une foule de significations.

> Voz *engins* travaillent a obtenir finance.
>
> Alain Chartier.

Engravé, pour gravé, imprimé.

Enhorter, pour exhorter.

Enlangouré, langoureux, languissant.

Enluminer, briller, éclairer; *illuminare*.

Enquerir, **Enquerre**, rechercher, informer; *enquiers*, informe.

> D'où venez vous presentement,
> Commença-t-elle de s'enquerre.
>
> Voiture.

Enqueste, recherche, poursuite, information.

Enrymer, pour enrhumer.

> En rythmant souvent m'*enryme*.
>
> Rabelais, liv. Ier.

> Je ne sçaurois plus rhytmer, le *rythme* me prend à la gorge.
>
> *Le même*. Liv. V.

Enseigneur, qui enseigne, qui montre, qui instruit.

Enserré, enfermé.

Ensuyvir, pour suivre, imiter.

Entaché, souillé, taché.

Ente, arbre nouvellement greffé.

Entendu, sage. On dit encore dans le familier, *c'est un homme entendu*.

Entente, intention.

Ententif, attentif.

Entord, contraint, tient, lie, serre; du verbe *entordre*.

Entourné, entouré, environné.

Entree (d'), d'abord.

Entreconforter, encourager, donner du courage.

Entrefaicte, intrigue, manœuvre, menée.

ENTRENAVRER (s'), se blesser mutuellement, échanger des blessures.

ENTREPRENEUR, pour entreprenant.

ENTREPRINDRE, pour entreprendre.

ENTREPRINDRE et ENTREPRINSE, entreprise.

ENTREVENDRE, commercer, vendre.

ENTREVENIR, survenir, arriver. .

ENVERS, à l'envers, renversé, sens-dessus-dessous.

ENVIRON, autour, à l'entour.

ENVIS, malgré soi, à regret; *invitus*.

EQUIPOLENT, également.

EQUIVOQUÉ, rempli d'équivoques. Avant Marot les poètes enchérissaient sur les équivoques; la raison était sacrifiée à un vain assemblage de mots et de sons. Cretin poussa jusqu'à l'excès cette bizarre manie. Nous citerons quelques vers de lui pour donner une idée de ces difficultés inutilement vaincues.

Par ces vinz verds Atropos a trop os
Des corps humains ruez envers en vers,
Dont un quidam aspre aux pots à propos
A fort blasmé ses tours parvers par vers.

Écoutons-le parler à son ami malade.

Fils, par escriptz j'ay sceu qu'un jour à Han
Feiz pareilz criz que homme qui souffre ahan,
Portant le faix de guerre et ses alarmes.
Pourtant le faiz qu'elle provoque à larmes
Tes doulx yeulx secs et sur eulx l'eau tost rend,
Telz douze exces (plus soubdain que torrent
Laisse courir son cours), prendroient tes forces,
Les secourir est requis que t'efforces.

ERGOTIS, chicanes, disputes théologiques.

ERRE, force; *de grand' erre*, de grande force, avec courage.

Es, pour au.

ESBAHIR, étonner, surprendre.

ESBAHISSEMENT, étonnement, surprise.

ESBANOYANT (s'), se divertissant, s'égayant, se récréant.

ESBATS, plaisirs, divertissemens.

ESBATTRE (s'), se divertir.

ESBAUDY, gai, enjoué.

....
Y venir
Rejouir

Par tes dits
Ébaudits,
Un pauvret
Fort maigret....

SCARRON.

ESCARMOUCHER (S'), travailler au plaisir, attaquer le temple de l'Amour.

Une épigramme de St.-Gelais fera mieux comprendre cette expression figurée.

Non feray : je n'en feray rien,
Je ne veulx point que l'on me touche,
Laissez mon honneur, il est bien,
Disoit une garse farouche
A un qui dressoit *l'escarmouche*
Tout droict sur le bord du fossé :
C'est bien rudement repoussé,
Ce luy dit il, escoutez moy.
Qu'avez vous ? que craignez vous ? quoy ?
Qu'on ne vous amoindrisse et oste
L'honneur que dessoubz vostre cotte ?...
C'est bien de quoy se tourmenter ;
Allez, vous n'estes qu'une sotte,
Je le veulx croistre et augmenter.

ESCHAUFFOYSON, grande chaleur.

ESCLANDRE, malheur, accident funeste, événement fâcheux.

ESCOURRE, se dissiper.

ESCURIEU, écureuil.

ESGARD, attention.

ESJOUIR (S'), pour se réjouir.

Je voy les rosiers *s'esjouyr*
Cultivez d'une façon belle.

BAIF.

ESLARGY, donné, distribué, réparti ; *largiri*.

ESLIRE, choisir, donner ; *eligere*.

ESLONGER, pour éloigner.

ESMAYER, étonner, être surpris, embarrasser, émouvoir.

Mais me dit, compains, or soyez
Seur et ne vous *esmayez*.

Roman de la Rose.

ESMERILLON, oiseau de proie très-vif.

ESMEUTIR, tousser, éternuer.

ESMORCHE, action vive, échappée, coup de tête, amorce, appât.

ESMOY, émotion, affliction, chagrin, trouble ; du vieux mot *esmay*, dérivé de *movere*.

Espacieux, pour spacieux.

Espartir (s'), s'écarter, se répandre, s'étendre, s'éparpiller.

Esperit, pour esprit.

Espez, pour épais; il s'écrivait des deux façons.

Espie, espion.

> Parlerons nous ? mais si nous parlons il nous tuera comme *espies*.
>
> Rabelais.

Et dans ce vers de Villon que Marot a placé dans sa troisième ballade.

> Aux champs debout comme une *espie*.

Espince, souci, douleur cuisante.

Espoindre, aiguillonner, animer, encourager.

Espris, saisi.

Esquel, pour auquel.

Essoyne, peine, fatigue, difficulté, punition.

> Ou est la tressage Helois
> Pour qui fut chastré et puis moyne
> Pierre Abeilard à Saint Denis
> Pour son amour eust tel *essoyne*.
>
> Villon.

Essorré, émoussé.

Estoc. C'était une grosse épée, nommée aussi *épée d'armes*. C'est ce que dit *Olivier de la Marche*, dans ses *Mémoires*, lorsqu'il parle des tournois et joûtes de son tems. « Si furent incontinent livrez deux *estocs*, que l'on nomma *espees d'armes* semblables » et pareilles, et furent iceulx bastons portez et presentez au juge. » Et plus loin : « Il avoit en sa main dextre une grosse espee pesante, que « l'on nomme *estoc*, et la poincte en hault. » Et cette arme, nommée aussi *baston*, qui est la vraie signification d'*estoc*, ne servait que pour se battre à pied, et pour pointer et pousser; et quand elle était tranchante, elle servait aussi pour tailler et pour sabrer : de là est venue la manière de parler, d'*estoc et de taille*, c'est-à-dire de la pointe et de la taille d'une épée. « Il s'arme d'une épée courte, mais pointue, et » propre à frapper d'*estoc et de taille*. » *Catrou* et *Rouillé*, Histoire Romaine.

Estorce, effort.

Estraindre, serrer, comprimer, lier; *astringere*. Ce verbe, que l'on a remis en usage, a beaucoup de force.

Estrange, pour étranger.

Estranger, éloigner, écarter, exiler.

Estrapade, ancien supplice par lequel le criminel, élevé au moyen d'une corde, était rejeté contre terre avec une telle force qu'il avait les membres brisés. La place de l'*Estrapade* à Paris a tiré son nom de ces exécutions.

Estriver, disputer, quereller.

Estudie, pour étude, soin, application.

Estuyer, renfermer, fourrer dans un étui.

Esvollé, étourdi, inquiet, fugitif, passager.

Eterne, éternel; *æternus*.

Ethnique, païen, gentil.

Exanimé, inanimé, sans mouvement; *exanimis*.

Excommunie, pour excommunication.

Exercite, armée; *exercitus*.

Exerciter, exercer; *exercitare*.

Expeller, chasser, bannir; *expellere*.

Experimenter, éprouver, supporter, souffrir; *experiri*.

Extollé, élevé; *extollere*.

F.

Facecie, farce, comédie, pièce de théâtre.

Faconde, éloquence, aisance à parler; *facundia*.

Facteur, qui fait, auteur, créateur; *factor*.

Facture, œuvre, ouvrage, création, taille, stature.

Fallace, ruse, tromperie; *fallacia*.

> Elle luy meit au sein la ruse et la fallace.

Fallacieux, trompeur; a été rajeuni par Roucher.

Failli, lâche, découragé, sans vigueur.

Faillir, manque; *fault*, manquer; *fauldra*, manquera.

> Je suis Loth qui eschappay
> Des cinq citez qui fondirent :
> Tant horriblement je souppay
> Que tous mes cinq sens me *faillirent* ;
> Mes deux filles si m'assaillirent

Que j'engrossay par ignorance ;
De la panse
Vient la danse.
MOULINET, *les neuf Preux de Gourmandise.*

FAME, renommée, réputation, célébrité ; *fama.*

FAMIS, affamés.

FANTASIE, fantaisie, pensée, inquiétude, imagination.

FANTASIER, inquiéter, chagriner.

FANTASTIC, fou, visionnaire.

FARCEREAU, plaisant, goguenard.

FASCHERIE, tristesse, peine, souci.

FAULCON, femme dont la santé est aussi équivoque que la conduite. On saisira le vrai sens de ce mot, en lisant cette chanson, faite du tems de la Ligue, contre le duc de Mayenne, qui n'était pas fort délicat en matière de plaisir.

Que chascun preste l'oreille
Et vous orrez tantost merveille
De l'effect du Catholicon :
La drogue est si souveraine
Qu'elle a guery monsieur du Maine
De la morsure d'un *faulcon.*

Voici une autre épigramme qui n'est pas moins curieuse :

J'ay autrefoys vostre *faulcon* tenu,
Et m'en suis veu seul gouverneur et maistre,
Et l'ay tousjours si bien entretenu,
Que l'ay voulu de ma propre main paistre :
Mais le villain ne me veult plus congnoistre.
Madame, helas, regardez que vous faictes :
Je vous tenois pour autre que vous n'estes,
Rendez le moy, et si le puis tenir,
J'ay une longe et deux belles sonnettes,
Que lui donray pour mieulx le retenir.
MELLIN DE SAINT-GELAIS.

FAULTE, pour défaut, manque. Il se dit dans quelques phrases.

Et le combat finit *faute* de combattans.
CORNEILLE, *le Cid.*

FEABLE, FEALE, fidèle, loyal.

FEAUTÉ, fidélité, foi, attachement.

FEBVRE, pour orfèvre ; de *faber.*

FEINTEMENT, faussement, avec feinte.

FEINTISE, pour feinte, mensonge.

FELON, traître, coupable, perfide ; FELONIE, trahison, perfidie.

FENDACE, fente, ouverture.

FENER, faner, flétrir, dessécher.

FERIR, frapper; *ferire; fert*, frappé.

> Mon povre cueur à mort *feru* je sens.
>
> CHARLES D'ORLEANS.

FERMÉ, assuré, confirmé, certain.

FEST, pour faîte, comble, sommet.

FEUILLADE, pour feuillage.

FEUTRE, garni, revêtu.

FIANCE, pour confiance.

FICTION, feinte, tromperie, mensonge.

FIENT, fumier.

FIN, *fin premier*, pour dire précisément le premier.

FINER, mourir, prendre fin, finir, terminer; financer, payer.

FINS, pour confins, frontières; *fines*.

FISCELLE, panier, corbeille; *fiscellum*.

FLAC, pour flasque.

FLAGEOL, FLAGEOLLET, petite flûte.

FLAIRANT, odorant, embaumé, parfumé.

FLEURONNER, jeter des fleurs, fleurir.

FLORITURE, végétation, état florissant.

FLOTTE, troupe, multitude.

FLOUR, pour fleur, était déjà vieux du tems de Marot.

FLUCTUEUX, qui roule des flots; de *fluctus*.

FOIBLET, pour faible, débile.

FOLLIANT, folâtrant, faisant des folies.

FORBANNIR, bannir, exiler, chasser; *forbanny*, exilé; *forbannissant*, exilant.

FORCEUR, qui fait violence.

FORCLUS, exclu, banni, chassé; de *forclore*.

FORFAIRE, commettre une mauvaise action, faire du mal.

FORFAICTURE, forfait, faute, mauvaise action, crime.

FORFOYER, FOURVOYER, égarer, écarter du droit chemin.

FORS, excepté; *fors*.

FORTUNER, faire prospérer.

FOURIERE, qui prépare le chemin. Les *fouriers* étaient autrefois des officiers chargés de marquer et de préparer les logemens des princes.

FOUSTEAU, hêtre. On a bien de la peine à le faire venir de *fagus*; mais rien ne paraît impossible aux étymologistes.

Franc, libre, entier.

Franchement, volontiers, librement.

Franchise, liberté.

Frappart. Ce n'est pas, comme on l'a prétendu, un sobriquet que les moines donnaient à leurs supérieurs, dont la sévérité s'armait souvent de la verge. Ce mot, dont L. Dufresnoy admire *la force et l'énergie*, signifie, selon lui, *un de ces maîtres moines qui n'entrent dans le couvent que pour avoir droit de vivre impunément sur le commun.* Il s'appuie de cette épigramme de Mellin de St. Gelais.

Il vint l'autre jour un caffard
Pour prescher en notre paroisse,
Et je luy dy, frere *frappart*,
Qui vous faict icy venir? Est ce
Pour dresser l'ame pecheresse,
Ou chercher la brebis errante?
Non, dit il, la brebis je laisse,
Pour avoir la laine de rente.

Nous pensons que les moines devaient ce surnom à leur vigoureux tempérament, qui ne s'effrayait d'aucun exploit amoureux.

Frisque, gaillard, gai, éveillé, enjoué.

De dames moult *frisques*,
OEuvres deifiques,
Faces angeliques,
Ouvroyrs et boutiques,
Diaprez estoient.

Jean Marot. *Voyage de Venise.*

Fruictage, pour fruit.

Fruiction, jouissance; de *frui*.

Fulminatoire, foudroyant, qui frappe comme la foudre.

Fumer, s'irriter, se mettre en colère. Cette expression s'est conservée parmi le peuple.

Fumiere, pour fumée.

Fuste, flûte, barque, petit bâtiment. On lira sans doute avec plaisir la réponse d'un pirate à Alexandre.

L'empereur si l'arraisonna:
Pourquoy es tu larron de mer?
L'aultre response luy donna:
Pourquoy larron me faiz nommer?
Pour ce qu'on me voit escumer
En une petiote *fuste*.
Si comme toy me pusse armer,
Comme toy empereur je fusse.

Villon.

Fuyr, était de deux syllabes.

Fuytif, pour fugitif.

G.

Gallee, petit vaisseau plat; *galère*, qui semble en être dérivée, se trouve aussi dans les vieux poètes.

> A Neptunus qui tant voulut l'aymer
> Comme de luy pacifier la mer,
> Garder les nefz, carraques et *galleres*
> De rochz, bancz, ventz, et vagues trop austeres.
>
> Jean Marot.

Gallé, battu.

Gallicans, les Français; **Gallique**, de France, Français.

Game, excès, conduite, façon d'agir; *apprendre vostre game*, dire vos vérités.

> Un soir estudiant la *game*
> Que mariez doibvent sçavoir,
> Couché au plus pres de ma femme
> Apres que j'euz faict mon debvoir.
>
> O. de St.-Gelais. *Le Chasteau de Labour.*

Gargoille, grosse bouteille.

Garrot, trait qu'on lançait avec d'énormes arbalètes.

Gars, jeune homme. On a fait tour-à-tour dériver ce mot du grec *γάσωρα* et du latin *vir*. Nous disons aujourd'hui *garçon*. Il paraît que *gars* signifiait ordinairement celui qui avait atteint l'âge de majorité.

> Le masle est *gars* à quatorze ans
> Et la femelle est *garse* à douze.
>
> Montfaucon.

Garse, jeune fille, vierge. Cette expression se prend maintenant dans un sens bien opposé.

Gaudy, réjoui et même raillé, moqué; *gaudere*.

> Ont ilz bien *gaudy* et gallé
> Au lieu de dire les matines,
> Le vin blanc, le jambon sallé
> Pour festoyer ces pelerines.
>
> Coquillart.

Gazouiller, parler mal, murmurer.

Geline, poule; *gelina*.

Gemme, pierre précieuse; *gemma*.

Genest, cheval d'Espagne, très-vif; en espagnol *gineto*.

Geniteur, père; *genitor*.

Geniture, créature, génération, race, fils, enfant; *genitura.*

Gent, peuple, nation; *gens.* Il est aujourd'hui du style burlesque.

Au reste c'est bien une *gent*
Laborieuse et fort active.
Ch. Fontaine.

Gent, gentil, joli, mignon, bien fait, aimable, agréable.

Gentillesse, noblesse.

Gesine, couches d'une femme.

La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la laye étoit en *gésine.*
La Fontaine.

Gesir, être étendu, reposer, être couché; *jacere.*

L'homme indigent
Tant soit il gent
Ne peult avec elles * *gesir;*
Le diable emporte telle gent,
Ils font des cocuz pour l'argent
Et nous autres pour le plaisir.
Jean Marot.

Gestes, belles actions, exploits, hauts faits; *gesta.*

Giron, sein. On s'en sert encore, mais je crois bien rarement, dans cette phrase, *je suis dans le giron de l'église catholique.*

Gladiatoire, qui porte l'épée, meurtrière; de *gladius.*

Glout, pour glouton, goulu, gourmand, avide.

Gluant, glissant.

Godale, espèce de bierre, boisson composée avec du vin et du houblon. C'est de ce mot qu'est formé le verbe *godailler*, boire avec excès, qui nous est resté.

Gonfanon, (on disait aussi *confalon*, *gonfalon*) enseigne, bannière, drapeau, étendard; de l'italien *gonfalone.*

Le *gonfanon* est mis au vent
Pour deffense aux assaulx.
Satyres chrestiennes.

Gorgette, gorge, gosier.

Gorgias, pompeux, paré, magnifique.

Gorgias, colerette, gaze dont les femmes se couvrent la gorge ou partie de la robe qui cache le sein.

* Les Italiennes.

Gramment, grandement, beaucoup.

Graphe, grave, écrit. L. Dufresnoy croit que Marot corrompt *graver* pour la rime ; mais la racine γράφω nous fait supposer l'existence d'un verbe *grapher*.

Gregeoys, grec.

Grevance, peine, chagrin.

Pleust à Dieu que puissiez sentir
Une foys la dure *grevance*,
Que m'avez faict long temps souffrir,
Par vostre plaisant' accointance.
Ch. d'Orleans.

Grever, fatiguer, appesantir, tourmenter, maltraiter, affliger ; *gravare*.

Grief, onéreux, fâcheux, triste, malheureux, grave. Ce mot ne formait qu'une seule syllabe.

Gringotter, se moquer, railler, fredonner, mettre en musique.

Nostre vicaire un jour de feste
Chantoit un agnus *gringotté*,
Tant qu'il pouvoit à pleine teste
Pensant d'Annette estre escouté.
M. de St.-Gelais.

Grippee, prise, vol.

Gripper, prendre, saisir, aggripper.

Grosboys, lance, forte pique.

Grossement, grossièrement.

Grue, par métaphore, sot, imbécille. On prend encore ce mot dans ce sens. L. Dufresnoy rapporte ici, comme fort spirituelle, la réponse que fit le duc d'Orléans au curé de Saint-Sulpice. Ce prince demandait au curé : Combien avez vous de grues à votre bâtiment ? — Trois, Monseigneur, répondit le bonhomme, qui n'y entendait pas malice. — Eh bien ! lui répliqua le duc, je ne veux pas être la quatrième. Voilà, en vérité, un bon mot qui mérite de passer à la postérité.

Guerdon, récompense, don, bienfait, salaire.

Guerdonner, récompenser, favoriser, honorer.

Guerdonneur, qui récompense, bienfaiteur.

Guigner, regarder de côté, de travers ; *guigne*, troisième personne du présent de l'indicatif.

Guillon, malheur, accident, nouvelle fâcheuse.

Guyse, façon, manière. On dit encore *à sa guise*.

H.

Habiliter, rendre habile à, propre à.

Habitacle, habitation. On a essayé de nous rendre ce mot.

Hacquebutte, arquebuse, mousquet pesant.

Je vey par mes propres yeulx un prebstre, lequel estant derriere un carneau meit par terre avec une *hacquebutte* onze des nostres ; et c'estoit le bon qu'au temps qu'il visoit pour les frapper, les beneissoit avec la *hacquebutte*, et apres les despeschoit avec le boulet.

Traduction des lettres d'Antonio de Acugna.

Cependant *Brantome* se sert du mot *harquebuse*. C'est lorsqu'il parle de la jolie figure que faisait Charles IX, le jour de la Saint-Barthélemy.

Quand il fut jour, dit il, le roy meit là teste à la fenestre de sa chambre, et voyoit aucuns dans le faubourg Saint Germain qui se remuoient et se saulvoient. Il prit une grande *harquebuse* de chasse qu'il avoit, et en tira tout plein de coups à eulx, mais en vain, car l'*harquebuse* ne tiroit si loing : incessamment crioit, tuez, tuez.

Oh! le brave roi! il n'en est plus de tel, le moule en est heureusement rompu.

Hacquebuttier, pour arquebusier.

Hait, joie, allégresse, plaisir, contentement; nous en avons tiré *souhait*.

Hallé, desséché.

Hallecret, corset de fer, moins pesant que la cuirasse, formé de deux pièces dont l'une couvrait le dos et l'autre la poitrine.

Hannuyer, habitans du Hainaut.

Happer, prendre, saisir. Ce terme, qui ne s'emploie plus aujourd'hui que dans le style burlesque ou du moins familier, était autrefois du style sérieux. Dans la *Quenouille spirituelle* de Jean Lacu, Jésus-Christ dit à une jeune fille occupée à filer :

Prenant vostre fuseau poinctu,
Vous debvez avoir souvenance,
Apres que mort m'eust abbatu :
Que Longis *happa* une lance
De laquelle par grande oultrance,
Mon noble costé tresperça :
Tel faict bien qui onc n'y pensa.

Harnoys, armure composée de la cuirasse, du casque, des brassards et des cuissards ; il était de fer battu et poli, c'est pourquoi on

l'appelait souvent *blanc harnois*; les hommes d'armes qui le portaient étaient dits *armés à blanc*. Dans les *Neuf signes descenduz en Angleterre*, nous lisons les noms des armes offensives et défensives dont on se servait alors :

Le signe neuf il plut apres
Brigandines et *blancs harnoys* :
Voulges, piques, et hommes d'armés,
Et negea Jacopins et Carmes :
Merceries, pignes, eguillietes,
Et apres il plut des fillettes,
De cela, je n'en doubte rien :
Je croy moy que tout ira bien.

HARO, cri usité en Normandie pour demander justice. On le fait venir de *ha Raoul*, exclamations des anciens Normands lorsqu'ils réclamaient la protection de leur duc.

A ces mots on cria *haro* sur le baudet.
LA FONTAINE.

HARPER, pincer de la harpe.

HART, corde, licol; *sous peine de la hart*, sous peine d'être pendu.

Si non il consentoit d'être en place publique
Guindé la *hart* au col, étranglé court et net.
LA FONTAINE.

HAUBIN, espèce d'habillement.

HAULTAIN, ne signifiait pas comme aujourd'hui fier, orgueilleux; il voulait dire de grande naissance, noble, sublime, élevé.

HAULTESSE et HAULTEUR, orgueil, majesté, dignité et même puissance.

HERBEUX, herbu, qui produit de l'herbe.

HERBIS, herbes, herbages, prairies, pâturages.

Le mouton blanc ayme la noir' brebis
Et si la suyt parmy les verds *herbis*.
Les Contrespistres D'OVIDE.

HERISSONNER, hérisser.

HERONNIERE, maigre, décharnée, comme la cuisse d'un héron.

HEUR, bonheur, félicité, bonne fortune. Il est à regretter que ce mot ait vieilli.

HEURÉ, heureux; *bien heuré*, fortuné; *mal heuré*, malheureux.

HILLOT, esclave, valet; vient d'*ilote*, nom que donnaient les Lacédémoiens à leurs esclaves.

Hoingner, gronder, murmurer, se plaindre.

Il dit que la femme noiseuse
N'est oncques de *hoingner* oiseuse.

Hom et **Hommeau**, homme, bonhomme; *homo.*

Houppé, pour *huppé*, qui a une huppe sur la tête.

Hucher, appeler, nommer.

Huet, sot, dont on se moque, objet des huées.

Hullees, pour huées, cris de joie.

Humile, humble, bas, rampant; *humilis.*

Huterie, huée, dispute.

Huy, pour aujourd'hui.

Huys, porte; d'*ostium.* Nous en avons fait *huissier.* La Fontaine, qui aimait à mêler à son style la naïveté des vieux mots, employait souvent celui-ci.

Lucas trouva l'*huis* ouvert,
Catin fut prise sans vert.
Je vous prends sans vert.

Hypocritique, pour hypocrite.

I.

Icelluy, celui; **Icelle**, celle.

Illec, en ce lieu-ci. Marot met quelquefois *illecques* lorsque la rime ou la mesure le demande.

Illuminer, éclairer, jeter de la lumière, briller; *illuminare.*

Immacule, pur, sans tache; *immaculatus.*

Immundicité, ordure, saleté; *immunditia.* L. Dufresnoy pense que ce mot a été forgé par Marot.

Impartir, accorder, faire obtenir, donner.

Impetrer, obtenir; *impetrare. J'impetray*, j'obtins; *impetrera*, obtiendra.

Impollue, nette, pure, sans tache.

Impropere, honte, déshonneur, affliction.

Impropere, malheureuse, honteuse, déshonorante.

Inciser, faire une incision, couper; *incidere.*

Incoulpable, qui n'est pas coupable, innocent; *inculpabilis.*

Incredible, incroyable; *incredibilis.*

Increper, reprendre, réprimander, gronder, gourmander, injurier; *increpare*.

Indecent, qui ne convient pas, fâcheux; *indecens*.

Induire, engager, amener à, déterminer; *inducere*.

Infime, dernier, placé le plus bas; *infimus*. On s'en sert encore dans quelques acceptions.

Infortuner, affliger, renverser, rendre malheureux.

Inscient, qui ne sait pas, qui ignore, ignorant; *inscius*.

Insupportant, pour insupportable.

Intellective, intelligence, compréhension, esprit; *intellectus*.

Intendit, intention; de *intendere*.

Interiné, pour entériné, enregistré, ratifié légalement. Terme de jurisprudence.

Introduict, instruit.

Ire, colère, fureur; *ira*. Ce mot nous donne occasion de rappeler les jolis vers de Dubartas, sur le chant de l'allouette.

> Elle guindee de Zephir,
> Sublime en l'air vire et revire,
> Et y decline un joly cry:
> Qui rit, querit et tire l'*ire*
> Des esprits, mieulx que je n'escry.

Iré, irrité, courroucé, furieux.

Itale, d'Italie, Italien.

J.

Ja, pour déjà; *jam*.

Jars, oie mâle.

Jenin, sot, idiot, niais.

Jonchee, fleurs que l'on sème à terre.

Jouvencelle, jeune fille; de *juvenis* et *ancilla*. Ce mot fait aujourd'hui une des richesses de la romance.

Jouxte, auprès, suivant, conformément, *juxta*.

Joyeuseté, joie, gaîté. Il y a un vieux recueil de poésies françaises, intitulé *la Fleur de toute Joyeuseté*.

Juger, montrer, faire voir.

Jus, à bas, dessous. Il se joint toujours à un verbe. *Ruer jus*, renverser, jeter à terre.

Juscher, se placer, se poser. Il a souvent un sens que l'on devinera aisément.

Un bon mary des meilleurs que l'on face
Venu de loing plus tost qu'il ne debvoit,
Sa femme veit dormant de bonne grace
Qui son teint frais sur la plume couvoit.
Il y prend goust, d'un masque se pourvoit;
Il *jusche*, il joue, elle le trouve doulx.
Quand le bon Jehan eust tiré ses grans coups,
Se demasqua : lors le congneut la belle.
Et qu'est cecy? Mon mary, ce dit elle,
Je pensois bien que fust autre que vous.

St.-Romard.

L.

Labourer, travailler; *laborare.*

Lairront, pour laisseront. Cette expression est fort commune parmi le peuple, chez qui la vieille langue française s'est en partie conservée.

Lame, tombeau.

Mon pere est mort, Dieu en ayt l'ame.
Quant est du corps il gist soubz lame.

Villon.

Languard, ce que redoutent le plus les amans, argus, sentinelle, mari jaloux, envieux.

Languette, langue. Pourquoi n'avons nous gardé presqu'aucun diminutif?

Las, triste, affligé, désolé, accablé de chagrin.

Las, pour hélas. Ce petit mot, qui dit tant de choses, est inséparable du genre sentimental ou mélancolique.

Lassus, là-dessus, ci-dessus, d'en-haut.

Latens, secret, caché; *latens.*

Lauree, de laurier; *laureus.*

Lay, complainte, sorte de poésie dont on se servait dans les sujets graves et tristes. Voici un lai qui ne paraît pas fort ancien.

En l'appui du monde
Que faut-il qu'on fonde
D'espoir?

Cette mer profonde
En débris féconde
Fait voir
Calme au matin ; l'onde
Et l'orage y gronde
Le soir.

Laydure, souillure, tache, difformité ; de *lœdere*.

Lé, large.

Leans, céans, là, ici, dans ce lieu.

Legier, légèrement.

Leonin, de lion ; *leo*.

Letanie, grande abondance, kyrielle.

Leurre, au propre, oiseau factice au moyen duquel on rappelait le faucon ; métaphoriquement, appât, tromperie.

Libere, libre ; *liber*.

Licite, permis, convenable ; de *licet*.

Liesse, joie, gaîté, plaisir, contentement ; *lœtitia*.

Je ne crains dangier ne les siens :
Car j'ay garny la forteresse
Ou mon cueur a retraict les biens
De reconfort et de *lyesse*.

Ch. d'Orleans.

Aux noces d'un tyran tout le peuple en *liesse*.

La Fontaine.

Lignage, lignée, race, famille.

Le doulx regard de mariage
Plaist à Dieu pourveu qu'il soit faict
Au bon espoir d'avoir *lignage*,
Aultrement est faulx en effect.

O. St.-Gelais. *Le Chasteau de Labour*.

Lilial, des lis, qui appartient aux fleurs de lis.

Limité, examiné avec attention.

Limons, pour timons, se dit encore dans le peuple.

Lincieulx, linceuils, draps.

Lisable, lisible, qui peut être lu.

Loge et **Logette**, demeure, habitation, cabane.

Loquence, parole, langage, discours ; de *loqui*.

Loree, le long, sur le bord.

Loucerve, loup cervier.

Loup, ulcère, chancre, maladie vénérienne.

> Ny vous galloux, verollez jusqu'à l'ous,
> Portez vos *loups* paistre en bon heur.
>
> Rabelais.

Los et **Loz**, louange, éloge, renommée; *laus*.

> Tu surpasses l'esprit d'Homere et de Virgile
> Qui leurs vers à ton *los* ne peuvent egaler,
> Bien que maistres passez en l'art de bien parler.
>
> Regnier. *Sat. I.*

Loyal, fidèle, favorable, constant en amour.

Loyaument, fidèlement.

Loyauté, fidélité, constance en amour.

Loyer, prix, présent, récompense.

> Un rustre l'abattoit; c'étoit là son *loyer*.
>
> La Fontaine.

Luthon, lutin, diable, esprit.

Ly, pour lui.

Lyce, chienne, au figuré, une bête méchante et hargneuse.

M.

Macule, souillure, vice; *macula*.

> Ventre sans ride et sans *macule*.
>
> *Blason du Ventre.*

Magnifier, agrandir, élever, exalter.

Mais (n'en peult), n'en est point cause.

Mais que, pourvu que.

Mal, **Male**, mauvais, méchant; *malus*.

Malebouche, médisant, calomniateur.

Malencontre, accident, événement fâcheux, malheur, mauvaise rencontre.

Maltalent, chagrin, colère, malice, méchanceté.

Mamelette, mamelle, sein; *mamma*.

Manifester, mettre au jour, rendre publique.

Mansion, demeure, habitation; *mansio*.

Marbrine, de marbre.

Marché, posté, mis en attitude d'attaque ou de défense.

Marmiteux, triste, dolent, piteux.

MARMONNER, marmotter, parler entre les dents, composer.

MARINE, mer; *mare.*

MARRANE, nom injurieux que les Français donnaient aux Espagnols qui, ayant été long-tems mêlés aux Maures, avaient adopté leurs mœurs et leur langage.

MARRISSON, tristesse, chagrin, affliction.

MARRY, triste, affligé, fâché, du bas latin *marritio.* Quelques ennemis des infortunes conjugales prétendent que *mari* (maritus) vient du vieux verbe *marrir* être chagrin; *mœrere.*

MARTEL, chagrin, inquiétude, contrariété. On se sert encore du vieux proverbe, *avoir martel en tête.*

MARTIAL et MARTIEN, de guerre, militaire; *martialis.*

MARTYRER, martyriser, tourmenter; *martyré*, souffrant, martyrisé.

MAUBEC, médisance, calomnie, méchante langue.

MAULGRÉ, pour malgré.

MAULVIS, mauviette, oiseau.

MAUJOINCT (mal joint), partie de la femme que certaines gens ont long-tems appelée *honteuse.*

Car je vous affie que plus me plaisent les gayes bergerettes eschevelees, esquelles le cul sent le serpolet, que les dames des grans courts avecques leurs riches atours et odorans parfums de *maujoinct.*

RABELAIS.

MAUVAISETIÉ, méchanceté, malice, perversité.

MELANCOLIER, attrister, chagriner, rendre sombre, mélancolique.

MELANCOLIEUX, chagrin, affligé, mélancolique.

MELODIE, par métaphore, chose agréable, qui fait plaisir.

MENDRE, pour moindre. Marot a corrompu ce mot pour la rime.

MENSTRUEUSE, femme qui a ses règles; *menstruensis.*

MENUISER, amoindrir, amaigrir.

MERCHÉ, marqué, écrit.

MERCIER, pour remercier; *mercie*, remercie; *mercié*, remercié.

MERCQ, pour marque, signe.

MERCY, l'aumône d'amour, la plus grande faveur qu'une femme puisse accorder. On lira sans doute avec plaisir, à ce sujet, un joli rondeau de Jean Marot.

Mort ou mercy en languissant j'attens :
Mais congnoissant qu'en vain je pers mon temps,
Desespoir veult, me conseille et enhorte,
De quitter tout : mais l'amour est si forte,

Que mes espritz n'en peuvent estre contens.
Helas, m'amour, tu sais ou je pretens,
Si te supplie à la clameur entens
De mon las cueur, lequel crie à ta porte,
Mort ou mercy.
S'il a bien faict, et loyal tu le sens,
Traicte le bien, qu'il ne trouble son sens,
Par ta rigueur qui souvent le transporte.
Mais s'il est faulx, fais que la mort l'emporte
Car l'un des deux il veult pour tous presens
Mort ou mercy.

Merveille, étonnement.

Mesaise, tristesse, infortune, situation affligeante.

Meschance, méchanceté.

Meschef, malheur, mésaventure, accident.

Mescompter (se), se tromper dans ses calculs.

Mesel et **Meseau**, attaqué de la ladrerie, espèce de lèpre très-répandue autrefois en France; *misellus*. Ce mot était une injure. Dans la comédie du *Mauvais Riche*, Trotemenu parle ainsi au Lazare qu'il veut chasser de la porte de son maître.

Sus tost paillart vuyde d'icy,
Ou tu seras tout devourez
De mes chiens, et si atournez,
Que jamais ne me feras peine,
Hare touret en male estraine
Sur cest ord vil *mesel* puant
Comme il faict ores le meschant,
Faictes le tost d'icy partir.

Mesfaict et **Meffaict**, dommage, injure, faute, mauvaise action; *male factum*.

Quand la femelle est si tresnaturelle
Qu'el' tire à elle aucun par amytié
Du doulx *meffaict* tous les dieux ont pitié.
Jean Marot.

Mesfaire, commettre une mauvaise action, faire du mal, causer du dommage.

Mesgarde, méprise, inadvertance. Nous disons encore *par mégarde*.

Mesgnie, compagnie, assemblée, réunion.

Or advint que grand' *mesgnie*
De compaignons se rencontrerent.
Les Repues franches.

Mesprendre, faire du mal, commettre une faute, s'écarter de son devoir.

MESPRISON, action coupable, blâmable ou méprisable.

MESSERE, missel, livre d'église.

MEUR, pour mûr; *maturus*.

MEURDRE, pour meurtre.

MEURDRIER, pour meurtrier; MEURDRIR, meurtrir, commettre un meurtre, tuer.

MESTIER, besoin, nécessité, utilité.

METRE, mesure, se prend pour les vers en général; *metrum*.

MIGNARDER, flatter, faire des caresses enfantines.

MIGNARDIE, flatterie, gentillesse, caresse.

MILLITANS, belliqueux, militaires. On dit encore en style de séminaire, l'*église militante*; ce qui sans doute a un sens.

MIRE, chirurgien, médecin, du grec *μύρον*, onguent.

> Soyez mon *myre*
> Pour m'oster l'ire
> Et le tourment
> Qu'incessamment
> Ay à vous dire :
> Mon cueur soupire.

MIROUER, pour miroir.

MISTE, jolie, propre, bien mise.

MITIGUER, calmer, apaiser; *mitigare*.

MOLESTE, peine, affliction, malheur, il est aussi adjectif.

MOLESTER, blesser.

MOMMERIE, mascarade, déguisement.

MONARCHE, souveraine, dominatrice.

MONDAIN, du monde, humain.

MONDANITÉ, chose mondaine, plaisir du monde, enfin ce qu'on appelle très-élégamment les *pompes* et les *œuvres de Satan*.

MONTJOIE, trophée, amas, trésor. Il est aisé de voir le sens de ce mot dans ces vers que Jean de Meun adresse aux religieux mendians, qui entassaient les dépouilles de la société dans leurs couvens.

> Si fortune vous a enclouez sur la roe,
> Se ly avoirs de Dieu entours vous flote et roe,
> Ce n'est pas poûr mucier, ne pour faire *montjoe*,
> Autant vauldroit qu'il fûst repost dedans la boe.
>
> *Le Codicile.*

MONSTIER et MOUSTIER, monastère, église; de *monasterium*.

> Dans le *moutier* le moine a sa nonnain.
>
> VOLTAIRE. *La Pucelle.*

Monstre, prodige, miracle, chose merveilleuse; *monstrum*.

Mont a mont, en remontant.

Morbieu, jurement où le *d* est changé en *b*; on en a fait *morbleu*.

Mordant, criard, piquant, satyrique.

Morre, jeu qui consistait à lever autant de doigts qu'en indiquait celui qui dirigeait le jeu. Celui qui ne le faisait pas avec promptitude recevait, dit Rabelais, *de belles chiquenaudes*.

Morisque, danse mauresque.

Mornisté, railleries, satire, plaisanterie.

Mors, pour mordu; *morse*, mordue.

Mortifere, mortel, qui donne la mort; *mortiferus*.

Motet, parole, chant.

Motive, cause, origine, source.

Moufle, espèce de gros gands.

Moult, beaucoup; *multum; moult grandement*, excessivement.

Moyen, milieu.

Muer, changer; *mutare; mue*, change; *mué*, changé.

Munde, pur, net, sans tache; *mundus*.

Muser, s'amuser, s'arrêter, s'occuper de riens; *musant*, s'amusant.

Musardie, futilité, frivolité, bagatelle, paresse. Nous avons conservé l'adjectif *musard*. Il est à regretter qu'on ne rajeunisse pas des mots qui manquent absolument à la langue, et qui ne peuvent être remplacés que par de longues périphrases.

Musequin, femme galante, qui aime le plaisir. Jean Marot, dans son *Voyage de Venise*, nous apprend la signification de ce mot.

Musequins frians,
Petis yeulx rians,
Regards attrayans,
Voyans ces puissans
Grans archiers de garde,
Disoient : quelz geans,
Vray Dieu qu'ilz sont grans,
Forts comme elephans,
Hardiz, triumphans,
Dieu les saulve et garde,
Ce sont gens ardens,
Grans et jeunes d'ans,
Pour aux jeux plaisans
Estre bien duysans
Sur quelque bragarde,
Hardiz combatans,

Tous propos cessans,
Point de telz enfans
Ne portent noz flancs,
Ne terre lombarde.

Musser, cacher; de *mus*, rat; parce que les rats se cachent dans les trous.

My, pour à moi; *mihi*.

Mye, pas, nullement.

Qui emprunte ne choisit *mye*.

Villon.

N.

Nacquet, valet, laquais.

Naistre, naissance, formation.

Naveau, pour navet.

Navire, est employé au féminin, malgré le genre de *navis*.

Navrer, blesser.

Nazarder, donner des nazardes.

Je suis là, cependant, comme un que l'on *nasarde*.

Regnier.

Ne, pour ni.

Neant, rien.

Vous prenez peine pour *neant*.

Neantir, réduire à *néant*, anéantir.

Nenny, non, non pas; du vieux latin *nenu*.

Nic, pour nid.

Nice, simple, naïf, novice, sans instruction, sans expérience.

.... Car oultrecuydance
Me courrouça : quand comme foul et *nyce*
Il refusa d'entrer à mon service.

Ch. d'Orleans.

Noirreté, noirceur, obscurité.

Noise, querelle, dispute.

Noysif, nuisible; de *nocere*.

Noncer, annoncer; *nuntiare*.

Nonchaloir, nonchalance, indifférence, insouciance, paresse.

NOTICE, connaissance; *notitia.*

NOUER, nager.

Et tost apres demenant mon fuseau
Je dy je croy qu'il est ores en l'eau,
Et qu'à present il *noue* et la mer passe,
Affin que tost avec moy se soulace.

O. ST.-GELAIS. *Ero à Leander.*

NOURRISSEMENT, nourriture, aliment.

NOURRITURE, éducation, dignité.

NOUVEL, nouvellement, de nouveau; NOUVELET, diminutif de nouveau.

NULLY, aucun, nul; *nullus.*

Si tu veulx donc saulver ton ame
Ayme ton prochain comme moy :
De nully ne dois dire blasme.

O. ST.-GELAIS. *Le Chasteau de Labour.*

NUMBRER, compter, calculer.

NUTRIMENT, nourriture; *nutrimentum.*

NUYSANCE, tort, préjudice.

O.

O, avec.

Or s'esbate (de par Dieu) franc Gonthier,
Heleine *o* luy soubz le bel esglantier.

VILLON.

OBIT, mort, trépas; *obitus.*

OBSCURTÉ, pour obscurité.

OBTEMPERER, obéir, consentir; *obtemperare.*

OBUMBRÉ, couvert, obscurci; *obrumbratus.*

OCCIDER, tuer, massacrer, faire mourir; *occidere.*

OCTROYER, donner, accorder, promettre. Pourquoi ne pas employer ce mot?

Tu descendais de la tourelle obscure
Pour *octroyer* au chanteur fortûné
L'agrafe d'or et la verte ceinture
Et le chapeau de roses couronné.

MILLEVOYE. *Charlemagne.*

OFFENDRE, blesser, offenser; *offendere.*

OFFICE, devoir, service; *officium.*

Onc, **Oncques**, jamais ; *unquam*.

Omnipotent, tout-puissant ; *omnipotens*.

Ond (d'), d'où ; *undè*.

Oppresser, opprimer, accabler.

Oppresse, trouble, dispute, peine, embarras, oppression, persécution.

Ord, **Ordoux**, sale, malpropre, dégoûtant, qui répugne : *horridus*. Dans la comédie du *Mauvais Riche*, Trotemenu répond ainsi à son maître, qui lui commande de chasser le Lazare de devant sa porte:

> Monseigneur, je l'en chasseray,
> Si je puis par quelque maniere.
> Or ça truant, passez arriere,
> Tres*ord* villain, meseau pourry.
> Que de Dieu soyez vous pugny
> Tant me faictes avoir de paine.

Ordy, souillé, sali.

Orendroit, **Ores**, maintenant, à présent, en ce moment, à cette heure, de tems en tems, tantôt.

Oripeau, vêtement, habit, haillons.

Ornature, ornement, parure, ajustement ; *ornatus*.

Ost, armée ; de *hostis*, parce qu'il signifie plus souvent l'armée ennemie.

Ouaille, brebis, mouton ; *ovis*. Ce mot fait le charme du style évangélique.

Oubliance, oubli.

Oultrance, excès.

> L'homme qui richesse trop prise,
> Amasse des biens à *oultrance*,
> Et par maulvaise convoitise
> Jamais en son corps n'a aisance :
> Il a des biens en abondance :
> Encor n'en est il pas content.
>
> O. St.-Gelais, *Le Chasteau de Labour*.

Oue, pour oie.

Oultrageux, outrageant.

Oultrecuydé, excessif, qui passe les bornes, impertinent, orgueilleux, téméraire.

> Un *oultrecuydé*, un folastre,
> Aura un pourpoint de velours
> Contrefaisant du gentillastre.
>
> Coquillart.

OULTREPASSE, excellence, qui l'emporte sur tous, phénix.

OULTREPASSER, surpasser, l'emporter sur.

OUVRER, travailler; *ouvre*, travaille; *ouvré*, travaillé.

OUVRIER, était composé de deux syllabes, parce qu'un siècle avant Marot on écrivait *ouvrer*.

OUY, forme toujours deux syllabes dans les poètes du XVI[e] siècle. Marot, dans son édition de Villon, remarque un vers où *ouy* est monosyllabe.

OUYR, entendre, écouter; *audire*; *oyt*, entend; *orra*, entendra; *orrez*, entendrez; *orriez*, entendriez; *orroit*, entendrait.

> Elle s'arrête et croit dans le lointain
> *Ouir* le son de la lyre des fées.
>
> MILLEVOYE.

OYSEL, OYSELLET, oiseau.

OYSEUSE, pour oisiveté.

P.

PAILLARD, impudique, libertin, coquin, mauvais garnement.

PAISTRE, nourrir; se rassasier; *pascere*.

PALLADIAL, de Pallàs; *palladiane* est pris au féminin dans le même sens.

PALLIER, adoucir, apaiser.

PALUD, marais, bourbier; *palus*.

> Dame des cieulx, regente terrienne
> Emperiere * des infernaulx *paludz*.
>
> VILLON.

PALUMBE, pigeon sauvage, ramier; *palumbus*.

> Plus tendrement la *palombe* y soupire.
>
> MILLEVOYE.

PANSE, ventre, est relégué dans le style burlesque.

PAPEGEAY, perroquet. Nous sommes bien aises de savoir que ce mot est dérivé de *psittacus*; le croirait-on?

* Qui a l'empire, dominatrice.

Papelard, hypocrite, faux dévot, tartuffe.

> O *papelards*, qu'on se trompe à vos mines!
> La Fontaine.

Parangon, exemple, modèle.

Parangoner, comparer.

Paravant, pour auparavant.

Parentage, parenté, famille, race.

Pardoint, pardonne.

Parement, ornement.

Parfaire, faire, accomplir, achever; *perficere*.

Parlement, conversation, entretien.

Parlementer, s'entretenir, parler, converser.

Parmanda, sorte d'exclamation, ou de jurement.

Parquet, parc, enceinte où l'on enferme les moutons en été.

Partir, séparer, partager; *partiri*.

Paslis, palissade, mur, haye.

> Il franchit les fossés, les *palis* et les ponts.
> Roucher. *Les Mois*.

Passe, **Passeron**, passereau, moineau; *passer*.

Passion, tourment, martyre, souffrance; *passio*.

Passionné, tourmenté, martyrisé, mis à mort.

Pastis, pâturage, pré.

> Je vous enseignerai les *pâtis* les plus gras.
> La Fontaine.

Pastoureau, berger, pasteur. La romance n'a pas manqué de s'emparer de ce joli mot. Il fallait bien que les *pastoureaux* donnassent la main aux *pastourelles*.

Patent, manifeste, public, connu clairement; *patens*.

Patin, espèce de chaussure que l'on portait dans ce tems-là.

Peaultre, barque, chaloupe.

Pecune, argent; *pecunia*.

Pellauder, tenir *au poil et à la peau*, maltraiter, houspiller, injurier.

Pellé, attaqué de la *pellade*, de la teigne. Cette maladie, qui fait tomber les cheveux, fut apportée de Naples en 1494. Elle se gagnait par le contact, comme on le voit par cette épigramme, contre le duc de Mayenne, chef de la ligue.

> La *pellade* vous avez prise
> Par la breche que vous sçavez,

Gardez la, puisque vous l'avez,
Monsieur elle est de bonne prise.
Satyre Menippee.

Pennade, ruade, coup de pied de cheval.

Pennage, plumage.

Pensement, pensée.

Per, égal, semblable, pareil; *par.*

Car s'il convient que je m'applique
A bouter avant ma practique,
On ne sçaura trouver mon *per.*
Villon.

Percevoir, recevoir, soutenir.

Percherons, habitans du Perche, ancienne province de France.

Peregrin, étranger; *peregrinus.*

Perpetrer, faire, achever, finir; *perpetrare.*

Perplex, indécis, qui est dans l'embarras, dans la *perplexité*; *perplexus.*

Pers, **Perse**, bleu foncé; d'autres disent bleu céleste, et quelques-uns bleu mêlé de vert.

Tout le reste entouroit la déesse aux yeux *pers.*
La Fontaine.

Perturbé, troublé; *perturbatus.* Il nous reste *perturbateur* et *perturbation.*

Pertuys, trou, ouverture.

Pertuyser, trouer, percer, ouvrir; *pertundere.*

Pettiler, fouler aux pieds.

Picotin, la ration d'une femme, la mesure amoureuse.

Soudain que la gouge en emmanche
Luy rebailler le *picotin*,
Si l'instrument ne se demanche.
Coquillart.

Pile (sans croix ne), sans un denier. Cette expression vient de la monnaie du tems de saint Louis, qui portait d'un côté une *croix*, et de l'autre des *piles* (pilum), c'est-à-dire des massues avec lesquelles les infidèles brisaient les jambes à leurs prisonniers.

Combien au plus fort de mes maulx
En chevaulchant *sans croix ne pile.*
Villon.

PINCER, voler, prendre, escroquer; *subject à la pince*, sujet à être volé; *pinceur*, voleur.

PIPEUR, filou, voleur, escroc, surtout fripon au jeu. On dit encore des *dés pipés*.

PISCINE, réservoir; *piscina*.

PITANCE, nourriture.

> Ilz vont querant les grans *pitances*.
>
> *Roman de la Rose.*

PITEUX, triste, malheureux, pitoyable.

PLAID, procès, dispute.

PLAIDERIE, pour plaidoyerie.

PLAINCT, plainte, lamentation; *planctus*.

PLAINS, pour plaines.

PLAISANCE, plaisir.

PLAISANT, qui plaît, qui fait plaisir, agréable; *placens*.

PLANIERE, pleine, entière; nulle, aucune. On dit *indulgences plénières*. Beaucoup de vieux mots se sont ainsi conservés parce qu'ils tiennent à des choses saintes qui leur servent de passeport.

PLANTE, la *plante* du pied, le pied; *planta*.

PLANTÉ, beaucoup, en grand nombre, en abondance.

> Et feit le roy dire grand *planté* de messes pour accomicher * ceulx qui devotion en avoient.
>
> FROISSARD.

PLANTER, faire.

PLANTUREUX, fertile, abondant. On veut le dériver de *plenitas*; nous y consentons volontiers.

PLEIGER, cautionner, se rendre garant.

PLEUVIR, exceller.

PLEVIR, certifier, assurer.

POETE, se trouve presque toujours de deux syllabes chez les écrivains du XVIe siècle; Marot l'a toujours fait de trois syllabes, ποιητὴς, *poeta*. Cependant, son exemple ne fut pas suivi; Regnier ne manque jamais de tomber dans la faute que Marot avait évitée. La Fontaine, qui se permettait bien des licences, a dit aussi :

> A la foiblesse du sculpteur
> Le *poète* autrefois n'en dut guères.

* Communier.

Poetiser; faire le poète, versifier.

Poincture, piqûre, blessure.

> Tu t'en ris donc (*de ses flèches*), luy dit Amour,
> Vrayement tu sentiras un jour
> Combien leur *poincture* est amere.
>
> Ronsard.

Poindre, blesser, piquer, tourmenter, naître, *pungere*.

Poingnant, piquant, qui commence à paraître, à *poindre*.

Poison, était alors féminin. Le peuple s'en sert encore dans ce genre.

Polliot, coquelicot, fleur des champs.

Pollu, souillé, profané, sali; *pollutus*.

Porchere, celle qui garde les pourceaux.

Portau, porte, barrière.

Possessoire, possession, propriété.

Pourchas, recherche, poursuite, les soins prodigués à une amante.

> A nuyct aymé, demain estre au rebours:
> Si vous côntez, vous verrez au frais lourt,
> Que le *pourchas* ne vault pas la despense:
> Car vous voyez qu'à l'heure que l'on pense
> Estre en la ville, on n'est pas aux faulxbourgs.
>
> Jean Marot.

Pourchasser, poursuivre, chercher, donner la chasse. Ce verbe s'emploie encore dans le style comique.

> Mal doibt avoir qui le *pourchasse*.

Pourfilé, pour filé.

Pourmener, pour promener.

Pourpenser, croire, méditer, penser.

Pourpris, enclos, enceinte d'un jardin, d'une maison, d'un palais, d'un temple, etc.

> Comme ils courroient en ce vaste *pourpris*
> L'un se signant et l'autre tout en larmes,
> Ils sont frappés des plus lugubres cris.
>
> Voltaire. *La Pucelle*.

Poursuyvant, amant, amoureux, galant.

Poursuyvir, poursuivre; *poursuy*, poursuivi.

Povre, pour pauvre; **Povreté**, pour pauvreté.

Pourtraict, **Pourtraicture**, portrait.

Poyse, pour pèse.

Practique, affaire, action.

Practiqueur, qui s'applique.

Preau, prairie, verger.

Preceller, exceller, l'emporter sur, surpasser; *præcellere*.

Preference, appareil; de *præferre*.

Prefini, fixe, invariable.

Prefix, fixé, déterminé.

Premier, premièrement, d'abord.

Premier, récompenser, payer; *præmium dare*.

Presse, peine, inquiétude, affliction, persécution.

Prestre, prêtre; *presbyter*.

Previdence, pour prévoyance.

Preux, prudent, sage, vaillant, courageux.

Priers, pour prières.

Primeface, en premier lieu, d'abord, premièrement.

Primeraine, première, ancienne.

> Jadis au temps noz premiers peres
> Et de noz *primeraines* meres.
>
> *Roman de la Rose.*

Prindre, pour prendre; *prins*, pour pris.

Prinsault, d'abord, aussitôt.

Pristine, ancienne, antique; *pristinus*.

Privauté, familiarité, intimité, amitié. Ce mot est indispensable, et on le laisse tomber en désuétude; on n'a pas épuré la langue, on l'a apauvrie.

Prochain, près, proche.

Progenie, race, famille; *progenies*.

Prolation, parole, preuve; *prolatio*.

Prononcer, pour annoncer.

Prosperement, avec prospérité, heureusement.

Prou, beaucoup, assez, suffisamment. Il y a une comédie de Marguerite de Navarre, intitulée, *moult, prou et trop*.

Psalterion, harpe, instrument de musique à cordes; *psalterium*.

Pucelle, **Pucellette**, vierge, jeune fille.

Publier, l'action de publier, divulgation.

Punais, puant, infect, dégoûtant.

Q.

QUANT, quel nombre, combien; *quantus*.

QUANTESFOYS, combien de fois.

QUARTAINE, *Fièvre quartaine*, fièvre quarte.

QUESTE, enquête, recherche, poursuite.

QUERIR et QUERRE, poursuivre, rechercher; *quærere; quiert*, cherche, troisième personne du présent de l'indicatif; *queroye*, cherchais; *quis*, cherché; *quise*, cherchée.

QUICTER, céder, abandonner.

QUINAULT, attrapé, trompé, bafoué. On le fait venir de *psittacus*, perroquet. Il faut avouer que ces deux mots ont entr'eux beaucoup d'analogie.

R.

RABBATER, tenir assemblée avec les *rabbats*, les lutins, lutiner.

RABY, enragé, furieux; *rabidus*.

RADOUBER, réparer, rétablir, raccommoder, n'est plus d'usage que dans la marine.

RAMAGE, sauvage, champêtre, bocager.

RAMENTEVOIR, rappeler à l'esprit, faire souvenir, repasser dans la mémoire; *je te le ramentoy*, je t'en fais souvenir; *ramentuz*, rappelés à la mémoire.

RANCUEUR, rancune, vengeance, colère, chagrin.

RANCUNE, causerie, babil.

RANDON, force, violence, courage.

RANE, grenouille; *rana*.

RASER, ôter, retrancher.

RAVALLER, abaisser, aplanir. Il ne s'emploie plus qu'au figuré.

RAY, rayon, regard.

RAY, RAISE, ras, rasé, tondu.

RAYER, rayonner, briller, éclairer.

Reagal, arsenic rouge. On l'appelle encore ainsi.

Rebec, ancien violon à trois cordes. Ce mot est celte.

> A tel menestrié tel *rebec*,
> Tenant tousjours le verre au bec.
>
> *Satyres chrestiennes.*

Nos étymologistes, qui donnent à tous les mots de notre langue des origines si singulières, font dériver *rebec* de l'allemand et de l'hébreu. C'est aller chercher bien loin de l'érudition dont nous ferons grâce à nos lecteurs.

Reboucher, rebrousser, émousser.

Rebout, pour rebut, refus.

Rebouter, pour rebuter.

Recenser, rapporter, raconter; *recensé*, examiné.

Recent, récemment, nouvellement; *recens.*

Rechanter, redire, répéter.

Recipé, remède, ordonnance de médecin, parce qu'autrefois elles commençaient toutes par ce mot *recipe*, ou seulement la lettre R.

> Et qui pis est ce mal qui m'afflige au mourir,
> S'obstine aux *recipez* et ne se veult guarir.
>
> Regnier.

Reciper, recevoir; *recipere.*

Recommencement, renouvellement, réitération.

Reconfort, consolation, soulagement.

Reconforter, soulager, soutenir, encourager.

Record, souvenir, mémoire, pensée.

Recorder, rappeler, faire souvenir; *recordari; recordant*, se souvenant; *recordé*, repassé dans la mémoire; *faire recors*, faire souvenir.

Recourir, délivrer; *recoux*, délivré.

Recours, délivrance.

Recouvreur, réparateur.

Recoy, tranquillité, repos, solitude; *requies.*

Recreatif, ranimé, égayé.

Rectrice, celle qui dirige, qui gouverne; *rectrix.*

Recueil, accueil, réception.

> Ta nourrice te vouloit engarder
> Venir vers moy pour le *recueil* me faire.
>
> *Leander à Ero.* O. de St. Gelais.

RECUEILLY, pour accueilli.

REDONDEMENT, débordement.

REDONDER, rejaillir, être en abondance, abonder; *redondé*, redit, répété souvent. Nous avons encore *redondance*.

REFAICT, gras, gros, rondelet.

REFERER, rapporter; *referre*.

REFLAMBOYANT, resplendissant, illustre.

REFRAINDRE, mettre un frein, retenir.

REFULGENT, brillant, éclatant; *refulgens*.

REGARD, physionomie, caractère, égard, considération.

REGNE, pour royaume; *regnum*.

En aultruy main passent les regnes.
VILLON.

RELIQUE, reste; *reliquus*.

REMEMORER, se souvenir, repasser dans sa mémoire; *rememorari*.

REMIRER, regarder de tous côtés, examiner.

REMORD, douleur.

REMORDRE, toucher, affliger.

REMUER, transporter, changer de place.

RENGETTE (A LA), à l'instant, tout de suite. Un ancien auteur, dit en parlant de Bacchus, qui apprenait à un escadron de nymphes l'amoureux métier, *il les palpa toutes à la rengette et voyla la belle leçon qu'il leur dictoit : assurement pas une ne s'en saulva.*

RENGREGEMENT, aggravement.

RENGREGER, aggraver, augmenter, appesantir; *aggravare*.

REPAIRE, retraite, demeure. Il ne se prend plus qu'en mauvaise part.

REPOS, qui est en *repos*, tranquille, calme.

REPRINSE, reproche, réprimande.

REQUERIR, prier, demander, rechercher; *requiert*, recherche; *requirere*.

REQUESTE, prière, demande, recherche.

RESIDU, le reste, le restant. On ne s'en sert plus que dans le commerce et la chimie.

RESIGNER, donner, remettre, abandonner.

RESPIR, respiration.

RESPLENDEUR, gloire éclatante.

RESSORTIR, quitter, abandonner.

RESUSCITATION, pour résurrection.

Rethoriqueur, rhéteur, orateur et même poète.

Retraict, latrines, privés.

Retraire, retirer, recevoir; *retraict*, retiré, qui n'a pas son étendue naturelle, rabougri.

C'est d'humaine beaulté l'yssue,
Mamelles quoy? toutes *retraictes*.

Villon.

Reverence, respect, vénération; *reverentia*.

Revertir, retourner; *revertere*.

Revirer, changer de place, retourner.

Revolver, repasser dans sa mémoire, feuilleter souvent; *revolvere*.

Ribauld, homme fort et robuste, bandit, libertin. On fait dériver ce mot de *robustus*, et de l'italien *ribaldo*.

Une nonnain fut engrossee
Dont l'abbesse la blasma fort,
J'ay (dit celle qui fut tencee)
De resister faict mon effort,
Mais le *ribauld* fut le plus fort,
Qu'eusse je faict? Quoy, larronnesse,
Que ne crias tu? dit l'abbesse.
J'en feis, dit l'autre, conscience
Non sans cause, nostre maistresse,
Car c'estoit au lieu du silence.

Rien, un peu, quelque chose.

Rithmasserie, mauvaise poésie.

Rithmoyer, rimer, faire des vers.

Rompure, rupture.

Rondelle, bouclier rond.

Rouer, tourner.

Ruer, renverser, jeter; *ruere*.

Ruisselet, diminutif de ruisseau. Autrefois presque tous les substantifs avaient des diminutifs.

Ruyneur, qui cause la ruine.

S.

Sacre, pour sacré; *sacer*.

Saffrette, agréable, friande, vive, folâtre, enjouée.

Sagette, trait, dard, flèche; *sagitta*.

.... Il se jette
Sur l'arc qui se détend et fait de la *sagette*
Un nouveau mort.

La Fontaine.

Saillir, sortir, s'élancer, sauter; *salire*.

> Necessité faict gens mesprendre,
> Et faim *saillir* les loups des boys.
>
> Villon.

Saisine, possession. C'set aujourd'hui un terme de jurisprudence.

Salvation, pour salut; *salvatio*.

Salutaire, salut, sauveur.

Salut, sorte de monnaie que fit frapper le roi d'Angleterre, Henri VI, couronné roi de France en 1422. Sur une des faces était une croix avec une fleur de lys et un léopard; sur l'autre la sainte Vierge recevant la salutation angélique C'est de là que les *saluts* prirent leur nom.

Samis, fine étoffe de soie.

> En celle chambre avoit deux lis
> Couvers de deux riches *samis*.
>
> *Roman de Perceval.*

Sanguinolent, sanglant, sanguinaire; *sanguinolentus*.

Saouler, rassasier.

Sargette, étoffe légère faite de laine ou de soie, serge.

Saveur, goût, plaisir.

Saulx, le saule, arbre; *salix*.

Sauteller, sautiller, tressaillir, bondir.

Saye, habit court; *sagum*.

Sçavoir mon, à savoir, par interrogation.

Seconde, favorable, heureuse, prospère; *secundus*. Le verbe *seconder* nous est resté.

Secous (il s'écrit aussi *secoux*), pour secoué, agité.

Secousse, coup, émotion.

Seel, pour sceau.

Seeller, appliquer le sceau, sceller.

Seellerie, l'action de sceller, d'apposer le sceau.

Seelleur; celui qui scèle, qui tient le sceau.

Sejour, retard, repos, loisir; *de sejour*, frais, dispos.

> Il respondit que chacun debvroit rendre compte de ses actions et non de son *sejour*.
>
> Montaigne.

Semblant, figure, visage.

Semonce, invitation, sollicitation, exhortation.

Selle, siége, banc; *sella*.

Semondre, avertir, exciter, engager, solliciter; *submonere; semonne*, avertisse.

Son hôte n'eut pas la peine
De le *semondre* deux fois.

La Fontaine.

Senestre, gauche; *sinister.*

Sensitif, sentiment, sensibilité.

Sentence, avis, pensée, sentiment; *sententia.*

Seoir, être assis. On ne se sert plus que de quelques temps de ce verbe.

Sequelle, suite, compagnie. Ce mot est encore usité en mauvaise part.

Sequence, suite, ordre.

Sequeure, suivre, accompagner, du vieux verbe *sequir; sequor.*

Seraine, pour sirène.

La royne blanche comme ung lys
Qui chantoit à voix de *seraine.*

Villon.

Seree, pour soirée.

Serf, **Serve**, esclave, serviteur; *servus.* Nous avons le bonheur de ne plus connaître ce mot, qui se rattache à de si honteux souvenirs.

Servage, esclavage, servitude.

Servant, esclave, serviteur.

Servile, soumis, esclave.

Seur, pour sûr, certain.

Seurté, pour sûreté.

Si, cependant, ainsi, aussi.

Si que, de sorte que.

Si (sans), sans défauts.

Silvestre, bocager, sauvage, qui vit dans les forêts; *silvestris.*

Simplesse, pour simplicité, naïveté, bonhommie, sottise. Cette jolie expression a été rajeunie.

Simulachre, statue: *simulachrum.*

Sion, rameau, branche flexible.

Soef, **Soefve**, suave, doux, agréable.

Soefvement, agréablement.

Solacieux, consolant, soulageant; de *solatium.*

SONGER, rêve, songe.

SONGER, faire un songe, rêver. Il vieillit.

> Un lièvre en son gîte *songeoit*,
> Car que faire en un gîte à moins que l'on ne *songe*.
> LA FONTAINE.

SONGNEUSEMENT, pour soigneusement.

SONNER, jouer ou pincer d'un instrument de musique.

SORBONIQUEUR, sophiste, un de ces pédans que la Sorbonne instruisait dans l'art de la dispute, ergoteur. Marot fait souvent justice de ces bavards ignorans.

SOTART, sot, imbécille. On appelait aussi *soties* les farces de ces tems-là, qui avaient remplacé les *mystères*.

SOTIE, pour sottise.

SOUCIER, chagriner, ennuyer.

SOUFFRETTE, pauvreté, misère, dénûment de toutes choses.

SOUFFRETEUX, pauvre, misérable, dénué de tout.

> Un pauvre *souffreteux*
> Gemit là-bas; le froid est rigoureux.
> LA FONTAINE.

SOULAS, joie, plaisir, soulagement, consolation; *solatium*.

> O toy, Souspir, seul *soulas* de ma vie,
> Qui sors du sein de ma doulce ennemye.
> *Blason du Souspir*.

SOULACIER, soulager, prendre plaisir, se satisfaire.

SOULDARD, soldat, c'est-à-dire *soudoyé*. Ce nom ne se donnait qu'à l'infanterie.

SOULOIR, avoir coutume; *solere*.

SOURDRE, sortir, naître, s'élever, jaillir; *surgere*.

> Tant que bruyra un cours impetueux,
> Tant que fuyra un pas non fluctueux,
> Tant que *sourdra* d'une veine immortelle
> Le vers tragic, le comic, le harpeur*,
> Ravisse, coule et vive le labeur
> Du grave, doulx et copieux Jodelle.
> J. DUBELLAY.

SOUVENANCE, pour souvenir. Ce mot est d'un grand usage dans la

* Lyrique.

romance, il est noble, harmonieux, et mériterait d'être tout-à-fait réhabilité.

SPECULER, regarder, examiner, contempler; *speculari.*

STATURE, forme, figure, taille.

STIMULER, exciter, aiguilloner, animer; *stimulare.*

STYGIEUX, du Styx, fleuve de l'enfer; *stygius.*

SUBIT, subitement, aussitôt; *subito.*

SUBJECTION, esclavage, joug.

SUBJECT, souterrain; *subjectus.*

SUBLET, sifflet dont on se sert pour attirer les oiseaux dans les filets.

SUBLIMER, élever, célébrer, chanter, louer.

SUBLIMITÉ, élévation; *sublimitas.* On s'en sert au figuré.

SUBMIS, pour soumis; *submissus.*

SUBVERTIR, tromper.

SUC, col, tête.

SUEUSE, humide de sueur, moite.

SULPHURÉ, pour sulfureux, de souffre; *sulfureus.*

SUPERNEL, supérieur, céleste, d'en-haut; *supernus.*

SUPERSCRIPTION, pour suscription.

SUPPORTER, excuser.

SURMARCHER, marcher sur, fouler, marquer; au figuré noter, censurer.

SURVOLANT, volant au-dessus.

SUS, pour sur; *remettre sus*, rétablir.

SUSCITÉ, proposé.

SUYVIR, pour suivre.

SYDERÉ, des astres, céleste; *sidereus.*

T.

TABOUR, pour tambour.

TABOURIN, pour tambourin.

TABUT, bruit, fracas, querelle.

TANDIS (EN) pendant ce tems-là.

TANNÉ, brun, enfumé, de couleur sombre.

Tanson, réprimande, querelle, dispute.

> Regrets, *tansons*,
> Pleurs et chansons
> Sont les facons
> D'amoureuses chevaleries.
>
> *Blason des fausses Amours.*

Tant que, jusqu'à ce que; *tant y a*, enfin.

Targe, bouclier; de *tegere*.

> Pour oster la crudelité
> De ces fiers archiers amoureux (*les femmes*),
> Pren la *targe* de chasteté
> Que tu mettras devant tes yeulx.
>
> O. St. Gelais. *Le Chasteau de Labour.*

Tect, toit, maison, cabane; *tectum*.

Temner, mépriser, dédaigner; *temnere*.

Tendre, changeant en amours, inconstant.

Tenner, fatiguer.

Tencer, réprimander, quereller, gronder. Il est encore du discours familier.

Termé, affligé, fatigué; fixé.

Terrien, terrestre.

Testifier, certifier, assurer; de *testis*.

Testonner, soigner la chevelure, friser les cheveux avec soin.

C'est à faire aux seuls Spartiates de se mettre à se peigner et *testonner*, sur le poinct qu'ils se vont jecter a quelque extresme hasard de leur vie.

Montaigne.

Tetasse, sein mou et pendant. Ce mot est une injure. On verra la différence du *teton* et de la *tetasse* dans ces vers de Jean Marot, qui fait ainsi parler les Françaises des Italiennes.

> Bien nous vivons,
> Et pource avons,
> Luysante faces:
> Car bien sçavons,
> Se ainsi ne usons,
> Serons mollasses:
> Nous sommes grasses,
> Et avons graces,
> Fermes sommes, et le serons.
> Tetons avons, elles *tetasses*,
> Pendans comme vieilles besaces
> Dessus leurs jambes de herons.

Tiers, troisième.

Tissir, tresser, former un *tissu*; *tissu*, commencé.

Tistre, faire, composer, fabriquer.

> Ainsi passant en femenin ouvrage
> Les longues heures : c'est nostre droict usage
> *Tistre* et filer quenouilles et fuseaux.
> *Ero à Leander.* O. St. Gelais.

Togue, pour toge, robe longue ; *toga*.

Tollu, enlevé, pris, volé, ôté ; *tollere*.

Tombel, pour tombeau.

Tonnelle, filet à prendre les perdrix.

Tordions ou **Tourdions**, les trémoussemens de l'acte vénérien.

Tordroyt, tempéris.

Tosté, rôti ; du verbe *tostir*.

Touche, état, dignité.

Tourbe, troupe, foule ; *turba*. Il ne se prend plus qu'en mauvaise part.

Tournelle, tourelle, petite tour.

> Les portes furent entaillees *
> A grans *tournelles* bastaillees. **
> Ovide. *Manuscrit.*

Tourtre, tourterelle.

Toussir, pour tousser.

Touzé, tondu, rasé.

Trac, pour train.

Traditive, tradition, enseignement venu par tradition.

Tranconné, coupé par morceaux.

Transglouti, englouti.

Transitoire, passagère, de courte durée ; de *transire*.

Translater, traduire ; **Translateur**, traducteur.

Transluyre, reluire, jeter de l'éclat.

Transmettre, envoyer ; *transmittere*.

Transmuer, changer ; *transmutare*.

Transnouer, traverser à la nage.

Tremeur, frayeur, terreur ; *tremor*.

Treuver, pour trouver.

Tribard, bâton de crocheteur. On devine ce qu'il signifie au

* Ciselées.

** Flanquées.

figuré. On ne peut reprocher à la vieille langue française de la pauvreté ; elle avait à peu près une centaine de mots pour exprimer la même chose.

Trilinque, à trois langues.

Tripotage, action, vie, conduite joyeuse.

> Il sembloit que le diable eut fait le *tripotage*.
>
> Regnier.

Trister, faire de la peine, affliger, attrister, chagriner.

Trongne, la face, le visage.

Trop plus, beaucoup plus.

> Guerre entre amys *trop p'us* qu'autre est cruelle.
>
> Jean Marot.

Trousse, carquois.

Truage, impôt.

> Las du bon temps du feu roy le tressage *
> Point n'y avoit en tant de lieux *truage*
> Ny de subsides.
>
> Martial d'Auvergne.

U.

Umbreux, qui donne de l'ombre. Laharpe condamne sans pitié cette expression harmonieuse qui ne peut être remplacée que par une périphrase. Cependant l'usage l'a emporté sur la tyrannie des préjugés, et *umbreux*, quoi qu'on dise, produit un bel effet en vers.

> Corydon pour Daphné brûlait sans espérance ;
> Sous les chênes *ombreux*, témoins de sa souffrance,
> D'une voix assidue aux monts retentissants
> Seul, il jetait sans art ses stériles accents.
>
> Millevoye. *Trad. des Bucoliques*.

Undoyer, répandre ses ondes ; on dit par métaphore *une chevelure ondoyante*.

Univers, pour universel.

Uns, pour quelques-uns, plusieurs.

Usance, pour usage.

* Charles V, surnommé *le Sage*.

V.

Val, vallée, vallon ; *vallis ;* pluriel, *vaulx*. On dit encore *par monts et par vaux ; contre val*, de haut en bas.

Valetté, mêlé à la valetaille, compromis avec des valets.

Valeurs, biens, richesses, facultés.

Value, valeur, prix, mérite personnel.

Vaticiner, prophétiser, prédire ; *vaticinari.*

Vefve, pour veuve.

Vener, aller à la chasse, chasser ; *venari ;* nous avons gardé *vénerie*, *venaison*.

Venir, pour venue, arrivée.

Ventance, *sans ventance*, sans se vanter ou s'en faire accroire.

Ventre saint gris. Le Duchat prétend que ce juron veut dire *par le ventre de saint François, patriarche des moines gris ;* et qu'il fut inventé pour remplacer les vilains juremens où il entre un peu de Dieu. Mais le peuple n'a pas pris garde à cette pieuse attention, et n'a pas jugé à propos de changer ses vieilles habitudes. *Ventre saint gris* est devenu célèbre depuis que notre bon Henri IV a bien voulu l'honorer de sa protection.

Venuste, beau, gracieux, charmant.

Veoir, l'action de voir, la vue.

Veoir, vérité, vrai.

> Bien est *veoir* que j'ay aymé.
>
> Villon.

Ver, printemps, renouveau ; *ver.*

Verdelet, vert, verdoyant ; *viridens.*

Verdun, épée longue et étroite que l'on fabriquait dans la ville de ce nom.

Verecondе, pudique, pleine de pudeur ; *verecunda.*

Vergungne, honte, pudeur. Les terminaisons en *ongne* prenaient à volonté un *i* pour l'exactitude de la rime, *vergongne* et *vergoingne.*

Verminiere, race de vermine.

Verriere, vître, vitrage, fenêtre.

Vertguay, vert tendre.

Verty, tourné, traduit.

Vesperus, l'étoile du soir; *vesperus*.

Vexillaire, porte-enseigne, porte-étendart, et au figuré, guide, conducteur; *vexillarius*.

Viateur, homme mortel, qui voyage en cette vie passagère.

Vilenie, **Vilanie**, mauvaise conduite, désordre, infamie.

Villotiere, qui mène une vie joyeuse, fille de joie, prostituée. Dans le Roman de la Rose, un mari jaloux donne ce nom à sa femme.

Trop estes, dit il, *villotiere*
Et aves trop nyce maniere
Quand suis à mon labour alles,
Tantost espinguez et bales,
Et demenez tell' ribauldie
Que ce semble une diablerie
Et chantez comme une seraine,
Dieu vous met en male semaine.

Virelay, petite pièce d'ancienne poésie; espèce de *lai* redoublé.

Virer, aller de côté et d'autre, tourner. Il ne s'emploie plus qu'en terme de marine.

Vireton, petite flèche. D'autres veulent que ce soit un dard qu'on lançait avec de grosses arbalètes.

Vis, vivant; visage. Dans les vers suivans il est répété deux fois avec un sens différent.

A vous, dame, je me complains,
Je voys pleurant par vaulx et plains,
Je ne congnois que pleurs et plains
Puis que je veys
Vostre gent et gracieux *vis*
J'ayme mieulx estre mort que *vis*.
Neantmoins plus vouluntiers qu'envis
Je me submets
Au dieu d'amour qui desormais
Me faict servir d'estranges mets
De danger et de refuz, mais
C'est pour aymer.

Arnoul Greban.

Visitation, visite. Ce mot n'est plus en usage que dans cette phrase. *La visitation de la Vierge*.

Vitupere, blâme, réprimande, chose honteuse et blâmable; de *vituperare*.

Vocable, mot, parole; *vocabulum*.

Voler, pour vol, élévation.

Volettant, voltigeant.

Volver, feuilleter; *volvere*.

Voulsisse, pour voulût; *voulsissent*, pour voulussent.

Vouluntiers, pour volontiers.

Voye, génie, caractère, profession, conduite.

Voys (je), pour je vais; *voyse*, aille.

Voyre, **Voyrement**, même, vraiment, certes, assurément.

Vueil, volonté.

> Je me submets du tout à vostre *vueil*,
> Au dieu d'amours et à vous je me rends.
>
> Ch. d'Orléans.

Vulpine, de renard, adroite, fine, rusée; de *vulpes*.

Vuyder, achever, finir.

Y. Z.

Ydoine, convenable, propre à; *idoneus*. Il a tout-à-fait vieilli, quoique l'Académie lui accorde une place dans son dictionnaire.

> Aux pigeons * qui sont par essoine
> Enserrez soubz trappe voliere,
> Mon mirouer bel et *ydoine*
> Et la grace de la geoliere.
>
> Villon.

Yssir, sortir; *ysse*, sorte; *yssent*, sortent; *yssit*, sortit; *ystrois*. sortirais; *yssant*, sortant. On a gardé de ce verbe *issu* et le substantif *issue*.

Yvernal, d'hiver, qui appartient à l'hyver; *hybernalis*.

Yvre (s'), pour s'enivre.

Zec, pour zest, ce qui divise en quatre la chair d'une noix; au figuré un rien, une bagatelle, une chose de peu de valeur.

L. N.

* Prisonniers.

FIN DU GLOSSAIRE.

ÉDITIONS PARTIELLES

ET GÉNÉRALES

DES

ŒUVRES DE CLÉMENT MAROT.

1515. LE TEMPLE DE CUPIDO. Edition gothique. Cet ouvrage de la jeunesse de Marot, a reparu dans l'*Adolescence Clementine* avec de grands changemens.

1530. L. Dufresnoy parle de la première édition de l'*Adolescence Clementine*, imprimée en 1530; nous ne l'avons jamais vue.

1532. L'ADOLESCENCE CLEMENTINE, in-16; Paris. A l'enseigne du Faulcheur, avec privilége pour trois ans. Il paraît que L. Dufresnoy ne connaissait pas cette édition.

1534. ŒUVRES DE CLEMENT MAROT DE CAHORS, VALET DE CHAMBRE DU ROY, in-16; Lyon. François le Juste. Edition gothique.

1535. L'ADOLESCENCE CLEMENTINE; Paris. Avec privilége pour cinq ans. Belle édition.

1536. ŒUVRES DE CLEMENT MAROT DE CAHORS, VALET DE CHAMBRE DU ROY, in-16; Paris. Antoine Bonnemère.

1538. Les mêmes, in-16; Paris, Antoine Bonnemère.

— Les mêmes, in-16; Paris, Denis Janot.

— Les mêmes, in-8°; Lyon, Etienne Dolet. Cette édition a été revue par Clément Marot.

— Les mêmes, in-8°; Lyon, Sebastien Gryphius. Cette édition, faite sous les yeux de Marot, est plus correcte et plus complète que les précédentes.

1539. Les mêmes, in-16; Paris, Antoine Bonnemère. Cette édition est copiée sur celle de Gryphius.

— Les mêmes, in-8°; Anvers, Jean Steels. Les œuvres de Jean Marot sont réunies, dans cette édition, à celles de Clément.

1540. Les mêmes, avec figures, in-16; Paris, Jean Bignon.

— Opuscules de Marot, *contenant Dialogue de deux Amoureux, l'Eloge au roy, les Estrennes, des Chants divers et des Epistres;* in-16.

1541. Histoire de Leander et Hero, *par Clement Marot;* in-8°; Lyon, Gryphius.

— La même, in-4°; Gilles Corrozet.

1542. Les Œuvres de Clement Marot de Cahors, *augmentees d'un grand nombre de ses compositions nouvelles, par cy devant non imprimees;* in-18; Lyon, Etienne Dolet. Cette édition est imprimée avec soin.

1543. Les mêmes, édition entièrement semblable à la précédente.

Les mêmes, in-16; Paris, Angeliers. Cette édition, sans date, doit être de l'année 1543.

Les mêmes, in-16; Paris, sans date, mais postérieure à l'année 1543.

1543. CINQUANTE PSALMES DE DAVID, *traduictz par Clement Marot;* in-16; Genève.

1544. LES ŒUVRES DE CLEMENT MAROT DE CAHORS, in-16; Paris, édition à peu près complète.

— RECUEIL DE VRAYE POESIE FRANÇOYSE, *prinse de plusieurs poetes;* in-16; Paris, Denis Janot. Ce Recueil renferme plusieurs ouvrages de Marot, entre autres, *Douleur et Volupté*, opuscule qui ne se trouve dans aucune édition.

1545. Les mêmes, in-8°; Lyon, à l'enseigne du Rocher. Cette édition, qui se trouve dans quelques bibliothèques, est la plus belle et la plus correcte de toutes celles qu'on a publiées. Nous l'avons consultée de préférence.

1546. Les mêmes, in-16; Paris, Guillaume Lebret.

— Les mêmes, in-16; Lyon, Guillaume Rouville. Cette belle édition a été publiée par Antoine du Moulin, ami de Clément Marot.

1547. EPIGRAMMES DE MAROT, in-8°; Poitiers.

— Les mêmes, in-16; Poitiers.

1548. ŒUVRES DE CLEMENT MAROT DE CAHORS, in-16; Paris, Guillaume Thibout.

— Les mêmes, in-16; Lyon.

1549. Les mêmes, in-16; Paris, Pierre Gautier.

— Les mêmes, in-16; Lyon, Jean de Tournes.

1550. RECUEIL DE POESIE FRANÇOYSE, *prinse de plusieurs poetes les plus excellentz de ce regne*, in-16; Lyon, Jean temporal. Ce Recueil est le même que celui publié en 1544.

1551. LES ŒUVRES DE CLEMENT MAROT, in-16; Paris,

1551. veuve François Regnaut, et dans d'autres exemplaires, Jean Ruelle. Cette charmante édition ne le cède en rien aux *Elzévirs* les plus estimés.

— Les mêmes, in-16; Paris, Pierre Gautier.

— Les mêmes, in-16; Paris, Guillaume Thibout.

1552. CINQUANTE DEUX PSALMES EN RYTHME FRANÇOYSE, *par Clement Marot*, in-16; Paris.

1553. CLEMENT MAROT, in-16; Lyon, Jean de Tournes, avec figures.

1554. ŒUVRES DE CLEMENT MAROT DE CAHORS, in-16; Lyon, Guillaume Rouville; belle édition.

— ŒUVRES DE CLEMENT DE CAHORS, VALET DE CHAMBRE DU ROY, in-16; Paris, la veuve Maurice, à l'enseigne sainct Claude. Nous n'aurions pas choisi cette édition, sur laquelle est imprimée en partie celle que nous publions, s'il nous avait été possible de nous en procurer une plus ancienne et plus originale, avec la liberté toutesfois de la sacrifier. Cependant, en nous aidant des éditions de L. Dufresnoy, de la Haye et d'autres plus précieuses qu'on nous avait confiées, nous espérons avoir atteint le but que nous nous étions proposé, de donner une édition de Clement Marot, correcte et complète, digne d'aller se placer dans la bibliothèque des amateurs à côté de la nouvelle édition de Rabelais qui fait également honneur à l'érudition profonde de MM. Johanneau et Esmangard, et aux admirables presses de M. Jules Didot.

— TRADUCTION DE LATIN EN FRANÇOYS, *inventions et imitations nouvelles tant de Clement Marot que d'autres poetes;* in-16; Paris, Etienne Grouleau.

1555. PSALMES DE DAVID, in-16; Lyon, Michel de Bois.

1556. ŒUVRES DE CLEMENT MAROT, in-16; Paris.

— CINQUANTE DEUX PSALMES DE DAVID, *traduictz en rithme françoyse selon la verité hebraique*, in-16; Paris, Pierre Gautier.

1557. LES JOYEUSES ET PLAISANTES EPISTRES, BALLADES, RONDEAUX ET EPIGRAMMES *de Clement Marot*, in-16, Lyon.

1558. ŒUVRES DE CLEMENT MAROT DE CAHORS, in-16; Lyon, Jean de Tournes.

— LE RICHE EN POVRETÉ, JOYEUX EN ADVERSITÉ ET CONTENT EN SOUFFRANCE, *par Clement Marot, trouvé apres sa mort à Chamberry*, in-16; Paris, Etienne Denise.

Le même; Turin, sans date.

— LA COMPLAINCTE D'UN PASTOUREAU CHRESTIEN, *composee par Clement Marot, laquelle a esté trouvee apres sa mort à Chamberry*, in-16; Paris, Etienne Denise.

1559. ŒUVRES DE CLEMENT MAROT DE CAHORS, in-16; Paris, Barbe Regnaut.

1561. Les mêmes, in-16; Lyon, Guillaume Rouville.

1562. PSALMES DE DAVID, *traduictz par Clement Marot et Theodore de Beze*, in-12; Lyon.

1563. Les mêmes, in-16; Lyon, Antoine Vincent.

— SERMON DU BON PASTEUR ET DU MAULVAIS, *pris et extraict du dixieme chapistre de sainct Jehan, par Clement Marot*, in-16; Lyon, Jean Saugrain.

1564. CINQUANTE DEUX PSALMES DE DAVID, *traduictz par Clement Marot*, in-18; Anvers.

1569. Les mêmes; in-8°; Caen.

1571. ŒUVRES DE CLEMENT MAROT DE CAHORS, in-16; Paris, Claude Gautier.

— Les mêmes, in-16; Paris, Jean Ruelle.

1579. CLEMENT MAROT, in-16; Lyon, Jean de Tournes, portrait et figures.

DEUX COLLOQUES D'ERASME, *traduictz du latin en en françoys par Clement Marot*, in-16, sans date et sans nom d'imprimeur. Cette édition avait paru avant 1580, puisqu'il en est parlé dans la bibliothèque de Lacroix du Maine.

1581. PSALMES DE DAVID, *traduictz par Clément Marot*, in-8°; Genève.

1583. CLÉMENT MAROT, in-12; Rouen, Guillaume Pavie, avec portrait.

1596. ŒUVRES DE CLÉMENT MAROT DE CAHORS, in-12; Rouen, Raphael du Petit Val.

— Les mêmes, *revues, augmentées de plusieurs choses et disposées en beaucoup meilleur ordre que cy devant; plus quelques œuvres de Michel filz du dict Marot*, in-16; Niort, Thomas Portau; elle porte quelquefois *Lyon, chez Pierre Rigaud* 1604. Cette édition, revue par François Mizière, docteur en médecine, est la plus complète de toutes les éditions publiées avant celle de L. Dufresnoy.

1597. Les mêmes, in-16; Lyon, Jean Gauthier.

1604. Les mêmes, in-16; Lyon, Jean de Tournes, figures et portrait.

1615. Les mêmes, in-12; Rouen, Le Villain. Les Psaumes manquent dans cette édition.

1635. Psaumes de David, *traduits par Clément Marot*, in-18; Sédan.

Nous avons passé sous silence une foule d'éditions partielles des ouvrages de Clément Marot, tels que la *Suite de l'Adolescence*, *le Recueil*, les deux premiers livres de la *Métamorphose*, etc. Nous n'avons pas eu la prétention de faire une liste complète de toutes les éditions de Marot; nous avons seulement rappelé succinctement les principales et celles que nous avons eues entre les mains; de plus longs détails bibliographiques seraient inutiles et fastidieux. Toutes ces éditions sont introuvables, quoique M. Auguis, qui copie toujours aveuglément L. Dufresnoy, nous dit qu'elles sont *assez rares* ou *peu communes*. Nous nous étendrons davantage sur les éditions suivantes, que l'on peut se procurer facilement.

1700. Les Œuvres de Clément Marot de Cahors, valet de chambre du roi, *revues et augmentées de nouveau*, 2 vol. in-12, La Haye, Adrian Moetjens. Cette édition, assez jolie d'ailleurs, s'achète au prix exorbitant que la manie des amateurs attache aux *Elzévirs*. Elle n'est pas complète, et fourmille de fautes grossières; elle est précédée d'une courte Notice très-platement écrite, où l'on ne dit pas un mot des amours presque romanesques de notre poète.

1702. Les mêmes, 2 vol. in-12; La Haye, Adrian Moetjens. Cette édition ne diffère de la précédente que par le mérite typographique; on n'en fait aucun cas, quoiqu'elle soit peut-être plus correcte que l'édition

1702. originale. On a imaginé de faire disparaître, en le grattant, le II de MDCCII, et de faire passer cette édition pour celle de 1700, ruse facile à reconnaître pour peu qu'on prenne la peine d'examiner l'impression et le papier.

1731. ŒUVRES DE CLÉMENT MAROT, *valet de chambre de François Ier, roi de France; revues sur plusieurs manuscrits et sur plus de quarante éditions, et augmentées, tant de diverses poésies véritables, que de celles qu'on lui a faussemend attribuées, avec les ouvrages de Jean Marot son père, ceux de Michel Marot son fils, et les pièces du différent de Clément avec François Sagon, accompagnées d'une préface historique et d'observations critiques;* 4 vol. in-4° [1]; La Haye, Pierre Gosse et Jean Neaulme.

— Les mêmes, 6 vol. in12; La Haye, les mêmes.

Cette édition a dû nécessiter d'immenses recherches. On voit que L. Dufresnoy avait entre les mains une multitude de matériaux qu'il nous serait impossible de rassembler aujourd'hui. Il avait fouillé dans les bibliothèques les plus riches; des manuscrits, des éditions introuvables lui étaient confiés; plus rapproché de l'époque à laquelle avait vécu Marot, il devait recueillir des documens plus certains; l'amitié des gens de lettres et des savans distingués ne lui refusait pas des conseils; quarante ans d'études et de méditations garantissaient le mérite de son travail, et cependant L. Dufresnoy n'a pas fait

[1] L'in-4° est plus rare que l'in-12. Le très-grand papier, qui n'a été tiré qu'à vingt-cinq exemplaires, est très-recherché des amateurs.

1731. un bon ouvrage. Nous allons passer en revue les défauts de son commentaire, l'impartialité la plus parfaite présidera à ce court examen.

Un commentaire sur les Œuvres de Marot demandait de l'érudition; mais il fallait l'employer à propos, et ne pas la prodiguer lorsque son inutilité la rend indifférente ou fastidieuse. Ainsi, L. Dufresnoy rencontre-t-il un fait sur lequel il a des détails curieux, il jette sans ordre beaucoup d'idées qui ne deviendraient intéressantes que par le développement. Il néglige d'éclaircir des passages obscurs, ou il s'amuse à dire ce que tout le monde sait, à expliquer ce que tout le monde comprend. Ses notes historiques sont trop courtes, et ne peuvent donner souvent qu'une idée imparfaite des individus ou des faits qu'elles passent en revue. Je ne parle pas d'un grand nombre d'erreurs de dates; ce qui nous fait présumer que Lenglet se confiait à sa prodigieuse mémoire. Les notes grammaticales, savantes quand elles ne sont pas minutieuses, aident à interpréter le vrai sens des vieilles expressions. Il a soin de choisir des citations licentieuses que nos anciens poètes lui fournissaient abondamment. Il ne perd jamais l'occasion de donner l'essor à son génie cynique; au moins si ses saillies libertines étaient rachetées par quelqu'esprit et par un style élégant. Du style dans les écrits de L. Dufresnoy! Ce miracle ne s'y reproduit pas souvent. Notre savant n'était pas ami du style; il aurait cru perdre son tems en arrangeant ses phrases, et en polissant son langage tudesque. Il faisait peu de cas de cette qualité, qui, selon Buffon, *est tout l'homme*. Il prenait même

1731. plaisir à *barbariser* son style, et à s'écarter des règles les plus essentielles de la grammaire ; il ambitionnait au XVIIIe siècle le titre d'*écrivain gaulois!* Cette négligence d'écrire est poussée à un tel excès, que dans certaines notes, en faveur desquelles l'originalité de la pensée demandait grâce, nous nous sommes permis des corrections et des retranchemens.

Lenglet respectait trop Marot pour oser changer en rien la disposition des pièces dont il n'ignorait pourtant pas l'ordre chronologique. Nous avons été plus téméraires, et, en profitant de ses précieuses instructions, nous sommes parvenus à débrouiller le chaos des Œuvres de Marot.

Ce commentaire n'est cependant pas sans mérite, et nous ne dissimulons pas les nombreux renseignemens desquels nous lui sommes redevables. La *Préface historique* surtout fait le plus grand honneur à l'érudition de L. Dufresnoy. Elle renferme des détails entièrement neufs, qui jettent un grand jour sur le roman de la vie de Marot, dont les poésies fournissent des preuves de tous les faits qu'on y avance. Lenglet est le premier qui ait approfondi l'histoire amoureuse du poète, sur laquelle on n'avait encore que des données très-incertaines. Il a restitué leur amant à Diane de Poitiers et à Marguerite de Navarre; il suit leurs amours presqu'incroyables dans leurs différentes périodes. Cette Notice, un peu trop prolixe, est semée, comme les notes, de satires de mœurs, fines et mordantes. Lenglet donne quelquefois libre cours à cette causticité qui l'envoya souvent à la Bastille. Il se montre partout l'ennemi acharné des superstitions, du fanatisme et des moines. On

1731. reconnaît tour-à-tour son caractère hardi et licencieux, son esprit frivole et son érudition.

Cette édition est en outre augmentée d'une foule de pièces restées jusqu'alors cachées dans de vieilles éditions ou dans des manuscrits. Nous allons indiquer les poésies entièrement oubliées que ce savant éditeur nous a fait connaître. *Épître dédicatoire du Temple de Cupidon au roi François I; autre Épître dédicatoire à Nicolas de Neufville; Sermon du bon et du mauvais Pasteur; Balladin; le Riche en pauvreté, joyeux en affliction et content en souffrance; Complainte d'un pastoureau chrétien; troisième et quatrième Épîtres du Coq à l'Ane; Épître à Antoine Couillart, seigneur du Pavillon; Épître à son ami Papillon; à M. Pelisson; Cantique à la reine de Navarre; réponse aux vers affichés à Paris;* trente Épigrammes, trois Épitaphes satiriques et trois dans le Cimetière; préface en prose sur la traduction d'Héro et Léander; deux Colloques d'Erasme traduits en vers français; Préface de l'Adolescence Clémentine; Préface à Etienne Dolet. Nous ne parlons pas des Œuvres de Jean Marot et de Michel, ni du Recueil des pièces du *différent* de Marot avec François Sagon et La Hueterie, qui se trouvent réunis à cette édition; nous discutons ailleurs les motifs qui nous ont engagé à ne pas les admettre dans la nôtre.

Cette édition est, sous tous les rapports, préférable aux recueils imcomplets qui l'avaient précédée; malheureusement on y cherche en vain la correction qu'on avait lieu d'attendre des soins de l'éditeur. Soit que L. Dufresnoy, qui prend, dans son épître dédicatoire au comte de Hoym, le nom de Gordon

1731. de Percel, ne présidât pas lui-même à l'impression, soit plutôt que sa négligence habituelle augmentât dans la révision des épreuves, cette édition fourmille de fautes grossières. M. Auguis a eu le courage d'en compter jusqu'à cinq mille; il est inutile de dire qu'il les a sévèrement corrigées, et, à l'aide de quelques retranchemens indispensables, il a envoyé sous son nom à l'immortalité une nouvelle édition de ce commentaire, où il a eu la scrupuleuse attention de ne pas glisser une seule phrase de sa façon. C'est l'éloge le moins équivoque du mérite de L. Dufresnoy.

1819. ŒUVRES CHOISIES DE CLÉMENT MAROT, édition stéréotype; Paris, Tournachon Molin. Ce choix, dont nous ignorons l'auteur, est très-bien fait; on eût pu l'étendre bien davantage, puisque des trois volumes de Marot, on pourrait en extraire au moins un, dont toutes les pièces seraient autant de chefs-d'œuvre exquis de grâce et de naturel. Les poésies que contient ce petit Recueil sont dans la mémoire de tous ceux qui s'occupent encore de littérature. C'est la fleur immortelle qui compose la couronne poétique de Marot. *Le Dialogue de deux amoureux*, *l'Épître au roi pour avoir été dérobé*, *l'Élégie qu'il adressa à son amante, après avoir brûlé sa lettre*, *les Epigrammes de oui et nenni*, *du lieutenant criminel et de Semblancai*, *de l'abbé et de son valet*, *d'un songe*, *de Cupido et de sa dame*, *du beau tétin d'une épousée farouche*. Ces productions, d'un génie vraiment original, serviront toujours de modèles dans un genre où La Fontaine a pu seul réussir après Marot. Cette édition est précédée d'une No-

1819. tice, d'un Discours préliminaire et de quelques notes. Ces notes, tirées pour la plupart de l'édition de Lenglet Dufresnoy, suffisent, quoique courtes, à l'intelligence du texte. La Notice renferme, très-succinctement, les principaux faits de la vie du poète. Le style dont elle est écrite révèle une plume exercée. Le Discours est consacré à l'histoire de la langue française depuis son berceau jusqu'à Malherbe. Il présente des aperçus ingénieux, exprimés avec une élégante facilité, et le talent de l'auteur n'est pas gêné dans le cadre étroit qu'il a choisi; l'orthographe que l'on a adoptée tient le milieu entre l'ancienne et la moderne. Ce mélange bizarre ne nous semble pas devoir être employé dans la réimpression des vieux auteurs; conservons leur orthographe, ou donnons-leur tout-à-fait la nôtre.

1823. ŒUVRES DE CLÉMENT MAROT, *nouvelle édition, revue sur toutes celles qui l'ont précédée, avec des Notes historiques et un Glossaire des vieux mots, par M. Pierre-René Auguis*, 5 vol. in-18, Brissot-Thivars. Le nom de M. Auguis est une bonne fortune pour un ouvrage; aussi s'achète-t-il au poids de l'or. Ce nom, trésor des libraires, s'est allié à ceux de nos plus grands génies. Molière, J.-B. Rousseau, n'auraient pas de succès s'ils n'étaient précédés d'une notice enrichie de sa précieuse signature. En effet, depuis long-tems le mérite de M. Auguis est connu. Biographe, historien, antiquaire et correcteur d'épreuves, il a réuni toutes les couronnes. L'édition de L. Dufresnoy, qu'il vient de prendre sous sa protection, va encore ajouter à sa gloire littéraire. Clément Marot manquait à nos bibliothèques; un

1823. ami des lettres eut l'heureuse idée de faire sortir de l'oubli le père de la poésie française. Plein de son généreux projet, il saisit la plume.... et Marot, rajeuni, reparaît traînant à sa suite un gothique commentaire et le nom de M. Pierre René Auguis.

Nous ne fûmes pas peu surpris, lorsque nous reçûmes le prospectus de cette édition, en même tems que celui des *Poètes français*, recueil où l'on voit *six cens poètes placés comme des jallons sur la ligne des connaissances humaines.* Nous n'avons pas été peu étonnés en lisant dans ce dernier: *On aurait tort de croire que cet élégant badinage, qui a rendu le nom de Marot cher aux amis des Muses, est le cachet ordinaire de ses ouvrages; on ne le trouve que dans quelques-unes des pièces de la nombreuse collection de ses œuvres.* Le même homme, qui ne laisse à Marot que quelques feuillets, s'avise de mettre au jour une édition complète de ses œuvres! veut-il nous familiariser avec Marot, que l'on vante encore et qu'on ne lit plus? Prétend-il lui enlever sa vieille réputation, en opposant au petit nombre de ces chefs-d'œuvre inimitables de délicatesse et de naïveté, la foule de ces faibles productions dans lesquelles l'auteur du *Doux nenni* ne s'élève pas même au-dessus de son siècle? Ou bien, honteux d'un jugement trop sévère, qu'il a porté peut-être avant d'avoir parcouru ses poésies, veut-il effacer son injuste mépris par une éclatante réparation? Ces motifs n'ont pas assez de poids pour M. Auguis. Comment donc expliquer cette étrange contradiction? hier, critique outré; aujourd'hui, admirateur enthousiaste! Ce problème est pourtant facile à résoudre. Hier, M. Auguis travaillait pour

1823. tel libraire ; aujourd'hui, il est aux gages de tel autre. Un auteur n'a-t-il pas une critique et une admiration de commande ?

Une malheureuse émulation existe entre les auteurs ou plutôt entre les libraires. Ceux-ci se nuisent les uns aux autres par une continuelle rivalité d'entreprises. On s'étonnait autrefois lorsqu'ils demandaient du style à la Saint-Evremond ; maintenant ils ont à leur disposition des manœuvres pour tous les styles. Ils conçoivent, et on exécute ; ils inspirent les poètes à défaut d'Apollon, et le génie n'est pas muet au son de leur argent. On achète des *Messéniennes* avant qu'elles soient composées ! Dès qu'un ouvrage que l'on soupçonne devoir faire sensation s'apprête à paraître, tout l'essaim écrivassier est en rumeur ; c'est assez que l'on puisse surpasser en vitesse la nouvelle production qui trouve quelquefois à sa naissance cinq ou six avortons, usurpateurs de son nom et de ses idées. Voilà ce qui arrive tous les jours, et ce qui arrivait bien avant le *sic vos non vobis* de Virgile. Malheureusement il n'y a point de *brevets d'invention* en littérature.

Nous avons déjà exposé les raisons qui nous ont engagé à publier une édition de Clément Marot. Une étude approfondie nous avait permis d'apprécier ses beautés trop ignorées ; nous résolûmes de justifier sa réputation, qui s'était conservée jusqu'à nous par tradition, et d'*élever*, comme nous l'avons dit, *un monument au génie heureux qui*, *avec Montaigne*, *épura le jargon barbare de nos aïeux*, *et commença une tâche qu'il était réservé à Malherbe d'achever*. Nous consacrâmes plusieurs années aux recherches

1823. que réclamait ce genre de travail, et, dans l'intérêt de notre poète favori, nous nous dévouâmes au métier pénible et obscur de commentateur. Le public fut bientôt instruit que l'on préparait une édition de Marot. Aussitôt un libraire, s'exagérant le succès que cette réimpression ne devait pas manquer d'obtenir, se dispose à faire son profit de l'idée d'un autre. L'édition que l'on annonce est belle, et les soins qu'on y apporte en retarderont la publication; eh bien! il entreprend impromptu une édition de la *petite propriété*. Mais le vieux langage ne peut se passer de commentaire. Celui de Lenglet est d'autant plus précieux qu'il est tout fait. Il ne reste plus qu'à choisir un auteur qui veuille bien attacher son nom à cette édition dont il a le bonheur de n'être pas coupable. M. Auguis prête volontiers son nom illustré par cinq ou six notices, et par le titre de membre de la Société des antiquaires. M. Auguis endosse donc l'habit de Lenglet, qu'il a le bon sens de raccourcir et de dégraisser, et M. Auguis-Lenglet-Dufresnoy, sous son costume emprunté, sort majestueusement des presses au bout de deux mois;..... l'accueil favorable qu'il a reçu a achevé de nous désoler.

On avait lieu d'attendre de M. Auguis un bon commentaire sur les Œuvres de Marot. Les connaissances étendues qu'il possède devaient l'aider dans un ouvrage tout entier d'érudition, et l'intéressante collection des *Poètes français* a révélé combien notre vieille langue lui est familière; nous regrettons qu'il n'ait pas sacrifié quelques mois à méditer Marot. Car nous ne pensons pas qu'il puisse

1823. estimer l'édition de Lenglet. Il a sans doute mis à regret son nom en tête de cette rapsodie écrite en style de cuisinière, et dont quelques documens curieux et quelques pensées originales ne peuvent rendre la lecture supportable. Nous savons même que M. Auguis, pour expier probablement le détestable fatras qu'il a eu la faiblesse de s'attribuer, a esquissé une édition entièrement nouvelle de ce poète, dont, à l'entendre, on ne doit lire que quelques pièces. Si, lorsque ce bruit vint à nos oreilles, notre travail n'eût pas été terminé, si l'impression n'eût pas été alors fort avancée, nous aurions volontiers abandonné notre projet, ou nous aurions proposé M. Auguis de se réunir à nous, et de nous diriger dans l'emploi des matériaux que nous avions rassemblés. Cette association eût certainement été avantageuse pour nous et pour notre édition. Nous espérons cependant que notre essai ne privera pas Marot et le public du nouveau commentaire que M. Auguis a, dit-on, entrepris, et surtout d'un grand travail dont le nom de Campenon garantit le succès.

L'édition de M. Auguis étant celle de Lenglet, corrigée et abrégée, nous ne répèterons pas ce que nous avons dit au sujet de cette dernière, que nous avons examinée peut-être avec trop d'indulgence. Nous nous bornerons à une remarque sur le texte, à la correction duquel l'éditeur paraît s'être appliqué, bien qu'il n'ait pas été, comme on l'annonce pompeusement, *revu sur toutes les éditions précédentes.* L'orthographe que l'on a suivie dans cette édition est souvent bizarre, et l'on y rencontre, si l'on peut s'exprimer ainsi, des *anachronismes* d'orthographe.

1823. On s'est astreint scrupuleusement à l'orthographe étymologique. Du temps de Marot, les savans seuls et les puristes voulaient encore renfermer, autant que possible, dans un mot toutes les lettres de la racine grecque ou latine. L'orthographe commençait alors à se simplifier, et les livres imprimés à cette époque, attestent combien on se soumettait peu à ce rigorisme pédantesque. On n'écrivait pas *il escribt* (scribit) ; *monde* (mundus) prenait un *o* pour n'être pas confondu avec *munde*, pur (mundus). Autre observation ; on a substitué presque partout l'*y* à l'*i*, *sentyr*, *sortyr*, etc. Nous croyons que l'*y* ne s'employait que devant ou après les voyelles et principalement *o* et *u*, *moy*, *roy*, *buysson*. Enfin le même mot est quelquefois orthographié de trois ou quatre manières différentes, faute choquante qui reparaît presque à chaque ligne dans les anciennes éditions. Mais il est impossible avec l'attention la plus infatigable de réimprimer de vieux auteurs correctement. Le Rabelais, en trois volumes in-8°, dont l'exécution est très-soignée, est rempli de fautes ou plutôt de variations d'orthographe. Notre édition est loin d'être exempte de ce reproche.

Les retranchemens, qui étaient indispensables dans les notes de L. Dufresnoy, ont été faits avec autant de sagesse que de goût, quoiqu'en corrigeant les fautes de langage, on eût pu retoucher une multitude de phrases d'une platitude dégoûtante. On a rejeté toutes les réflexions licencieuses que l'abbé multipliait avec tant de complaisance ; les satires injurieuses que Lenglet adressait à ses nombreux ennemis, ont disparu. Le catholicisme de l'éditeur aurait dû respecter les plaisanteries que se permettait

1823. notre cynique contre les moines et les vices de l'église au seizième siècle. S'il a craint de s'attirer les regards de l'autorité, il a eu tort. Qui oserait prendre la défense des moines et des bûchers ? Nous les avons conservées, ces notes, et même nous en avons ajouté de nouvelles, bien persuadé que la religion n'est pas responsable de ses ministres, et que c'est rendre service à son pays, que de signaler à l'indignation publique les superstitions et les infamies qui ont déshonoré si long-tems la France.

P. B*****

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

TRADUCTIONS.

PSAUMES DE DAVID.

SIX SONNETZ DE PETRARQUE,

SUR LA MORT DE SA DAME LAURE.

ORAISONS.

ŒUVRES DIVERSES EN PROSE.

POÉSIES ATTRIBUÉES A CLÉMENT MAROT.

RONDEAUX.

FIN DE LA TABLE.

J D





